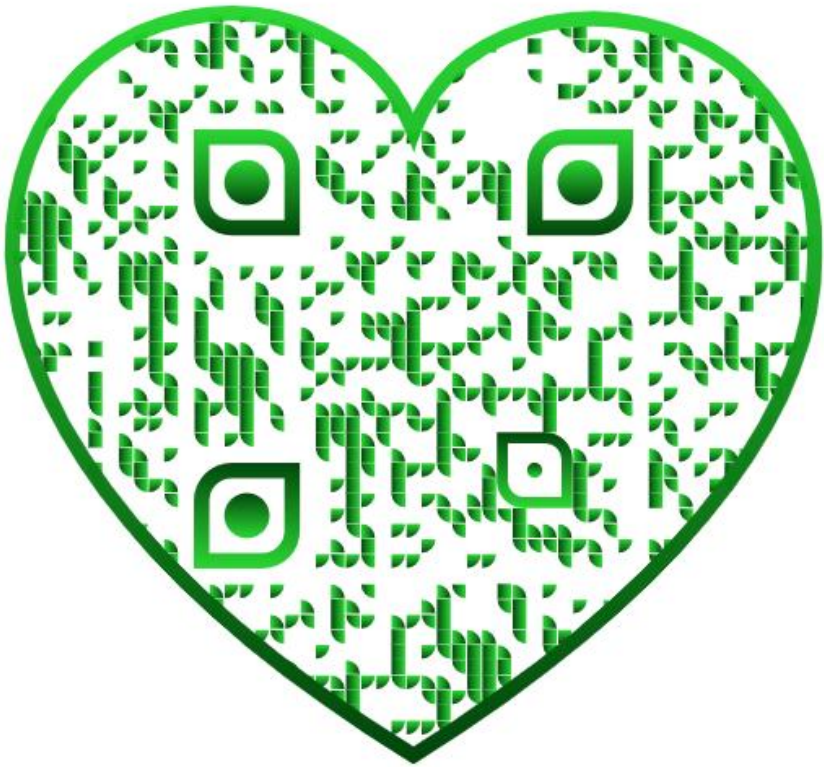
C.N. CRAWFORD
ALEX RIVERS
AGENT EN SORTILÈGES
DARK FAE FBI 1
collection
Urban fantasy



C.N. CRAWFORD
ALEX RIVERS
AGENT EN SORTILÈGES
DARK FAE FBI 1
collection
Urban fantasy

- Couverture
- Agent en sortilège
- Mentions légales
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31
- Chapitre 32
- Chapitre 33

Agent en sortilèges

Dark Fae FBI - *T.1*

Traduit de l'anglais par Faure Viviane

Collection Infinity

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Agent of enchantment

Collection Infinity © 2020, Tous droits réservés

Collection Infinity est un label appartenant aux éditions MxM Bookmark.

Illustration de couverture © Moorbooks Design

Traduction © Faure Viviane

Suivi éditorial © Dehlia Alby

Correction © Elyséa Raven

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038100657

Existe en format papier

Chapitre 1

Le fae était étendu sur les dalles de pierre et la lumière des bougies baignait ses traits réguliers.

Je le dominais désormais, et ce pouvoir m'enivrait. Je ne voulais plus réfléchir, je ne voulais plus être prudente. Au bout du compte, j'étais une fugitive. Je n'avais plus grand-chose à perdre.

Debout sous les arches imposantes de la vieille église londonienne, je le fixai. La lumière des bougies vacillait dans la nef et loin au-dessus de moi, des ombres épaisses dansaient le long des voûtes comme des esprits malveillants. Je pris une grande inspiration. Le combat était terminé.

Du moins, c'est ce que je pensais.

Alors que je m'approchais, il sembla se reprendre et ses lèvres se retroussèrent en une grimace. Il bondit sur ses pieds en rugissant et fonça sur moi en un clin d'œil. Il se déplaçait à une vitesse incroyable et pourtant, à mes yeux, le temps sembla ralentir. Ses bras puissants s'agitaient tels de lourds pendules, comme s'il se déplaçait dans un océan de miel.

Mes réflexes prirent le dessus et je me décalai pour échapper à son poing. Et puis, des deux mains, je saisis son poignet. J'ancrai mes hanches et utilisai son élan pour l'envoyer voler dans un pilier de pierre. Le craquement de ses os résonna sous le plafond voûté et de la poussière de pierre nous plut dessus.

Cet enfoiré voulait me mettre en cage, me torturer pour le plaisir. Je ne comptais pas lui montrer ma miséricorde.

Un sourire sombre aux lèvres, je marchai droit sur lui. Un filet de sang dégoulinait sur son front et il me fusilla du regard, de l'œil qu'il parvenait à garder ouvert. Il grogna, un son bestial, celui d'un prédateur surpris de devenir une proie. Quand j'arrivai à sa portée, il essaya de me donner un coup dans le ventre.

Je repoussai sa main et le giflai en plein visage. Sa tête vola sur la droite et il s'effondra au sol. Je le relevai par le col et le projetai dans une rangée de bancs. Le bois se brisa sous son poids.

Et pourtant, il ne renonçait pas. Il se releva, la respiration sifflante.

Cette fois, je fonçai droit sur lui avec l'intention de le réduire en miettes, mais il porta la main à sa botte. Un couteau ? Non. Je reconnus la forme familière d'un Glock 17 qu'il leva pour le pointer vers ma poitrine. Mon cœur se mit à tambouriner.

Merde, merde, merde.

Je plongeai au sol, mais trop tard.

Le coup de feu fut réverbéré par la pierre. La douleur déchira mon flanc. Je tombai en arrière avec un hoquet. J'agrippai ma taille, les mains couvertes de sang.

Il se redressa lentement en gardant le pistolet pointé sur moi tandis que je chancelais, le ventre irradiant de douleur. La balle spécialement conçue en fer me brûlait de l'intérieur et je tombai à genoux.

Le poison se répandait déjà en moi et me donnait le tournis. Il éteignait ma magie. Je grinçai des dents et me répétai mon mantra dans ma tête.

Sois prête à tuer.

En cet instant, ça ne m'aidait pas beaucoup.

Ses yeux pâles étincelaient de fureur et il appuya sur la gâchette mais elle n'émit qu'un clic sourd. Le chargeur était vide. C'était déjà ça.

— Eh bien, dit-il avec un sourire ironique en avançant vers moi. Je suppose que je peux toujours te tuer à l'ancienne.

Je rampai pour m'éloigner de lui, la main serrée sur mon flanc, et essayai de bloquer la douleur agonisante.

— J'aurais dû savoir que c'était toi. Fasciné par le pouvoir. Obsédé par la peur. Tu vénères le chaos…, dis-je.

Des frissons secouèrent mon corps tandis que le sang coulait à travers mes doigts.

— Je t'avais profilé depuis le début, ajoutai-je.

— Mmh. Et pourtant regarde où tu en es maintenant, hybride, gronda-t-il, les yeux brillants.

— Oui, eh bien…

Je regardai mes doigts couverts de sang.

— Je suis contente de savoir que je ne m'étais pas trompée.

Il me donna un coup de pied dans le ventre, en plein là où la balle m'avait touchée. Je hoquetai de douleur et m'effondrai sur le dos, les yeux rivés au plafond de pierre voûté. Des ombres se tortillaient le long des piliers, comme si ce lieu était maudit. C'était peut-être le cas – Smithfield, la plus grande boucherie de Londres. Je gémis et serrai les dents.

Le fae sourit. Apparemment, il prenait plaisir à mes grimaces de douleur.

En voyant son rictus satisfait, la rage s'empara de moi.

Bats-toi, Cassandra. N'arrête jamais de te battre.

Si seulement il y avait eu une quelconque manière dont je puisse utiliser la magie qu'il me restait… Je tapotai autour de moi, à la recherche de verre, de métal, n'importe quoi.

— Il n'y a plus personne pour venir te sauver.

Il s'agenouilla au-dessus de moi et fit courir un doigt sur ma poitrine.

— Plus de petits tours. Plus de magie. Juste toi et moi. Tu sais ce que je vais faire ? Te briser les côtes, une par une. Je veux voir la peur dans tes yeux. Qu'est-ce que tu en penses, profileuse ? Tu crois que ça me plaira ?

Un filet de sang coula de ma bouche.

— Je pense qu'il te faudrait un loisir un peu plus social.

Il se pencha au-dessus de moi. Ses pupilles étaient noires comme du charbon, complètement dépourvues de tout sentiment.

— Prête à mourir, hybride ? demanda-t-il en appuyant son genou contre ma blessure.

Je hurlai.

— Je vais prendre ça pour un oui.

Ses doigts s’enroulèrent autour de ma gorge.

Comme dans un rêve, je plongeai mon regard dans le sien. Si vide, si dépourvu d’âme, que je n’y voyais rien à part mon propre reflet.

Chapitre 2

Cinq jours plus tôt

Malgré mon entraînement d'Agent spécial, je manquai me faire tuer trois secondes après avoir quitté l'aéroport d'Heathrow. Je pouvais m'en sortir avec les araignées, les attaques au couteau, le poison et les bombes… mais pas avec les voitures qui roulaient à gauche.

Bon, pour ma défense, j'étais un peu préoccupée par l'affaire de tueur en série que je devais profiler. C'était la raison de ma présence ici.

Quoi qu'il en soit, j'avais à peine fait trois pas que j'entendais des crissements de pneus, des klaxons et de sympathiques apostrophes comme « pauvre abrutie » et « demeurée ».

Et moi qui pensais que tout le monde serait poli en Angleterre.

Tandis que l'homme au visage rougi poursuivait sa tirade (« regarde où tu vas, espèce de génisse empotée ! ») je remontai sur le trottoir, les joues brûlantes. Je pris une grande inspiration et me forçai à me concentrer. J'étais en Angleterre désormais. Le pays de Shakespeare, Chaucer et – comme je m'en rendais rapidement compte – des jurons inventifs. On roulait à *gauche* ici, et je ferais bien de m'en souvenir.

Après m'être orientée, je décidai qu'il serait plus avisé d'éviter de prendre le bus dans une ville inconnue en pleine nuit pour le moment.

Je fis le tour dans ma tête de tout ce que j'avais lu dans mon guide touristique pendant le vol : les trains, le métro, les taxis noirs. Peut-être que le plus simple serait de trouver un de ces derniers. Théoriquement, les chauffeurs de taxi devaient connaître par cœur les moindres rues de la ville.

Je me tournai et aperçus un écriteau jaune qui annonçait *Taxi* devant une longue ligne de véhicules. Je me hâtai de traverser le passage piéton et de revenir vers le terminal en tirant ma valise derrière moi. Alors que je passais devant les vitres brillantes de l'aéroport, j'aperçus brièvement mon reflet : peau pâle, cheveux blonds en bataille, jupe froissée et des taches de café sur mon pull blanc.

Mes superbes boots noires mises à part, j'avais une allure pitoyable.

J'atteignis la ligne de voitures noires et un barbu fit descendre sa vitre avant de se pencher.

— Taxi ?

— Oui, merci, dis-je, soulagée. Je dois me rendre au commissariat de Bishopsgate.

— Pas de souci, répondit-il en souriant. Montez. Je me charge de vos bagages.

Je le laissai mettre ma petite valise dans le coffre et me glissai sur le siège arrière.

Bon, il y en a quand même des gens polis ici.

Le chauffeur remonta, mit le contact et s'engouffra dans la circulation. Je me détendis sur le siège en cuir confortable et observai par la fenêtre les rues de West London plongées dans la pénombre. Je pensais bien que nous aurions un long trajet devant nous pour atteindre l'autre côté de Londres – la partie qu'on appelait « la Cité de Londres ». C'était la vieille partie de la ville, celle que les Romains avaient entourée d'un mur il y avait presque deux mille ans de cela. Le mur était tombé, mais le vieux Square Mile[1] avait toujours ses propres instances dirigeantes, séparées du reste de Londres. Le Square Mile avait même sa propre police municipale.

Mon téléphone vibra dans ma poche et je le sortis. Mon ventre se serra alors que se déroulait lentement sur l'écran le nom du contact : *Tu Ne Dois Accepter Un Appel De Ce Scrotum Sous Aucune Circonstance.*

C'était mon ex.

Après tout, les Britanniques n'étaient pas les seuls à pouvoir inventer des injures créatives.

Normalement, je ne suis pas du genre vénère, mais quand j'étais rentrée chez moi pour découvrir que mon copain avait laissé ouvert sur l'ordinateur un site de rencontres (nom d'utilisateur : ÉtalonDeVirginie), les insultes m'étaient venues naturellement.

D'après une rapide recherche Google, l'Étalon de Virginie avait passé pas mal de temps à échanger des conseils de drague sur des forums de bodybuilding. Apparemment, porter des costumes bien

coupés attire les filles, et la Saint Valentin peut être un vrai cauchemar quand vous « sautez trois nanas à la fois ». J'avais appris tout ça au cours des deux dernières semaines.

On aurait pu croire que je serais plus prudente sur le genre d'hommes que je laissais entrer dans ma vie. Ça me servirait de leçon.

Le visage fermé, je fourrai le téléphone dans ma poche. Le chauffeur me jeta un coup d'œil.

— Vous venez des États-Unis ou du Canada ?

— Des US. C'est la première fois que je viens ici.

Je me mordis la lèvre.

— Est-ce que vous avez déjà entendu l'expression « génisse empotée » ?

— Est-ce que quelqu'un vous a appelé comme ça ?

— Vu le contexte, je suppose que ce n'était pas un compliment.

— Je n'y prêterais pas attention, à votre place.

Il s'engagea sur l'autoroute.

— Vous travaillez avec la police à Bishopsgate ? Je ne pense pas que vous ayez fait tout ce chemin juste pour déposer une plainte.

— Je suis consultante, dis-je. Pour les délits d'initié dans la City. Les criminels en cols blancs, tout ça.

Un mensonge, et suffisamment chiant pour qu'il ne pose pas d'autres questions. Je m'étais habituée à mentir après quelques années au Bureau, même si je ne possédais pas les compétences de l'Étalon de Virginie.

— D'accord, dit-il. Le département financier. Si vous voulez mon avis, la moitié de ces gens devrait être en taule, à faire leurs cochonneries avec la bourse, là. Ils foutent tout le monde dans la merde.

— Je n'aurais pas dit mieux.

Même moi, je trouvais mes mensonges chiants, mais je n'allais pas lui révéler que j'étais là pour profiler le plus célèbre tueur en série

depuis Jack l'Éventreur. Et puis ça faisait flipper les gens quand je leur disais que j'étais un agent spécial du FBI. D'autant plus quand ils apprenaient que je travaillais pour l'Unité d'Analyse Comportementale, ou UAC, et que j'étais une psychologue qui profilait les criminels. Tout d'un coup, ils se retrouvaient sur leurs gardes, comme si j'allais mettre à jour leurs plus noirs secrets rien qu'en les regardant dans les yeux.

Nous retombâmes dans le silence tandis que le taxi progressait le long de la M4. Alors que nous nous enfoncions davantage dans la ville, je sentis un changement venir picoter mon corps, comme si mes sens étaient soudain plus alertes. Ici, au centre de la City, les lampadaires semblaient se faire plus brillants et inondaient les rues d'une lumière blanche. Dans une allée nommée Chancery Lane, nous passâmes devant des bâtiments d'allure Tudor dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des boutiques qui projetaient des flaques de lumière colorée sur le trottoir. Personne ne s'attardait dans les rues sombres à cette heure-ci, mais l'espace d'un instant il me sembla percevoir le bourdonnement d'une foule avant que ce bruit ne disparaisse au loin à nouveau.

Un frisson me parcourut. Je n'étais jamais venue à Londres et pourtant j'avais un drôle de sentiment de déjà-vu.

Ressaisis-toi, Cassandra.

Le chauffeur se tourna vers moi.

— Vous avez entendu parler des nouveaux meurtres de l'Éventreur dans la City ? demanda-t-il.

— Oui, en effet. Ça m'a foutu la trouille. J'ai failli annuler mon voyage, mentis-je. Il n'y a pas tant de meurtres que ça par ici, normalement, si ?

— Pas autant que chez vous. Nous n'avons pas de flingues. Mais ces meurtres… À votre place, je ne me baladerais pas toute seule la nuit. Apparemment, ils n'ont même pas osé tout mettre dans les journaux. Les filles qu'ils ont trouvées, elles étaient…

Il se racla la gorge.

— Enfin, je ne veux pas vous faire peur.

— Je serai prudente, promis.

Je n'avais pas besoin qu'il me raconte les détails : j'avais passé tout mon vol à les parcourir, et avant ça, dans mon bureau de l'UAC à Quantico. Je connaissais quasiment la profondeur de chaque entaille par cœur. Quoi qu'il en soit, l'inquiétude du chauffeur était mignonne et je lui en étais reconnaissante. Je commençais à revenir à ma théorie des Britanniques « polis ».

Quelques jours plus tôt, la Cité de Londres m'avait persuadée de venir au Royaume-Uni. Le bureau détaché du FBI à Londres était débordé par d'autres missions et les attachés menaient des enquêtes sur des affaires de terrorisme et d'interférences électorales. Cela faisait des années que je travaillais sur les tueurs en série pour le FBI. Les étranges détails de cette affaire avaient piqué la curiosité du chef de mon Unité – suffisamment pour qu'il veuille bien payer la facture. Et la Police de la Cité voulait me rencontrer dès mon arrivée – l'inspecteur Stewart m'attendait malgré l'heure tardive.

Je fouillai dans mon sac à la recherche de mon maquillage et de mon miroir de poche. Je sortis un rouge à lèvres rose et appliquai un peu de couleur sur mes joues pâles en vérifiant mon reflet. C'est alors que quelque chose brilla dans le bleu de mes iris – un soupçon d'eau en mouvement, comme une rivière ou un ruisseau.

Je refermai le miroir d'un geste sec.

Je deviens folle.

À l'évidence, j'avais besoin de sommeil, ou d'eau, ou peut-être de plusieurs Manhattans.

Je me frottai le front. J'étais censée aller tout droit au commissariat pour rencontrer l'inspecteur et les détails de l'affaire tournaient en rond dans mon crâne.

Le chauffeur me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Beaucoup de paperasses à consulter, je suppose. Avec votre travail.

— Oh, vous n'avez pas idée. D'ailleurs, je ferais bien de relire un peu tout ça.

Je replongeai dans mon sac et en sortis le rapport que la police avait envoyé dans la semaine. Je le parcourus en faisant en sorte que le chauffeur ne voie pas les horribles photos.

Au cours du dernier mois, trois jeunes femmes avaient été retrouvées mortes dans Londres. Le tueur les avait égorgées et éventrées. Et tout comme Jack l'Éventreur, il avait collecté de macabres trophées : l'utérus de l'une, le cœur et les reins de l'autre. Il avait pris le foie de la troisième victime.

Était-ce un imitateur de l'Éventreur ? C'était clairement ce que pensaient les journaux. La presse à scandale du Royaume-Uni titrait avec jubilation : « L'Éventreur est de retour ! »

Je n'étais pas si sûre que nous avions affaire au même profil psychologique. Il était presque certain que le tueur était inspiré par l'Éventreur, mais il tuait beaucoup plus vite.

Je secouai la tête en contemplant la photo de l'une des scènes de crime. Je n'avais jamais compris pourquoi Jack l'Éventreur avait autant attiré l'attention. Il n'était franchement pas le pire, que ce soit au niveau du nombre de victimes ou de la méthode. Peut-être que c'était le nom qui avait inspiré d'innombrables histoires d'horreur. Ou le fait que la résolution avait fourni un terrain fertile pour les théories complotistes les plus folles. Quelle qu'en soit la raison, personne ne pouvait vraiment oublier cette affaire.

Mon téléphone sonna dans ma poche et je grommelai dans ma barbe. Mais quand je le sortis pour regarder l'écran, il indiquait *Numéro inconnu*.

Je touchai l'écran avec hésitation.

— Allô ?

— Agent Liddell ?

C'était un Britannique avec une voix profonde et, me semblait-il, un léger accent londonien.

— C'est moi.

— Je suis l'inspecteur Gabriel Stewart. Je suis le détective en charge de l'affaire du tueur en série.

— Oui. Bonjour. Je suis en chemin pour vous retrouver.

Gabriel était censé être mon contact.

Il se racla la gorge.

— Je pense que vous feriez mieux de venir directement à Mitre Square à la place.

Je regardai l'heure. Il était minuit passé.

— Pourquoi ?

— Il y a eu un autre meurtre.

Il s'interrompit un instant et une sirène retentit au loin.

— Ça s'est passé là.

*

Si j'avais eu le moindre espoir que la scène de crime serait convenablement maîtrisée, il s'évapora à la seconde où je tournai dans l'allée couverte étroite qui conduisait à Mitre Square. Bloquée par un ruban aux couleurs de la police, une petite foule s'était rassemblée au bout du passage et me bloquait le chemin. L'un des hommes semblait appuyé au mur, à moitié endormi, et toute la galerie sentait l'urine et la bière.

Je m'arrêtai et sortis mon téléphone pour appeler l'inspecteur Stewart.

— Allô ? répondit-il presque aussitôt.

— Inspecteur, c'est Cassandra.

— Qui ?

— L'Agent Cassandra Liddell.

— Oh, très bien ! Vous êtes dans le coin ?

— Je me tiens juste à l'extérieur du périmètre de la scène de crime dans le Mitre Passage, répondis-je. Vous pouvez me faire entrer ?

— Bien sûr, attendez que l'Officier Holbrook vienne vous chercher. Montrez-lui votre badge et il vous laissera passer.

— Peut-être que je devrais être un peu plus discrète avec tous ces spectateurs ?

Il resta silencieux quelques secondes.

— Ce n'est pas faux, finit-il par dire. Je vais venir vous chercher moi-même.

Je raccrochai et agrippai ma valise un peu plus fort en parcourant la foule du regard. Pour ce que j'en savais, le tueur pouvait traîner dans le coin et observer ce qui se passait. C'était l'un des petits plaisirs de certains tueurs en série, revenir sur la scène de crime pour la revivre. Je ne savais pas exactement ce que je cherchais car son dossier jusqu'à maintenant suggérait qu'il n'était pas ouvertement psychotique ou désorganisé. Mais c'était une bonne idée de mémoriser les visages pour le futur. Je les observai en détail un long moment, et les imprimai dans ma mémoire. Satisfaite, je me détendis et pris une grande inspiration.

En dépit du fait que la moitié des gens ici était beurrés comme des tartines, je sentais une peur sous-jacente derrière leur ivresse. Je pariais que ce qui se trouvait sur Mitre Square les dégrisait rapidement.

En toute franchise, ce n'était pas juste que je pouvais percevoir leur peur. Je la *sentais* vraiment, comme une pression physique. Et en ce moment, elle montait en moi.

Comme toujours, ça commença avec mon cœur. Il se mit à battre de plus en plus vite, chaque coup résonnant à mes oreilles. Le bout de mes doigts me picota, comme sous l'effet d'un infime courant électrique. En dépit de la fraîcheur de la brise nocturne, mon visage était rougi, et je subissais des bouffées de chaleur.

La première fois que j'avais décrit ça à mes amis, ils m'avaient regardée bizarrement. Je pensais que tout le monde ressentait cela de temps en temps. Des fois vous aviez faim, des fois vous aviez envie d'éternuer, et des fois vous ressentiez l'énergie émotionnelle des gens autour de vous et ça faisait vibrer votre corps comme de l'électricité. N'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Apparemment pas. Ce n'était pas une sensation que tout le monde connaissait. Ça n'arrivait qu'à moi. Et vu les regards étranges qu'on m'avait lancés les quelques fois où j'en avais parlé, j'avais arrêté de le mentionner. De l'énergie ? Quelle énergie ? Ha ha, la seule énergie que je connaissais c'était celle des boissons énergisantes. J'étais parfaitement comme tout le monde.

Quoi que ce soit, c'était lié aux émotions fortes. Me rendre à un

match de football dans ma ville natale était… intense. J'en sortais étourdie, un sourire sur le visage, et si quelqu'un me demandait si j'avais vraiment aimé le match à ce point, je me rendais compte que je ne savais même pas ce qui s'était passé sur le terrain. Je ne savais que ce qui s'était passé dans la *foule*. Ils étaient ravis ou déçus ou en colère… et ça brûlait en moi comme une drogue.

Mais aucune émotion ne m'affectait autant que la peur. Et en ce moment, une peur souterraine courait en moi. Elle me permettait de me concentrer et aiguisait mes sens. La fatigue du vol s'évapora complètement.

Je commençai à me frayer un chemin à travers le petit attroupement en faisant rouler ma stupide valise derrière moi. Ce faisant, j'aperçus une camionnette de journalistes garée un peu plus loin. Mince. Il n'y avait rien de pire pour une enquête sur un tueur en série que la peur du public.

J'atteignis le ruban de signalisation et contemplai la scène abominable devant moi. Des spots la baignaient de lumière blanche. À environ vingt mètres de là, de l'autre côté du square, un groupe de gens entouraient le corps d'une femme. Même de là où je me trouvais, je voyais la mare écarlate qui luisait sur les pavés autour d'elle.

La plupart des enquêteurs qui entouraient le corps portaient des blouses blanches qui les couvraient complètement et des masques chirurgicaux sur le visage. Leurs chaussures étaient protégées par un emballage blanc stérile et leurs mains étaient, elles, gantées de latex bleu. Seuls leurs yeux étaient visibles tandis qu'ils répertoriaient la scène avec méthode, documentant et notant les preuves.

Un homme à la peau mate approcha en me dévisageant. À la différence du reste de l'équipe, il portait un costume et un manteau gris.

— Gabriel ? demandai-je quand il fut à portée de voix.

Il hocha la tête et me fit signe de venir. Je soulevai le ruban et me glissai dessous. Je posai ma valise contre un mur avant de me tourner vers lui.

Il me serra la main d'une poignée ferme. J'eus du mal à détacher mon regard de son visage. Grand et large d'épaules, il me dominait de sa taille et il y avait dans ses yeux noisette quelque chose qui m'attirait. Et puis, avec son teint mat et sa mâchoire carrée, il avait un petit côté star de cinéma.

Il semblait tendu.

— Agent Liddell, dit-il. Je suis heureux que vous ayez pu venir.

— Appelez-moi Cassandra.

— D'accord, répondit-il d'une voix froide. Cassandra.

Il n'y avait pas besoin d'un doctorat en psychologie pour repérer la raideur de son ton. Je suppose que je pouvais comprendre pourquoi il n'était peut-être pas ravi de me recevoir. D'abord, les agents des forces de l'ordre américains ne s'en sortaient pas toujours bien avec la police britannique. On avait tendance à ignorer leur système légal pénible et à établir nos propres règles. Par ailleurs, les consultants du FBI en général avaient la réputation d'ignorer l'expertise des agents locaux. Et si cela ne suffisait pas, il était probablement terrifié que je me conduise en Américaine joviale et dise des choses comme « ça c'était du bon boulot, les gars » ou que je le force à me faire des high-five.

— Venez avec moi.

Il se détourna et commença à avancer. Je le suivis. Alors que nous approchions, mon humeur s'assombrit. Je commençai à remarquer les détails : l'entaille rouge qui parcourait tout le corps de la jeune femme, de la gorge au ventre, et la mare de sang sombre sous elle. Des amas de chair brillaient sous les lumières. Une femme se tenait au-dessus d'elle, en train de photographier le carnage.

— Nous pouvons nous arrêter ici, dit-il alors que nous nous tenions encore à cinq mètres du corps. C'est intense et je doute que vous ayez besoin de voir ça de près pour profiler le tueur. Nous pourrons vous fournir des photos plus tard.

— Merci de votre sollicitude, dis-je en haussant un sourcil. Je pense que je peux me débrouiller.

Je continuai à avancer. Quand j'atteignis le corps, je m'accroupis à côté d'un homme qui me jeta un regard prudent derrière ses lunettes. J'aurais juré l'avoir entendu marmonner quelque chose sur les Américains sous son masque, mais je restai concentrée sur la victime.

De près, la bile commença à remonter dans ma gorge. Elle était jeune, pas plus de vingt ans, son visage plein de douleur et d'horreur, sa bouche entrouverte sur un cri silencieux, ses yeux fixant sans le voir le ciel nocturne. Ses cheveux sombres étaient étalés sur le pavé entre ses bras et donnaient l'impression qu'elle était en train de tomber. Le

tueur avait déchiré son tee-shirt, dévoilant le haut de son corps ravagé. Une coupure profonde exposait ses organes ou ce qu'il en restait. Les spots aveuglants soulignaient sa peau blanche et ses os, d'une pâleur choquante en contraste avec le sang écarlate. Et si ça n'avait pas déjà été assez terrible comme cela, il avait mutilé son visage en gravant des lignes parallèles sur ses joues. Une sorte de terreur se forma au fond de mon esprit. Les marques me semblaient étrangement familières, comme quelque chose que j'aurais vu dans un cauchemar, mais je ne comprenais pas pourquoi.

J'essayai de ne pas imaginer ce qu'elle avait dû ressentir dans ses derniers instants, mais les images me vinrent malgré tout. L'entaille à sa gorge indiquait que le tueur avait dû se tenir derrière elle, mais son expression ne laissait aucun doute : elle avait senti la main qui l'agrippait, la lame qui la coupait.

Je ne pouvais qu'espérer que le choc de l'agression l'avait submergée et avait atténué la douleur des blessures, que son cerveau n'avait pas été capable d'analyser l'horreur de ce qui lui arrivait. J'*espérais* que la plupart des mutilations avaient eu lieu post mortem.

Tandis que l'horreur de ses derniers instants me tournait dans la tête, je regrettai presque de ne pas avoir écouté Gabriel. Mais c'était important. C'était le travail du meurtrier et il fallait que je le voie de près. C'était son moyen d'expression sadique, c'était comme ça que son cerveau fonctionnait. Je repoussai les visions de sa mort au fond de mon esprit et essayai de me concentrer.

Un bourdonnement constant attira mon attention. Plusieurs mouches exploraient la cavité ouverte et sanglante. Quand un corps datait de quelques heures ou quelques jours, les mouches devenaient des alliées précieuses pour les légistes. Un enquêteur expérimenté pouvait estimer l'heure de la mort grâce aux mouches et aux échantillons de larves prélevés sur le corps. Mais ce corps était frais et les insectes n'étaient que des parasites qui utilisaient cette pauvre femme pour nourrir leur progéniture.

J'agitai la main pour les repousser. L'odeur cuivrée du sang me submergea et je me relevai en hâte. Les mouches revinrent aussitôt hanter les blessures de la femme.

Je luttai contre l'envie de fermer ses yeux, d'apaiser son regard torturé. Bizarrement, c'était ce qui me faisait le plus mal : ses yeux. Grand ouverts et pleins de douleur. Peut-être que je ne pouvais pas ressentir ses émotions de façon viscérale, mais elles étaient écrites

clairement sur son visage.

Je reculai du corps et grinçai des dents en essayant de me représenter le monstre qui pouvait déchirer le corps de quatre jeunes femmes comme cela. Combien d'autres tuerait-il avant que quelqu'un l'arrête ? Serais-je capable de faire quelque chose ?

J'en étais à peu près sûre. C'était ce pour le quoi j'étais le plus douée. J'aidais à retrouver des hommes tels que lui et à mettre fin à leurs virées assassines.

À l'extérieur du périmètre défini par la police, je sentais l'énergie horrifiée de la foule et ma résolution se raffermit. Je ne retournerai pas aux États-Unis tant que nous n'aurions pas mis ce monstre en prison.

— Est-ce que ça va ? demanda Gabriel en me tendant une paire de gants en latex.

Je les pris et les enfilai. Le matériau synthétique avait quelque chose de rassurant.

— Ça va aller, murmurai-je. On dirait que sa férocité augmente.

— C'est notre impression aussi, répondit Gabriel. C'est la pire jusqu'à maintenant.

Je fis le tour du petit square du regard. Il n'y avait pas de boutiques ici, juste des entrées de service, un parking entouré d'une grille et une petite rue. Il semblait toutefois impossible qu'il l'ait assassinée ici, en plein centre de la ville, sans que personne n'ait rien remarqué.

— Est-ce qu'on a des témoins ? demandai-je.

Gabriel secoua la tête.

— Non. Un passant l'a trouvée à vingt-trois heures vingt. Il n'a vu personne à côté du corps.

— Est-ce qu'on a une estimation pour l'heure de la mort ?

— Oui. Entre vingt-trois heures et vingt-trois heures vingt.

— Alors il l'a trouvée seulement quelques minutes après sa mort.

— Oui.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas logique. Quelqu'un l'a tuée et l'a complètement éviscérée. Ça a dû prendre du temps. Comment est-ce qu'il a réussi à faire ça sans que personne ne le remarque ? Il doit bien y avoir des gens qui passent par ici pour rejoindre les bars et les restaurants que j'ai vus sur Bishopsgate ?

— Ce n'est pas très éclairé ici sans les projecteurs qu'on a installés. Et à cette heure-ci, la plupart des gens qui se trouvent dans les rues sont bourrés.

Je regardai autour de nous. Le corps semblait à peu près caché de la rue proche, mais quiconque aurait regardé avec un peu d'attention l'aurait sûrement remarqué.

— Il a dû être très silencieux. Et calme. C'est… hors du commun.

— Je suis d'accord, je n'ai jamais rien vu de tel.

— Est-ce qu'il manque des organes ? demandai-je en pensant aux meurtres précédents.

— Le cœur au moins, mais nous ne savons pas encore pour le reste. Nous recevrons un rapport d'autopsie préliminaire demain.

— Est-ce que vous avez fait une enquête de voisinage ? Est-ce que quelqu'un a entendu quelque chose ?

— On vient juste de la trouver, contra-t-il. Et personne ne vit par ici. À moins d'aller plus à l'est, il n'y a que des banques et des commerces vides à cette heure-ci.

Je fixai la victime.

— Est-ce que nous connaissons son identité ?

— Elle s'appelle Catherine Taylor, dit Gabriel. Dix-neuf ans. Il y avait un permis de conduire dans son sac à main, abandonné à côté du corps. Nous ne savons pas encore si c'est une coïncidence.

— Une coïncidence ? demandai-je.

Un soupir lui échappa.

— Jack l'Éventreur a tué une femme nommée Catherine Eddowes à Mitre Square.

Ma gorge se serra. Merde. Est-ce qu'il commençait à imiter le vrai Éventreur pour de bon ?

— Les autres victimes n'ont pas été assassinées au même endroit que les scènes de crime de l'Éventreur.

— Non, c'est la première fois que ça correspond.

— Et les autres prénoms n'étaient pas non plus les mêmes que ceux des victimes de l'Éventreur original, n'est-ce pas ?

— Non. J'imagine qu'il ajuste sa signature au fil du temps. Mais bon, ce n'est pas moi le profileur alors il vaut peut-être mieux que je vous laisse ce genre de questions complexes.

J'étrécis les yeux. Certains Britanniques ont l'impression que les Américains ne comprennent pas le sarcasme, et il valait peut-être mieux que je fasse comme si de rien n'était.

— En effet. Il vaut mieux laisser ça aux experts.

Il me fixa un instant avant que le légiste nous interrompe.

— Inspecteur. Est-ce que vous pouvez jeter un coup d'œil à ceci ?

Gabriel avança jusqu'au corps. Tandis qu'il parlait à voix basse avec l'autre, mon regard se perdit vers les yeux de Catherine à nouveau. À quoi avait-elle pensé en ses derniers instants ? Est-ce qu'elle s'était souvenue des gens qu'elle aimait ou est-ce que la douleur l'avait submergée ?

Je serrai les poings. Je ne savais pas si c'était mon propre passé qui remontait à la surface comme c'était parfois le cas dans ce genre de circonstances, mais j'étais soudainement prise d'un désir viscéral d'attraper le tueur et de le démolir *avant* de le mettre derrière les barreaux.

Gabriel s'agenouilla à la hauteur de la bouche de Catherine et l'examina. Je me penchai pour mieux voir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y avait quelque chose là. Il l'a enfoncé dans sa gorge. Attendez…

L'homme accroupi à côté du corps passa une paire de forceps à Gabriel. Avec précaution, celui-ci l'inséra dans la bouche de la victime

et grimaça quand le métal tapa contre les dents. Il eut un peu de mal avant de parvenir à retirer un petit morceau de papier éclaboussé de rouge.

— Bon sang, marmonna-t-il.

Il le déplia avec précaution et je regardai par-dessus son épaule.

C'était un petit mot, et l'écriture cursive étalait ses boucles sur le papier.

Le Roi de Cœur

Écartèle les esprits,

Loin sous l'eau,

Du repaire de Bedlam

Il les attire à lui

Comme des agneaux à l'abattoir.

L'espace d'un instant, j'entendis le bruit d'eau d'une rivière avant que le son disparaisse à nouveau. Je me secouai pour me défaire de cette impression.

Gabriel se leva en fronçant les sourcils.

— À quoi est-ce qu'il joue ? demanda-t-il, davantage pour lui-même que pour quiconque d'autre.

Perturbée, je déglutis avec difficulté.

— Jack l'Éventreur laissait des notes, non ?

— Des graffitis sur les murs. Des bêtises sur les Juifs. Mais rien de similaire à ça.

— Et c'est la première fois que notre Éventreur laisse un mot ?

Il fixait toujours le papier.

— La première fois.

— Eh bien, si vous voulez mon avis…

Je m'arrêtai net. Il fallait que j'évite d'avoir l'air d'une Je-Sais-Tout,

ou j'allais me le mettre à dos immédiatement.

— Peut-être qu'on pourrait en discuter demain matin. Je rassemblerai quelques idées durant la journée, et j'aimerais savoir ce que vous en pensez aussi.

Gabriel hocha la tête.

— Très bien. Vous n'avez pas une première évaluation ?

— Je préférerais faire quelques recherches d'abord. Mais le petit mot et la mise en scène gore semblent indiquer que le tueur apprécie d'être vu comme le nouvel Éventreur. Peut-être qu'une partie de son fantasme tourne autour des médias et de la police. Les gros titres des tabloïdes pourraient augmenter son obsession. Si c'est le cas, peut-être qu'il voudra nous voir travailler sur l'affaire de près.

Je l'observai de près, désireuse de voir s'il comprendrait ce que je sous-entendais. Il me regarda un long moment avant de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule à la foule derrière le ruban. Et puis il se tourna vers la photographe – une femme d'âge moyen avec un appareil photo qui semblait très cher.

— Je veux des photos détaillées de la foule, dit-il à voix basse. Ne dirigez pas l'appareil photo droit sur eux. Je ne veux pas qu'ils évitent les photos.

Elle hocha la tête et dirigea son objectif vers une éclaboussure de sang autour du corps. Lentement, elle inclina la lentille un peu plus haut de façon à capturer les gens rassemblés derrière le ruban. Elle prit quelques photos en dirigeant la caméra de droite et de gauche. Elle savait ce qu'elle faisait. Et l'inspecteur aussi.

J'avais déjà inscrit la plupart de leurs visages dans ma mémoire – les deux hommes avec le ventre à bière dans les costumes bon marché qui avaient probablement un poste de subalternes dans une banque des environs ; l'homme avec le chapeau blanc et des marques d'aiguille sur les bras ; le groupe d'adolescents qui avait convaincu quelqu'un de leur servir de la bière avec au moins l'un d'entre eux qui était plus intéressé par la possibilité de tirer son coup que par ce qui se passait ici. Mais les photographies aideraient les autres policiers à analyser la foule après coup.

De l'autre bout du square, un homme en costume gris s'approcha de nous, la mine sérieuse.

— Inspecteur Stewart, salua-t-il Gabriel.

Je lui donnai la cinquantaine avec ses cheveux d'un gris argenté. Il n'était pas mal, un peu comme un George Clooney géant. Il était au moins aussi grand que Gabriel et de stature puissante. À côté d'eux, j'avais l'impression d'être une enfant. Est-ce que tous les Britanniques étaient gigantesques ?

— Chef, dit Gabriel en lui faisant un signe de tête.

Il me désigna ensuite :

— Voici l'Agent Liddell du FBI. Agent, voici l'inspecteur en chef Steve Wood.

— Ah oui.

La voix de Wood était profonde et rocailleuse.

— La *profileuse*.

Il n'avait pas l'air ravi non plus. Je commençais à comprendre que leur supérieur avait contacté le FBI sans les consulter. Il me tendit toutefois la main et je la serrai.

— Alors, quelle est notre analyse préliminaire ? demanda-t-il.

L'espace d'un instant, je crus qu'il s'adressait à moi mais Gabriel intervint.

— Le meurtre est légèrement différent des autres. Plus agressif. Plus… public. Et il a laissé un message enfoncé dans la gorge de la victime.

— Est-ce que nous sommes certains que c'est le même tueur ? demanda Wood. Avec un *mode opératoire* différent…

— Le *mode opératoire* est le même, coupai-je. La signature est différente.

Mince. Voilà que je me conduisais en Américaine.

L'inspecteur en chef me regarda.

— Ah oui ?

— Eh bien, euh, peut-être…, bafouillai-je.

Ah, merde.

— Le *mode opératoire* est la méthode utilisée pour commettre le crime. Dans ce cas, trancher la gorge d'une jeune femme avec un couteau est notre *mode opératoire*. C'est ainsi qu'il a tué toutes ses victimes. La signature, c'est ce qu'il fait ensuite pour satisfaire ses besoins émotionnels. Mutiler les corps post mortem, c'est ça, sa signature. Mais cette fois, il a laissé un message. Sa signature a été modifiée.

— Je vois.

Il hocha lentement la tête.

— Et qu'est-ce qu'indique une signature différente ?

C'était une question raisonnable, mais son ton impliquait clairement qu'il pensait que je racontais n'importe quoi.

— Les tueurs en série modifient leur signature constamment, répondis-je. Ils évoluent et changent à chaque meurtre. Une signature différente, ce n'est pas inhabituel mais ça suggère que ses besoins émotionnels ont peut-être changé.

Il regarda Gabriel.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Inspecteur ?

Gabriel haussa les épaules.

— Je suis d'accord avec cette évaluation pour le moment.

Les techniciens étaient en train d'emballer les mains du cadavre dans des sacs en papier et quelqu'un approcha avec une civière.

Combien de temps cela prendrait-il pour nettoyer tout cela ? Est-ce que demain des banquiers passeraient à côté des taches sur le pavé sans savoir de quoi il s'agissait ?

Alors que l'inspecteur en chef s'éloignait, je désignai la foule du menton.

— Comment les Londoniens prennent-ils ces crimes ?

Gabriel fronça les sourcils.

— Un mélange de peur et de colère. Ils pensent que c'est une forme

de terrorisme.

Cela m'agaça.

— Ce n'est clairement pas le cas.

— Pour l'instant, Wood ne dit rien aux médias alors ils inventent leur propre explication. Le coupable, c'est les étrangers. C'est ça qu'ils vendent.

J'expirai lentement. Si Wood autorisait cela, il pourrait y avoir du grabuge.

Gabriel fixa le cadavre. Dans un murmure, je l'entendis dire :

— *The savage man is never quite eradiquated.*[2]

Surprise, je me tournai vers lui.

— Thoreau. Je viens de la même ville que lui.

Il sembla m'observer un moment, comme si j'avais piqué sa curiosité.

— Où est-ce que vous logez ? Je peux vous raccompagner à votre hôtel.

— Ce n'est pas la peine. Je ne suis qu'à cinq ou dix minutes de là. L'hôtel est connecté à la gare de Liverpool Street. Et je ne pense pas que notre tueur frappera à nouveau dans le prochain quart d'heure.

— Vous en êtes sûre ?

— Gabriel, lui assurai-je. Je suis un agent du FBI. Je sais me défendre.

1 Surnom donné au centre historique de Londres qui tient dans un carré d'un mille de côté.

2 Le sauvage en l'homme n'est jamais complètement éradiqué. Citation de Thoreau, philosophe et poète américain.

Chapitre 3

Alors que je marchais dans les rues tortueuses de la Cité de Londres, mon téléphone vibra et je le sortis de ma poche pour découvrir un SMS de Scarlett.

Tout va bien en Albion ?

Elle aimait l'argot archaïque.

Oui, à part les tueurs en série, tapai-je.

Tu as besoin de tueurs en série. Sans eux, tu serais au chômage.

L'argot archaïque et l'humour noir. C'était les trucs de ma meilleure amie.

C'est dark, Scarlett.

Après une minute, la petite bulle verte apparut à nouveau.

Puisqu'on parle de dark, s'il te plaît, va visiter mes endroits préférés à Londres : le lieu de l'exécution d'Anne Boleyn, celui de William Wallace, les charniers de la peste, et Kennsy's Fried Chicken qui est étrangement addictif quand tu es bourrée. Bisous.

Scarlett détruisait constamment mon image mentale des agents de la CIA. Ils n'étaient pas censés tituber ivres morts dans des villes étrangères en mangeant du poulet frit, mais elle semblait s'en sortir comme ça. Je n'allais pas lui répondre que j'étais ici pour le travail et non en vacances parce qu'elle n'avait jamais semblé comprendre ce concept.

Je relevai la tête de mon téléphone et regardai les rues. Comme je l'avais dit à Gabriel, je ne me perdais pas. J'avais un très bon sens de l'orientation.

Mais il semblait que je m'étais un peu égarée.

Les rues de la « Vieille Ville » étaient les reliques tordues d'une époque qui précédait les vraies math et les lignes droites, quand les caprices des boulangers et des bouchers prenaient le dessus sur le bon sens. Il semblait facile de se retrouver décalé d'un pâté de maisons ou deux.

La fraîche brise nocturne souffla sur ma peau à travers mon pull en mérinos. J'écoutai ma valise frotter contre le trottoir en essayant de ne pas penser à Catherine Taylor et à l'expression d'horreur sur son visage.

Frissonnante, je ralentis mon allure quand je m'aperçus que la rue devenait plus étroite. Soudain, les bâtiments semblaient me dominer de façon menaçante. Je fronçai les sourcils. J'aurais dû aller vers les lumières et les gens, pas m'en éloigner. Quand je sortis mon téléphone, je m'aperçus que j'avais dévié de ma trajectoire. Pas de beaucoup, heureusement ; j'avais tourné du mauvais côté au dernier croisement et j'étais à une rue de là où j'aurais dû me trouver. J'aurais pu suivre cette allée jusqu'au bout et retomber dans la rue principale mais quelque chose ne me plaisait pas.

Je regardai la carte à nouveau. Le nom de la rue – Catherine Wheel Alley3 – n'inspirait pas franchement confiance. Est-ce que ce n'était pas un appareil de torture médiévale ? Et après ce que je venais de voir, le prénom « Catherine » suffisait à conjurer des images que j'aurais préféré examiner au chaud et en sécurité dans ma chambre d'hôtel.

Quelque part derrière moi, des bruits de pas résonnèrent contre les murs.

Merde, je n'ai pas envie de rencontrer le genre de personnes qui est dehors à cette heure-ci.

Je commençai à avancer plus vite. Peut-être que j'allais continuer dans la même direction, au final. Mais un homme sortit de l'ombre devant moi, me bloquant le passage dans l'allée étroite. Il portait un jean et un sweat gris. Ses poings étaient serrés et son corps tendu comme s'il se préparait à passer à l'attaque.

— Tout va bien, chérie ? demanda-t-il.

Je me tournai et accélérai l'allure pour revenir vers Middlesex Street. Mes pas résonnaient dans l'allée et le son se mêlait au grondement constant des roulettes de ma valise.

Un autre homme apparut, glissant vers moi comme un spectre. C'était lui dont j'avais entendu les pas au début. Mon cœur commença à galoper dans ma poitrine.

— Où est-ce que tu crois aller, ma belle ? demanda-t-il.

Je voyais juste des yeux bleu clair et une touffe de cheveux blonds.

Ma main vola vers mon holster – ou plutôt vers là où mon holster se serait trouvé si j'avais été aux États-Unis. Mon bien-aimé Glock ne m'avait pas accompagnée lors de ce voyage.

Les deux hommes me prirent en tenaille. Blondinet sourit en me regardant de haut en bas.

— Tu ne sais pas qu'il y a un tueur en série dans cette ville ? On ne voudrait pas qu'il ouvre en deux une jolie fille comme toi, hein. Ça serait du gâchis.

— Tu n'as qu'à nous laisser prendre soin de toi, dit l'homme derrière moi. Il faut juste que tu sois gentille avec nous d'abord. Tu sais être gentille, hein ?

Mes lèvres se retroussèrent en un sourire sinistre. À l'entraînement, j'avais dû me retenir pour ne pas blesser des hommes qui faisaient deux fois mon poids. Et ces deux-là ne devaient pas être particulièrement entraînés. Je ne les blesserais que si nécessaire, mais je ferais ce qu'il fallait. Je me répétai ma petite devise.

Sois courtoise et sois prête à tuer n'importe qui.

Blondinet porta la main à son entrejambe, son excitation apparente et dégoûtante.

— Qu'est-ce que tu caches sous ton petit pull ?

Bon. La courtoisie n'allait sans doute pas durer longtemps. Mon regard passa derrière Blondinet, là où l'allée formait un angle. Je pouvais foncer derrière le coin. Ils s'élanceraient à ma poursuite à cause de leur instinct basique de prédateur. Et puis je bondirais et leur tomberais dessus alors qu'ils ne s'y attendaient pas.

— Excusez-moi, minaudai-je.

Toujours donner à votre adversaire une raison de vous sous-estimer.

Je lâchai la poignée de ma valise. Je reviendrai la chercher plus tard s'il le fallait.

— Pardon, dis-je en passant devant Blondinet.

S'ils me laissaient m'en aller sans me toucher, ça s'arrêterait là.

Mais avec la façon dont Blondinet bloquait l'allée étroite, je dus frôler son corps pour le dépasser. Il lâcha un gémissement approbateur et me mit une main aux fesses.

Je ravalai mon dégoût et me mis à courir pour donner l'impression d'une femme apeurée – d'une proie. Je respirai vite et je ne faisais pas semblant. Quand j'atteignis le coin, je me baissai, attentive au bruit de leurs pas. Quand Blondinet tourna à l'angle, je plongeai en avant avec l'épaule baissée et je l'atteignis en plein ventre. L'élan était parfait et il tomba aussitôt. Mais son corps était plus compact que ce que je pensais, un vrai mur de briques.

Pire, il se releva aussitôt dans un mouvement félin. Sa rapidité me perturba. Il était trop rapide pour une brute sans entraînement.

Son ami se précipita sur moi et mes réflexes prirent le dessus. Mon poing s'écrasa sur son nez. Le bruit des os qui craquaient résonna dans l'allée et il partit en arrière en hurlant.

Je fis volte-face pour affronter Blondinet. J'étais désormais coincée entre les deux, sans échappatoire. L'allée était suffisamment étroite pour qu'ils me bloquent complètement le passage.

Le visage de Blondinet était un masque plein de rage.

— Je vais bien m'amuser avec toi, salope, gronda-t-il.

Sa voix était comme du papier de verre sur du bois.

— Et comme tu m'as fait chier, je ne vais pas me gêner.

Il plongea en essayant de me saisir et je fis un pas en arrière avant de lui filer un coup de genou dans l'entrejambe. Il se courba en deux et balbutia quelque chose dans un langage que je ne connaissais pas. Et pourtant, la consonance de ces syllabes inconnues me donna la chair de poule. Il releva la tête et croisa mon regard. Ses yeux étaient des cercles rouge sang qui brillaient dans l'obscurité. Je me figeai devant cette vision et sentis des bras m'enserrer par-derrière. C'était son ami.

Il murmura à mon oreille d'une voix rauque et mouillée.

— Je t'ai eue, chérie.

Ses bras étaient comme un étau et il faisait onduler ses hanches contre moi. En dépit de son nez cassé, il semblait bien s'amuser. Et je

commençais rapidement à paniquer. Je n'avais pas l'habitude de perdre un combat. Qu'est-ce qu'il se passait avec ces mecs ? Est-ce qu'ils se dopaient ?

J'essayai de lui donner un coup de coude dans le ventre mais je ne pouvais pas bouger de plus de quelques centimètres. Je laissai échapper un gémissement et l'entendis rire quand je baissai la tête.

Et puis je la ramenai en arrière et le cognai en plein visage.

Un nez cassé, en soi, c'est terrible. Mais peu importe votre résistance à la douleur, si quelqu'un vous fout un grand coup dans un nez déjà cassé, vous vous effondrez. Ce fut le cas pour lui. Il porta les mains à son visage en glapissant. Une vraie musique pour mes oreilles.

Mais avant que j'aie l'occasion de trop me féliciter, Blondinet me donna un coup de poing dans l'estomac qui me coupa la respiration. Je partis en arrière et il me suivit. La lame dans sa main refléta la lumière de la lune.

Je trébuchai contre le mur et glissai sur le trottoir. La peur me monta à la gorge. Mon diaphragme se contracta alors que mes poumons luttaient toujours contre la douleur.

Quelque chose frappa mon oreille gauche avec force et une douleur explosa dans mon crâne. Le type au nez cassé m'avait donné un coup de pied dans la tête. La sensation me déchira l'esprit et ma vision devint floue. Je partis en arrière et m'écrasai au sol.

Le monde devint noir. À travers le brouillard, un souvenir enfoui depuis longtemps commença à résonner dans mon cerveau. Une femme qui hurlait : *Horace, non !*

Mon ventre se serra.

Pas maintenant…

Je me forçai à me concentrer, à m'ancrer à ma conscience, et je fus de retour dans l'allée, dans les vapes, le sang battant douloureusement dans mes tempes.

Le blond s'avança, ses yeux semblaient trembloter d'une lueur rouge, et sa tête se projeta en avant dans un drôle de mouvement reptilien alors qu'il me *crachait* dessus. Mon instinct prit le dessus et je roulai sur le côté. Son crachat me manqua de quelques centimètres. Il y eut un étrange crépitement et je regardai le trottoir. L'asphalte siffla

et se mit à faire des bulles là où la salive avait atterri.

Putain, qu'est-ce qu'il se passe ?

Le brouillard envahit le sol, une couverture grise qui rendait le goudron presque invisible. La température semblait avoir chuté de dix degrés. Je devais être victime d'une commotion cérébrale. D'un côté, mon corps semblait brûler d'une étrange énergie. De l'autre, le coup à ma tête me donnait le tournis.

L'homme au couteau eut un sourire menaçant qui montrait trop ses dents et il fit un autre pas vers moi. Mais avant qu'il puisse faire quoi que ce soit, il vola de côté comme une poupée de chiffon.

Mon cerveau n'arrivait pas à suivre ce qui se passait.

Une silhouette sombre se tenait là où s'était trouvé mon agresseur. Un troisième inconnu était entré dans l'arène. Il était si grand que, pendant un moment, je me demandai si c'était Gabriel. Mais non, cet homme était encore plus grand ; il devait faire presque deux mètres voire plus. Ses épaules larges se découpaient contre le ciel nocturne et un manteau vert mousse flottait derrière lui. Une agrafe de cuivre décorée d'une tête de cerf le retenait fermé. Je distinguai ses cheveux d'une riche couleur dorée à travers le brouillard. Ses yeux émeraude percèrent la brume et il y avait quelque chose de prédateur dans son regard brillant. Un frisson parcourut mon échine. *Inhumain…*

Je perdais les pédales. À l'évidence, le coup à la tête ne m'avait pas fait du bien.

Le type au nez cassé gronda et fonça, un couteau à la main désormais. Le nouvel arrivant bougea dans un mouvement vert et flou, si rapidement que je ne parvins pas à suivre ses mouvements. J'entendis juste quelque chose craquer. Mon agresseur gémit et le couteau tomba de sa main.

Je m'accrochai au mur de l'allée pour me redresser, l'esprit toujours obscurci par le coup que j'avais pris. Le géant était aux prises avec le deuxième agresseur et ses mouvements étaient d'une fluidité surnaturelle. La brute fit un vol plané de deux mètres et s'écrasa au sol, tête la première sur le trottoir. Cette fois, il ne fit pas de roulé-boulé élégant.

Les deux agresseurs se relevèrent et essayèrent de fuir. Je me jetai après eux mais le nouvel arrivant enserra mon poignet d'une prise de fer.

— Laisse-les, gronda-t-il.

Sa prise fit courir en moi un courant électrique totalement inattendu. J'avais envie d'envoyer mes boots dans la figure de mes agresseurs encore une fois, et peut-être d'appeler la police. Mais la sensation de la main de l'inconnu m'arrêta. C'était presque comme si un pouvoir se dégageait de son corps, une énergie surnaturelle qui me figea sur place.

Lentement, je me tournai pour le regarder et quand mon regard croisa le sien, je m'arrêtai net.

Ses yeux verts se plantèrent dans les miens tandis que ses doigts serraient toujours mon bras avec force. J'avais l'impression qu'il se restreignait et qu'il était beaucoup, beaucoup plus dangereux que les deux hommes qu'il venait de faire fuir. Il exsudait quelque chose de létal, comme un serpent prêt à bondir.

Et pourtant, sa beauté étrange et sauvage me fascinait, son regard parfait réveillait une part oubliée de mon cerveau, celle qui me faisait imaginer des rencontres amoureuses sur un lit de mousse en forêt, où j'aurais planté mes doigts dans la terre en m'abandonnant follement.

En dépit de sa virilité brute, ses lèvres avaient une apparence profondément sensuelle. Des cils sombres encadraient les yeux verts qu'il dardait sur moi, visiblement aussi fasciné.

Je fixai son visage aux traits ciselés avant de laisser mon regard parcourir son corps. Sous son manteau vert, il portait un pull gris moulant qui avait l'air très cher et mettait en valeur son torse aux muscles puissants. Mon pouls s'accéléra de façon incontrôlable.

Il avait une odeur de mousse et de sauge. L'air entre nous semblait être chargé d'une sorte de pouvoir.

Je me trouvai incapable de bouger.

Je ne savais pas si c'était ma peur ou la façon charnelle dont il me fixait. Personne ne m'avait jamais regardée ainsi. Je sentis mon corps lui répondre, ma température augmenter.

Avec un grondement bas, il laissa ses yeux parcourir mon corps, mes vêtements déchirés, et s'attarda sur mes courbes. J'eus l'étrange sensation qu'il pouvait voir à travers ce que je portais et deviner la petite phrase en latin tatouée sous mon sein droit. Quand il releva à nouveau la tête, son regard s'attarda sur ma bouche. Il haussa ses

sourcils sombres, captivé. Je ne sais pas ce qui me prit mais je me léchai les lèvres et il se tendit.

Il grogna – un vrai grognement – et sa main passa de mon bras à ma nuque. Les yeux dans les siens, je me trouvai déchirée par deux désirs contradictoires : continuer à le fixer ou baisser mon regard avec soumission. Je luttai contre le désir de baisser la tête et continuai à le regarder droit dans les yeux.

J'aurais dû m'enfuir.

Et pourtant, pour je ne savais quelle raison, je n'en avais vraiment pas envie.

J'étais habituée à ressentir les émotions des autres, leur peur ou leur joie. Normalement, ça ne le faisait que quand une foule vibrait d'émotions intenses, mais en cet instant je pouvais sentir deux émotions émaner de son corps puissant et faire rage en lui. L'une d'elles était du désir ; l'autre de la fureur pure.

Tandis que je le regardais, ses yeux virèrent du vert à l'ambre pâle du soleil.

Oui, j'aurais vraiment dû choisir de fuir.

Il se pencha vers moi et son haleine réchauffa le côté de mon visage.

— Arrête de faire ça.

— De faire *quoi* ? parvins-je à articuler.

Je ne faisais rien, à part imaginer mon corps nu glisser contre le sien.

Il enfonça ses doigts dans mes cheveux et les agrippa. Nos corps étaient si proches désormais que mes tétons dressés effleurèrent sa poitrine. Je pouvais presque sentir son cœur battre contre moi. Il tira ma tête en arrière pour exposer mon cou.

— Je sais à quoi tu joues.

Il parlait comme s'il était en transe mais ses mouvements étaient précis et contrôlés. Doucement, son genou appuya entre mes jambes, les incitant à s'ouvrir.

— De quoi est-ce que tu parles ? soufflai-je.

Il se pencha et ses dents touchèrent ma gorge. Le contact de sa bouche chaude contre ma peau envoya un éclair de désir brûlant en moi. Je l'entendis gémir doucement et son autre main trouva son chemin jusqu'à ma hanche qu'elle agrippa de façon possessive. Son pouce s'attarda dangereusement près de ma ceinture et glissa plus bas sur ma peau nue, vers le creux de ma hanche. La sensation de sa peau sur la mienne, même de façon si minime, mit le feu à mon corps. Je ne comprenais pas pourquoi mais je m'arcboutai contre lui. J'en voulais davantage.

— Tu ne sais même pas ce que tu es, pas vrai ? gronda-t-il. Et pourtant, tu ne peux pas t'en empêcher.

Son accent n'était pas tout à fait anglais, il était différent de l'accent londonien des deux autres. Il y avait une certaine inflexion dans sa prononciation – écossaise, peut-être ? Mais je m'en fichais en cet instant. J'avais juste envie de faire passer mes mains sous ses vêtements.

Mon cœur battait à toute allure et je mourais d'envie de l'embrasser. Tandis que je le regardais, la lumière de la lune éclaira son visage.

Et là, mon cœur manqua un battement. À ma grande horreur, deux cornes dorées apparurent au-dessus de son front. Était-ce une illusion d'optique ou les conséquences du choc à la tête ?

Je fermai les yeux de toutes mes forces alors que la panique s'emparait de moi. Je perdais mes moyens – mais bien sûr, il fallait bien que ça arrive à un moment.

— Lâche-moi, crachai-je. Je ne veux pas que tu me touches.

Lentement, il me relâcha et recula. Je rouvris les yeux. Les iris de l'inconnu avaient repris leur couleur verte ; les drôles de cornes avaient disparu.

Ses lèvres se retroussèrent comme s'il était dégoûté par son comportement. L'air qui nous entourait s'était refroidi et le brouillard s'était épaissi.

— Tu n'auras pas à le demander deux fois.

— Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Je dois avoir des lésions cérébrales.

Il recula et étrécit les yeux.

— Tu ne sais pas ce que tu es et pourtant je suis prêt à parier que tu te nourris de la peur.

Il poussa un grognement, plein de dégoût, et quelque chose dans sa voix envoya une vague d'effroi dans mon ventre.

— Une *suce-terreur*.

Ma bouche devint toute sèche. Comment pouvait-il savoir ce que la peur des autres me faisait ?

— De quoi est-ce que tu parles ?

Il serra les poings, comme s'il se retenait de me toucher à nouveau. Ou peut-être de me tuer en m'étranglant.

Mon corps commença à se détendre mais mon cœur tambourinait toujours.

— Bon. Eh bien, merci pour ton aide. Peut-être que tu as une autre ruelle où traîner.

Je vis les articulations de ses doigts blanchir, sa mâchoire se crisper. Il désigna du menton la direction d'où je venais.

— Tu as laissé ta brouette là-bas.

— Ma quoi ?

— Tu es blessée.

Sa voix suppurait d'agressivité.

— Tu as l'air faible. Je peux t'aider avec ta brouette.

— Ma brouette ? répliquai-je. Tu veux dire ma valise ?

— Va-lise.

Il répéta le mot en l'articulant bizarrement, comme s'il apprenait un nouveau langage.

— Tu n'as pas l'air de pouvoir t'en sortir toute seule, dit-il, sa lèvre retroussée de dédain.

Je n'avais vraiment pas d'explication pour l'attirance dévastatrice que j'avais ressentie pour lui quelques instants auparavant parce qu'à l'évidence, c'était un connard. Et est-ce que j'avais vraiment vu des cornes ? Ce devait être une hallucination due au traumatisme de l'agression, mêlée à ma commotion cérébrale.

Bien sûr, il avait l'air d'un dieu, mais il y avait un truc qui ne tournait pas rond chez lui. Il avait l'attitude bestiale d'un prédateur, comme s'il se retenait de me jeter sur son épaule pour me ramener dans sa tanière. Lui demander de m'accompagner au commissariat était hors de question. Il refuserait d'y entrer de toute façon. Avec ses muscles bandés, son corps puissant convoyait une menace de violence extrême. Il était évident que cet homme n'était pas réglo. La seule raison pour laquelle je lui parlais, c'est qu'il avait essayé de m'aider.

— Ça va aller, merci.

Les mots étaient à peine sortis de ma bouche que le tournis me submergea et je vacillai. Son bras surgit, rapide comme l'éclair, et il agrippa mon poignet. À son contact, un courant électrique parcourut à nouveau mon corps.

Je lui arrachai ma main et le fusillai du regard.

— Je t'ai dit que ça allait.

Je me détournai, ayant soudain désespérément besoin de m'éloigner le plus possible. Je fis quelques pas quand je me rendis compte que j'aurais besoin de mentionner son nom quand je porterais plainte. Mais quand je me retournai, l'allée était à nouveau complètement vide.

Ma poitrine se serra. Merde. Je perdais vraiment l'esprit. Et au vu de mes antécédents familiaux, ce n'était vraiment pas bon.

*

Je me laissai tomber sur le lit moelleux de l'hôtel, la douleur pulsant dans ma tête. J'étais restée en attente au téléphone une bonne dizaine de minutes avec la police. Si je n'avais pas déjà été folle avant, la joyeuse musique d'ascenseur au bout du fil aurait pu me faire basculer.

L'opératrice de la Police Métropolitaine avait décroché immédiatement, je devais leur reconnaître cela. Elle m'avait très poliment informée que puisque le crime avait eu lieu dans la Cité de

Londres et non pas dans le Grand Londres, mon appel devait être transféré car cela ne les concernait pas. On avait rapidement transféré mon appel. L'opératrice de la Cité de Londres avait été heureuse d'entendre que je n'étais pas en danger immédiat et avait encore une fois transféré mon appel à l'agente de garde qui m'avait demandé si cela pouvait attendre jusqu'au matin. Quand j'avais répondu que non, on m'avait mise en attente. Encore.

La musique bourdonnait dans mon oreille droite. La gauche vibrait toujours à cause du coup que j'avais pris et je n'avais pas envie de lui faire subir ça en plus.

Au moins, la chambre était classe : propre et moderne avec des rideaux gris, un fauteuil rouge aux lignes élégantes, et des lustres qui jetaient une lumière d'un jaune doux dans la pièce. Depuis le lit gigantesque, je fixai mon reflet dans le miroir, légèrement horrifiée par mon apparence entre les taches de boue et mes cheveux blonds emmêlés. Mes yeux bleus étaient écarquillés par le choc. J'avais l'air d'une folle. Ce qui, accessoirement, était désormais une possibilité réelle.

Est-ce que l'homme aux yeux rouges m'avait craché de l'acide dessus ? Est-ce que j'avais vraiment vu des cornes – et ses yeux devenir dorés ? Sans mentionner sa vitesse et sa grâce inhumaines. Rien n'allait dans cette situation. Je ne pouvais que prier pour que l'hallucination ait été une conséquence de ma blessure à la tête et pas les premiers signes d'une maladie mentale.

— Merci d'avoir attendu, Miss Liddell, reprit la voix de l'agente.

— Je vous en prie. Je veux juste déposer plainte. J'ai été agressée par deux hommes dans Catherine Wheel Alley il y a une heure.

— Est-ce que vous avez besoin de voir un médecin ?

— Non, je crois que ça va.

Mes doigts effleurèrent l'hématome sur mon ventre et je grimaçai. Ma tête bourdonnait toujours. Mais tant pis, je n'avais pas envie de me faire manipuler par un toubib en ce moment.

— Je veux juste faire enregistrer cette agression.

— Je comprends, Miss Liddell. Pourquoi ne pas venir demain matin pour faire ça ?

Je me retins de lui crier dessus. Comment un British tournerait-il ça ?

— Vous ne pensez pas que ça sera un peu tard ?

— Si vous déposez plainte demain…

Bon. J'en avais marre des politesses.

— C'est idiot. Ils seront loin, demain.

— Je ne vois pas vraiment ce que vous voulez que je fasse. Je suis sûre qu'ils sont déjà loin à l'heure qu'il est.

Je ne savais même pas comment approcher la question.

— Peut-être que vous pourriez… envoyer une patrouille par-là ? C'est à dix minutes de chez vous. Au cas où vous tombiez sur les deux salopards qui ont essayé de me tuer ?

— Il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire. Je me suis moi-même fait agresser le mois dernier. Vous devriez vous montrer plus prudente à l'avenir.

Je clignai des yeux. Visiblement, la police ne fonctionnait pas comme chez moi par ici.

— Vous êtes sérieuse ?

— Il y a vraiment une limite à ce que la Cité de Londres peut faire à ce propos, Miss Liddell. Le mieux serait que vous veniez demain matin et que vous enregistriez une déclaration…

— Vous savez quoi ? Laissez tomber.

Je raccrochai en bouillonnant. J'en parlerais à Gabriel le lendemain. Au moins, il me faisait l'effet d'un officier de police sérieux.

Épuisée, je me frottai les yeux. Il était presque trois heures du matin ici, mais seulement dix heures du soir sur la Côte Est. Scarlett serait encore debout.

Je sortis mon téléphone et lui envoyai un SMS.

Je crois que je perds la boule. J'ai vu des trucs vraiment chelous ce soir.

Quelques secondes plus tard, une bulle verte apparut sur mon écran.

Bienvenue dans mon monde. Qu'est-ce que tu as vu ?

Je déglutis.

Si je commence à devenir folle et à t'envoyer une salade de mots incompréhensibles, promets-moi que tu t'assureras que je me fasse soigner.

Bien sûr, tapa-t-elle. *Mais tu n'es pas folle. Fais-toi servir un Manhattan et un petit déjeuner anglais demain matin.*

Je laissai tomber le téléphone sur le lit. Un petit déjeuner anglais, ce n'était pas une mauvaise idée.

Il fallait que je dorme, mais d'abord, j'avais désespérément envie d'une douche. J'étais couverte de boue, j'avais l'empreinte d'une botte sur la joue et j'étais à peu près sûre que l'odeur de la mort me collait au corps depuis la scène de crime.

Je me levai et marchai jusqu'à la salle de bains impeccable et carrelée de blanc. J'ouvris le robinet et ajustai la température jusqu'à ce que l'eau soit assez chaude pour pouvoir faire du thé. Alors je retirai mon pull déchiré et le jetai à la poubelle. Les dégâts étaient irréparables. Je défis la fermeture éclair de mes bottes et me débarrassai du reste de mes vêtements.

Je me glissai sous la douche et laissai l'eau délicieuse courir sur ma peau. Tandis que la vapeur dessinait des volutes autour de moi, je ne pus m'empêcher de penser à cet inconnu – à ses doigts qui avaient agrippé mes hanches avec force, à ses lèvres douces dans mon cou. Je laissai mon doigt descendre de ma poitrine vers mon bassin, là où il m'avait tenue. Mes tétons commencèrent à durcir. Si je fermai les yeux, je pouvais presque sentir son parfum musqué et son corps musclé contre le mien. Je pouvais presque sentir sa bouche descendre vers mon nombril…

Mes yeux se rouvrirent d'un coup. Je ne voulais plus penser à lui. Je ne savais pas ce qui s'était passé, mais il fallait que je me ressaisisse.

J'attrapai la petite bouteille de shampoing et fis tomber dans ma paume une noisette de gel parfumé à la vanille. Je le fis bien mousser et me forçai à ne pas penser à la chaleur qui avait envahi mon corps au contact de cet inconnu. Je devais penser à des choses dégoûtantes :

les lamproies, les impôts, les politiciens britanniques qui pratiquaient la zoophilie avec des cochons…

L'espace d'une seconde, je m'endormis, debout sous l'eau chaude.

Horace, non !

Son cri déchira les murs. Cachée sous la table, je me couvris les oreilles des mains. J'essayai de fermer les yeux mais j'en étais incapable et je vis le sang couler de ses lèvres…

Mes yeux s'ouvrirent en grand et je pris de grandes inspirations tremblantes. Stupide. Tellement stupide. Je m'appuyai au mur de la douche pour retrouver mon équilibre.

Mon cerveau conjurait des visions impossibles d'un ancien traumatisme. Une agression que j'avais entendue, mais que je n'avais pas vue. Toutes ces années auparavant, je n'avais pas vraiment vu le sang sur ses lèvres.

Mon corps se tendit. Je faisais à peu près tout ce que je pouvais pour ne pas penser à ça.

Les larmes me montèrent aux yeux. J'avais l'impression que mon esprit me punissait de la pire façon possible.

Pourquoi est-ce que j'avais choisi cette carrière vu mon histoire personnelle ? J'aurais pu devenir psychologue scolaire, ou me spécialiser dans le traitement des addictions. Être quelqu'un qui aidait les *vivants*, qui prenait part à leur progression. Ça avait l'air chouette mais… ce genre de boulots ne me faisaient pas vibrer.

D'après un type avec un bouc dans mon cours de psychologie d'assistance, les psychologues en criminalistiques étaient tous des « accros au trauma ». M. Bouc – un psychologue clinicien – pensait que les profileurs tels que moi s'intéressaient aux morts et aux dépravés parce que nous avions nous-mêmes un problème. Apparemment, c'était une façon de sublimer nos propres pulsions sadiques de façon socialement acceptable. Connard.

Ce n'était pas le seul aspect où je m'opposais à lui. D'après lui, la personnalité, le tempérament et l'intelligence étaient tous complètement génétiques – ce qui posait la question de l'utilité des psychologues.

Mais ça me ramenait à la vraie raison pour laquelle j'avais besoin

de comprendre comment fonctionnaient les tueurs. J'avais *besoin* que le mal soit quelque chose d'acquis et c'était ma mission dans la vie de le prouver. Je voulais comprendre comment le background d'un psychopathe faisait de lui ce qu'il devenait : les parents violents, les lésions cérébrales, les abus sexuels, comment tout cela s'agençait pour créer un monstre. C'était la vraie raison pour laquelle je m'intéressais aux morts et aux dépravés.

Je fis taire ces vieilles conversations qui tournaient dans ma tête et fermai le robinet. Je sortis et sentis l'eau tiède dégouliner le long de mon corps. Le sol froid de la salle de bains me surprit quand j'y posai les pieds. J'attrapai une serviette blanche toute douce et me séchai en laissant des empreintes de pied mouillées sur le carrelage.

Enfin, cette journée terrible prenait fin. Il ne me restait plus qu'à me brosser les dents et aller me coucher. Alors que je passai devant le miroir, j'aperçus un drôle de mouvement au coin de mon œil. Je fis volte-face, complètement tendue. Qu'est-ce que c'était que ça, bon sang ? Je pensais avoir vu quelque chose dans le miroir, mais c'était mon cerveau qui déconnait.

Un soupir m'échappa. Il n'y avait que le miroir et le reflet de mes yeux bleus terrifiés. L'image avait semblée… différente une seconde auparavant. Presque comme s'il y avait un inconnu dans la chambre avec moi.

À l'évidence, les événements de la nuit jouaient des tours à mes sens. Mais, ça ne voulait pas dire que j'étais en train de devenir folle, si ?

Je hissai ma valise sur le lit et l'ouvris. Je fourrageai dedans jusqu'à ce que je trouve des sous-vêtements noirs et un débardeur. Je les enfilai. Quand je tirai le tissu en coton sur moi, il accrocha à mon dos humide. J'avais été trop fatiguée pour me sécher correctement.

J'attrapai mon kit de voyage et me tournai vers la salle de bains. Je me figeai et un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale. J'étais presque certaine d'avoir vu quelque chose bouger dans le miroir de nouveau… quelque chose qui n'était plus là.

Je fermai les yeux en inspirant profondément par le nez. D'accord. Si ça se reproduisait, je prendrais rendez-vous avec un thérapeute. Si je devais m'enfoncer lentement dans la folie, je comptais le faire de la façon la plus responsable possible.

Je ne pouvais pas prendre le risque de tourner comme mon père.

3 Allée de la Roue de Catherine.

Chapitre 4

Je me tenais à l'extérieur d'un Starbucks et le soleil du petit matin baignait Bishopsgate d'une lumière ambrée. J'avais un sac d'ordinateur en bandoulière et un latte à la main. J'étais presque prête à faire face à cette journée – juste après avoir englouti deux Dolipranes. Avec un peu de chance, ils m'aideraient à passer outre le décalage horaire, la godasse dans la face et le coup de poing dans le ventre que je m'étais pris récemment.

Mon regard atterrit sur un tabloïde abandonné sur l'une des tables du Starbucks : *Sympathie pour le Jihad d'un Musulman Britannique sur Cinq*. Outre le crime syntaxique commis par ce titre, je pris conscience de l'ouragan de xénophobie qui était sur le point de déferler sur cette ville. Si nous n'attrapions pas le tueur rapidement, Londres se trouverait ses propres boucs émissaires.

Je jetai un œil à mon reflet dans le verre sombre. Je n'avais pas une *trop* sale gueule. J'avais mis de l'anticerne sur le bleu couleur aubergine qui défigurait un côté de mon visage. Je portais une robe grise ajustée, une veste en cuir noire et mes boots, qui avaient peut-être quelques traces du sang de ces abrutis. Mes cheveux tombaient sur mes épaules en boucles bien définies et mes joues arboraient un joli rose grâce à mon blush. On n'aurait pas pu dire que j'avais passé ma nuit à travailler sur cette affaire.

Je traversai la rue vers le commissariat et sortis mon téléphone de ma poche en avançant. Mais en me rapprochant, je vis que Gabriel m'attendait déjà devant, terriblement beau gosse dans son pantalon et sa chemise sombres. La lumière du matin le baignait joliment d'or.

— Bonjour, Agent Liddell.

Il me tendit un badge de visiteur.

— Cassandra, le corrigeai-je en fourrant le badge dans ma poche.

Il me jeta un regard sévère.

— Vous devez porter le badge dans le commissariat.

— Sérieusement ? Je veux dire, je serai avec vous la plupart du temps.

Il haussa un sourcil dans une expression qui traduisait son attachement purement britannique aux protocoles et aux règles. J'épinglai le badge à mon haut avec un soupir. Je détestais être marquée comme une visiteuse, même si j'en étais une. Sa bouche se retroussa en un demi-sourire, apparemment satisfait que je ne joue pas les frondeuses américaines avec lui.

S'il savait ce que j'avais cru voir la veille, peut-être qu'il s'inquiéterait.

— Venez.

Il ouvrit la porte.

— La réunion pour faire le point a déjà commencé.

— Très bien, je vous suis.

Il entra d'une démarche vive et je le suivis en me dépêchant pour suivre son allure tandis que nous passions devant l'accueil. Un grand emblème était suspendu au-dessus du bureau : deux dragons sur un bouclier avec une phrase en latin : « *Domine Nos Dirige* », seigneur, guide-nous.

Je fronçai les sourcils. Peut-être que l'agent à qui j'avais parlé la veille comptait sur le Tout-Puissant pour attraper mes agresseurs plutôt que d'envoyer une patrouille.

Gabriel me conduisit à un escalier. Je lui aurais bien parlé de ce qui m'était arrivé la veille, mais il semblait très pressé. Il était neuf heures passées de quelques minutes et il n'avait pas l'air ravi d'être en retard pour la réunion.

— Alors, c'est quoi cette réunion de mise au point ? demandai-je tandis que nous montions les escaliers.

— C'est obligatoire – tous les matins à neuf heures, ce sont les ordres de l'inspecteur en chef Wood. Toutes les personnes qui travaillent sur l'enquête doivent être présentes.

Ça avait l'air de l'agacer. Je m'en fichais. Au FBI, les réunions et la paperasse étaient notre pain quotidien. Nous faisions des réunions pour décider quelles réunions nous devrions faire. Un briefing quotidien semblait une bonne idée mais peut-être que ce n'était pas la norme pour la Police de la Cité de Londres.

Une fois en haut des escaliers, nous traversâmes un petit couloir brillamment éclairé. Le plafond réverbéra le bruit de nos pas jusqu'à ce que nous atteignions une grande porte sur la droite. Gabriel frappa et ouvrit sans attendre de réponse.

Je le suivis dans une grande pièce dont presque tout l'espace était occupé par une table rectangulaire en acajou. La carrure imposante de l'inspecteur en chef Wood trônait au bout. Une demi-douzaine de personnes occupaient les chaises de chaque côté et tout le monde se tourna pour nous regarder entrer. Une grande horloge ronde était accrochée au mur et ses aiguilles indiquaient neuf heures trois. J'avais l'impression d'être de retour à l'école, en retard pour le cours d'algèbre.

Gabriel me désigna de la main.

— Voici l'Agent Spécial du FBI, Cassandra Liddell. Elle n'était pas au courant de la réunion. Je suis entièrement responsable de notre retard.

Je me fis soudain l'effet d'une connasse, avec mon gobelet Starbucks. À l'évidence, si j'avais laissé tomber le latte, j'aurais été ici à l'heure.

Je levai la main et l'agitai vaguement dans une sorte de demi-salut avec un petit sourire d'excuse. Quelques personnes hochèrent la tête, les autres me dévisagèrent d'un air neutre.

— On travaille avec le FBI ? demanda un chauve assez corpulent d'une voix atone.

J'étais à peu près sûre que ce serait la confrontation la plus ouverte à laquelle j'aurais droit à moins que les choses se passent vraiment mal.

— Je viens de l'Unité d'Analyse Comportementale de Virginie, dis-je.

Il fallait que je les impressionne avec mes références mais sans avoir l'air de me vanter, sinon je confirmerais aussitôt leurs pires préjugés sur les Américains.

— Je suis chargée des recherches sur les tueurs en série dans mon unité. Je suis juste là au cas où mon expérience en profilage puisse être utile, et pour apprendre de votre expertise par la même occasion.

— Très bien.

La voix rauque de Wood vibrait comme des pierres frottées les unes contre les autres.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Je tirai une chaise à côté de Gabriel et fis glisser mon ordinateur de mon épaule.

Il commença à présenter toutes les personnes autour de la table et je m'assurai de me rappeler des noms et des titres. Jasmine Scott était une inspectrice de Scotland Yard. Le chauve qui avait semi-protesté était Philip Bennet, de la NCA (National Crime Agency) qu'on qualifiait parfois de FBI britannique. Les deux inspecteurs de la Police de la Cité de Londres s'appelaient Holly Patel et Ben Patel mais Ben se hâta d'expliquer qu'ils n'étaient pas de la même famille. Outre les policiers, on avait aussi le Docteur James Dixon, le légiste, dont les lunettes rondes auraient été assez épaisses pour arrêter des balles et Gracie Lowe, la technicienne de la police scientifique. Ce fut la seule à me sourire et cela lui valut ma loyauté indéfectible.

À l'autre bout de la table, Wood pianotait avec ses doigts. Il avait un côté beau gosse un peu sauvage avec ses cheveux argentés et ses sourcils droits et sombres. Il posa ses yeux gris sur moi.

— Très bien. Juste pour mettre l'agent Liddell au parfum : Catherine Taylor, la femme assassinée hier, est la quatrième d'une série de meurtres. Les victimes ont toutes eu la gorge tranchée, leurs corps ont été mutilés post mortem et divers organes en ont été retirés. Certains de ses organes ont été retrouvés sur les scènes de crime, d'autres non.

— Merci, Inspecteur en Chef. J'ai lu le dossier, alors je sais ce qu'il y a à savoir des meurtres précédents.

— Bien.

Il continuait de tapoter sur la table.

— Dans les cas précédents, le tueur semble avoir été très prudent. Il y avait de nombreuses empreintes sur toutes les scènes de crime, mais vu que les emplacements sont publics, ce n'est pas très surprenant. Nous n'avons pas trouvé de correspondance d'un meurtre à l'autre.

J'avais déjà présumé que le tueur portait probablement des gants.

— Les enregistrements des caméras de surveillance n'ont rien donné, poursuivit Wood. Le tueur connaît certainement les emplacements des caméras et les évite.

Il se frotta l'arête du nez.

— Nous avons contacté le FBI parce que nous avons affaire à une hystérie publique sans précédent. Les journaux l'ont surnommé le « Terroriste Éventreur ». Les commerces de la Cité en souffrent et la fréquentation des restaurants est moindre. Les femmes qui travaillent dans le centre restent chez elle. Deux hommes ont été attaqués car ils ont été pris pour l'Éventreur. Nous nous sommes dit qu'avec le nombre de tueurs en série que vous avez aux États-Unis, votre avis pourrait être utile. Cependant, le bureau du FBI à Londres ne pouvait pas nous aider, alors c'est vous qu'ils ont envoyée à la place.

Il se racla la gorge.

— Très honnêtement, les forces de l'ordre au Royaume-Uni n'ont pas forcément très bonne opinion de la psychologie dans le cadre médico-légal.

Je traduisis cela dans ma tête par : *ici, nous pensons que vous autres ne servez à rien*.

— Nous avons eu quelques… expériences malheureuses avec des profileurs par le passé. Mais comme je l'ai dit, la situation est pressante.

Je gardai un visage neutre. Très bien. Il avait clairement établi que personne ne voulait de ma présence ici mais qu'ils étaient suffisamment désespérés pour écouter n'importe qui. Je me demandai s'ils avaient pensé à consulter un médium avant de s'abaisser à s'adresser à moi.

— Pour tout dire, on a même essayé de consulter un médium la semaine dernière, dit l'inspecteur Patel.

Génial.

Wood jeta un regard sévère à Ben et poursuivit.

— Revenons-en au dernier meurtre.

Il jeta un regard à Gabriel.

— Inspecteur Stewart, qu'avez-vous à dire ?

Gabriel se racla la gorge.

— Catherine Taylor était une étudiante de dix-neuf ans qui venait de l'Essex et étudiait à Goldsmiths. Elle vivait dans un appartement à New Cross avec une colocataire, Gemma Roberts. Catherine a connu une rupture qui s'est mal passée, mais c'était il y a un an. Hier soir, elle a dit à sa colocataire qu'elle sortait. Gemma n'était pas invitée. Il semble qu'elles étaient en froid depuis quelques mois.

Je fronçai les sourcils.

— Vous savez ce que Gemma a fait la nuit dernière ?

— Elle a passé la soirée dans un pub de New Cross. Elle a vomi sur un habitué. Pendant ce temps, notre victime a quitté l'appartement de son côté à six heures et demie. Nous ne savons pas encore où elle est allée, mais on a retrouvé son corps à Mitre Square à onze heures vingt. Si on part du principe que le tueur a cherché exprès une femme nommée Catherine, il l'a peut-être suivie depuis chez elle alors qu'il connaissait déjà son nom et son adresse. Il semble qu'elle soit venue d'elle-même alors il l'avait peut-être convaincue de le rejoindre dans la Cité pour boire un verre. Il est possible qu'ils aient pris le Métro ensemble.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demanda Wood.

— Ben va faire le tour des pubs de New Cross à la recherche de témoins qui l'auraient vu hier soir. Holly s'occupe des caméras de vidéosurveillance pour le sud-est de Londres, ce quartier-ci et le Métro. Je vais parler aux amis et à la famille.

Wood se tourna vers le docteur Dixon.

— Très bien, est-ce que nous avons un rapport d'autopsie ?

Dixon remonta ses lunettes monstrueuses sur son nez.

— La cause de la mort est une exsanguination.

Il me jeta un coup d'œil.

— Une perte de sang.

— Merci pour la clarification.

Oui. Ils me prenaient vraiment pour une idiote. Peut-être que c'était l'accent.

— Le cœur de la victime et son rein droit ont disparu, poursuivit-il. Les mutilations apportées au torse ont eu lieu post mortem. Par contre, les coupures sur son visage sont ante mortem.

Il me regarda à nouveau.

— Avant sa mort.

Je me tendis et ignorai sa condescendance. J'avais espéré que le tueur ne l'avait pas mutilée de son vivant. Ça ne correspondait pas à la signature de l'Éventreur original ni aux précédents meurtres.

Le docteur Dixon se renfonça dans son fauteuil.

— J'ai trouvé des traces de tissu cutané sous les ongles de la victime.

Gabriel fronça les sourcils.

— On dirait que le tueur a été moins prudent cette fois-ci. Il pensait que Catherine était morte, il s'est penché au-dessus d'elle, prêt à l'ouvrir en deux. Mais elle était toujours vivante et elle a réussi à le griffer.

Je hochai lentement la tête.

— Et c'est pour ça qu'il a mutilé son visage avant qu'elle meure.

— C'est possible, dit Gabriel. Il est très probable qu'il était furieux et a voulu la punir.

— Peut-être, coupa Dixon en faisant tournoyer son stylo. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore de rapport d'autopsie complet. Certains résultats sont inhabituels. J'aurai fini d'ici demain matin.

— D'accord, dit Wood. Lowe, est-ce qu'on a une correspondance ADN ?

Gracie secoua la tête.

— Il y a eu un problème avec l'analyse. Je vais refaire les tests aujourd'hui.

Wood fit la moue, visiblement agacé.

— Comment ça, un *problème* ?

— L'ADN semble correct, mais aucun des loci de séquences répétées en tandem courtes ne s'amplifie comme il faut. Je voulais juste vérifier avec vous si peut-être…

Elle fronça les sourcils.

— Est-ce qu'il y aurait une possibilité que vous ayez…

Elle ne finit pas sa phrase.

Il me semblait que c'était ainsi que les Britanniques mettaient en cause leurs supérieurs.

Elle se racla la gorge et essaya à nouveau.

— Est-ce que quelqu'un aurait pu mélanger les échantillons, par accident ?

Gracie avait fini sa phrase sur une note aiguë. Wood se raidit.

— Certainement pas.

— D'accord.

Ses joues devinrent roses.

— C'est juste que quand on ne peut pas amplifier les échantillons, c'est parce que les contrôles ont été mélangés.

— Traduction, s'il vous plaît, dit Wood.

— Il y a eu un gros problème avec l'échantillon d'ADN, répondit Gracie.

— Envoyez-le au laboratoire du NCA si vous n'êtes pas capable de le faire vous-même.

Il avait haussé la voix pour faire comprendre que le sujet était clos.

— Bon, le Ministère de l'Intérieur nous accorde des moyens exceptionnels pour combattre cette menace. Vous pouvez mettre en état d'arrestation et perquisitionner comme bon vous semble, et vous pourrez interroger les suspects sans limites de temps et sans avocat.

Et voilà : c'était ça la raison pour laquelle Wood laissait penser à

tout le monde que les meurtres étaient en fait un acte terroriste : cela donnait plus de pouvoir à la police. Il fallait que je mette sur la table le sujet des gros titres de la presse à scandale et l'ouragan de xénophobie qui menaçait. Mais j'avais le net sentiment que si je m'en prenais de front à un mâle alpha comme Wood, ça ne se passerait pas bien. Heureusement, je pouvais compter sur une de mes techniques préférées : me donner l'air d'une abrutie bonne à rien. En plus, mon accent faisait déjà la moitié du boulot. Ça voulait dire que je pouvais les pousser à voir les choses à ma façon en posant des questions sans avoir l'air de remettre en question leur autorité. Laissez toujours votre adversaire vous sous-estimer.

Je levai la main.

— Euh, j'ai une question.

Wood haussa les sourcils.

— Oui, Liddell.

— Quelle est l'opinion du grand public sur le coupable ? demandai-je en écarquillant les yeux.

— Nous ne leur avons rien dit, rétorqua Wood.

— Bien sûr, mais, euh… comment les médias présentent-ils les choses ? Quand ils n'ont pas de réponse, est-ce qu'ils, euh, n'en inventent pas une ?

Gabriel me jeta un regard agacé. Il était peut-être la seule personne dans la salle à avoir une idée de ce que je faisais.

— Est-ce que c'est important ? demanda Wood d'une voix cinglante.

Je me raclai la gorge, j'avais du mal à rester dans mon rôle.

— C'est juste que j'ai vu un journal qui titrait sur les musulmans et le Jihad et ça m'a perturbée parce que je n'avais pas du tout envisagé que ce puisse être lié au terrorisme.

Wood haussa un sourcil, comme une mise en garde.

— Nous élargissons la définition du terrorisme.

— Et vous n'êtes pas inquiet pour la sécurité publique et que les immigrants deviennent des cibles ?

J'étais trop énervée pour continuer à jouer les idiotes. Wood resta silencieux un instant et me fixa d'un regard pénétrant.

— Nous allons prendre votre contribution en compte, Liddell. Mais nous vous avons fait venir pour profiler le tueur. Qu'avez-vous à en dire pour le moment ?

Gabriel secoua la tête.

— Elle n'est arrivée qu'hier soir.

— J'ai établi un profil préliminaire, dis-je.

Les nuits blanches avaient leurs bons côtés, après tout. J'étais peut-être arrivée en retard ce matin, mais j'étais bien préparée.

— Le tueur est un homme, dans la fin de la vingtaine ou le début de la trentaine. Je ne pense pas qu'il soit fou…

— Vous ne pensez pas qu'il est fou ? répéta le chauve – Phillip – avec incrédulité. Est-ce qu'on parle du même tueur, celui qui arrache les organes des gens et leur enfonce des comptines dans la gorge ?

D'accord, donc il était un peu plus agressif que je ne le pensais. Je pris une grande inspiration.

— Je ne pense pas qu'il soit fou au sens propre du terme. Je ne pense pas qu'il ait d'hallucinations ou qu'il soit complètement délirant. Il est capable de suivre un plan. Il lit les journaux et il prend ses décisions en se basant sur de nouvelles informations. Il a été capable de trouver une femme prénommée Catherine et de la persuader de sortir avec lui. Et le poème qu'il a écrit – ça a l'air de ne rien vouloir dire à première vue, mais le nombre de syllabes est correct. Ce n'est pas n'importe quoi.

Gabriel me contemplait d'un air pensif.

— Il est probablement séduisant avec un charme superficiel, poursuivis-je.

Un peu comme l'inconnu qui m'avait presque donné envie de me foutre à poil dans une allée sombre la veille. Même si je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle il avait voulu me charmer. Sa colère contre moi était évidente. À la pensée de ses mains sur mon corps, mes joues se remirent à chauffer.

Lamproies, impôts, politiciens britanniques.

— Comment savez-vous qu'il est séduisant et qu'il a du charme ?

Ce fut Gabriel qui interrompit mes pensées d'une voix sceptique.

Bien.

Concentre-toi, Cassandra.

— Tout porte à croire que trois des victimes ont suivi le tueur de leur plein gré. Ce n'est pas inhabituel. Ted Bundy persuadait ses victimes de le suivre dans un endroit isolé. Il semble que Jack l'Éventreur ait également été charmant. Un charme superficiel est une qualité fréquente chez les psychopathes.

J'attendis un instant, le temps qu'ils acceptent l'idée avant de continuer.

— Je pense que le SNI est informé des actions de l'Éventreur et qu'elles l'inspirent, mais je ne pense pas qu'il soit aussi obsédé par l'Éventreur que les médias voudraient nous le faire croire.

— Le *SNI* ? demanda Philip.

— Le Suspect Non Identifié, expliquai-je.

— D'accord, dit Wood. Et pourquoi pensez-vous que ce… SNI n'est pas obsédé par l'Éventreur ?

— Les fans de Jack l'Éventreur sont obsédés par l'emplacement des meurtres. Notre SNI s'en fichait visiblement au début.

Les sourcils sombres de Gabriel se rejoignirent au milieu de son front.

— Même s'il a tué une femme nommée Catherine à Mitre Square ?

— En effet.

Gabriel m'avait offert la transition parfaite.

— *Après* que les tabloïdes l'ont surnommé l'Éventreur Terroriste. Le surnom n'est apparu qu'après le troisième meurtre. Jusqu'alors, c'était juste un dingue. Mais maintenant, il est une réincarnation menaçante. Alors il joue le rôle – il trouve une femme avec le bon prénom, il l'emmène au bon endroit, et il augmente la peur et la curiosité du

grand public. Les meurtres font partie de son fantasme, mais la curiosité des gens lui est vitale également. Plus le temps passe, plus il fera de choses pour attirer l'attention sur lui. Comme le petit mot qu'il a laissé sur la scène de crime. Cela va donner du carburant à l'imagination des médias et nourrir la fascination qu'il suscite. Ne vous y trompez pas, ce type veut la gloire. Il veut probablement créer un sentiment de panique et…

Je m'interrompis un instant, frappée par le souvenir de ce que l'inconnu m'avait dit dans cette allée la veille.

— La peur des gens lui donne de l'énergie. Il s'en nourrit.

J'agrippai mon stylo avec plus de force. Il n'était pas comme moi, bien sûr. Mon corps réagissait peut-être bizarrement à la peur des autres, mais je n'avais jamais voulu blesser qui que ce soit.

— À quel genre d'actions pouvons-nous nous attendre ? demanda Wood.

J'essayai de rassembler mes pensées.

— Nous pouvons nous attendre à…

La porte de la pièce s'ouvrit à la volée et un constable essoufflé se tint dans l'encadrement, une boîte en bois dans ses mains gantées.

— Ceci vient juste de nous être livré par un coursier, Monsieur.

Je regardai la boîte et mon cœur commença à accélérer. Le fond de la boîte était mouillé. L'inspecteur la posa maladroitement sur la table et ouvrit le couvercle. Tout le monde se leva pour venir voir ce qu'elle contenait.

Le dégoût me saisit à la gorge et je restai bouche bée. Il me fallut un moment pour appréhender pleinement ce que nous étions en train de regarder. C'était un cœur, brillant de sang séché, et un petit mot y était fixé par un clou en métal.

Gabriel fut le premier à réagir. Il sortit une paire de gants de sa poche et les enfila avant de retirer avec précautions le papier du clou et de le tenir devant lui. Il commença à lire lentement :

Am Stram Gram

La reine tourne trois fois avec l'ours

À contresens

La prochaine meurt.

Maléfique reste en place.

Le silence s'installa après sa lecture de la note ensanglantée. Et puis Wood se tourna vers Gracie :

— Analysez-moi cette chose. Empreintes, ADN, tout. Et faites ça correctement cette fois-ci.

— La prochaine meurt, dis-je. Il nous informe qu'il n'en a pas terminé.

Toute la pièce se tourna vers moi.

— Il va tuer à nouveau. Bientôt.

Chapitre 5

La matinée passa en un éclair. L'atmosphère au commissariat s'était faite plus intense après avoir reçu le paquet. C'était une chose de suivre les pas du tueur, d'analyser les scènes de crime, d'essayer de localiser des témoins et de deviner où il frapperait ensuite. C'en était une toute autre de recevoir un cœur humain par la poste.

Une vague de rage secouait le commissariat. Je la *sentais*, la colère pulsait en moi, courait dans mes veines, plus épaisse que le sang, et elle obscurcissait mes pensées. Elle me donnait de l'énergie et aiguisait mes sens. Mais la tension rendait aussi mes nerfs fragiles et le moindre bruit de pas me faisait sursauter. Ben Patel fit une remarque désinvolte sur mon badge visiteur qui était de travers qui me fit bouillir. Je dus agripper les accoudoirs de mon fauteuil, toute rouge, pour éviter de lui répondre sèchement.

En fin de matinée, l'inspecteur en chef Wood m'avait conduite dans une pièce aux murs bleus emplie de deux rangées de bureaux en bois. Il m'avait assigné un emplacement pas trop loin de Gabriel avant de passer en revue toutes les règles et les choses à savoir sur le commissariat. Les toilettes étaient au bout du couloir ; il ne fallait jamais arriver en retard à une réunion ; il me rembourserait ce que j'achetais à manger et à boire entre sept et dix-sept heures sur simple demande avec reçu. Je hochai la tête en ignorant à peu près tout ce qu'il me racontait. Le FBI était largement capable de rembourser mes frais.

Depuis mon fauteuil, je voyais Gabriel penché sur la transcription du message du tueur. Il fronçait les sourcils en essayant de le déchiffrer, sa tâche précédente oubliée.

En face de lui, j'ouvris mon ordinateur portable et me remis à lire l'histoire de Jack l'Éventreur. Comme à présent, les Londoniens avaient commencé à s'en prendre aux immigrants – même si au dix-neuvième siècle, la police avait fait en sorte de garder la fureur populaire sous contrôle. Les choses semblaient avoir un peu changé depuis.

Alors que je plissais les yeux sur une carte de Whitechapel de l'époque victorienne, Gabriel se tourna vers moi :

— Cassandra. Je vous ai envoyé un lien vers le profil Facebook de

la victime et ses identifiants.

— Merci.

Je cliquai sur l'email et me connectai avec son mot de passe – une suite de chiffres et de lettres au hasard. Ma gorge se serra en regardant ses photos. Sur toutes, elle avait l'air heureuse, presque rayonnante. En plus d'être étudiante, il semblait qu'elle travaillait à temps partiel comme prof de yoga. Sur plusieurs photos elle apparaissait dans des poses impressionnantes : en bikini à la plage, devant la classe dans la position du lotus, la peau baignée par la lumière des bougies. Ses cheveux châtains étaient attachés en une natte souple sur son épaule, et apparemment, elle passait son temps libre à faire des randos et des pique-niques au champagne à la campagne. Un chat persan roux apparaissait dans un grand nombre de photos et les légendes insistaient sur le fait qu'il ressemblait à Wilford Brimley[4]. Alors qu'elle enfilait sa jolie robe jaune pour sortir dans Londres la veille, Catherine n'aurait jamais pu imaginer l'horreur qui l'attendait.

Je déglutis. Ce n'était pas la première fois que j'étais submergée par un désir désespéré de voyager dans le temps pour prévenir la victime avant qu'il ne soit trop tard.

Sur l'une des photos les plus récentes, Catherine était assise sur le canapé à côté d'une jeune femme aux cheveux peroxydés et aux lèvres pleines. Elles buvaient du vin et souriaient au-dessus d'une pizza à demi finie. Quand je passai la souris au-dessus de la blonde, le nom « Gemma Roberts » apparut. La coloc. Je cliquai sur son profil et fis défiler les images. Sur les photos les plus récentes de Gemma, son apparence semblait avoir changé – ses cheveux étaient moins nets, les racines repoussaient et son rouge à lèvres bavait. C'était comme si je pouvais la voir s'effondrer au fur et à mesure des photos. Sur l'une d'elles, elle se tenait à côté de la fenêtre avec un tatouage visible sur son bras droit : une tête de mort sous des vagues bleues.

Le Roi de Cœur

Écartèle les esprits,

Loin sous l'eau…

— Gabriel, demandai-je sans relever la tête. Est-ce que Gemma Roberts a été convoquée ici ? La colocataire ?

— L'Inspecteur Scott doit la faire venir.

Je me renfonçai dans mon fauteuil.

— Je veux lui parler.

*

Dans la petite salle d'interrogatoire, Gabriel et moi étions assis en face de Gemma. La pièce aurait pu rendre claustrophobe avec ses murs bleus capitonnés – au cas où la personne interrogée soit incontrôlable – et ses chaises en bois trop serrées autour d'une table en plastique.

Notre témoin était assise en face de nous et elle me fixait. Avec ses longues manches, je ne voyais pas son tatouage.

Elle tapait des doigts sur le dessus de la table. Son vernis à ongles rouge était à moitié écaillé et elle se rongeait les ongles jusqu'à la peau. Des quinze centimètres de racines sombres dans ses cheveux, je déduisis qu'elle avait commencé à perdre les pédales il y avait environ six mois de cela. Son maquillage noir assombrissait sa peau sous ses yeux bleu pâle. Si j'avais dû émettre un avis, j'aurais dit que c'était une toxico mais je ne pouvais pas encore en être sûre.

— Ils m'ont dit que Catherine a été tuée, marmonna Gemma.

Mon regard périphérique m'informait que Gabriel me regardait. Gemma ne semblait pas particulièrement bouleversée par la mort de sa colocataire, mais j'étais formée pour masquer mes réactions devant un comportement inattendu. Je ne laissai rien transparaître.

— C'est vrai, dis-je. La police a retrouvé son corps sur Mitre Square.

Gabriel se racla la gorge.

— À quelle heure avez-vous dit que Catherine avait quitté l'appartement ?

Elle se rongea un ongle.

— C'est un dieu, vous savez.

D'accord.

C'était particulièrement inattendu mais je gardai un visage neutre.

— Un dieu, répétai-je en espérant l'encourager.

Elle écarquilla les yeux et se pencha en avant.

— Un dieu du royaume miroir. Il m'appelle. Il veut que je sois sa servante.

Elle se mordit la lèvre.

— Et je veux le servir.

J'avais désormais deux diagnostics possibles pour Gemma : schizophrénie ou bipolarité de type 1. Vu la durée de sa psychose, la schizophrénie était plus probable mais ce n'était pas certain.

— Parlez-moi du dieu, l'encourageai-je.

Gemma baissa les yeux sur ses ongles ravagés.

— J'ai besoin d'un verre d'eau.

Je jetai un regard à Gabriel en haussant les sourcils.

— D'accord, murmura-t-il en se leva.

— Est-ce que Catherine était au courant pour le dieu ? tentai-je.

Gemma secoua la tête.

— Il ne lui parlait pas comme à moi. Il ne l'avait pas choisie.

Elle s'inventait une histoire glorieuse. Je n'irais nulle part en la contredisant. Il fallait que je rentre dans son monde.

— Le dieu vous a choisie.

Elle étrécit les yeux en me regardant.

— J'attends mon verre d'eau.

Pendant quelques instants, elle resta assise en silence jusqu'à ce que Gabriel revienne. Il fit glisser le verre d'eau vers elle.

— Quelle était la raison de votre dispute avec Catherine ?

Je lui jetai un regard pour le faire taire.

— Le dieu vous a choisie, répétai-je. Il veut que vous soyez sa servante.

Gemma leva le verre et fixa l'eau qu'il contenait.

— Les dieux exigent allégeance. Et si Catherine était un sacrifice ?

Je me tendis. Sous la table, je touchai doucement la jambe de Gabriel pour lui demander de ne pas bondir.

Il faut y aller en douceur.

— Un sacrifice ?

Elle suivit lentement le côté du verre du doigt.

— Il y a longtemps, nous servions les dieux à la rivière. Ils alignaient les hommes sur les berges et leur coupaient la tête.

Elle enfonça son doigt dans l'eau.

— La tête est le siège de l'âme. Leurs crânes sombraient sous la surface, pleins de rêves et de peurs, de terreurs et de joie.

Gemma enfonça son doigt dans l'eau, comme si elle imitait un crâne en train de sombrer. Elle croisa mon regard, et l'espace d'une seconde, on aurait dit qu'une image était reflétée par ses yeux : deux crânes aux orbites vides qui me fixaient.

Je clignai des yeux pour me débarrasser de cette vision. Il fallait que je me ressaisisse avant que cette femme ne m'entraîne dans une psychose partagée.

— Parlez-moi des sacrifices, dis-je.

Elle fixa son propre doigt qui descendait plus loin dans l'eau et les ombres dans la pièce semblèrent s'épaissir, envahir les murs comme de l'encre en train de couler lentement.

— Les dieux se nourrissent de tout ce qui nous rend humains.

Je frissonnai.

Gabriel se pencha en avant.

— Qu'est-ce que vous avez dit sur l'eau ?

Bien. Il avait reconnu ça aussi.

Le Roi de Cœur écartèle les esprits, loin sous l'eau.

Gemma sortit son doigt de l'eau et le mit dans sa bouche un instant.

— Nous avons cessé de prêter allégeance aux dieux. Nous leur sommes redevables.

— Votre tatouage, demandai-je. Je l'ai vu sur Facebook. Des têtes de mort sous l'eau.

— Mmh, dit Gemma.

— Je peux le voir ?

Elle releva sa manche et exposa une brûlure hideuse là où le tatouage s'était trouvé. Gabriel inspira vivement.

— Il faut que vous fassiez soigner ça.

Gemma redescendit sa manche.

— Il fallait que je m'en débarrasse. Je pensais que ça pourrait faire taire sa voix dans ma tête, mais…

Elle se raidit et sa peau se recouvrit de chair de poule. Elle ferma les yeux et s'arcbouta soudain.

— Je le sens.

Elle agrippa le bord de la table, visiblement prise d'une sorte d'extase.

— Qui ? demanda Gabriel.

Je gardai un visage impassible.

— Le dieu.

Elle rouvrit les yeux et se tint à l'autre côté de la table.

— Je veux lui parler. Il est là pour moi.

Je perdais le contrôle de la situation.

— Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant pour les têtes de mort sous l'eau ?

— Je vous l'ai dit, rétorqua-t-elle. Les dieux. Je ne parlerai à nulle autre qu'à mon roi. Il est ici.

D'accord. Donc maintenant, non seulement nous avions de l'eau, mais aussi un roi : juste comme sur le message. Sans compter tout ce qui concernait le sacrifice.

— Nous allons essayer de trouver le roi, dis-je. Mais je veux en entendre davantage sur lui d'abord. Comment est-ce que je peux le trouver ?

Dans la pièce exiguë, les ombres semblèrent se faire plus noires, grimper plus haut sur les murs, et ma respiration se bloqua. Est-ce que Gabriel voyait la même chose que moi ?

Quelque part dans les recoins les plus sombres de mon esprit, je commençai à entendre les murmures râpeux de chênes et de rivières, des dieux chtoniens qui exigeaient du sang. Et à travers les murmures, le mot *magie* résonna dans mon crâne comme un glas.

Je serrai les poings et fis de mon mieux pour garder le contrôle. Je savais que j'aurais dû mettre fin à l'interview, mais il fallait que j'obtienne plus d'elle. J'avais besoin de savoir ce qu'elle voulait dire par rapport à l'eau et aux sacrifices et pourquoi ces mots faisaient accélérer mon pouls.

— Gemma.

Je parlai un peu trop vivement, j'avais perdu ma retenue.

— Parlez-nous de Catherine. Est-ce qu'elle sortait avec quelqu'un ? Qu'est-ce que vous voulez dire par « sacrifice » ?

Gemma se contenta de me fusiller du regard, la mâchoire crispée.

Je poussai un soupir. J'avais merdé. J'essayais de la tirer vers mon monde au lieu de faire l'inverse.

— Je sais ce qui amènera le roi à moi.

Son regard passa sur le verre d'eau. L'instant d'après, elle le fit claquer sur la table, le brisant en éclats. Elle attrapa un tesson et l'amena vivement vers sa gorge. Mais Gabriel plongea par-dessus la table et attrapa ses poignets. Du sang coula sur ses mains et elle siffla de colère. Le regard fixe qu'elle dardait sur Gabriel était dépourvu de pensée consciente. Un constable fit irruption dans la salle et tira ses mains derrière son dos.

Gemma venait de gagner une admission psychiatrique.

Et nous n'étions toujours pas plus près de découvrir ce qui était arrivé à Catherine.

4 Acteur américain célèbre pour sa grosse moustache blanche.

Chapitre 6

Après cet interrogatoire désastreux, je m'assis à mon bureau et mordis dans le sandwich poire et brie que Gabriel m'avait offert. Était-ce une coïncidence si Gemma avait fait référence à un roi et à de l'eau – ou bien connaissait-elle le tueur ? Son idée de « sacrifice » valait-elle quelque chose ou bien n'était-ce qu'une hypothèse sans valeur ?

J'avais dit que le tueur avait cherché quelqu'un nommé Catherine pour imiter l'Éventreur seulement une fois que les journaux avaient commencé à l'appeler l'Éventreur Terroriste. Mais si Gemma le connaissait, peut-être qu'il avait choisi Catherine bien avant. Peut-être qu'il avait simplement décidé de la tuer à Mitre Square pour imiter l'Éventreur.

J'étais certaine d'une chose : il faudrait que j'interviewe Gemma à nouveau – une fois qu'on lui aurait fourni un traitement. Peut-être que moi aussi j'avais besoin d'être traitée, mais j'essayais d'ignorer cette inquiétude pour le moment.

En attendant, je parcourais les articles sur le délire meurtrier de l'Éventreur victorien. J'étais certaine que notre fou des comptines devait faire la même chose.

Comment se sentait-il à lire cela sur lui-même ? Excité ? Satisfait ? Peut-être que c'était davantage la jubilation de la poursuite, échanger les rôles si bien que le chasseur était désormais le chassé. Ou peut-être qu'il voulait juste marquer l'Histoire de son nom, gagner sa place sur le trône macabre aux côtés de Jack.

Les références à la reine me perturbaient. Était-elle liée au Roi de Cœur du poème précédent ? Était-elle une femme importante dans sa vie ? Sa mère, peut-être ? Gemma aurait été suspecte mais son alibi avait été confirmé par trois témoins différents.

Je soupirai et me renfonçai dans mon siège. Ça ne me menait à rien. Et au milieu de tout ça, des images fascinantes de l'inconnu dans l'allée envahissaient mes pensées. L'odeur de musc et de chêne m'enveloppait, ses doigts sur ma peau, juste au-dessus de mon bassin, son toucher qui m'électrifiait. La sensation de ses lèvres, brûlantes, dans mon cou. Mon corps se réchauffa rien que de penser à lui.

Qu'est-ce qui se serait passé si je ne l'avais pas arrêté ? J'étais à peu

près sûre qu'il m'aurait prise au milieu de la rue, et je n'arrivais pas à me sortir ça de l'esprit…

Quoi qu'il en soit, il fallait que je bloque ces images brûlantes. Je n'étais sûre que d'une chose à propos de l'inconnu de l'allée. En dépit du fait qu'il m'avait aidée, il semblait incroyablement dangereux. À traîner autour d'une scène de crime et à séduire les femmes qui s'y trouvaient. Il n'aurait pas été difficile pour un type comme lui d'attirer des victimes innocentes là où il le voulait.

— Cassandra.

La voix profonde de Gabriel me fit sursauter et je tournai la tête. Il se pencha au-dessus de mon bureau et m'observa de son doux regard noisette.

Quand on parle de séduire…

— Vous avez quelque chose de prévu pour dîner ? demanda-t-il.

— Dîner ?

J'essayai de me tirer de ma torpeur et mon regard fila vers l'horloge. Il était sept heures du soir et mon estomac commençait à grogner.

— Je pensais juste prendre quelque chose au pub connecté à mon hôtel.

— Je ne vous le recommande pas à moins que vous ayez des tendances masochistes. Les burgers sont du cuir carbonisé et les frites se noient dans l'huile pour mettre fin à leurs souffrances.

— D'autres suggestions ? demandai-je.

Franchement, j'avais tellement faim que j'aurais pu manger un gâteau en carton.

— Il y a un pub qui est meilleur, juste au coin. Le Water Poet. Je comptais y aller maintenant. Vous voulez venir ?

— Euh… d'accord, dis-je, surprise.

Toutes mes interactions avec Gabriel jusqu'à présent m'avaient donné l'impression qu'il aurait préféré se faire dévitaliser une dent que de passer du temps avec moi.

Néanmoins, j'attrapai mon sac et le suivis à l'extérieur du commissariat.

*

Les murs écarlates du Water Poet, son plancher sombre et ses canapés en cuir souple étaient étrangement accueillants. L'endroit avait une atmosphère décalée et éclectique : des chandeliers et des miroirs au cadre doré combiné à des trophées de cerfs accrochés au mur.

Je m'assis dans un confortable fauteuil de cuir en face d'une table en bois. Je regardai la rue par la fenêtre à ma droite dont les vitres étaient déformées par l'âge. Les pavés mouillés brillaient sous les lampadaires. Le soleil ne s'était pas encore couché mais le ciel était couvert et une pluie violente battait le sol.

L'espace d'un instant, j'aurais presque pu oublier que je me trouvais au centre d'une ville qui comptait plus d'habitants que l'état de Virginie tout entier. Dans cette petite rue étroite, j'avais l'impression d'avoir été transportée dans le passé, à une époque où les gens connaissaient le nom de leurs voisins.

Je jetai un regard à Gabriel qui était au bar en train de nous commander à manger et à boire. À la façon dont la barmaid blonde se penchait pour lui offrir une vue sur son décolleté, j'avais l'impression qu'*eux* connaissaient peut-être leurs prénoms respectifs. Alors qu'elle nous versait deux pintes de Guinness, Gabriel lui adressa un sourire radieux. Il revint à notre table après l'avoir payée, une pinte dans chaque main.

— Tu voulais quelque chose d'anglais, alors je nous ai pris des tourtes à la viande et aux rognons.

Je grimaçai.

— Des rognons.

Son sourire s'évanouit alors qu'il s'asseyait.

— Oh, c'est vrai. J'avais oublié que tu avais passé la journée à lire le dossier de l'Éventreur.

Il prit une gorgée de sa Guinness.

— Oublie que j'ai parlé de rognons.

— J'ai si faim que je crois que je vais faire abstraction.

Gabriel reposa son verre et m'observa de près.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose hier soir ? Je ne me rappelle pas avoir vu ce bleu quand tu m'as retrouvé hier.

Je touchai ma joue.

— Ah. J'en déduis que le fond de teint est en train de partir.

Sa mâchoire se crispa.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il plus fermement.

— Je rentrais à l'hôtel, je me suis trompée de chemin et j'ai pris Catherine Wheel Alley à la place. Deux hommes m'ont agressée. J'ai cassé le nez de l'un d'entre eux, ils m'ont marché sur le visage. Malheureusement, je n'avais pas mon flingue. Mais heureusement, un type qui faisait encore plus peur s'est pointé et les a fait fuir. Et puis je suis rentrée à l'hôtel.

Il jura à mi-voix. Son sourire charmant avait définitivement disparu.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelé ? Ou fait une déposition ?

— J'ai appelé le commissariat pour faire une déposition. Je voulais qu'ils envoient une patrouille. Ils m'ont dit de venir le lendemain pour faire ma déposition mais je ne voyais pas trop l'intérêt. Les types n'étaient plus là depuis longtemps ce matin.

— Qui est-ce que tu as eu au téléphone ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. Et de toute façon, la Police de la Cité a des problèmes plus importants à résoudre en ce moment.

Je pris une gorgée de ma bière.

— Je n'ai pas l'impression que notre tueur soit idiot au point de se balader autour de la scène de crime et d'y agresser des gens. Et je ne pense pas non plus qu'il ait un complice, comme mes deux agresseurs d'hier.

— Ce n'est pas la question.

J'inclinai la tête et repensai à la situation.

— Mais le troisième homme – celui qui est venu m'aider. Il y avait quelque chose de vraiment étrange chez lui.

— Étrange comment ?

Peut-être que je n'aurais pas dû aller aussi loin dans la conversation. Je ne pouvais pas lui dire que j'avais eu une hallucination et vu des cornes sur la tête de l'inconnu, et je ne pouvais certainement pas lui parler non plus de mon envie d'embrasser ce type.

Je pris une grande inspiration.

— Il était très fort et très rapide. Mais son expression émotionnelle ne correspondait pas à ses actions. Il m'aidait et ses paroles étaient polies. J'avais l'air de le fasciner, je ne sais pas trop pourquoi. Et même s'il était en train de m'aider, il avait l'air… en colère.

— En colère comment ?

— La façon dont il parlait avec la mâchoire contractée, la façon dont il serrait ses poings. J'avais l'impression qu'il y avait quelque chose de profondément personnel dans sa colère. Oh, et quand il a proposé de m'aider avec ma valise, il a appelé ça une *brouette*.

Gabriel me regarda fixement.

— Une brouette, répéta-t-il.

— Oui. Peut-être qu'il était fou, mais ses vêtements étaient chers. Élégants, même. Ça ne colle pas. Une personne qui délire ne se trimballe pas en pull tout neuf en cashmere.

Et une personne délirante n'aurait pas non plus été aussi terriblement sexy, ça j'en étais sûre.

— Je vais demander à mon équipe de regarder les vidéos de vidéosurveillance. À quoi est-ce qu'il ressemblait, à part le cashmere ?

Je me mordis la lèvre.

Voyons voir… sexy, musclé, et peut-être des cornes d'or et des yeux qui changeaient de couleur, sans compter une aura de pure sexualité.

— Il était très grand. Un mètre quatre-vingt-dix au moins. Je pense qu'il portait un manteau vert mousse, avec une agrafe en cuivre décorée par une tête de cerf.

— Il y a de vrais tarés dans ce monde, tu t'en rends compte ? Tu aurais vraiment mieux fait d'accepter de me laisser te raccompagner.

— Je peux me débrouiller toute seule.

— On ne dirait pas, marmonna-t-il.

Je me sentis rougir.

— Je resterai sur les axes principaux désormais. Satisfait ?

Il serra sa pinte avec trop de force.

— Combien de fois t'ont-ils frappée ?

— Je ne sais pas. Plusieurs fois ? Quelques coups de pied. J'ai dit que j'avais cassé le nez d'un des deux ?

— Avant la fin de cette nuit, je veux une description complète des trois. Si jamais je les croise, je leur foutrai la raclée de leur vie.

— D'accord.

Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il se montre aussi protecteur alors qu'on venait juste de se rencontrer.

— Merci, je suppose.

Pendant quelques minutes, nous restâmes dans un silence gênant. J'avais peur que si Gabriel continue à débattre pour savoir si je pouvais me défendre seule ou non, je finisse par lui casser mon verre sur la tête.

Heureusement, le silence fut rompu par la barmaid blonde qui nous rejoignit d'une démarche ondulante. Elle posa nos plats sur la table en souriant à Gabriel d'une façon qui suggérait qu'ils avaient *clairement* eu une aventure, et que cette aventure pourrait se répéter dans le futur. L'espace d'un instant, à voir la façon dont ses yeux noisette croisaient les siens, je ressentis un éclair de jalousie.

Oh seigneur, qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Je m'étais languie de désir pour une espèce de taré la nuit précédente, et maintenant j'avais envie de me faire mon collègue ?

Je détournai mon regard de lui et posai les yeux sur l'assiette devant moi. Des rubans de vapeur s'échappaient de la tourte à la croûte dorée. Alors que la barmaid s'éloignait, j'inspirai les arômes complexes et l'eau me monta à la bouche.

Peut-être que je devrais me contenter de dévorer ce superbe plat plutôt que Gabriel…

Il n'y pas de meilleur aromate que la faim. Quand je suis affamée, je peux manger du céleri avec enthousiasme, comme si j'étais en train de dîner dans un restau inscrit au guide Michelin. Mais cette tourte à la viande – avec sa croûte dorée et son accompagnement de purée de pommes de terre et de sauce épaisse – m'aurait tentée de toute façon. J'attaquai la croûte et pris une bouchée gourmande qui me fondit sur la langue. Je faillis gémir.

— Seigneur, c'est délicieux.

— Je t'avais promis que ce serait bon, dit Gabriel. Tu vois ? Je suis le genre de mec qui sait de quoi il parle.

Un peu arrogant, mais j'étais trop occupée à manger pour lui répondre. Je dus me forcer à mâcher lentement et à essayer de ne pas engloutir toute la tourte en trois bouchées comme l'exigeaient mes papilles.

J'avalai une bouchée de pommes de terre au beurre.

— Vous faites des progrès avec le poème ?

À mon avis, il y avait deux options. Si le suspect était psychotique, alors le poème ne voudrait rien dire. Une collection de mots qui ne nous mènerait nulle part. Mais si le message pouvait être décodé, alors la situation serait différente. Un tueur avec un plan.

Il secoua la tête.

— J'ai quelques théories mais rien de solide, dit-il. Si on part du principe que ça veut dire quelque chose, « maléfique » pourrait être notre tueur, mais je doute qu'il se voie comme ça.

Je hochai la tête.

— C'est le cas pour la plupart des tueurs. Ils rationalisent leurs meurtres, ils les voient comme une nécessité. Ils magnifient certains aspects de leur personnalité. La gentillesse envers les inconnus ou le

fait qu'ils aiment les animaux. Ça les aide à justifier leur propre personnalité et ils ont en général leur propre logique pour expliquer leurs meurtres.

— D'accord.

Il hocha la tête.

— Je ne suis pas sûr de voir l'intérêt de psychanalyser des assassins tarés. Ils ont un truc qui ne tourne pas rond. C'est tout.

J'embrochai un morceau de viande sur ma fourchette, avec un peu de hargne peut-être.

— C'est mon métier de psychanalyser des tueurs.

— Oui, bon…

Il agita sa fourchette avec dédain.

— Tu sais, dis-je en sentant la colère embraser mes joues. Je n'irais pas te dire qu'être un policier est un boulot idiot.

— Tu as raison.

Il arqua un sourcil.

— J'ai parlé comme un imbécile. Je suis désolé.

— Excuses acceptées. Mais je te ferais remarquer que *tu* as analysé le tueur. Tu as suggéré qu'il ne se verrait pas comme maléfique, et c'est une observation ingénieuse. Il est possible qu'il désigne sa pulsion de tuer comme mauvaise, mais pas lui-même. Il est possible qu'il se dissocie de ses actions ou qu'il les associe à une entité imaginaire extérieure à lui-même.

— Comme le Roi de Cœur ?

— Exactement. Mais je ne sais pas à quoi l'ours fait référence, ni la reine.

Il prit une gorgée.

— « The Queen and the Bear ». On dirait le nom d'un bar gay.

— C'est malin.

Je piquai un autre morceau de viande.

— Mais je sais que tu es plus complexe que tu n'en donnes l'impression. Je peux entendre les variations dans ton accent – parfois tu es londonien, parfois un peu plus classe moyenne quand tu marmonnes dans votre barbe. Quand tu penses que personne ne t'écoute, tu cites Thoreau, mais tu n'irais jamais faire ça devant tes collègues, pas vrai ?

— Où est-ce que tu veux en venir ?

— J'ai vu ton CV. Tu as fait des études d'Histoire à Cambridge. Je parierais que tu es plus à l'aise avec la pensée analytique que ta blague sur les bars gays ne le laisse à penser.

— D'accord, dit-il. Bien vu. J'ai tendance à essayer de faire oublier ce diplôme quand je travaille. Et tu as raison. J'ai lu une bonne dose de poèmes.

— Je suis peut-être Américaine, Gabriel, mais je n'ai pas besoin que tu abaisses le niveau pour moi.

— C'est noté.

— Et comment tu es rentré dans la police après des études d'Histoire ?

— Eh bien, ma mère, en tant que mère juive conservatrice, a toujours voulu que je sois médecin ou avocat. Pour une mère juive, ce sont les deux seules professions acceptables. Mon père voulait que je travaille dans son restaurant. Il possède l'un des meilleurs cafés antillais de la ville. Naturellement, il fallait que je les déçoive tous les deux. Donc je suis devenu flic.

Je portai la bière à mes lèvres.

— Et est-ce que ta mère conservatrice sait que tu aimes foutre la raclée de leur vie aux gens ?

— Je n'utilise pas vraiment cette tournure avec elle, répondit-il avec un sourire malicieux.

Je me demandais combien de fois on l'avait interrogé sur son background et combien de fois il avait utilisé ce prétexte pour expliquer son choix.

— Je lui dis juste que je donne des coups de Taser aux gens quand ils se comportent mal.

— De Taser ? Ce n'est pas un peu violent pour la police britannique ? Je croyais que vous ne croyiez pas aux armes et que vous ne faisiez jamais rien de pire qu'un « Bonne journée, Monsieur » d'une voix sévère.

Il secoua la tête mais je voyais l'ébauche d'un sourire sur ses lèvres.

— Certains d'entre nous ont des Tasers pour les urgences. Quand les criminels n'obéissent pas à nos réprimandes sévères.

— Tu as un Taser, toi ?

— Dans mon tiroir au travail. Je n'ai pas vraiment besoin de l'avoir sur moi.

Il haussa un sourcil prudent.

— Les voyons comprennent qu'il vaut mieux ne pas faire le malin avec moi rien qu'en me regardant.

— D'accord.

— Et toi ? demanda-t-il. Comment tu es devenue profileuse ?

— Tous les agents spéciaux suivent des cours de profilage, répondis-je machinalement.

— Oui, mais ils ne travaillent pas tous dans l'Unité d'Analyse Comportementale, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui t'a attirée là-dedans ?

D'après l'inconnu que j'avais rencontré la veille, je me nourrissais de la peur – une accusation qui n'était pas si loin du « accro au trauma » que m'avait sorti le prof avec le petit bouc.

Mais ce n'était pas que je prenais un plaisir particulier à hanter les scènes de crime. Après ce qui était arrivé à ma famille toutes ces années auparavant, j'étais consumée par un besoin désespéré de comprendre la mentalité des tueurs et comment le monde les avait formés.

Mais je n'avais pas besoin de me remémorer cette histoire sinistre maintenant, dans ce petit pub confortable.

— Je pensais que ce serait intéressant. Je remercie juste ma bonne

étoile qu'ils aient décidé de m'assigner à l'UAC plutôt qu'aux enquêtes sur les cambriolages de banques.

Ça le fit rire.

— Les cambriolages de banques, ça n'a pas l'air si mal. Je remercierais ma bonne étoile…

Il s'interrompit et fixa sa pinte. Lentement, il se mit à en suivre le bord du doigt. J'attendis qu'il finisse mais je finis par m'impatienter :

— Quoi ?

— Bonne étoile, dit-il. La reine et l'ours. Ma mère appelait la Grande Casserole « la Grande Ourse ». Elle dit que c'est la traduction de l'hébreu.

— Oui. Ursa Major. Ursa c'est ours en latin.

Il contemplait toujours sa bière, plongé dans ses pensées.

— La reine pourrait être la constellation Cassiopée, une reine de la mythologie grecque. Ursa Major et Cassiopeia. Les constellations semblent bouger, en cercles. Les anciens marins naviguaient ainsi.

— Ça marcherait avec la tournure imagée du poème.

Il croisa mon regard.

— Mais à quoi fait référence « Maléfique » ?

— Eh bien…

Vu que le mal avait tendance à me suivre comme une ombre, c'était un concept sur lequel j'avais beaucoup lu.

— Dans la mythologie arabe, l'étoile Polaire est maléfique. C'est « l'étoile constante », figée pour toujours en punition d'un meurtre.

Il cligna des yeux.

— Comment tu sais ça ?

— Tu n'es pas le seul à être allé à la fac.

Il sortit son téléphone et passa le doigt sur l'écran. Je rapprochai ma chaise de lui pour regarder par-dessus son épaule. Il parcourait des

articles Wikipédia et sautait de l'un à l'autre.

— Voilà.

Son visage s'éclaira.

— Cassiopée et la Grande Ourse tournent autour de l'étoile plaire, environ une rotation dans le sens contraire des aiguilles d'une montre toutes les vingt-quatre heures.

— La reine tourne trois fois avec l'ours, dis-je lentement tandis que nos yeux se croisaient. Nous avons trois jours.

— Moins. Nous avons reçu le message ce matin. Nous avons déjà perdu une demi-journée.

Chapitre 7

J'aurais voulu blâmer la pluie de Londres pour le frisson qui parcourut ma nuque dès que je sortis du Water Poet. Mais alors que je me tenais dans la rue pavée à l'extérieur du pub, l'angoisse m'étreignit. Je me serrai dans mes propres bras en regrettant de ne pas avoir de parapluie.

Deux jours et demi.

Avec une bombe à retardement devant lui, Gabriel était reparti au commissariat à la hâte. J'étais censée rentrer à mon hôtel et me reposer.

Deux jours et demi jusqu'à ce que la prochaine fille soit assassinée.

J'étais épuisée et la migraine qui était restée en arrière-plan toute la journée commençait à monter le son. Il fallait que je dorme pour rejoindre le reste de l'équipe au mieux de ma forme le lendemain matin.

Deux jours et demi et une autre femme sera éventrée, ses organes arrachés à son corps.

Mais je ne pouvais pas vraiment me résoudre à me retrancher dans ma luxueuse chambre d'hôtel avec un tueur sadique dans la nature. Au lieu de ça, je commençai à descendre la rue, la mâchoire crispée.

Am Stam Gram…

Les mots tournaient en boucle dans ma tête.

La prochaine meurt. Maléfique reste en place.

Le tueur frappait la nuit, alors nous pouvions nous attendre au prochain meurtre d'ici… quoi ? Cinquante-deux heures ? Cinquante-quatre ? Nous n'avions pas le temps.

Je n'étais pas officier de police. Je ne suivais pas les empreintes de pas, je n'analysais pas d'ADN, je ne parlais pas aux informateurs. Mais je pouvais *essayer* de comprendre ce qui se passait dans la tête du tueur. Peut-être que deux jours suffiraient à comprendre comment il pensait. Peut-être que je pourrais même prédire où est-ce qu'il frapperait la prochaine fois et nous pourrions placer les lieux sous

surveillance. C'était peu probable. Mais il fallait que j'essaie.

Je décidai de continuer à suivre la piste de l'ancien Éventreur. Peut-être que notre suspect continuerait à l'imiter.

Alors que je marchais sous la pluie glaciale, je repassais dans ma tête tout ce que j'avais appris sur l'Éventreur original. Catherine Eddowes avait été sa quatrième victime, après Mary Nichols et Annie Chapman. Le corps d'Annie avait été retrouvé derrière une cabane branlante dans Hanbury Street en septembre 1888. L'Éventreur lui avait coupé la gorge et volé son utérus.

D'après mon téléphone, ce n'était qu'à cinq minutes d'ici. Je pouvais bien aller y jeter un œil avant de retourner à mon hôtel, même si je me faisais saucer par le déluge.

Le quartier changea de façon abrupte quand j'arrivai au bout de Folgate Street. La rue pavée étroite menait à une artère bordée de boutiques excentriques dans des bâtiments en brique carrés. Entre les magasins, des graffitis criards s'étalaient sur les murs, leurs couleurs vives illuminant le gris de Londres. De là, je voyais une flèche blanche s'élever vers le ciel, la « chapelle blanche » qui donnait son nom au quartier de Whitechapel. En 1888, les prostituées paradaient autour du terrain de l'église à la recherche de suffisamment de passes pour payer une chambre pour la nuit. C'était probablement comme ça que ce bon vieux Jack trouvait ses victimes.

Mon téléphone vibra et je le sortis de ma poche.

Ça y est, tu as vu le lieu des exécutions ?

Je secouai la tête en tapant.

Pas vraiment. Mais je vais voir le lieu d'un des meurtres de Jack l'Éventreur, là. Ça te suffit ?

La bulle verte apparut aussitôt.

L'Éventreur était un démon. Affaire classée. Tu as essayé le poulet, sinon ?

Des fois Scarlett était un peu trop bizarre, même pour moi.

Pas encore de poulet. J'ai commencé par la tourte et la purée.

Je remis le téléphone dans ma poche.

Je passai devant un pub et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Des tables en bois rustiques, des chandeliers modernes et des murs en briques – ça avait l'air très chic. Et complètement vide.

Visiblement, la gentrification avait frappé fort depuis l'époque victorienne et j'avais le sentiment que je me trouvais dans le Brooklyn de Londres. Pourtant, le nouvel Éventreur avait vidé le quartier. Pour tout dire, sur tout le chemin de Folgate jusqu'à Hanbury, je ne croisai que trois personnes : tous des hommes avec des barbes et des moustaches de hipsters, et tous extrêmement ivres.

Je tournai vers Hanbury qui ne ressemblait plus du tout aux photos sépia. Le décor qu'avait connu l'Éventreur il y avait plus d'un siècle de cela avait disparu. Là où des rangées de maisons mitoyennes s'étaient tenues bien serrées sur le pavé se dressait maintenant un entrepôt en brique, couvert de néons pour des événements musicaux. De mon côté de la rue, une rangée de boutiques colorées – dont une qui s'appelait L'Expresso Mis À Nu. Que portait un expresso normalement ? Sa tasse ? Bizarrement, un expresso sans tasse ne semblait pas très pratique. Satanés hipsters.

Le ciel devenait d'un gris anthracite et je pressai le pas. La pluie avait désormais complètement détrempé ma robe. Si ça avait été une scène d'un roman de Jane Austen, quelques jours plus tard, j'aurais été en train de mourir d'une fièvre sur les terres d'un beau seigneur. Mais dans la vie réelle, je n'aurais rien de plus que des vêtements moisis.

Alors que je me tenais à l'extérieur de l'entrepôt défraîchi, je fixai le sol et essayai d'imaginer la prochaine étape pour notre suspect. Ça ne semblait pas être un endroit idéal pour assassiner quelqu'un. Jack l'Éventreur avait tué ses victimes derrière une maison délabrée, mais avec les boutiques en face…

Un reflet dans une flaque me figea sur place. Là, derrière mon épaule… un homme avec des yeux dorés et des cornes.

Je fis volte-face pour affronter l'inconnu. Ses yeux couleur de miel étaient plus sombres sous la pluie. Je ne voyais plus ses cornes.

Mais quand je le regardai dans les yeux – qui étaient verts, désormais – le temps sembla suspendu. L'odeur de forêt, de mousse, de terre et de chêne m'enveloppa. Une fois encore, je dus lutter contre l'envie de baisser les yeux. La puissance de l'inconnu me submergeait.

J'essayai désespérément de rassembler mes pensées. Quel *merveilleux* hasard que nous nous retrouvions ici. Je fis un pas en

arrière et portai la main à mon arme – celle que je n'avais pas. Il m'avait suivie ici, dans ce quartier désert, pile à l'endroit où je prévoyais qu'ait lieu le prochain meurtre.

— Ne t'approche pas.

J'essayai de parler d'une voix ferme. Mon regard vola vers L'Expresso Mis À Nu. La personne qui s'y trouvait remarquerait bien quelque chose si cet homme essayait de m'assassiner.

L'inconnu me dominait de sa taille. Quelque chose dans la façon dont il se tenait me perturbait toujours. Des ombres passaient dans ses yeux et parlaient de violences anciennes. Il aurait pu me tuer en quelques secondes, avant que le type de L'Expresso Mis À Nu ait le temps de lâcher son cappuccino.

— Je ne compte plus jamais te toucher.

Sa voix était glaciale.

Je déglutis. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire, mais ça semblait bizarrement menaçant.

— Génial. On est sur la même longueur d'onde, alors. Et pourtant, dans cette ville de neuf millions de personnes, c'est sur toi que je tombe deux fois de suite.

— Il faut qu'on parle.

— Oui, en effet.

J'essayai de contrôler le tremblement dans ma voix.

— Je veux que tu viennes avec moi au commissariat et que tu leur donnes une description des deux hommes qui m'ont agressée la nuit der…

— Non.

Il y avait un air de finalité dans sa voix qui ne souffrait aucune contradiction.

— Quand j'ai dit qu'il fallait qu'on parle, je voulais dire qu'il faut que je parle, *moi*. Toi, il faut que tu écoutes.

— D'accord.

Je croisai les bras. Ce type me donnait des ordres. Pour qui est-ce qu'il se prenait ?

— Tu as deux minutes avant que je parte.

— Je t'ai trouvée ici sous la pluie en train de contempler une flaque comme une démente. Je ne pense pas que tu aies grand-chose d'important à faire en cet instant.

Il inclina la tête.

— Mais bien sûr, quelqu'un comme toi ne peut qu'être attiré par les lieux de mort.

— Une minute et quarante-cinq secondes.

Rien que le regarder faisait battre mon cœur.

— Et qu'est-ce que tu veux dire par « quelqu'un comme moi » ?

— La terreur te fait prospérer.

Un muscle de sa mâchoire se contracta.

— Et si la terreur est ce que tu aimes, je suis le genre d'homme qui pourrait te donner ce que tu souhaites, si j'en avais l'inclination. Dommage pour toi, ce n'est pas le cas.

Ses mots froids transpercèrent mes os.

— Plus qu'une minute. J'ai réduit ton temps parce que tu joues au connard.

Mon ton dur n'était que fanfaronnade. Mon cœur tambourinait de peur.

Il me fixa, peu inquiet de la limite que j'avais fixée.

— Il faut que nous parlions des meurtres.

— Quels meurtres ? bluffai-je.

— Ceux sur lesquels tu enquêtes.

— Comment tu sais qui je suis ?

Voilà qui confirmait mes peurs sur la rencontre de la veille. Il ne

s'était pas trouvé dans cette allée par hasard. Il m'avait suivie ! Est-ce qu'il était notre tueur ? Il était suffisamment fort, suffisamment rapide… et suffisamment bizarre. Avec son allure de dieu grec, il aurait probablement pu attirer n'importe quelle fille hétéro de cette ville dans une allée sombre.

Il haussa un sourcil.

— Comment je connais ton identité n'est pas ce qui est important en cet instant.

— Tu parles que si.

J'essayais de gagner du temps. Ma main glissa vers mon sac pour y prendre mon téléphone. J'appellerais la police. Ou Gabriel. Il pourrait trouver mon emplacement en utilisant mon téléphone.

— Si tu veux en savoir plus sur le tueur, il faut que tu me suives. J'ai des informations qui te seront utiles.

L'espace d'un instant, les yeux de l'inconnu glissèrent sur ma robe trempée. Sous son regard, je me sentis complètement nue.

— Tu as quelque chose que je veux, moi aussi.

Mon cœur cognait contre mes côtes.

— Pourquoi est-ce que je suivrais mon propre harceleur ?

Enfin, je trouvai mon téléphone au fond du sac. Je fis délicatement courir mon doigt sur l'écran.

— Pourquoi est-ce que tu te balades dans une ruelle étroite en pleine nuit ? Pourquoi tu marches dans l'obscurité en sachant qu'il y a un meurtrier en liberté ? Tu te nourris de peur. C'est ce que fait ton espèce. Et dans ton cas, tu peux te nourrir de la tienne.

— Mon espèce ? répétai-je avec incrédulité. Américaine ? C'est ça que tu veux dire ?

Je sortis mon téléphone de mon sac, jetai un coup d'œil à l'écran et appuyai sur le journal d'appels. Il fallait que j'appelle Gabriel ; c'était le dernier coup de fil que j'avais passé.

Sa main plongea vers l'avant, si rapide que je ne vis rien, et il m'arracha le téléphone des mains. Quand sa peau effleura la mienne, un courant électrique parcourut mon corps. Je sentis comme un

ancien pouvoir tonner en moi mais je n'avais pas la moindre idée de ce que ça voulait dire. Ce n'était pas une sensation que je pouvais expliquer de façon rationnelle.

J'étais à peu près sûre qu'il l'avait senti aussi parce que ses yeux s'écarquillèrent. Pour la première fois, sa mâchoire rageuse se détendit et il me regarda avec intensité, comme s'il était drogué.

L'instant d'après, ses traits se durcirent à nouveau et il retrouva sa contenance.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « mon espèce » ? demandai-je à nouveau.

— Une créature du royaume noyé. Une suce-terreur. Mes ennemis de toujours. C'est ça, ton espèce.

Je dus lutter très fort pour garder mon expression neutre après cette déclaration.

— D'accord.

— Nous en avons fini pour aujourd'hui. Quand tu seras prête à accepter la vérité à propos de ces meurtres, viens me retrouver à la Cave à Vin de Leroy.

— Tu es tout le temps là-bas ?

Submergée, j'essayais de raffermir ma voix.

— Et qu'est-ce que tu sais sur les meurtres ?

Son corps se fit complètement immobile et il me transperça de son regard.

— Tu connais déjà la vérité au fond de toi. Le tueur n'est pas humain. Et la police humaine ne le mettra pas derrière les barreaux.

Je le regardai, choquée, à court de mots. Il était *fou*. Et j'avais été folle de l'écouter aussi longtemps.

Il se détourna et commença à s'éloigner sous la pluie.

— Eh ! le rappelai-je. C'est quoi ton nom ?

Il me fallait *quelque chose* à consigner.

— Roan, cria-t-il sans se retourner. Roan Taranis.

Un frisson courut sur ma peau tandis qu'il s'en allait et je baissai le regard. La flaque dans laquelle j'avais vu son reflet avait disparu, remplacée par un cercle de glace, blanc et lisse.

Chapitre 8

Le lendemain matin, je m'étais à peine assise devant mon bureau que Gabriel apparut, une petite pile de papiers serrée contre lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire, les drôles de symboles gravés sur le corps ?

Ses yeux étaient bordés de rouge et tout son corps semblait tendu. Je me demandais s'il avait dormi cette nuit.

— Pardon ?

Je n'avais pas encore eu le temps de prendre un café.

— Le tueur a gravé un symbole derrière l'oreille de Catherine.

Il jeta quelques pages sur la table. Un gros plan d'une oreille figurait sur la première. Derrière, le tueur avait inscrit un étrange dessin qu'il avait clairement scarifié dans la peau. On aurait dit un T à l'envers, suivi de trois lignes diagonales barrées au milieu. Je pris les pages pour regarder de plus près.

Mon sang se figea. J'entendais des douzaines de cris torturés, assourdissants, et ma vision s'obscurcit. Je laissai tomber la feuille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? entendis-je Gabriel demander.

Je secouai la tête. La sensation avait disparu, ne me laissant qu'un profond sentiment d'effroi.

— Je ne sais pas.

Je déglutis.

— Ces runes, elles ont l'air…

Familières.

— … bizarres.

Je repris les feuilles et me tendis au cas où la sensation revienne, mais ce ne fut pas le cas. Je passai à la page suivante et vis que c'était une copie du rapport d'autopsie.

— Comment est-ce que le médecin a pu manquer ça hier ? demandai-je.

Gabriel haussa les épaules.

— Je crois que Dixon a un petit problème avec l'alcool, pour être franc.

— Merveilleux.

J'étrécis les yeux devant les images. Les marques étaient petites mais détaillées. Je ne pouvais qu'admirer le sang-froid du suspect inconnu. Après avoir assassiné quelqu'un, il avait gravé ces marques précises sur le corps, en pleine rue.

— Est-ce que les autres corps ont ces marques aussi ?

— Oui. Mais pas aussi nettes, et mieux cachées. Une des victimes a déjà été incinérée. Les autres n'ont pas de parent proche connu. Elles ont les mêmes marques.

— Exactement les mêmes ?

— Oui.

— Il faudra que je vérifie, dis-je. C'est probablement quelque chose qui fait partie du fantasme du tueur, mais je veux vérifier avec des experts et voir si je peux trouver quelque chose de plus clair.

— Tiens-moi au courant.

Il se tourna pour partir.

Je parcourus le rapport d'autopsie et mon incrédulité se renforça. Mes yeux bloquèrent sur trois phrases que je ne comprenais pas.

Pour extraire le cœur du corps, le tueur a cassé les côtes numéro trois, quatre et cinq. La méthode utilisée pour ce faire n'est pas déterminée. Il n'y a pas d'indication qu'il ait utilisé d'outils pour cela.

Alors, quoi ? Le suspect avait cassé ses côtes à mains nues ?

Je reposai le rapport d'autopsie en fronçant les sourcils. Le tueur devait être un homme d'une force peu commune. Il devait être immense. Probablement quelqu'un qui faisait un métier manuel. Mais comment cela correspondait-il avec le reste du profil ?

Ça ne correspondait pas. Pas encore. Il fallait que j'en sache plus.

Je fis défiler mes papiers à la recherche du numéro de Gracie – la technicienne de la police scientifique. Je pris le téléphone fixe qui m'avait été attribué et composai le numéro.

— Allô ?

La fatigue transparaissait dans sa voix.

— Gracie ? C'est Cassandra, l'agente du FBI.

— Oh ! Comment puis-je t'aider ?

— Je voulais te parler de l'analyse ADN. Tu avais des problèmes hier. Est-ce que c'est résolu ?

— Je… pas encore. Je pense que les échantillons ont été contaminés. Il n'y a pas d'autre explication. J'ai envoyé un exemple au labo de la NCA. Peut-être que leur équipement fonctionnera mieux, je ne sais pas.

— Oh, dis-je. Euh… je vois…

— Entre ça et le truc avec les empreintes… cette affaire me rend dingue.

Il y avait comme un sanglot dans sa voix.

— Quel truc avec les empreintes ?

Je regardai à nouveau la photo des symboles derrière l'oreille. Qu'est-ce que tout ça voulait dire ?

— J'ai réussi à extraire des empreintes de la boîte avec le cœur. Bon, les empreintes digitales ont plusieurs motifs possibles. Certains sont communs, d'autres plus rares. Le plus commun est la boucle. Ensuite il y a la verticille, l'arc et quelques autres motifs…

— Oui, je sais.

J'avais appris ça avec le FBI.

— Eh bien, les empreintes du tueur ne correspondent à aucun de ces motifs.

— Ah bon ? Quel type de motifs est-ce alors ?

— Une des empreintes ressemble à… des points. Et l'autre est hachurée, comme si quelqu'un l'avait marquée au couteau.

— Vous pensez que le tueur déguise ses empreintes ? Qu'il les aurait brûlées avec des produits chimiques ?

— Ça aurait laissé un motif particulier de tissu cicatriciel. Je ne comprends pas. Des aliens peut-être. Ou des vampires.

Elle eut un rire creux.

— Tu as de meilleures idées ?

— Pas vraiment. Mais les aliens, ce n'est pas franchement mon département.

— Bon, Cassandra, il faut que j'y retourne. Tu avais besoin d'autre chose ?

— Pas pour le moment, merci.

— D'accord. Je te préviens si je trouve quelque chose, d'accord ?

— Ça marche. Merci, Gracie.

Je raccrochai et contemplai le combiné d'un air absent.

Nous avions deux jours pour trouver le tueur. Et cette affaire ne me laissait que des questions.

*

Je me tenais devant le tableau blanc de la salle de réunion et fixai la liste à puces que j'avais établie jusqu'à ce que les mots eux-mêmes commencent à perdre leur sens. Gemma était psychotique mais son langage restait structuré. Elle avait parlé d'eau et de rois, et de Catherine comme d'un sacrifice. Elle avait brûlé le drôle de tatouage aquatique sur son bras et elle parlait d'un homme qui semblait être un dieu – peut-être quelqu'un doté d'une force et d'un charisme exceptionnels.

Je voulais lui parler à nouveau, mais j'obtiendrais peut-être des réponses plus claires une fois qu'on lui aurait prescrit un traitement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix inattendue me fit sursauter. Je me tournai pour voir Gabriel

sur le seuil de la porte, deux tasses de thé dans les mains.

— J'essaie juste de trouver un sens à tout ça. Wood a dit que je pouvais utiliser cette salle. Tu en as besoin ?

— Non. Je te cherchais. Je t'ai pris un thé.

Il pénétra dans la pièce et me tendit une des tasses. J'en bus une gorgée, reconnaissante. Je préférais quand il y avait un peu plus de lait dans mon thé, mais il était fort et c'était tout ce qui comptait en cet instant.

— Alors…

Gabriel désigna le tableau blanc du menton.

— Qu'est-ce que nous avons ?

Je me concentrai et essayai de bâtir un profil rudimentaire dans ma tête.

— Nous savons que c'est un homme très fort. Il a réussi à casser les côtes de la victime à mains nues. Une force *exceptionnelle*. Je pense que ça devrait être apparent quand nous l'aurons en face de nous. Il devrait être immense. Fort comme un bœuf.

— Tu as l'air dubitative.

— Combien d'hommes forts comme un bœuf tu connais ? Et en plus de ça, il doit avoir du charme, être plutôt bien fait de sa personne s'il a réussi à convaincre Catherine de venir avec lui. Elle l'a suivi de son plein gré, un inconnu qu'elle venait de rencontrer. Je ne crois pas qu'elle serait partie comme ça avec un homme au physique intimidant. Elle avait l'air d'avoir la tête sur les épaules.

Je marchai jusqu'au bout de la pièce et puis me retournai pour faire le trajet en sens inverse. Je jouais avec le marqueur que j'avais dans la main.

— Il semble être froid et calculateur. Le meurtre de Catherine était un plan exécuté avec soin. Mais je pense que Gemma y est mêlée. Les références à l'eau, à un roi, dire que Catherine était un sacrifice… et ça veut dire que son plan reposait sur une femme déséquilibrée à qui il savait qu'il ne pouvait pas faire confiance. Il n'y a aucune logique là-dedans.

— Peut-être qu'il savait qu'il pouvait lui faire confiance, suggéra Gabriel.

— Tu ferais confiance à Gemma, toi ? Et autre chose. À l'évidence, il recherche la gloire : il imite l'Éventreur, il rend ces meurtres le plus grotesque possible. Mais la moitié des journaux accusent les immigrants, et il ne s'embête pas à rectifier. Il envoie un message à la police, il joue au chat et à la souris avec nous, mais il n'envoie rien aux journalistes. C'est presque comme s'il était content que les journaux fassent leur beurre sur la xénophobie. Pourquoi ?

Gabriel haussa les épaules.

— Peut-être qu'il aime le chaos.

Je me tournai d'un coup vers lui, rayonnante.

— Oui ! Le chaos !

J'écrivis *Chaos* au milieu du tableau blanc et l'encerclai trois fois.

— C'est ça qu'il cherche. Pas la gloire. Le chaos !

— D'accord.

Gabriel se rapprocha du tableau blanc.

— Pourquoi ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas encore. C'est une motivation inhabituelle pour un tueur en série. C'est… trop grand. Comme s'il essayait de bouleverser la société dans un but ultérieur.

— Bien.

Gabriel réfléchit un instant.

— Partons du principe qu'il n'y a pas de preuve du contraire. Quel profil établirais-tu pour le tueur en cet instant ?

Je fermai les yeux un moment et essayai d'organiser mes pensées.

— Le tueur a entre vingt-cinq et trente ans, il est instruit, a une grande force physique et il est beau. Il a une confiance en lui démesurée et il part du principe que les gens feront ce qu'il leur

demande. Il est méticuleux et il est obsédé par la peur et le chaos. Il est célibataire, possède une voiture et vit à proximité de la Cité de Londres. Je dirais dans un rayon de cinq kilomètres.

Gabriel haussa les sourcils.

— C'est un profil plutôt détaillé.

— Oui.

Je m'autorisai un petit sourire de satisfaction.

— Tu veux bien m'expliquer comment tu es arrivée à ces conclusions ?

— Bien sûr. Il a entre vingt-cinq et trente ans parce qu'il faut qu'il soit suffisamment jeune pour effectuer ces prouesses physiques, mais il ne peut pas être trop jeune sinon Catherine ne serait pas partie avec lui. Il est suffisamment calme pour tuer des femmes dans des lieux ouverts au public, ce qui veut dire qu'il a une grande confiance en lui. Mais cette confiance est démesurée, au point où cela compromet son jugement. Il aurait très bien pu être vu et arrêté.

— Peut-être qu'inconsciemment, il veut qu'on l'arrête.

— C'est un mythe à propos des tueurs en série, dis-je. Ils ne veulent jamais vraiment qu'on les arrête. Tu sais pourquoi ?

Il prit une gorgée de thé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils aiment trop tuer. Et ils ne se sentent pas réellement coupables de toute façon, alors pourquoi faudrait-il qu'ils s'arrêtent ?

Gabriel passa la main sur sa repousse de barbe.

— Je te suis jusque-là. Et pourquoi est-ce qu'il pense que les gens feront ce qu'il demande ?

— Si mon intuition à propos de Gemma est exacte, elle a été en contact avec le tueur. Il lui a mis dans la tête qu'elle était sa servante. Et son plan reposait sur le fait que Catherine voudrait bien le suivre.

— D'accord. Et tu penses qu'il a une voiture parce qu'il devait être couvert de sang après les meurtres.

— Tout à fait. Ce n'est pas l'idéal pour prendre le métro.

— Pourquoi un rayon de cinq kilomètres ?

— Le profilage géographique nous apprend que les tueurs ne tuent généralement pas trop loin des endroits où ils se sentent en sécurité, ce qui est généralement leur maison. Un rayon de cinq kilomètres correspond à ce schéma.

— C'est… convaincant.

Mes joues se mirent à chauffer. C'était un compliment subtil mais j'avais la sensation que Gabriel ne les distribuait pas facilement.

— Je suis heureuse que tu penses cela.

Je marchai jusqu'au tableau blanc et commençai à souligner les mots que j'avais écrits avant.

— Maintenant, il faut expliquer le reste. Pourquoi les marques derrière l'oreille de Catherine ? Les empreintes digitales bizarres ? L'échantillon ADN compromis ? Et tout ce truc autour de l'eau ? À quoi ça nous mène ?

Gabriel fixa le tableau en silence.

Je soulignai le mot *Chaos* deux fois.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne correspond à rien que nous ayons jamais vu. Les tueurs en série sont obsédés par leurs fantasmes, surtout de nature sexuelle. Certains tuent simplement pour l'argent, ou pour couvrir d'autres crimes. Mais je n'ai jamais entendu parler d'un tueur qui veut juste le chaos.

— Je dois admettre que cette affaire ne ressemble à aucune autre.

Je fixai les mots soulignés, le ventre noué. La voix de Roan résonna dans ma tête.

Le tueur n'est pas humain. Et la police humaine ne le mettra pas derrière les barreaux.

Roan qui, accessoirement, n'avait pas l'air entièrement humain non plus.

Des murmures dans la salle d'interrogation, un témoin poussé à une tentative de suicide. Un homme avec des cornes et des yeux qui

changeaient de couleur. La sensation de reconnaître les symboles. Ce cas était… différent.

Magique.

Ce mot se matérialisa une fois encore dans mon esprit.

— Je ne sais pas encore, dis-je. Il faut que je fasse plus de recherches.

Et je connaissais un bon endroit où commencer.

Chapitre 9

Le crépuscule tombait quand je sortis du taxi à côté de Guildhall, un grand édifice médiéval en pierres. L'ombre des flèches du bâtiment s'étirait sur les pavés de la place vide comme des doigts noueux.

De ce que j'en savais grâce à mon guide de voyage, Guildhall était l'ancien centre romain de la ville, et l'endroit où les guildes médiévales se retrouvaient pour échanger. C'était aussi l'endroit où les rois tenaient les procès des hérétiques à moitié morts après qu'ils furent passés par la torture dans la Tour de Londres et avant d'être brûlés vifs dans le quartier voisin de Smithfield. Si les fantômes étaient réels, cet endroit devait crouler sous le poids de leurs souvenirs.

Mon téléphone vibra et je le sortis de mon sac. Le nom de Gabriel apparut sur l'écran et je décrochai.

— Allô.

— Gemma Roberts est morte. Elle était à l'hôpital de Mile End et elle s'est pendue.

Mon ventre se tordit.

— Comment s'est arrivé ?

— Elle a utilisé une ceinture, je crois.

La colère s'empara de moi.

— Comment elle a pu se retrouver avec une ceinture, putain ?

Je poussai un soupir.

— Peu importe. Merci de m'avoir prévenue.

Je raccrochai, le cœur lourd.

Merde. Quelqu'un avait mal fait son boulot et voilà que nous avions une morte de plus et aucune piste solide.

La teinte gris mauve du ciel me remplit de mélancolie – c'était ce que ma mère appelait « l'heure bleue » il y avait des années de cela.

En cet instant, la couleur de mauvais augure était assortie à mon humeur. Mon esprit était empli des images de Gemma et Catherine, longtemps avant qu'elles aient rencontré le tueur. Quand elles étaient assises côte à côte sur le canapé, à sourire avec un cubi de vin et une pizza.

Bien sûr, le tueur n'avait pas créé la maladie mentale de Gemma, mais il était difficile de ne pas le rendre responsable de sa mort s'il avait réussi à la convaincre qu'elle était sa *servante*. J'étais plus déterminée que jamais à attraper cet enfoiré.

Et peut-être que ça commençait avec Roan.

Je descendis une ruelle piétonne qui menait au Bar à Vin Leroy, à l'écart de la place principale, en me demandant à moitié si je perdais la tête.

Cette mission était peut-être une quête futile. Je n'aurais jamais envisagé de suivre une telle piste une semaine plus tôt. Mais désormais, après avoir été confrontée à tant de choses que je ne comprenais pas, je voulais désespérément obtenir des réponses. Suffisamment désespérée pour me tourner vers une source aussi peu fiable et potentiellement dangereuse que Roan. Peut-être qu'il me dirait quelque chose qui jetterait une nouvelle lumière sur les inconnues de cette affaire. Ou peut-être qu'il expliciterait ce qu'il entendait par « pas humain ». Est-ce que c'était une injure raciale ? Ou bien est-ce que Roan voulait parler d'un tueur inhumain ? D'un… monstre ?

Quoi qu'il en soit, il fallait que j'en apprenne davantage et Roan avait peut-être des réponses.

Je m'arrêtai devant le Bar à Vin Leroy, une devanture brune aux inscriptions en lettres dorées insérées dans les bâtiments de Guildhall. Malgré ma petite taille, je manquai me cogner la tête dans l'encadrement de la porte en entrant. Cet endroit avait dû être construit à une époque où tout le monde faisait à peine un mètre à cause de la malnutrition.

Je descendis un escalier tarabiscoté, certaine que l'un de mes talons allait transpercer le bois vermoulu. Ma tenue – les talons, la petite robe noire – était une tactique destinée à prendre Roan au dépourvu. Un rouge à lèvres bordeaux, de la poudre brillante sur mes joues, un décolleté et une jupe courte. On n'attrapait pas les mouches avec du vinaigre.

Les escaliers conduisaient à une salle en pierre où la lumière chaude des bougies dansait sur les dalles médiévales. Plusieurs tunnels partaient de la salle principale et circulaire, et tout était bondé.

Depuis l'entrée, je passai les lieux en revue. Les clients se rassemblaient autour de tables en bois rondes, usées par le temps. Les gens mangeaient du pain et du fromage en buvant du vin rouge. Des écus aux blasons divers étaient accrochés aux murs de pierres sous les lanternes. Je me sentis aussitôt à mon aise dans cette atmosphère, avec le murmure de douzaines de conversations qui bourdonnait à mes oreilles.

Le public, cependant, me parut étrange. Il y avait un certain nombre d'hommes et de femmes âgés, par groupes de trois ou quatre. À une des tables se tenaient trois des hommes les plus grands que j'aie jamais vus de ma vie, avec des bras qui faisaient l'épaisseur de ma taille. Où que je regarde, je voyais quelque chose qui me paraissait inhabituel : une femme vêtue comme une comtesse élisabéthaine avec des bijoux rouge sang et une collerette en dentelle. Un homme petit et poilu, qui portait une veste ouverte sans rien dessous. Une table d'*enfants* dont aucun n'avait plus de douze ans. Des femmes sveltes et éblouissantes, à la peau parfaite, vêtue de tourbillons de tulle qui laissaient très peu à l'imagination. Un chat qui portait une fraise était allongé sur vieux clavecin blotti contre un mur.

Je baissai les yeux sur ma propre tenue, ne me sentant soudain pas assez chic avec ma petite robe noire. Même le chat avait une tenue plus classe que la mienne.

Quoi qu'il en soit, Roan n'était visible nulle part.

Je fis un pas de plus dans la pièce et la lumière des bougies décrut. L'espace d'un instant dans la semi-pénombre, je fus sûre de voir un public différent. La peau des types gigantesques était devenue grise et craquelée. Les yeux de la comtesse étaient d'un rouge brillant, comme ses bijoux. Des ailes translucides sortaient du dos des enfants.

Je clignai des yeux et la vision disparut, la pièce retrouva sa normalité. Enfin, sa relative normalité.

Bon, Cassandra, tu es vraiment en train de perdre les pédales.

Ébranlée, je regardai d'un peu plus près les écus suspendus aux murs. Sous la lumière dansante s'étalaient des images de phénix, de plantes, de corbeaux, de colombes éplorées. L'un des écus avait été mutilé, et ma poitrine se contracta en voyant le dernier. C'était une

tête-de-mort sous une ligne bleue. Exactement comme le tatouage de Gemma.

Perturbée, je m'approchai d'un des tunnels à la recherche d'une table libre où je pourrais m'asseoir dos au mur, de façon à voir toute la pièce. Mais tous les sièges étaient pris. Je jetai un coup d'œil vers le bar. Le barman était appuyé à une vieille table en chêne devant des barils de vin millésimé.

Je fronçai les sourcils. Il n'y avait qu'une seule échappatoire ici, et c'était ce vieil escalier branlant. Pas un endroit idéal si j'avais besoin de m'enfuir rapidement. L'espace d'un instant, je réfléchis à partir et à sortir attendre Roan dehors.

Et puis merde.

Je prenais le risque. Je traversai jusqu'au bar en serrant mon petit sac à main contre moi. Les barmans savaient toujours quelque chose, pas vrai ?

Tout en avançant, je continuai à voir des images mystérieuses et inexplicables du coin de l'œil. Des vacillements de couleur, des sons et des odeurs qui semblaient venir de nulle part – le parfum des sorbiers, le chant fugace d'une pie, des visages qui avaient soudain un caractère bestial… C'était comme marcher dans les rues pour Halloween, sauf que les déguisements disparaissaient dès que je les regardais en fac. La comtesse remarqua que je la fixais et m'adressa un regard furieux. Quand j'arrivai au bar, je tirai un tabouret et m'assis à côté d'un adolescent qui n'avait rien à faire dans un débit de boisson. Un halo de boucles blondes encadrait son visage séraphique et alors que je le regardais de plus près, je remarquai que son tee-shirt était déchiré sous son manteau en cuir. *Ne fais confiance à personne* était écrit sur le tee-shirt, avec le dessin d'un œil dans un triangle.

Super. Un complotiste. Ils *adoraient* les agents du FBI.

Un nuage de marijuana flottait autour de lui et ses yeux étaient rouges, ses paupières lourdes.

— Allez, mon vieux.

Il tapota des doigts sur le bar.

— Je meurs vraiment de faim, Leroy !

— Non.

Le barman l'examinait avec calme de sous ses incroyables sourcils argentés tout en essuyant un verre avec un torchon.

L'enseigne à l'entrée avait l'air d'avoir plusieurs siècles. Comment pouvait-il encore y avoir quelqu'un qui s'appelait Leroy ici ? Est-ce que c'était une condition pour être engagé ?

Leroy tourna ses yeux bleu pâle vers moi.

— Je peux vous aider, Mademoiselle ?

Je regardai les tonneaux. Claret, Malvoisie, Vernaccia… Je n'y connaissais pas grand-chose en vin, mais ces noms semblaient étrangement vieillots.

— Un verre de claret, s'il vous plaît.

Leroy se tourna vers les robinets derrière lui et emplit un verre d'un liquide doré – une couleur de vin que je n'avais jamais vue jusqu'alors.

— Ce n'est pas censé être rouge, le claret ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Pas celui-ci.

Quand il eut fini, il le fit glisser en travers du bar.

— Quatre livres cinquante.

Je sortis un billet de cinq de mon portefeuille et le posai devant lui. À côté de moi, l'ado sortit de sa poche une poignée de pièces et quelques broutilles.

— J'ai de l'oseille, Leroy.

Leroy regarda son petit tas de monnaie et renifla de dégoût. Il nous tourna le dos. Je regardai à nouveau l'adolescent. Ses omoplates ressortaient sous son manteau fin et de la boue maculait son jean. Ça devait être un camé mais je ressentis un éclair de compassion pour lui.

— Leroy ? dis-je.

Il se retourna, les sourcils haussés.

— J'aimerais commander un repas pour mon ami, là.

Il fronça les sourcils.

— C'est vous qui payez ?

— Oui.

J'étrécis les yeux.

Son insouciance visible face à la faim du jeune homme me faisait grincer des dents.

— Tu as du bol aujourd'hui, Alvin, dit Leroy. Qu'est-ce que je te sers ?

Alvin me regarda et je faillis tomber de mon tabouret. L'espace d'une seconde, ses yeux eurent l'air jaune orangé, comme des flammes, avant de revenir à leur marron normal. Il eut un grand sourire, ses dents blanches et brillantes. Quels que soient ses soucis, ce jeune homme utilisait du dentifrice trois fois par jour.

— Merci. Je vais prendre une assiette de fromage avec du brie, du camembert et du comté. Et ne m'amène pas de gruyère en pensant que je ne m'en rendrai pas compte. Je m'en rends toujours compte, Leroy. Toujours. Le comté a un petit goût de noisette, pas vrai ?

Leroy soupira.

— Ce sera tout ?

— Non, poursuivit-il. Du pain et des cornichons. Et de l'agneau avec de la purée et du Yorkshire pudding. Merci, frère.

Leroy me jeta un regard avec un rictus ironique. L'espace d'un instant, je restai bouche bée devant cette commande disproportionnée. Mais après tout ? Il était affamé et il avait des goûts affirmés en matière de fromage pour un gamin.

Leroy haussa un sourcil satisfait comme pour signifier « je vous l'avais dit ».

— Vingt-trois livres vingt.

Je hochai la tête et déposai vingt-cinq livres sur le bar. Le jeune Alvin ne se coucherait pas le ventre vide ce soir. Et puis qui sait ? Peut-être qu'il comptait manger les restes plus tard. Leroy haussa les épaules, écrivit la commande sur un bout de papier et puis ouvrit une petite trappe en dessous des tonneaux. Une main en sortit et lui prit la

commande.

— Merci.

Alvin me sourit à nouveau. Ses yeux étaient marron, pas orange. C'était la lumière vacillante des bougies qui m'avaient induite en erreur à nouveau.

— Ce n'est rien.

Je me tournai vers Leroy.

— Vous connaissez un certain Roan Taranis ? Il m'a dit que je pourrais le retrouver ici mais il ne m'a pas dit quand.

— Oh lui, oui. Les filles aiment ce type. Même les beautés dans votre genre, elles traînent dans le coin en espérant apercevoir Taranis.

Je me hérissai.

— C'est juste pour le travail.

Leroy retroussa les lèvres et il détailla ma tenue du regard.

— Vous plaisantez, ma chère.

Les joues brûlantes, je regrettai soudain de ne pas avoir mis un jean et un tee-shirt.

— C'est un habitué ?

— Il va bientôt arriver, je pense. Je suis sûre qu'il sentira votre présence ici.

Il sentira ?

Avant que j'aie l'occasion de demander ce qu'il voulait dire, son regard d'un bleu glacial fit courir un frisson le long de ma colonne vertébrale.

— Je peux vous servir autre chose ?

— Juste quelques informations, dis-je.

— Laissez-moi voir.

Il prit un menu abandonné sur le bar. Il le regarda une seconde

avant de se tourner vers moi.

— Désolé, nous ne servons pas d'informations. Autre chose ?

— Non, rétorquai-je.

Je pris une gorgée de claret. C'était un vin léger, délicatement épicé et le goût compensait l'attitude de Leroy.

Alvin se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que tu veux à Roan ?

— Tu le connais ? demandai-je.

— Peut-être.

— Qu'est-ce que tu peux me dire sur lui ?

Alvin haussa les épaules.

— Je te suis redevable et je m'acquitterai de ma dette avant de partir d'ici ce soir. Mais je ne suis pas suicidaire si tu vois ce que je veux dire.

— Je devrais m'inquiéter ? Il est dangereux ?

Alvin réfléchit à cela, les sourcils froncés.

— Non. Et oui. Il y a des choses dans ce monde que la plupart des gens ignorent. De sombres secrets, ce genre de trucs.

Je jetai un œil à son tee-shirt. Nous étions à moins trente secondes d'une discussion sur des lézards qui se faisaient passer pour des humains, et j'allais regretter mon offre de lui payer à manger.

— Quoi, comme les Illuminati ?

Il me jeta un regard de côté.

— Quoi ?

— Ton tee-shirt. C'est le symbole des Illuminati. Une théorie du complot.

— Oh, ça ? Je l'ai récupéré chez Emmaüs. Aucune idée de ce que c'est.

— Écoute, je viens de te payer un repas conséquent…

— Oui ! Je suis super reconnaissant. Je ne blague pas.

— Tout ce que je veux, c'est des infos sur le mec que je suis censée retrouver. Je ne lui dirai pas d'où je les tiens.

— Je t'ai déjà donné des infos.

Il inclina la tête avec un sourire vaseux.

— Tu ne m'as rien dit d'utile.

— Exactement ! Une femme aussi intelligente que toi peut sûrement en déduire beaucoup de choses, je pense.

Je réfléchis un instant. Leroy et Alvin connaissaient tous les deux Roan mais aucun des deux ne voulait rien me dire de lui. Alvin avait raison. Je pouvais en déduire pas mal de choses. Roan se révélait être bien plus complexe qu'un simple type qui me suivait partout.

Je sirotai mon vin doré, le corps tendu. Chaque fois que des pas faisaient craquer le vieil escalier, je regardais vers l'entrée tandis que mon cœur manquait un battement. Mais même alors que j'approchais la fin de mon verre de claret, Roan ne s'était toujours pas montré.

Leroy déposa le plateau de fromage devant Alvin, suivi de l'agneau rôti avec des pommes de terre au romarin. Alvin se jeta sur la viande en s'arrêtant de temps en temps pour prendre un morceau de fromage. Il engloutissait la nourriture à une vitesse alarmante et je détournai le regard, me sentant un peu nauséeuse. Je pivotai sur ma chaise et me concentrai sur l'escalier.

Heureusement que ce n'était pas un rendez-vous amoureux ou j'aurais vraiment eu l'air nulle à me pointer ici en avance et à être obsédée par la porte d'entrée.

— Ça fait du bien, déclara Alvin.

Je lui jetai un coup d'œil, impressionnée de voir que les assiettes étaient vides.

— J'espère que tu ne seras pas malade.

Il haussa les épaules.

— Nan, je ne suis jamais malade.

Je fis le tour de la pièce des yeux et regardai les emblèmes héraldiques suspendus à la pierre. Je pointai vers celui qui avait été volontairement effacé.

— C'est quoi ces symboles ? Qu'est-ce qui est arrivé à celui-ci ?

Je le regardai et il me rendit mon regard.

— Bon. Parlons de ma dette.

J'agitai une main dédaigneuse.

— Il n'y a pas de dette.

— Tu m'as payé un repas, dit-il. Il y a une dette.

Je me tournai à nouveau vers le bar.

— Ce n'est rien.

Il me fixa d'un regard résolu.

— Je ne dois jamais rien à personne, tu comprends ?

— Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je avec malaise.

— La vraie question c'est qu'est-ce que toi, tu veux ?

Il ouvrit sa veste. À ma grande surprise, une myriade de petits objets y étaient suspendus, cousus au tissu. C'était une drôle de collection : des flacons, des bracelets, un peigne, un petit miroir à main, quelques statuettes d'animaux en porcelaine.

— Un bracelet ? demanda-t-il. Un talisman pour te prémunir contre les démarcheurs ? Peut-être un philtre d'appréciation ?

— Un philtre d'*appréciation* ?

— Oui. C'est bien mieux qu'un philtre d'amour. Les philtres d'amour sont des désastres en sursis. Les philtres d'appréciation sont sereins, détendus. Je recommande, vraiment. Peut-être que tu pourrais l'utiliser sur le mec que tu attends.

Je souris.

— Non, merci.

— Peut-être une petite statuette de chat ? Elle permet de parler aux chats.

— Ça me permettra de comprendre les chats ?

— Non, ce n'est pas ce que j'ai dit, répondit-il en secouant la tête. Ça te permet juste de parler aux chats.

— Et ils comprendront ce que je dirai ? demandai-je en souriant.

Il haussa les épaules, comme s'il ne s'était jamais posé la question.

— C'est possible.

— Merci, Alvin, mais non. Ça ira.

— Je t'en prie, prends quelque chose.

Ses yeux injectés de sang s'écarquillèrent.

— Comme je te le disais, je paie toujours mes dettes.

— D'accord, très bien ! Donne-moi…

Je regardai la veste ouverte à la recherche de l'objet qui avait l'air le moins cher.

— La petite bouteille.

— La potion d'invisibilité ?

— Euh, oui, d'accord. Ça a l'air parfait.

— Génial !

Il sourit et me la donna.

— Tu as fait le bon choix.

— Alors ça me rendra invisible ? demandai-je en regardant le petit flacon dans ma main. Ce gamin était la personne la plus distrayante que j'aie rencontrée depuis mon arrivée, même si j'étais un peu inquiète pour son état mental. Je l'avais diagnostiqué avec une psychose induite par l'usage de drogues.

— Ça…

Il sembla perdu un instant avant de cligner des yeux.

— Genre, une fois que tu l'auras bue, les gens ne te verront pas. Pendant quelque temps.

— D'accord.

Je fourrai le flacon dans mon sac à main.

— Et voilà. La dette est payée.

La lumière vacilla et l'espace d'un instant ses iris jetèrent des flammes orange.

Pas humain, me chuchota une petite voix.

Et puis l'étrange lueur disparut, aussi vite qu'elle était arrivée. Assis devant moi se trouvait le même adolescent drogué que quand j'étais arrivée.

Putain putain putain. Je perds les pédales.

— Eh bien, merci pour le repas, Cassandra.

Il fit un geste flou de la main.

— À demain !

Il glissa de son tabouret tandis que je digérais sa dernière phrase.

— Eh, qu'est-ce que… eh !

Je voulus le rattraper avant qu'il monte les escaliers mais il avait disparu. Je jetai un regard à Leroy.

— Comment est-ce qu'il connaît mon nom ?

Leroy haussa les épaules et me versa une bonne dose de claret. Je fronçai les sourcils et en pris une gorgée. Il me restait encore presque tout mon verre mais je commençais à me dire que mon informateur douteux m'avait posé un lapin.

— Tu es venue.

Sa voix profonde fit se dresser les cheveux sur ma nuque et un frisson d'anticipation me parcourut.

Je fis tourner mon tabouret pour lui faire face mais je le fis avec un peu trop d'enthousiasme et sous-estimai la force de ma poussée. Je me

retrouvai à faire un cercle complet et revins à mon point de départ, comme une pauvre idiote. En rougissant, je fis tourner mon siège plus lentement la seconde fois, mais Roan était déjà assis à côté de moi. Comment avait-il fait pour bouger aussi vite ?

Il portait un tee-shirt ambre qui moulait son corps musclé et je dus lutter pour ne pas tendre la main et le toucher. Ses yeux verts glissèrent sur mon corps dont il détailla chaque courbe comme pour le faire sien de son regard. L'espace d'une seconde, il tendit la main vers ma taille, comme dans une transe, avant de la retirer. Il serra le poing et ses articulations blanchirent. Il leva les yeux et les laissa s'attarder sur mes lèvres avant de croiser mon regard. Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

Visiblement, je savais attraper les mouches avec du miel. Mais bon, si mon intention avait été de le désarçonner, pourquoi est-ce que c'était moi qui ne savais plus parler ? Je n'étais pas franchement en train de lui tirer les vers du nez.

Il sembla reprendre sa contenance d'un coup et eut un sourire ironique.

— Tu veux faire un autre tour de manège ? Ne t'arrête pas à cause de moi.

Je grimaçai, incapable de trouver quoi répondre à cela.

Son regard se porta sur mon verre et il s'en empara. Il inspira, les yeux fermés, avant de prendre une gorgée qu'il fit rouler sur sa langue en poussant un petit gémissement. Il avait tellement l'air de prendre son pied que j'avais limite l'impression d'assister à quelque chose de privé.

— Je t'en prie, sers-toi, dis-je. Je ne m'étais pas rendu compte que nous nous connaissions suffisamment pour partager notre vin, mais je ne suis pas du genre à me battre pour un verre.

Il reposa le verre et me fixa durement.

— Tu veux continuer à parler ou bien tu veux en savoir plus sur le tueur ?

— Tu penses que je crois vraiment que tu as des infos exclusives ?

— Tu sais que c'est le cas.

— Prouve-le, dis-je.

Il inclina la tête avec un sourire fourbe.

— Tu essaies de comprendre ces drôles de marques sur le corps. Les lignes bizarres qui ressemblent à une écriture. Tu ne reconnais pas le langage et pourtant il te semble étrangement familier.

Mon sang se figea.

— Comment tu sais ça ? Nous n'avons pas partagé cette information avec le public.

— Si tu veux le savoir, il va falloir me suivre.

*

À l'extérieur, le ciel était devenu d'un violet profond, de la couleur d'un hématome. Roan avançait à pas rapides dans la ruelle étroite. J'avais une vue parfaite sur son dos puissant et son beau pantalon en velours, couleur chêne. Mais il fallait que je coure à moitié pour rester à sa hauteur, et je n'étais pas très douée pour courir en talons. Nous ne faisions jamais ça lors des entraînements du FBI.

— Ralentis ! dis-je. Je ne suis pas aussi grande que toi. Je ne peux pas marcher aussi vite.

— Alors cours. Je n'ai pas le temps pour la faiblesse.

— Tu as mieux à faire de ta soirée ?

— J'ai des douzaines d'idées en tête.

Sa voix était basse et fluide.

— Ta mollesse nous a déjà coûté un temps précieux.

— Mollesse… attends ! Dis-moi comment tu sais pour les marques.

Je l'attrapai par le bras. Il fit volte-face dès que mes doigts le touchèrent. L'espace d'un instant, ses yeux prirent une couleur d'un or profond, la couleur du soleil en fin d'après-midi. Il avait une odeur de chêne et de musc, et j'avais cette impression bizarre de sentir la vie qui pulsait dans son corps. Mais il y avait quelque chose de dangereux chez lui également. Cet homme pouvait inspirer une frénésie violente et extatique, un abandon purement animal – un dieu bestial. Comment est-ce que je pouvais ressentir tout ça rien qu'en touchant son bras ?

Toucher sa peau nue me grisait et je resserrai ma prise. Sa peau me promettait la libération dont je me languissais.

Il s'arracha à ma prise.

— Arrête de me distraire.

Il y avait du venin dans sa voix.

— Je sais à quoi tu joues et je ne te donnerai pas d'autre avertissement.

Des ombres glissèrent dans son regard.

— Je te montrerai plutôt que de parler. C'est comme ça que ça marche.

Je me détestais pour cela et je fis un pas en arrière. J'essayai de garder une voix ferme.

— Alors marche moins vite.

— Très bien.

Il se tourna et recommença à avancer nettement plus lentement, et je me mis à marcher à côté de lui. Même sans le toucher, je sentais une drôle d'énergie vibrer en lui. Il semblait… puissant.

Au bout d'une rue étroite, nous parvînmes à une grande artère. L'intersection était bouchée par la circulation – surtout des bus rouges et des taxis noirs. Des bâtiments en pierre sombre, certains présentant des colonnes nous entouraient. Un regard au panneau m'informa que nous étions dans Cheapside. Ça avait sûrement été un quartier mal famé quelques siècles auparavant.

Nous traversâmes le carrefour en silence et j'essayai de ne pas penser à la drôle de décharge que j'avais ressentie en touchant Roan. Je devais perdre la boule, non ? Les gens ne ressentent pas des trucs comme une *extase violente* et un *abandon sauvage* juste en touchant le bras de quelqu'un.

Mes poings se crispèrent alors que nous avancions. Je n'aurais pas dû être seule avec lui. Mais avec la mort de Gemma, il était ma seule piste. Et de toute façon, il y avait des tas de gens autour de nous. Je n'allais pas le suivre dans un entrepôt vide ou un truc idiot comme ça.

Sois courtoise et sois prête à tuer n'importe qui.

Ou dans ce cas, sois préparée à fuir n'importe qui.

Nous traversâmes une rue étroite nommée Wallbrook qui était blottie entre des bâtiments classiques imposants. Je marquai une pause et croisai les bras.

— Je crois que là, il va falloir que tu me dises où est-ce qu'on va. Et pourquoi tu ne pouvais pas simplement me donner les informations dont j'ai besoin chez Leroy.

Il fit volte-face vers moi et étrécit les yeux.

— Tu es si déterminée à te mentir à toi-même que seule une vraie expérience pourra te faire sortir de ta bulle. Il faut que tu voies par toi-même.

Mon ventre se serra. J'avais vu suffisamment de trucs chelous ces derniers jours.

— Je te préviens, si tu espères m'emmener quelque part où tu pourras m'assassiner…

Je cherchai une menace crédible. Aucune ne me vint.

— Je ne te suivrai pas.

Alors là, bien dit, Cassandra. Il est probablement terrorisé maintenant.

— Si j'avais voulu te tuer, tu serais déjà morte. Tu es sûrement capable de le sentir.

Ce n'était pas faux.

— Tu as dit que le tueur n'était pas humain. C'est un animal ?

Il haussa un sourcil comme si j'étais complètement folle.

— Un…

Je me sentis ridicule de dire ça à voix haute.

— Un monstre ?

— Et qu'est-ce que tu entends par là ? Est-ce que tous tes tueurs en série ne sont pas des monstres d'une façon ou d'une autre ?

Il se remit à avancer et je le suivis.

Alors qu'il marchait, une drôle de sensation commença à monter dans mon corps comme si elle venait du sol, une euphorie si puissante qu'elle me donnait le tournis. Mon cœur battait à toute allure. Au-dessus de nous, les étoiles flambaient dans le ciel qui s'assombrissait, et une odeur de chèvrefeuille flottait dans le vent humide. Sans y réfléchir, je tendis la main vers Roan et entrelaçai mes doigts avec les siens. Je fermai les yeux et écoutai le bruissement discret d'une rivière tandis que nous marchions. Comme s'il naissait dans mon crâne, un chant mélodieux résonna dans mon esprit – et puis des cris. Des cris humains, pleins de douleur et de terreur. Mais au lieu de me faire peur, ce son me rendait ivre…

Roan m'arracha sa main et le mouvement brusque me tira de ma rêverie. Tout son corps était tendu.

— Tu n'as pas besoin de me toucher.

Désorientée, je regardai autour de nous. Nous étions arrivés au bout de la rue et les chants et les cris s'estompaient dans mon esprit. La scène devant moi reprit sa teinte grise crépusculaire et l'odeur de chèvrefeuille disparut.

— C'était quoi, ça, bordel ? soufflai-je. Je perds la raison.

— Tu ne perds pas la raison. La Cité de Londres coule dans ton sang. Le royaume d'ombres est dans tes os et maintenant que te voilà rentrée chez toi, l'ancienne cité a déclenché ta magie. Tu commences à admettre ce que tu sais déjà. Il existe un autre monde connecté à celui-ci, un monde miroir de rêves et de cauchemars, et des hommes qui étaient autrefois vénérés comme des dieux.

Mes jambes tremblaient et le monde semblait instable sous mes pieds.

— Qu'est-ce que c'est ? De quoi est-ce qu'on parle *exactement* ?

Je perdais clairement la raison mais ça m'avait paru si réel. Et j'avais envie de ressentir cette euphorie à nouveau. Et puis j'avais la sensation que cet homme en savait bien plus sur le tueur que moi.

— Je t'en montrerai davantage, dit-il. Mais d'abord, il faut que tu me promettes que tu feras quelque chose pour moi en échange.

— Quoi ?

— Tu m'emmèneras dans la crypte de la police, là où ils gardent les

organes des femmes mortes.

Il me fallut quelques secondes pour assimiler ses propos.

— Tu veux que je t'emmène à la morgue ?

— Morgue, répéta-t-il comme s'il apprenait un nouveau mot. Oui. Tu peux rentrer dans la morgue. Il faudra que tu me laisses entrer.

— Oublie.

Je ne pouvais même pas imaginer tous les problèmes que ça me causerait si je faisais ça.

— Pourquoi est-ce que tu veux y entrer ? C'est un peu louche, franchement.

Mon estomac se révolta. Les tueurs en série voulaient souvent revivre leurs crimes en voyant le corps de leurs victimes.

Son regard était franchement glacial, empli d'une colère froide.

— Si tu ne peux pas m'aider, alors ça s'arrête là. Tu ne me reverras pas jusqu'à ce que je puisse faire un autre usage de toi, et cette fois, tu n'auras peut-être pas la possibilité de t'en aller.

Il se tourna pour partir. Ses pas résonnèrent sur les pavés et avec eux, ma piste la plus importante disparaissait. Et quand il avait dit que je ne le reverrais plus, j'étais certaine qu'il disait vrai. Il n'était pas le genre de personne qu'on retrouvait facilement, à moins qu'il le veuille bien.

— Attends ! appelai-je.

Bon, il n'y avait pas moyen que je le fasse rentrer dans la morgue. Mais ça, il n'avait pas besoin de le savoir.

— D'accord, je t'emmènerai à la morgue.

Alors qu'il se tournait vers moi, j'eus la vague impression qu'il avait peut-être été en train de bluffer. Peut-être que je n'étais pas la seule à manipuler l'autre.

— Je suis heureux que tu aies retrouvé le chemin de la raison.

— Alors qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Te montrer.

Il passa devant moi. À nouveau, je le suivis en essayant de ne pas me laisser distancer.

— Il va falloir que tu le voies de tes yeux si je veux percer l'armure de mensonges que tu te racontes à toi-même.

— Voir quoi au juste ?

— Un aperçu du royaume miroir.

Je déglutis.

— Le monde des rêves et des cauchemars.

Il me jeta un regard dur.

— Je ne parle pas par métaphores, j'espère que tu t'en rends compte. C'est un endroit réel.

— D'accord.

Je ne me rendais compte de rien du tout. Je n'avais aucune idée de ce dont nous étions en train de parler ou de ce qu'était le royaume miroir. J'étais déchirée entre le sentiment que j'étais sur le point d'avoir accès à des connaissances secrètes et la certitude que je jouais le jeu d'un dément.

Nous passâmes dans une autre grande artère. Des bâtiments imposants s'alignaient le long de la route et leurs porches étaient décorés par des gravures d'un dieu barbu. Poséidon, probablement, ou un dieu de la rivière. Le paganisme semblait encore en pleine forme dans cette ville.

— C'est la plus vieille partie de la ville, dit-il. Là où les hommes faisaient autrefois des sacrifices aux dieux. Sous nos pieds, des crânes humains et des pièces d'or reposent au fond d'une rivière enterrée.

Je frissonnai en pensant au bruit d'eau et aux cris d'hommes que j'avais entendus dans ma tête. Je n'avais pas parlé de ça. Alors, si c'était une hallucination, comment se faisait-il que Roan était au courant ? Est-ce que c'était une simple coïncidence ?

Alors que nous passions devant une petite flaque, son reflet vacilla et l'espace d'un instant je vis une rue bordée de sorbiers et de beaux bâtiments chryséléphantins couverts de lierre. Je détournai aussitôt le

regard, envahie par l'angoisse. Mes visions se faisaient de plus en plus rapprochées.

Est-ce que j'étais en train de devenir comme mon père ?

Horace, non !

Le cri résonna dans ma mémoire et je frissonnai.

Roan s'était arrêté et me regardait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est juste… j'ai cru voir quelque chose.

— Tu vas bientôt en voir bien davantage. C'est ici que je voulais t'emmener.

Il désigna le sol au pied d'un bâtiment.

Une niche vitrée était insérée dans le mur, barrée par des pics de fer forgé. À l'intérieur, une lumière électrique illuminait une pierre d'aspect ordinaire.

— On est venu voir un caillou ?

Quel était le lien avec les femmes assassinées ? Je ne comprenais pas.

— C'est la Pierre de Londres.

Sa voix était assourdie, presque respectueuse.

— La pierre antique qui se trouve au centre de Londres depuis des milliers d'années.

Je me raclai la gorge. Elle n'avait pas l'air très grande ni franchement digne d'autant d'intérêt.

— Quel est le but de tout ça ?

— Il faut que tu te rapproches. Agenouille-toi devant.

J'étrécis les yeux en le regardant. Est-ce qu'il comptait me faire sauter la cervelle pendant que j'étais agenouillée devant un caillou ? Je parcourus son corps du regard à la recherche du relief d'un pistolet mais je ne vis rien.

— Si je dois m'agenouiller pour regarder une pierre, il faut que tu recules.

— Ça ne me pose pas de problème, répondit-il en s'éloignant. Je n'ai pas envie d'être plus près de toi que je n'y suis obligé.

Lentement, je me laissai glisser à genoux et la température glaciale du trottoir mordit ma peau. Je me sentais idiote, agenouillée par terre en train de regarder un caillou.

— Et maintenant ?

— Regarde.

Et là, le monde vacilla.

Ce n'était pas mes yeux qui me trahissaient. C'était tout mon corps. Au lieu d'une pierre, je contemplais désormais une salle brillante emplie de gens – non, pas vraiment des *gens*. Ils étaient beaux et gracieux, leurs mouvements félins et délicats. Mais ils ne semblaient pas entièrement humains : des hommes immenses avec des cornes ou des griffes, des femmes puissantes avec des ailes translucides qui reflétaient la lumière des bougies, nombre d'entre elles baignées d'une aura colorée. Ils chuchotaient et riaient, des timbales dorées à la main.

Quand je relevai la tête, je vis que les arches au-dessus de nous ressemblaient à des côtes, mais entre elles, il n'y avait pas de plafond, juste les étoiles qui étincelaient dans le ciel nocturne. Une brise tiède au parfum de sorbier et de chèvrefeuille emplissait l'air, et un ruisseau clapotait non loin de là. De la glycine rampait sur les murs et de l'herbe douce ainsi que des fleurs sauvages poussaient sous mes pieds nus…

Mais j'étais aussi dans la rue, agenouillée par terre, en train de me repaître de l'énergie émise par la Pierre de Londres. Les deux mondes se chevauchaient.

Me sentant soudain faible, je m'agrippai au métal pour me soutenir et clignai des yeux pour chasser la vision. Lentement, je me redressai sur des jambes tremblantes et contemplai Roan.

— Ce… c'était quoi, ça ? demandai-je dans un souffle. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Il se rapprocha et baissa la voix pour que personne d'autre ne puisse l'entendre.

— Les lettres que tu as vues sur le corps… ce sont des symboles fae. Et là, je viens de te montrer un aperçu de Trinovantum. Le royaume fae.

Je clignai des yeux.

— Euh, quoi ?

— Trinovantum. Le royaume fae. Comme je te l'ai dit. Le tueur que tu cherches n'est pas humain. Il est fae, comme les gens que tu viens de voir.

J'aurais voulu pouvoir dire qu'il m'avait droguée. Que c'était un tour de prestidigitateur, ou peut-être que j'avais besoin d'un traitement antipsychotique très rapidement. Et pourtant…

Et pourtant, ça avait semblé *réel*. J'avais eu l'impression de revenir à un endroit que j'avais toujours connu.

Mes pensées couraient en tous sens, comme des bêtes sauvages qu'il aurait fallu mettre en cage. Je fis ce que je pus pour les bloquer dans mon coffre-fort mental, mais mes genoux étaient faibles.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour comprendre ce qu'il se passe.

La mâchoire de Roan tressaillit.

— Nous n'avons pas de temps. Le tueur va frapper à nouveau. Si tu veux l'arrêter, il faut que tu tiennes ta promesse.

— Quelle promesse ?

Je me serrai dans mes propres bras en essayant d'éclaircir mes pensées.

— La morgue ?

— Il faut que j'y aille. Demain.

Chapitre 10

Ce n'est pas facile de trouver une cohérence à une suite d'événements quand votre vie est en train de s'écrouler autour de vous.

J'étais allongée sur mon lit d'hôtel moelleux, en train de fixer le plafond et d'écouter un vieil album de J. Dilla pour essayer de retrouver une certaine normalité. C'était juste moi, Dilla et du hip-hop qui parlait de donuts. Des trucs normaux, des trucs de ma vie américaine banale.

Et pourtant, certains échos dans la musique ramenaient mon esprit au *royaume miroir* dont parlait Roan.

Je pouvais faire ce que je voulais pour l'ignorer, il semblait que j'avais deux possibilités devant moi. La première, c'était que je perdais la boule, comme mon père avant moi. L'idée que je puisse finir comme lui me terrifiait.

L'autre possibilité, c'était que tout ce que je croyais savoir de la réalité ne valait pas trois clopinettes. Il y avait des mondes alternatifs avec de la magie, des fae et des gens avec des cornes qu'on pouvait voir à travers des pierres. On ne pouvait apparemment pas faire confiance au monde de la raison et des faits.

Je me repassai mentalement les événements de la nuit. Tout ce qui s'était passé après la vision de la Pierre de Londres semblait flou. Je me rappelais m'être éloignée en hâte de Roan, avoir essayé de retrouver mon chemin jusqu'à l'hôtel à pied avant de laisser tomber et de héler un taxi.

Pendant le court trajet, les rues de Londres étaient devenues sombres et menaçantes, les bâtiments gris obstruaient le ciel. De temps en temps, je remarquais un reflet dans une vitre : des hommes cornus et des femmes ailées. Des gens qui n'existaient pas.

De retour à l'hôtel, je m'étais précipitée dans l'ascenseur et j'avais retrouvé ma chambre dans un état second. Je m'étais laissé tomber sur le lit, tremblante comme si j'étais gelée. Des fragments des deux jours passés me revenaient à l'esprit, maintenant sous une lumière nouvelle.

Les deux hommes qui m'avaient agressée la première nuit avaient

une force et une rapidité surhumaine. Les empreintes digitales et l'ADN du tueur, la façon dont il avait brisé des côtes à mains nues…

Sans mentionner Roan. Si on partait du principe que les fae existaient, il collait à cent pour cent à la description.

Mais pourquoi n'arrêtais-je pas de voir des reflets dans les miroirs et les fenêtres ? Pourquoi est-ce que j'avais ces aperçus ?

Et puis il y avait Alvin au bar, avec ces drôles d'yeux orange, en train de me dire *Merci pour le repas, Cassandra. À demain !*

Est-ce qu'il était fae, est-ce qu'il savait que j'exigerais davantage de réponses de lui le lendemain ?

Finalement, les frissons décrurent. Je me levai du lit, les jambes tremblantes d'épuisement. Il me fallut faire appel à toute ma volonté pour me traîner sous la douche. Je me débarrassai de mes talons, retirai ma petite robe noire et mes sous-vêtements en dentelle de la même couleur. Mes muscles étaient endoloris, comme s'ils se rebellaient contre moi.

J'ouvris l'eau et la chair de poule recouvrit ma peau tandis que j'attendais qu'elle chauffe. Une fois que la vapeur emplit la pièce, je me glissai dessous et laissai le flot puissant pleuvoir sur ma peau. Il y avait quelque chose de rassurant dans cette sensation. C'était réel. Lentement, je sentis que je me calmais.

Je ne *pensais* pas être en train de devenir folle, mais c'était toujours ce que pensaient les individus délirants. Je n'avais pas d'autres symptômes d'une psychose : pas d'illusions de grandeur, pas de pensées ou de langage incohérents. Il fallait que je parte du principe que ce que je voyais était aussi réel que l'eau chaude sur ma peau.

Je fis mousser mes cheveux avec le shampoing parfumé à la vanille fourni par l'hôtel et je regardai l'eau savonneuse glisser sur ma peau et s'écouler vers le drain. Alors… la magie était réelle. Est-ce que ça changeait vraiment quelque chose ? La réalité s'était transformée autour de moi, mais j'étais toujours *moi* : l'agent spécial Cassandra Liddell. Il fallait toujours que j'aide la police anglaise à attraper un tueur en série. Roan était un indic, et je l'utiliserais autant que possible. Je l'emmènerais à la morgue demain, mais juste pour voir si je pouvais obtenir des informations supplémentaires. Je savais qu'il en savait plus sur le tueur qu'il ne voulait bien le dire. En ce qui me concernait, Roan était la clé.

Penser à nouveau comme une vraie agente spéciale me permit de me sentir plus forte, plus en sécurité. J'éteignis l'eau et sortis de la douche avant de sécher mes cheveux avec une serviette. La buée recouvrait complètement le miroir et je me voyais à peine dedans. Je l'essuyai de la main. Je ressentis aussitôt quelque chose, une sorte de lien avec la surface réfléchissante, comme si mon esprit s'y connectait. La présence du miroir semblait se déverser dans mon esprit comme une eau froide, et en même temps, il m'attirait à lui comme une force gravitationnelle.

Où que je le touche, le reflet vacillait et se pliait avant de disparaître lentement. Je pouvais toujours voir mon propre reflet à travers la buée là où je ne l'avais pas touché.

Je pensai à Roan et à ce monde chatoyant qu'il m'avait montré. Et alors que je pensais à lui, le reflet se transforma et les espaces découverts révélèrent une chambre différente. Cela semblait être une autre chambre de l'Hôtel Andaz, avec une décoration similaire.

Roan faisait les cent pas dans la pièce, lentement, et ne portait rien d'autre qu'un boxer noir. Voir son corps me coupa le souffle : une peau dorée, un torse sculpté, des abdos parfaits et des bras aux muscles saillants. Je sentais la chaleur monter en moi en l'observant. Il y avait une excitation voyeuriste en cet instant : regarder dans la chambre de quelqu'un d'autre, suivre tous ses mouvements. Je n'essayai pas de comprendre pourquoi ou comment c'était possible. Je m'en fichais. La magie était réelle et je l'utilisais pour observer un homme sexy en sous-vêtement. Ça me suffisait.

Et pourtant, il y avait quelque chose dans son apparence qui me perturbait aussi profondément. Il se déplaçait avec une grâce surnaturelle, prédatrice, comme si je l'avais surpris à un moment où il ne se souciait pas de paraître humain.

Il se tourna, dos à moi, et je me retrouvai à fixer l'arrière de son corps. Juste sous ses omoplates, plusieurs symboles sombres marquaient sa peau. J'en reconnus un aussitôt et ma bouche s'assécha. Trois lignes diagonales, croisées au milieu : le même signe que celui qui avait été gravé derrière l'oreille de la dernière victime. Mon cœur se mit à battre fort contre mes côtes.

Sans prévenir, Roan fit volte-face vers moi. Il écarquilla les yeux, serra la mâchoire, et ces drôles de cornes dorées jaillirent de sa tête. Alors que son corps tout entier se raidissait de tension, ses yeux se posèrent sur moi et parcoururent mon corps nu.

Et c'est là que je compris : quoi qu'il se passe, Roan me voyait lui aussi.

Je portai les bras à ma poitrine et l'instant d'après je m'échappai de la salle de bains en laissant une traînée d'empreintes mouillées sur le sol de la chambre.

Chapitre 11

Il était six heures trente du matin et je sortais de ma chambre en étant très silencieuse. Je portais un fin pull noir et une jupe, accessoirisés avec mon sac en bandoulière préféré, gris et matelassé, et une paire de ballerines argentées. Cet après-midi, j'étais censée passer au bureau du FBI de Londres et rencontrer les attachés locaux. Et pourtant, pour je ne savais quelle raison, je n'avais pas envie de leur parler de Roan. Le décrire ne ferait que soulever davantage de questions auxquelles je n'aurais pas envie de répondre. Par exemple, comment étais-je censée expliquer ce que j'avais vu la veille ? Que dire au FBI des théories sur les fae… que je commençais à croire ?

Mon départ matinal n'avait rien à voir avec le fait que j'essayais d'éviter Roan parce qu'il m'avait probablement vue toute nue – j'essayais de l'éviter à cause des marques sur son dos. Roan était passé du statut d'informateur à celui de suspect.

Et puis il m'avait vue toute nue.

Mais le plus important, c'était qu'il collait parfaitement au profil : un jeune homme à la carrure impressionnante et aux pouvoirs surnaturels, fasciné par le crime, et suffisamment sexy pour persuader ces femmes de faire ce qu'il voulait. En soi, ça ne suffisait pas : il y avait des tas d'hommes forts et sexy. Mais les marques sur son dos changeaient la donne.

Je ne pouvais pas ignorer le fait que Roan puisse être le tueur.

Je parcourus le long couloir en retournant ça dans ma tête. Supposons qu'il ait tué ces femmes – pourquoi voulait-il rentrer dans la morgue ? J'avais plusieurs idées. D'abord, il aurait pu vouloir détruire des indices compromettants. Ensuite, il était possible qu'il soit là pour le grand frisson : revoir ses victimes mortes. Les tueurs en série avaient souvent envie de revivre leurs meurtres ; c'était pour cela qu'ils revenaient sur les lieux du crime, et c'était l'une des raisons principales pour lesquelles ils gardaient des trophées. Quelle meilleure manière de revivre votre meurtre que de revoir le corps de votre victime ? Enfin, il n'arrêtait pas d'insister sur le fait que la peur me procurait un plaisir viscéral. Je ne comprenais pas pourquoi il était obsédé par tout ça. À moins qu'il ne projette ses désirs sur moi ?

Un frisson me courut la nuque. Je ne pouvais certainement pas

emmener Roan à la morgue avant d'en savoir plus.

Je m'arrêtai devant les portes en métal lisse de l'ascenseur et appuyai sur le bouton. Je regardai les numéros défiler tandis qu'il se rapprochait.

— Est-ce qu'on va à la crypte ?

La voix profonde de Roan derrière moi me fit violemment sursauter.

— Ça s'appelle une morgue.

Je me retournai pour lui faire face. Il me dominait de sa taille et me fixait comme s'il contrôlait tout ce qui se passait.

— La morgue, alors.

— Non. Pas aujourd'hui.

La colère brilla dans ses yeux et je me rappelai la vision terrifiante de ses cornes.

— Est-ce que tu romps ta promesse ?

Sa voix était emplie d'une colère pure et froide.

J'étais parfaitement consciente du fait que le couloir était désert. Combiné à ce que je l'avais vu faire à ces hommes dans la ruelle, sa taille immense et sa puissance lui donneraient un contrôle total en cet instant. Mon cœur se mit à tambouriner et je cherchais désespérément quelque chose à répondre.

— Non. Il faut juste que je vérifie quelque chose d'abord.

Ses sourcils sombres se rejoignirent.

— Tu ferais vraiment mieux de ne pas rompre ta promesse.

Je déglutis. Est-ce qu'il pensait que les femmes assassinées avaient brisé leur promesse ? Ses yeux semblèrent changer de couleur : ils ne devinrent pas dorés cette fois-ci, mais d'un noir de jais. Une pierre tomba au fond de mon ventre. Le parfum d'une forêt de chênes m'enveloppa. Je voulus m'éloigner de lui mais il plaça ses mains de chaque côté de ma tête, créant une cage autour de moi.

— Tu penses que tu peux m'échapper si facilement ?

Ma bouche devint sèche. Il m'avait prise au piège comme une proie, il me contrôlait totalement.

— Je t'y emmènerai demain.

Il fallait que je gagne du temps.

— J'ai une réunion ce matin. Tu n'y serais pas le bienvenu.

— Tu ne m'y emmèneras pas aujourd'hui ?

— Demain.

Il abaissa lentement une main qui tremblait légèrement et toucha mes côtes, juste sous mon sein droit. Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

— Le tatouage sous tes côtes, murmura-t-il. *Dux Femina Facti*. Quand est-ce que tu l'as fait ?

Mon cœur se mit à battre des records de vitesse. Il m'avait *vraiment* vue la veille. Du bout des doigts, si légèrement que c'en était insupportable, il descendit vers mes hanches.

— *Une femme est l'autrice de cet accomplissement*, dit-il, traduisant la phrase en latin tandis que sa main se posait sur ma hanche. De quel accomplissement s'agit-il ?

— C'est juste une formule féministe, lâchai-je. C'est par rapport à Didon qui a fondé Carthage. À moins que tu veuilles un cours d'Histoire, il est temps que j'aille au travail.

Il y avait une drôle d'intensité dans son regard, comme s'il était fasciné par ses propres mouvements. Ses doigts contournèrent ma hanche, dangereusement proches de mes fesses, et il prit une inspiration tremblante.

Ma respiration accéléra et j'envisageai de lui coller mon genou dans l'entrejambe. Mais quelque chose m'arrêta.

— Tu avais dit que tu ne me toucherais plus, protestai-je.

Il sembla sortir de sa transe d'un coup et recula.

— Je ne devrais pas être surpris par tes promesses brisées, vu ce que tu es.

Sa voix dégoulinait de mépris.

— Je n'arrive pas à savoir si ce sont les Américains que tu détestes, ou les femmes. Ou les deux.

— Aucun. Comme je l'ai dit, tu es une suce-terreur du royaume de l'homme noyé.

Il me transperça de ses yeux verts.

— Ton tatouage a une signification plus forte que celle que tu veux bien reconnaître.

Bingo.

— Ça ne te regarde pas. Et si tu ne me laisses pas tranquille, maintenant, je te le ferai regretter.

Un bluff idiot. Nous savions tous les deux que je n'aurais pas remporté un combat contre lui, même si j'avais réussi à lui donner un coup de genou bien placé. Il eut un rictus ironique.

— Quelle pensée amusante.

Il s'éloigna avec cette grâce alanguie et surnaturelle. Je rentrai dans l'ascenseur en tremblant.

Mes jambes flageolaient. Il fallait que j'aille au commissariat et que je parle à Gabriel. Il fallait que je prévienne quelqu'un pour Roan.

Chapitre 12

Après avoir quitté l'hôtel, je passais une vingtaine de minutes à marcher dans la ville juste pour m'éclaircir l'esprit. Londres, cette métropole ancienne, possédait des noms de rues tout à fait fascinants et j'essayais de me concentrer là-dessus plutôt que de penser à Roan. Les noms reflétaient souvent les fantômes du passé de Londres : London Wall[5], là où s'était autrefois tenue la muraille de la ville. Houndsditch[6], là où j'imaginais que les paysans balançaient les corps des animaux par-dessus le mur pour s'en débarrasser. Wormwood[7], là où la plante vénéneuse avait dû pousser par-dessus la muraille et au milieu des cadavres de chiens juste à l'extérieur de la ville.

Même sans le monde des fae, Londres possédait déjà son propre royaume miroir, là où le passé se reflétait dans le présent. Le spectre du passé, juste sous la surface de la ville.

Mon cerveau fonctionnait à toute allure et j'avais besoin de quelqu'un à qui parler de toutes ces idées. Scarlett croyait en des tas de trucs chelous, mais c'était encore le milieu de la nuit chez elle.

Est-ce que Gabriel penserait que j'avais perdu l'esprit ? Pour je ne savais quelle raison, j'avais l'impression de pouvoir lui faire confiance. J'avais soudain très hâte de tout lui confesser.

Résolue à lui parler, je repartis vers le commissariat. J'ouvris la porte d'entrée mais un flic aux cheveux gris me bloqua le passage.

— Est-ce que je peux voir votre badge visiteur, Madame ?

Agacée, j'ouvris mon sac pour fouiller dedans. Il y avait tout ce qu'on pouvait imaginer là-dedans : du rouge à lèvres, mon porte-clés avec une lampe de poche, de la monnaie, le flacon d'Alvin, mon téléphone, mon portefeuille… mais pas de badge, bien sûr. Quoi ? J'étais pourtant certaine de l'y avoir mis.

Je soupirai.

— Écoutez, Constable, vous me connaissez. J'étais là hier, et la veille aussi. Avec Gabriel. Vous vous souvenez ?

Il haussa un sourcil broussailleux.

— Oui, je m'en rappelle. Vous aviez votre badge avant, pas vrai ?

— Oui, mais aujourd'hui, je l'ai oublié dans ma chambre à l'hôtel. Constable, je vous promets de l'emmener avec moi demain.

— Désolé, Madame. Vous ne pouvez pas entrer sans badge visiteur. Si je fais une entorse aux règles pour une personne, il n'y a plus de règles du tout.

— Mais non.

Mes pouvoirs de persuasion m'avaient abandonnée ce matin. Il se contenta de me fixer. J'aurais parié qu'un mec à poil couvert de sang aurait pu passer, tant qu'il avait le badge qu'il fallait.

— Bon, très bien.

L'hôtel n'était pas loin mais je voulais parler à Gabriel le plus vite possible. Je sortis mon téléphone et composai son numéro.

— Allô ?

— Gabriel, c'est Cassandra. Écoute, j'ai oublié mon badge visiteur et…

— Oh. Ils ne te laisseront pas rentrer sans le badge.

— Oui, dis-je. Est-ce que tu es là ? Tu peux me faire entrer ?

— Je prends le petit déjeuner de l'autre côté de la rue. Ça s'appelle Caffe Nero. Tu veux m'y rejoindre ?

— D'accord.

Je n'aurais pas dit non à un café.

— Je serai là dans quelques minutes.

Je traversai la rue et parvins à me souvenir qu'il fallait regarder à droite d'abord. Alors que je passais devant un kiosque à journaux, un des titres attira mon regard : *Un Immigrant sur Cinq est un Tueur*. Super. Je supposai que Wood n'avait toujours pas de problème à laisser la Cité de Londres penser que les immigrants étaient suspects.

Je montai un escalier en pierre jusqu'à l'entrée d'un café à l'enseigne bleu et noir : Caffe Nero. Gabriel se tenait juste derrière la baie vitrée qui donnait sur Bishopsgate et mangeait un pain au chocolat. Je poussai la porte et le rejoignis.

— Bonjour.

Il avait un peu meilleure apparence que le veille mais pas de beaucoup. Ses yeux étaient cerclés de rouge et sa chemise bleue un peu froissée. Il était toujours beau gosse, cela dit, c'était juste qu'il donnait l'impression qu'il venait de sortir du lit.

— Salut, dis-je.

— Tu es debout de bon matin.

— Oui, j'ai… j'ai des choses à te dire. À propos de l'affaire.

— D'accord.

Il posa sa viennoiserie et attendit.

Par où est-ce que j'étais censée commencer, bon sang ? Je ne pouvais pas juste déballer tout le délire magique sinon je passerais pour une folle à lier. Enfin, peu importe comment je lui exposerai ça, je passerais pour une folle de toute façon.

— Je vais prendre un café d'abord.

Je passai au comptoir qui était si haut que je voyais à peine le barista. Une paire d'yeux sombres me dévisagea derrière un bocal de biscotti.

— Oui, Mademoiselle ?

— Je vais prendre un café filtre et un croissant nature.

En attendant de payer, j'essayai de rassembler mes pensées.

Je pouvais organiser le chaos dans ma tête en trois zones. Les choses que je devrais dire à Gabriel, comme le nouveau suspect qui s'était pointé dans l'enquête. Des choses que je ne devrais probablement pas lui dire mais que je dirais quand même parce que je ne pouvais pas les garder pour moi, et donc que la magie et les *fées* existaient peut-être. Et puis il y avait les choses que je ne devrais vraiment pas lui dire, comme le fait que j'avais eu envie d'embrasser Roan la première fois où je l'avais vu ou le fait qu'il avait vu mes seins à travers un miroir magique.

Je payai mon petit déjeuner et retournai vers Gabriel, à moitié hébétée.

Il me regarda, de l'inquiétude dans ses yeux noisette.

— Est-ce que ça va ?

Il avait l'air de quelqu'un à qui je pouvais faire confiance et si je voulais résoudre cette enquête, il fallait que je crache le morceau. Peut-être que je n'étais pas prête à me pointer au bureau du FBI avec mes théories pour l'instant, parce que je me retrouverais immédiatement en congés forcés. Mais je pensais pouvoir faire confiance à Gabriel.

Ma main tremblait un peu. Je pris une gorgée de café et puis je me lançai. Ce fut un récit chaotique, plein de trous et de retours en arrière. Gabriel, avec toute sa patience d'inspecteur britannique, m'écouta avec juste un peu d'incrédulité dans le regard. Je lui racontai presque tout, sauf pour ce qui concernait ma nudité et les choses que je voyais dans les miroirs. Même en omettant ça, je m'attendais à moitié à ce qu'il me dise que la police britannique n'avait plus besoin de mes services.

Au lieu de ça, une fois que j'eus terminé, il resta assis, perdu dans ses pensées, à contempler le pâle soleil matinal dont les rayons dardaient à travers la vitre. J'avais vidé mon café et j'en aurais déjà voulu un autre.

— Un… tueur en série magique, dit-il enfin.

— Oui.

Je hochai la tête, me sentant idiote.

— Je sais que ça a l'air fou, mais regarde : l'ADN, les empreintes digitales. Le tueur a cassé les côtes de trois femmes à mains nues. Et les marques sur le corps…

— Ce sont des oghams.

— Quoi ?

— Ce sont des lettres oghamiques, un alphabet médiéval. Les lettres sur le corps peuvent être traduites comme *horreur* et *assassine.*

— L'horreur assassine.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— Alors les trois lignes diagonales croisées, ça veut dire…

— Assassine. Oui.

C'était l'une des marques sur le dos de Roan. Je me sentais mal.

— Ça… correspond, dis-je.

— Ça correspond à ton profil d'un tueur en série magique ? demanda Gabriel, le visage parfaitement sérieux.

Je haussai les épaules.

— Oui. Ça correspond aussi à un meurtre rituel accompli par un humain.

— Tout ce qui concerne la magie, les fae, les gens avec des ailes et des cornes… Tu n'en dis pas un mot une fois que nous sommes à l'intérieur du commissariat. Tu peux leur dire que nous sommes à la recherche d'un suspect, qu'il a été vu sur les lieux du crime et qu'il a des marques sur le corps qui correspondent à celles de la victime, mais rien sur la magie.

— Je sais. Et je ne comptais pas en parler au FBI tout à l'heure non plus.

Je le regardai fixement.

— Tu me crois ?

— Tu as l'air surprise.

— Bien sûr que je suis surprise.

Je tapotai des doigts sur la table.

— Je te parle de *magie*. J'ai l'air démente.

— J'ai… j'ai vu des choses, dit Gabriel. Je ne sais pas pour les fae. Mais je pense que les esprits sont réels.

— Les esprits, répétai-je.

Je ne savais pas pourquoi je disais ça d'une voix qui sous-entendait qu'il était dingue. Je venais juste de lui parler de *fées*.

— J'ai vu des choses ces dernières années. Des choses qui m'ont poussé à faire des recherches. Des choses qui…

Il secoua la tête et fixa la table, comme dans un état second.

— Est-ce que tu sais ce qu'est un dibbouk ?

Je secouai la tête.

— D'après la mythologie juive, le dibbouk est un esprit qui possède les gens. Un esprit *maléfique*. Bien sûr, tout ça c'est censé être des légendes, mais…

Il haussa les épaules.

— On ne peut pas tout expliquer. Peut-être que les esprits et les démons hantent ce monde.

Je déglutis avec difficulté, la gorge sèche.

— J'ai vu des cornes sur Roan.

Putain de merde. Qu'était-il… un fae, ou un démon ? Je serrai ma tasse de café plus fort pour empêcher mes mains de trembler. Nous restâmes silencieux, l'air entre nous chargé de tension.

— Et maintenant ? finis-je par demander.

— Eh bien, magique ou non, tu m'en as assez dit sur Roan pour en faire un suspect valide, dit Gabriel. D'après la comptine de notre tueur, il compte frapper à nouveau ce soir. Il faut que nous trouvions Roan dès que possible. S'il est le tueur, il faut que nous l'arrêtions avant qu'une autre femme innocente ne meure.

— Il est à l'Hôtel Andaz. Mais je pense que s'il n'a pas envie qu'on le trouve, on va avoir beaucoup de mal à lui mettre le grappin dessus.

*

Personne à l'Hôtel Andaz n'avait enregistré un client du nom de Roan Taranis. Nous demandâmes à voir les vidéos des caméras de surveillance et on nous dit qu'il faudrait attendre le responsable de la sécurité qui n'était pas là ce matin. Nous retournâmes au commissariat avec l'intention de revenir plus tard.

Et c'est là que les choses devinrent *vraiment* bizarres.

Dès que nous entrâmes dans la salle de la brigade, trois paires d'yeux se fixèrent sur moi. L'inspecteur en chef Wood se tenait derrière mon bureau avec deux constables que je ne reconnus pas. Les

autres inspecteurs étaient tous debout aussi, dans une posture rigide. Mes affaires étaient étalées partout, comme si quelqu'un les avait fouillées. Il y avait quelque chose qui clochait.

— Agent Liddell, dit Wood. Il va falloir que vous me suiviez.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je d'une voix que j'espérais la plus ferme possible.

Wood me fixa, son corps massif tendu par la rage.

— Je pense que vous le savez déjà.

Gabriel leva une main.

— Monsieur. L'agent Liddell a de nouvelles informations qui…

— Quoi que vous ait dit l'agent, c'est un mensonge, dit Wood. Je ne sais pas quel est son but, mais plus tôt ce matin, elle est rentrée dans la morgue et y a pris… des preuves.

Sa lèvre se retroussa de dégoût.

Quelque chose clochait *vraiment*.

— Quoi ?

Mes genoux faiblirent.

— Ce doit être une erreur.

— Monsieur, dit Gabriel. Peu importe ce qui s'est passé, je peux vous garantir que…

— Le pouvez-vous ? demanda Wood.

Il jeta un coup d'œil aux constables.

— Amenez-la par ici.

Les deux constables avancèrent vers moi. Je me tendis et pensai à fuir, mais l'un d'eux attrapa mon bras. Ses doigts se refermèrent autour de ma chair comme un étau et je n'aurais pas pu me débarrasser de sa prise même si j'avais essayé. Il me tira jusqu'à Wood qui désigna le bureau de Gabriel. Un des constables m'y tira.

— Asseyez-vous.

La voix de Wood était froide. Je m'assis sur la chaise sans que l'inspecteur me lâche.

— Vous commettez une grave erreur.

Ma voix tremblait.

— Malmener un Agent Fédéral des États-Unis ? Est-ce que vous avez la moindre idée…

— Je doute que le Bureau aura quoi que ce soit à y redire une fois que je leur aurai montré ceci.

Wood sortit quelque chose de sa poche – une clé USB – et l'inséra dans l'ordinateur de Gabriel. Le dossier USB s'ouvrit à l'écran et Wood se pencha pour cliquer dessus. Il ne contenait qu'un fichier vidéo. Wood double-cliqua dessus.

Je fixai l'écran tandis que l'incrédulité et l'horreur m'envahissaient.

C'était la vidéo de la caméra de surveillance de la morgue. La salle était vide. Et puis, une femme franchit la porte.

Cette femme, c'était moi.

La Cassandra à l'écran avança jusqu'à l'un des containers en métal et examina les étiquettes. J'étais incapable de détacher mes yeux de l'image. Ce n'était pas juste qu'elle me ressemblait – les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, la même silhouette menue – mais elle avait aussi la même posture, et la façon dont ses yeux bougeaient tandis qu'elle lisait les étiquettes, ses expressions faciales : toutes ses attitudes étaient identiques aux miennes. Elle se figea en se mordant la lèvre – une autre habitude que j'avais – et ouvrit un des containers.

Plusieurs bocaux se trouvaient à l'intérieur. Elle en prit un et l'examina de près.

L'adrénaline courait dans mes veines. Qu'est-ce qui se passait, bon sang ?

Wood désigna l'écran.

— C'est la rate de Catherine. Elle avait été laissée à côté du corps sur la scène de crime.

Mon doppelgänger hocha la tête – encore une fois, un geste que je

faisais souvent quand j'étais seule. Elle se détourna en tenant toujours le bocal et quitta la pièce.

— L'inspecteur de garde à l'entrée a déclaré l'avoir vue partir avec le bocal à la main, nous informa Wood.

Je me rappelai soudain le regard bizarre qu'il m'avait jeté quand j'étais entrée avec Gabriel.

Celui-ci intervint :

— Monsieur, elle était avec moi au cours de la dernière heure…

— Regardez l'heure de la vidéo, inspecteur, aboya Wood.

Je regardai au coin de l'écran. Six heures cinquante-deux. Combien de temps durait la vidéo ? Cinq minutes. Ça voulait dire qu'elle commençait à six heures quarante-sept. À ce moment-là, j'étais encore en train de marcher vers le commissariat. Il y avait une heure de cela, je me baladais dans la ville en m'extasiant devant les drôles de noms de rues.

Et puis je me rappelai ce que l'inspecteur m'avait dit quand j'étais arrivée tout à l'heure.

Vous aviez votre badge avant, pas vrai ?

Non, pas aujourd'hui, mais la Cassandra à l'écran avait son badge épinglé à son corsage.

— Ce… ce n'était pas moi, murmurai-je.

— Nous pensons que cette *femme* a interféré avec l'enquête depuis le moment où elle est arrivée ici, dit Wood à Gabriel. Ce n'est pas le premier élément qu'elle a pris. Nous pensons qu'elle s'est aussi emparée du cœur sur la dernière scène de crime et s'en est servi ensuite pour nous envoyer ce paquet avec le message.

Gabriel me contempla, l'horreur gravée sur son visage.

— Ce n'est pas vrai.

Mon cœur semblait vouloir s'enfuir de ma poitrine. Peut-être que j'avais vraiment perdu la raison.

— Je n'ai jamais…

— Nous ne savons pas encore pourquoi, dit Wood. Je doute que le Bureau était au courant de ses agissements. Nous faisons des recherches. L'étendue des dommages causés à l'enquête n'a pas encore été établie. Mais à l'évidence, nous étions sur une fausse piste. Il est peu probable que le tueur frappe à nouveau ce soir.

— Mais si, dis-je, continuant à m'accrocher à ma théorie. Il faut que vous mettiez les lieux associés à Jack l'Éventreur sous surveillance. C'est une terrible erreur, je suis sûre que…

— Emmenez-la, m'interrompit Wood.

Avec une panique grandissante, je vis mon futur défiler devant moi. La police britannique, pensant que c'était moi qui avais envoyé le message, ignorerait l'avertissement du tueur. On m'accuserait de cela également et on me détiendrait pour obstruction à une enquête. Mais ce qui était vraiment abominable – en partant du principe que le message était une vraie menace – c'était qu'une autre femme innocente allait mourir. Il fallait que j'empêche cela.

Mais comment les forcer à m'écouter ? Même *moi*, j'étais à moitié convaincue que c'était moi sur la vidéo. Pourquoi est-ce qu'ils m'auraient cru ?

Si je ne faisais rien, ils m'arrêteraient et je ne serais pas capable d'arrêter le tueur. Je commençais à me dire que je ne serais pas capable d'aller à mon rendez-vous au bureau détaché du FBI aujourd'hui.

Mais qu'est-ce que j'étais censée faire ? J'étais complètement impuissante. J'étais désarmée, entourée de policiers hostiles en plein milieu d'un commissariat, maintenue par un homme qui faisait deux fois mon poids. C'était sans espoir.

— Bon, d'accord, dis-je depuis ma chaise. Je peux tout expliquer. C'est vraiment idiot. J'ai la rate ici même.

J'ouvris le tiroir du haut du bureau de Gabriel et là, comme il me l'avait dit, se trouvait un Taser jaune.

En priant pour qu'il soit chargé, je le sortis vivement, et passai mon doigt sur la gâchette. Je vis leurs yeux s'écarquiller tandis que je tournai sur ma chaise et pointai le Taser sur l'inspecteur qui me maintenait. J'appuyai sur la gâchette et je vis deux arcs électriques plonger dans son torse. Ses doigts se relâchèrent quand le courant le frappa. J'étais déjà sur mes pieds, le genou plié vers l'avant, et je

plongeai entre les jambes de l'autre homme. Un gémissement aigu lui échappa alors qu'il s'écroulait en avant.

Le temps ralentit à une allure d'escargot et mes sens se firent plus vifs. Je sentais la peur autour de moi : la peur des policiers pour leur ami, et leur peur pour eux-mêmes. Elle vibrait en moi comme un narcotique puissant. Une vague d'énergie et de pouvoir qui pulsait dans mon corps.

Tu te nourris de la peur.

Je frappai le bureau de ma paume et me propulsai au-dessus. J'atterris par terre, les genoux pliés. Derrière moi, les gens criaient des ordres. La voix de Wood, plus forte que les autres, appelait des renforts. Je me précipitai vers la sortie de la salle de brigade. J'étais forte et rapide, nourrie par la peur.

La sortie du commissariat était à un escalier de là. Je dévalai les marches en sentant l'air courir sur ma peau. Je descendis les marches quatre à quatre en utilisant la rambarde pour garder l'équilibre. Je passai le tournant du palier à toute vitesse et faillis heurter de plein fouet un flic armé d'une matraque.

Il la leva et mon poing droit s'enfonça dans son visage. De la main gauche, je tordis le poignet qui tenait la matraque. Il hurla de douleur et la lâcha. Cette confrontation m'avait à peine ralentie et je continuai à dévaler les escaliers, désormais armée d'une matraque.

Quatre constables se tenaient à la réception, et ils avaient tous des pistolets. Des AFO8 envoyés pour m'empêcher de quitter le bâtiment.

— Stop ! cria l'un d'entre eux.

Un mur de peur me frappa. Ils n'aimaient pas devoir sortir leurs flingues, et la panique emplissait la pièce. Je pouvais la *sentir*. Leurs cœurs qui tambourinaient. Leurs souffles courts. La sueur qui coulait sur leur front. La puissance qui brûlait en moi.

Je fis une embardée sur le côté vers un des couloirs tandis qu'ils me hurlaient de m'arrêter. J'entendis une détonation derrière moi et vis le plâtre exploser à ma droite. Un des constables m'avait tiré dessus.

Et c'était le signal qu'ils attendaient pour tous se mettre à tirer.

Mon monde s'étrécit pour devenir un long tunnel noir, un corridor infini devant moi, et un peloton d'exécution derrière. J'avais

l'impression de courir dans un brouillard, et les coups de feu me parvenaient comme assourdis. Mon cœur tambourinait à mes oreilles, plus fort que les flingues.

Je plongeai à gauche à travers une porte ouverte et une pluie de balles me manqua de quelques centimètres. Hors d'haleine, je refermai les portes. Je cherchai avec frénésie un moyen de les fermer à clé, mais il n'y avait rien. J'entendais déjà les pas de mes poursuivants qui se rapprochaient, leurs cris et leurs ordres plus forts de seconde en seconde. Je coinçai la matraque que je tenais entre les deux poignets pour les bloquer. Les portes s'ébranlèrent tandis que quelqu'un essayait de les ouvrir sans succès.

Je regardai autour de moi.

C'était une salle d'interrogatoire. Pas de fenêtres, pas d'échappatoire. J'étais piégée.

5 Le Mur de Londres.

6 Le fossé des chiens.

7 Armoise.

8 Authorized Firearms Officers : seuls membres de la police britannique portant quotidiennement une arme de poing ou d'épaule.

Chapitre 13

Je m'immobilisai dans la salle d'interrogatoire exiguë aux murs sombres. Une table en métal se tenait au centre, avec trois chaises autour : une pour le suspect et deux pour les interrogateurs.

Un grand miroir sans tain reflétait mon visage affolé, pâle dans la lumière blanche sans concession.

Les portes tremblèrent mais la matraque resta coincée entre les deux poignées. La panique me coupait le souffle.

Un bruit violent résonna alors que l'un des hommes tambourinait contre la porte, probablement avec son pied.

Combien de temps j'avais avant qu'ils ne parviennent à l'ouvrir ? Une minute ? Deux ?

J'étais sûre d'une chose. J'étais bien plus mal maintenant qu'avant d'attaquer les policiers. Qu'est-ce que j'avais fait, bon sang ?

Je déglutis. Ils pouvaient se mettre à tirer à travers n'importe quand. L'esprit embrumé par la peur, j'essayai de renverser la table pour créer une barricade mais elle était soudée au sol. Les chaises étaient en plastique et bois super léger : elles ne pouvaient servir à rien d'autre qu'à s'asseoir.

Un autre coup contre la porte fit courir l'adrénaline dans mon sang. La matraque bougea. Encore quelques coups et elle se délogerait.

La certitude m'envahit lentement. C'était la fin. Il n'y avait nulle part où courir et le temps n'était pas mon allié. Je ne faisais probablement qu'empirer les choses. Il valait mieux me rendre maintenant, avant qu'ils ne parviennent à enfoncer la porte et me descendent.

Je marchai jusqu'à la porte et levai la main pour retirer la matraque, mais j'hésitai.

La potion d'invisibilité.

Hier, ça n'avait semblé qu'une transaction inepte : une bouteille d'eau sale achetée à un jeune escroc. Mais c'était avant que je voie les fae. J'étais une autre Cassandra alors. Réaliste, pragmatique, qui ne

croyait qu'aux faits établis.

Mais… et si cette potion était réelle ? Elle était toujours fourrée dans mon petit sac à main. Je l'ouvris et farfouillai dans les vieux tickets de caisse et la monnaie jusqu'à ce que je trouve le petit flacon. Je le débouchai, le portai à ma bouche et en bus la moitié d'un coup. Je grimaçai et faillis recracher ce que j'avais dans la bouche. Ça avait l'odeur d'un caveau et un goût d'armoise amère et de champignons fétides. La texture huileuse empoissa ma langue. Je m'étranglai et respirai par le nez.

Je n'étais pas invisible. Je voyais toujours mes mains. Je me sentais juste malade.

Est-ce que je viens de m'empoisonner ?

Peut-être que ça avait marché. Après tout, Alvin avait dit que les gens ne seraient pas capables de me voir. Il n'avait pas dit que moi je ne pourrais pas me voir. Je rebouchai le flacon et le rangeai dans mon sac à main.

Le troisième coup contre la porte me fit sursauter et la matraque tomba au sol avec fracas. La seconde d'après, la porte s'ouvrit et quatre pistolets furent pointés sur moi. Et il n'y avait pas à douter que les hommes qui les tenaient me voyaient.

— Les mains sur la tête ! aboya l'un d'eux. Maintenant !

Lentement, je levai les mains.

— Contre le mur ! Allez !

Je marchai à reculons vers le mur sans détacher mes yeux des hommes.

— Tourne-toi vers le mur !

Des vagues de peur émanaient d'eux et me remplissaient d'énergie. Mais je n'avais nulle part où aller.

Je me retournai et mon reflet me fit face dans le miroir sans tain, pâle et résigné. Derrière moi, je voyais les hommes se rapprocher.

Mais alors qu'ils s'avançaient, je me sentis former un genre de lien avec le miroir, comme s'il m'attirait de façon magnétique. Le reflet vacilla, me tirant vers lui. Quelque chose en moi voulait avancer vers

ce miroir, le sentir onduler contre ma peau.

Le cœur battant, je m'avançai de quelques centimètres et observai le reflet changer. Je voyais toujours la pièce dans laquelle je me trouvais, mais je voyais aussi un autre endroit. On aurait dit des toilettes : une ligne de cabinets vides et un sol carrelé beige. Ça ressemblait à une échappatoire.

Quelqu'un m'attrapa par-derrière et me poussa contre le miroir ondulant. Je ne le sentis jamais heurter mon visage. Au lieu de cela, j'eus l'impression qu'on m'avait plongé la tête dans un seau d'eau glacé. Le froid s'étendit vers mon cou, ma poitrine et mes jambes en une cascade grisante. Malgré le froid, j'avais l'impression de ne faire qu'une avec le miroir, comme s'il avait toujours fait partie de moi. Les mains du policier semblèrent partir en arrière et le miroir m'avala dans un flot de magie épaisse et froide. Étourdie, je m'effondrai au sol. Je fermai les yeux avant de les rouvrir avec hésitation.

Je ne savais comment mais le miroir m'avait avalé dans son reflet et déposé dans des toilettes publiques.

Comment m'étais-je retrouvée là ? J'étais allongée sur le sol carrelé. Je me relevai et regardai derrière moi, de là où j'étais censément venue. Un grand miroir reflétait les cabinets de toilette.

Une porte en bois s'ouvrit et une policière en uniforme apparut sur le seuil. Elle cligna des yeux de surprise avant de glapir.

— Elle est là !

Mince ! Je regardai autour de moi. Il y avait une petite fenêtre au fond de la pièce. Est-ce que je pouvais l'ouvrir et m'échapper ? Ou valait-il mieux que je fonce contre la femme ?

Je la regardai et… elle avait disparu mais la porte était entrouverte, comme pour me laisser partir.

Peut-être que c'était l'occasion pour moi de sortir d'ici. Je me précipitai vers la porte quand j'entendis des bruits de pas dans le couloir à l'extérieur.

— Où ça ? résonna une voix masculine.

— Elle était juste là ! Je vous assure ! cria la femme.

Sa voix semblait venir de juste à côté de moi mais je ne la voyais

pas. Où était-elle ?

Quelque chose m'effleura. Je fis volte-face mais ne vis rien. La porte d'un des boxes bougea d'un coup, comme poussée par une force invisible.

— Bon sang ! résonna la voix de l'homme. Elle n'est pas là !

Je compris d'un coup. Satané Alvin et sa potion d'invisibilité. Elle s'était mise à fonctionner trois minutes trop tard. Et ce n'était pas juste *moi* qui leur étais invisible. Ça marchait dans l'autre sens aussi. Je ne voyais personne !

Quelque chose me percuta et je trébuchai en arrière.

— Putain.

La voix résonna dans le vide.

J'avais le petit avantage d'être au courant pour la potion, mais si suffisamment de monde me touchait, ils allaient finir par comprendre ce qu'il se passait. Lentement, je commençai à me faufiler vers la porte en écoutant leurs voix désincarnées. La fenêtre s'ouvrit avec un grincement sonore.

— Elle n'est pas partie par-là ! dit la femme. Je l'aurais vue.

— Dorothy, tu es sûre de ne pas l'avoir imaginée ? demanda une voix à ma droite. Tu te rappelles l'année dernière pour la Saint-Valentin…

— Pour l'amour de Dieu, Alan, ça n'a rien à voir ! Je suis complètement sobre, là.

J'effleurai quelqu'un et je l'entendis pousser un hoquet.

— C'était quoi, ça ?

Je filai vers la porte et essayai de passer à travers. Au lieu de ça, je percutai une masse invisible.

— Argh ! glapit la femme. Qu'est-ce qui se passe ?

Je la poussai frénétiquement hors de mon chemin et la fis tomber par terre. Je me précipitai dans le couloir.

Un mètre plus tard, je heurtai quelqu'un de plein front et ma vision

s’assombrit.

— Ouf, gémit quelqu’un. C’était quoi ça, bon Dieu ?

Ça commençait à être la situation la plus absurde dans laquelle je m’étais jamais trouvée. Je reculai lentement contre le mur et avançai vers les escaliers. Le dos au mur, je descendis lentement. Je n’effleurai que deux personnes de plus et mis accidentellement une main au cul à quelqu’un.

Enfin, je fus de retour à la réception. Elle avait l’air étrangement vide même si je pouvais entendre les conversations frénétiques de douzaines de gens.

Je quittai la sécurité relative du mur et plongeai en avant, les bras tendus devant moi comme un bambin en train de jouer à Superman.

Je heurtai quelqu’un, puis un autre et encore un autre. Des cris paniqués explosèrent autour de moi tandis que je me rapprochais de la sortie.

Une douleur aiguë me prit soudain au niveau du cuir chevelu. J’entendis la voix basse de l’inspecteur en chef Wood à mon oreille.

— Je te tiens.

Il m’avait agrippée par les cheveux. Je fis volte-face et donnai un coup de poing dans sa direction approximative. Mon poing rencontra quelque chose et j’entendis un gémissement. J’étais libre. Je fonçai vers la sortie et manquai tomber en percutant quelqu’un avant de plonger dans une rue londonienne complètement vide.

Chapitre 14

Je descendis Catherine Wheel Alley en essayant de me calmer. Alvin avait dit que la potion n'avait qu'une durée limitée et il me fallait un plan si je redevenais visible. J'espérais qu'il voulait plutôt dire une demi-heure que deux semaines. Rétrospectivement, j'aurais dû lui poser plus de questions sur ce satané produit.

Quand j'arrivai au bout de l'allée, je me rendis compte que les gens commençaient à réapparaître comme des mirages sur Devonshire Square. Un jeune homme me jeta un regard appréciateur. Les effets de la potion avaient disparu.

Je continuai vers le sud en m'éloignant de l'hôtel. La police s'y trouvait déjà, évidemment. Je pouvais dire adieu à ma petite robe noire préférée, mais au moins j'avais toujours mon rouge à lèvres Dior… Et pourquoi est-ce que je pensais à des trucs pareils ? J'étais une fugitive mais je n'avais pas encore compris ce que ça impliquait.

Tout en marchant, je sortis mon téléphone, en retirai la batterie et le balançai dans la première poubelle. Et puis je fouillai dans mon sac à main. J'avais environ cinquante livres en billets. Je ne devais en aucun cas utiliser ma carte de crédit alors c'était tout ce que j'avais en termes de finances.

Je continuai à marcher en regardant autour de moi. Au bout de dix minutes, je tournai sur Cornhill, une rue étroite entre des bâtiments imposants. Il me sembla que je n'étais pas loin de la Pierre de Londres.

J'essayai de marcher le plus vite possible en me vidant l'esprit pour éviter la panique complète. J'avais l'impression d'être au bord de la crise de nerfs mais je savais qu'il fallait que je me mette en sécurité avant que ça n'arrive.

Mon regard s'arrêta sur une petite boutique T-Mobile. Parfait.

Je poussai la porte. Quelques minutes plus tard, j'en ressortis avec un téléphone prépayé et la moitié de mon argent en moins. Je tapais un message frénétique à Scarlett.

Scarlett. C'est Cass. Je crois que je suis en train de devenir folle.

La réponse arriva quelques secondes plus tard.

Qu'est-ce qui se passe ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule avant de lui répondre.

Je suis recherchée par la police.

Son message apparut :

Allez, Cass. Arrête de m'écrire et concentre-toi. Les fugitifs n'ont pas le luxe d'envoyer des SMS. Et pour l'amour de Dieu, ne me dis pas ce que tu as fait.

D'accord, peut-être qu'elle avait raison.

Au bout d'un moment, des pensées commencèrent à revenir malgré mes efforts pour les tenir éloignées.

La femme sur la vidéo, qui prenait la rate… Si ce n'était pas moi, alors qui était-ce ? Je ne l'avais pas fait, à l'évidence. Je m'en serais souvenue.

Vraiment ?

Que s'était-il passé dans la salle d'interrogatoire ? À un instant j'étais là, l'instant suivant j'étais dans les toilettes. Comment était-ce possible ? Je ne me rappelais pas être allée là. Et si j'avais des blancs, si j'oubliais des trucs ?

Pouvais-je vraiment être certaine que ce n'était pas moi à la morgue ? Et si j'avais eu un blanc ce matin aussi ? Peut-être que j'étais entrée dans un état de fugue dissociative et que j'avais volé la rate ? Ou peut-être que j'avais développé un désordre dissociatif avec des éléments psychotiques ? Des personnalités multiples, des hallucinations, des délires…

Sous la froide lumière du jour, cela semblait l'explication la plus probable. J'avais eu des visions, perdu des pans de mes souvenirs, agi de façon irrationnelle et je m'étais mise à parler de *fées* et de tueurs en série magiques. Je pouvais facilement établir mon propre diagnostic.

Si ça ressemble à un canard, que ça nage comme un canard, et que ça caquette comme un canard, ce n'est pas un putain d'avion. Il était temps de faire face à la vérité. Mon père était devenu fou quand j'avais treize ans. Et maintenant, ça m'arrivait à moi aussi.

Dans un état second, je marchai dans le centre-ville et passai

devant les banques avec leurs façades classiques et leurs colonnes imposantes. L'effroi monta en moi tandis que je déambulai dans le labyrinthe des rues. J'étais un danger pour mon entourage.

Et Roan – si on partait du principe qu'il était réel – avait raison. Je me nourrissais de la peur.

Je me sentais sur le point de vomir. Pour ce que j'en savais, j'avais déjà blessé quelqu'un. Qu'était-il arrivé aux hommes qui m'avaient coincée dans la salle d'interrogatoire ? J'étais formée à tuer, même désarmée. Je frissonnai.

Les doigts tremblants, je sortis le téléphone prépayé et composai le numéro de Gabriel de mémoire.

Il décrocha en moins d'une seconde.

— Allô ?

Sa voix semblait tendue, inquiète.

— Gabriel, c'est Cassandra.

Ma propre voix semblait étrange à mes oreilles, à moitié hystérique.

— Salut, maman. Attends, je t'entends mal, la réception est mauvaise. Attends un peu, je vais sortir.

— Gabriel, c'est bon. Je veux me rendre.

— Hein ? Non, tout va bien, maman. Attends juste un peu.

Mes pieds continuaient à me faire parcourir la ville même si je ne savais pas où j'allais. Je trouvais ça rassurant de marcher.

— Cassandra ? murmura Gabriel au téléphone.

— Gabriel, écoute, je crois qu'il y a vraiment quelque chose qui cloche avec moi… à l'évidence, je souffre d'un trouble psychotique. Il faut que tu viennes me chercher. Je ne résisterai pas.

— D'accord, écoute… où est-ce que tu es ?

Je regardai les bâtiments autour de moi à la recherche du nom de la rue.

— Cock Lane.

Mon regard atterrit sur une petite alcôve dans un bâtiment en brique à côté de moi. Niché dedans se trouvait la statue dorée d'un jeune garçon.

— Il y a une statue en or ici. Ça parle de Pye Corner.

J'étrécis les yeux et parcourus rapidement le texte.

— Apparemment, le grand incendie de Londres a été causé par le péché de gourmandise, tu savais ça ?

Concentre-toi, Cassandra.

— Smithfield, dit-il.

— D'accord.

Une larme roula sur ma joue.

— Il y a une église, derrière un portail Tudor. Va dans l'église, je t'y retrouverai. Ne laisse personne te voir.

— D'accord.

Il raccrocha et je fourrai le téléphone dans ma poche.

Dans le brouillard, je passai le vieil hôpital de pierre qui dominait Smithfield et mon regard atterrit sur une plaque commémorant la mort de William Wallace9. Des visiteurs avaient laissé des fleurs qui fanaient sous la plaque. J'essayai de ne pas visualiser la façon dont il était mort, éviscéré sur la place publique. À l'évidence, arracher les organes des gens était une tradition bien ancrée à Londres.

Je repérai le vieux portique Tudor et me hâtai de passer dessous. Une église de pierre et de brique se dressait à l'autre bout du passage. Mon fidèle guide de voyage m'avait appris qu'il y avait longtemps, les Londoniens devaient être obligatoirement enterrés dans la terre consacrée des enclos paroissiaux, ce qui voulait dire que le terrain autour des églises était toujours plus haut que le niveau de la rue, plein de cadavres entassés.

J'ouvris la porte en bois et débouchai dans le vaste édifice. C'était incroyable, un vrai chef-d'œuvre médiéval. Mes pas résonnèrent entre les hautes arches. La lumière filtrait à travers les vitraux sur le sol carrelé où étaient insérées des pierres tombales. Des rangées de bancs en bois étaient alignées dans chaque aile de l'église, et sur la gauche,

des colonnes de pierre formaient un transept. Sous le majestueux plafond voûté, je marchai dans le transept, à moitié fascinée par la lumière mouvante des bougies. Dans une alcôve de pierre, je m'assis sur un banc de bois, vidée de mon énergie, et j'attendis que la police arrive.

Je sentis quelque chose à ma droite, une sorte de présence, l'attraction gravitationnelle que j'avais ressentie avec les miroirs. Je me tournai pour voir un chandelier en laiton sur la surface duquel mon visage pâle se reflétait. Alors que j'observais mon reflet, je sentis un déclic dans mon esprit, un lien qui se formait et la magie froide et apaisante qui se rassemblait dans mon esprit. J'étais vraiment en train de perdre la boule, hein ?

Dans le chandelier de laiton, mon reflet déformé vacilla et me montra d'autres pièces et d'autres gens. Un groupe de personnes assis dans un café et qui se souriaient. Une pièce vide, dépourvue de meubles, au sol poussiéreux. Un homme nu qui prenait une femme en missionnaire tandis qu'elle fixait le plafond en s'ennuyant. Les visions n'arrêtaient pas de changer et je ne parvenais pas à en détacher mes yeux même si ces hallucinations m'horrifiaient.

Je fermai les yeux et essayai de me forcer à me détendre.

Je peux contrôler ça.

Je ralentis ma respiration et m'imaginai avec Scarlett, allongée sur une plage en Floride, à lire des magazines et boire des margaritas tandis que les vagues venaient tranquillement lécher le rivage. Nous portions des bikinis roses et des lunettes de soleil trop grandes. Nos ongles de pied étaient vernis en bleu et orange vif. Quand je rouvris les yeux, je regardai le chandelier. Et voilà que nous étions là : Scarlett et moi, reflétées par le laiton, en bikinis roses. Est-ce que je venais de créer cette vision ? Ce n'était pas un souvenir. Ce n'était clairement pas en train d'arriver en cet instant alors… c'était moi qui l'avais créé dans ma tête.

Peut-être que c'était ce qui était arrivé à mon père aussi. Est-ce que c'était ce qui l'avait poussé à tuer et à se suicider d'une si horrible façon ?

Mon esprit repoussa cette pensée et s'attaqua à d'autres questions. Est-ce que j'avais envoyé la lettre, ou bien était-ce le tueur ? Je ne pouvais pas écarter la possibilité que le tueur planifiait de tuer à nouveau ce soir.

Alors que je réfléchissais à ça, l'image dans le chandelier vacilla à nouveau et me montra une femme qui marchait dans la rue, concentrée sur son téléphone. Dissimulée dans les ombres, la silhouette d'un homme aussi grand que Roan émergea derrière elle. Alors que je regardais la scène, bouche bée, il la saisit et étouffa ses cris d'une main. De l'autre, il lui versa une grande bouteille de liquide dessus tandis qu'elle se débattait pour essayer de lui échapper. Et puis il jeta la bouteille de côté et sortit un petit objet carré de ses vêtements. L'objet brilla sous la lumière des lampadaires. Un briquet bleu pâle. Il l'alluma et le tint contre la fille avant de lâcher sa bouche. Son corps s'embrasa et sa bouche s'ouvrit dans un cri d'agonie, les yeux écarquillés. Sa peau se couvrit de cloques et ses beaux cheveux s'enflammèrent. Je gémis, incapable de fermer les yeux pour échapper à cette vision tandis qu'elle courait dans la rue, transformée en torche humaine dans la rue noire… Et quand sa tâche morbide fut terminée, il laissa un message à côté d'une plaque en pierre couverte de symboles héraldiques.

Mon cœur tambourinait contre ma poitrine. *Ça,* ce n'était pas une image que j'avais créée avec mon esprit. Alors d'où est-ce que ça sortait ?

*

Des mains puissantes agrippèrent mes épaules et Gabriel plongea son regard chaleureux dans le mien. Je dus résister au désir de me jeter dans ses bras.

— Cassandra, est-ce que ça va ?

Il était accroupi devant moi, le visage marqué par l'inquiétude.

— Tu peux m'emmener maintenant, je ne résisterai pas, marmonnai-je. J'ai diagnostiqué que je suis atteinte d'un trouble dissociatif avec des caractéristiques psychotiques. J'ai des hallucinations et des épisodes de délire. Il me faut de la rispéridone et une bonne psychothérapie.

Gabriel étrécit les yeux.

— Cassandra. Les personnes délirantes ne s'autodiagnostiquent pas parce qu'elles croient en leurs hallucinations.

La tristesse enfla dans ma poitrine.

— Il faut que tu m'arrêtes ? Je ne veux pas blesser quiconque

d'autre.

— Blesser qui… qui est-ce que tu as blessé ?

— Les trois constables. Ceux qui ont essayé de m'arrêter dans le commissariat.

— Cassandra, personne n'a été blessé au commissariat, à part Weston, l'homme à qui tu as mis un coup de Taser. Et franchement, cet enfoiré le méritait. J'aimerais lui foutre un coup de Taser pour toutes les fois où il a tabassé un Noir en l'arrêtant.

Je clignai des yeux, surprise.

— Je ne comprends pas. Comment j'ai échappé à ces types dans la salle d'interrogatoire ? Ils m'ont juste laissé partir comme ça ?

Il s'éclaircit la gorge, les sourcils froncés.

— Eh bien… d'après eux, tu es tombée dans le miroir.

Ma mâchoire se décrocha. Je le regardai fixement.

— Je… quoi ?

— Ils disent que tu es entrée dans le miroir et que tu as disparu. L'inspecteur en chef Wood est furieux. Il dit qu'ils étaient tous ivres ou défoncés et après un incident avec certains de nos officiers lors de la Saint-Valentin… Enfin, une autre policière prétend que tu as littéralement disparu dans les toilettes.

— Disparue ?

— Elle dit que tu étais là et que la seconde d'après tu n'y étais plus. La plupart de mes collègues pensent qu'ils sont en train de devenir fous, mais le Capitaine Higgott dit qu'un fantôme lui a peloté les fesses et ça n'a pas franchement eu l'air de lui déplaire.

Abasourdie, je marmonnai :

— Je ne voyais pas où étaient les gens. C'était un accident.

— Cassandra… Comment tu as fait tout ça ?

— Attends, il faut que je réfléchisse.

Je crispai mes doigts sur mes genoux. Des témoins m'avaient vue

passer dans le miroir. En partant du principe que c'était possible, ça expliquait pourquoi je ne me rappelais pas être passée de la salle d'interrogatoire aux toilettes – parce que ça avait été instantané. Combiné à la potion d'invisibilité, je commençais à comprendre que la magie existait vraiment. Et si je voulais avancer dans l'enquête, il fallait que j'arrête d'en douter.

Peut-être que je n'étais pas folle, après tout.

Je me repassai toutes les visions que j'avais vues dans des reflets. Roan dans le miroir de la salle de bain de l'hôtel. Ce que j'avais vu maintenant, dans le chandelier. Qu'est-ce que c'était que ce pouvoir, et pourquoi l'avais-je ?

Ça avait commencé la première nuit à Londres, j'avais vu quelque chose dans le miroir de ma chambre. Depuis, ça s'était reproduit à de nombreuses reprises. Je ne savais comment, mais je voyais d'autres lieux à travers les miroirs. Et apparemment, je pouvais passer à travers aussi. Ça avait commencé juste après l'agression dans la ruelle, après avoir rencontré Roan pour la première fois. Qu'est-ce qui avait déclenché ça ? Je me rappelais m'être pris un coup à la tête et comme, l'espace d'un instant, tout s'était éloigné. Est-ce que c'était ça le déclencheur ? Ou bien était-ce quelque chose que Roan avait fait ?

— Je crois…

Je déglutis.

— Je crois que j'ai des pouvoirs magiques. Je ne sais pas comment, mais apparemment je peux utiliser les reflets. Pour voir des choses, créer des images. Peut-être me déplacer à travers. Ça m'est arrivé plusieurs fois au cours des derniers jours.

Gabriel cligna des yeux.

— Explique.

— Je ne comprends pas vraiment. Mais peut-être… peut-être que je peux le déclencher. Tu vois ce chandelier ? J'ai vu des choses à sa surface tout à l'heure. J'ai vu d'autres endroits dans le reflet.

— Je trouve ça difficile à…

Gabriel fronça les sourcils et s'assit sur le banc à côté de moi.

— Si je n'avais pas entendu ces hommes décrire la façon dont tu

t'étais échappée…

— Je sais, dis-je. Ça a l'air dingue. Mais peut-être que je peux le faire maintenant. Peut-être que je peux te montrer. Attends.

Je me concentrai sur le chandelier en vidant mon esprit. Je me focalisai dessus et lui ordonnai de me montrer autre chose. De s'ouvrir.

Au lieu de ça, je ne vis que mon visage, les traits plissés comme une souris en colère.

— Est-ce que ça va ?

Gabriel regarda par-dessus mon épaule.

— On dirait que tu es en train de faire un AVC.

— Chut.

Je pris de grandes inspirations et essayai de ressentir le reflet dans le chandelier. De chercher ce qui se trouvait au-delà. Je visualisai un courant entre moi et le reflet et j'essayai de faire passer l'énergie de mon corps dans le laiton.

La Cassandra qui me fixait depuis la surface dorée avait l'air d'avoir un insecte sur le bout du nez.

— Je n'y arrive pas, soupirai-je. Je ne sais pas pourquoi.

— D'accord.

Il avait l'air peu sûr de lui mais il ajouta :

— Tu pourras réessayer plus tard.

Il avait la patience d'un saint et j'eus de nouveau envie de le serrer dans mes bras.

— Écoute, oublions ça. Je ne suis pas allée à la morgue ce matin. Mais je sais qui voulait le faire. Roan. Ça doit être lui.

Gabriel pencha la tête de côté.

— Et il te ressemble trait pour trait ?

— Écoute, il peut faire des trucs bizarres, d'accord ? La première

fois, dans l'allée, il…

Les mots moururent dans ma gorge. Bon, ça c'était ce dont je n'étais pas censée parler à Gabriel. Le fait que j'avais envie d'embrasser Roan.

— La première fois, quoi ?

— Oh, rien.

Je sentis mon visage rougir.

— C'est juste… il a ces pouvoirs bizarres, d'accord ? Comme je te l'ai dit. J'ai vu des cornes sur sa tête et ses yeux changent de couleur.

Penser à Roan me rappela autre chose : mon badge visiteur. Il avait dû me le subtiliser dans l'ascenseur, quand il avait mis ses mains sur mes hanches. Je ne m'en étais même pas rendu compte.

Les sourcils de Gabriel se rejoignirent au milieu de son front.

— Mais comment tu es sortie de la salle d'interrogatoire ?

— Gabriel, je n'ai pas toutes les réponses pour l'instant, mais j'y travaille. Je…

Une vague de panique me frappa.

— La police ! Est-ce que tu…

— Je n'ai parlé à personne de ton appel. Ne t'inquiète pas. Je te crois.

Je poussai un soupir.

— D'accord. Je pense qu'il faut que je trouve Roan.

Mon estomac se révolta soudain.

— Avant que tu arrives, j'ai eu une vision. Un meurtre.

Je déglutis.

— Et je pense que c'était notre tueur. Il a laissé un message, quelque chose à propos du Roi de Cœur à nouveau. Mais le *modus operandi* était différent. Il a immolé une femme.

Je me mordis la lèvre.

— Est-ce que quelqu'un a mis le feu à une jeune femme dans le coin ces dernières années ? Elle avait des cheveux blonds et une robe rouge, et elle était en train d'envoyer un texto quand ça s'est passé.

— Je ne me rappelle pas d'une affaire de ce genre. Tu es sûre que c'était ici ?

— Ça ressemblait à Londres, il y avait un bâtiment en pierre. À vrai dire, ça ressemblait beaucoup à ce vieil hôpital juste dehors.

— Tu es sûre ?

— Je crois. Je suis à peu près sûre que le tueur a laissé son message sur la plaque avec les drapeaux écossais.

Il se gratta le front.

— Smithfield, c'est l'endroit où on brûlait vifs les hérétiques autrefois. On les attachait à un bûcher et on y mettait le feu.

— Mais ce n'était pas il y a si longtemps. Elle avait un téléphone portable.

— Je sais. Écoute, est-ce que tu as vu à quoi ressemblait le tueur ?

Je secouai la tête.

— Il faisait noir et il était dans l'ombre. Je sais juste qu'il était grand et qu'il se déplaçait très vite. Il était grand comme…

Je déglutis avec difficulté.

— … comme Roan. Est-ce que tu penses que ça peut être une vision du futur ? Du prochain meurtre de Roan ? Du crime que nous attendons ce soir ? Ça ne colle pas avec les autres. C'était tous des éviscérations.

— Peut-être qu'ils ont une chose en commun.

— Quoi ?

— Tu pensais que le tueur essayait de causer la panique, non ? demanda-t-il. La comptine, les messages, le cœur qu'il nous a envoyés. Tout ça, c'est conçu pour terrifier. Tout comme les bûchers publics. Il s'agissait de terrifier les hérétiques pour qu'ils se soumettent.

L'exécution des traîtres aussi. On les écartelait en public, et ça faisait marcher le peuple droit.

Je grimaçai.

— Alors si c'était une vraie vision et que quelqu'un va être immolé ce soir… peut-être que le tueur est inspiré par des événements historiques. Les choses qui terrifiaient les Londoniens.

— Et je pense que nous savons tous les deux qui nous cherchons.

— Roan. C'est une très bonne raison pour que je le retrouve. Mais il faut que la police me lâche.

— Où est ton téléphone ? demanda Gabriel.

— Je l'ai jeté dans une poubelle pas loin du commissariat.

— Elle était où cette poubelle ?

Je fermai les yeux et essayai de me rappeler où j'étais allée.

— Devonshire Square.

— D'accord, je vais essayer de le trouver. Espérons qu'il y soit toujours. Si c'est le cas, je peux les envoyer sur une fausse piste. Garde l'œil sur ton nouveau téléphone. Je t'appellerai.

— D'accord. Euh, Gabriel ?

— Oui ?

Je souris.

— Merci.

Il sourit à son tour.

— De rien.

Il se leva, prêt à partir.

— Euh… Gabriel ?

— Oui ?

Je me sentis rougir.

— Est-ce que tu aurais un peu de cash sur toi ?

9 Héros de la lutte pour l'indépendance écossaise au XIIIe siècle, il fut condamné à mort et exécuté de manière atroce.

Chapitre 15

J'avais globalement passé ma journée à rôder dans la ville en portant la casquette que j'avais achetée grâce à l'argent de Gabriel. En plus de la potion d'invisibilité, j'avais eu de la chance de porter des chaussures basses ce matin. J'avais passé du temps à traîner devant le Bar à Vin Leroy en espérant y apercevoir Roan, mais ça n'ouvrait pas avant huit heures du soir. J'avais jeté quelques coups d'œil vers l'Hôtel Andaz, mais je ne pouvais pas trop m'en approcher sans me faire repérer par les flics.

Juste après huit heures, je revins vers Guildhall. Alors que le soleil se couchait, tachant le square d'ambre, je descendis la rue étroite qui menait au Bar à Vin Leroy.

Visiblement, il y avait un concert ce soir. Les clients étaient captivés par une brune mince qui chantait au micro depuis une alcôve voûtée. Ses yeux de saphir scintillaient dans l'obscurité. Sa voix était riche, basse et sexy, le genre de voix qui faisaient naître des images de draps de satin, de pétales de roses et d'une bouteille de vin pas encore débouchée. J'aurais adoré prendre une chaise et l'écouter chanter, mais j'avais l'esprit ailleurs ce soir.

Je parcourus la salle du regard à la recherche de Roan. Il n'était nulle part en vue, mais je localisais rapidement les boucles blondes d'Alvin. Il était assis au bar, face à la chanteuse. Cette fois-ci, il portait un vieux tee-shirt qui disait : *Les chemtrails tuent*.

Je me dirigeais vers lui et faillis trébucher sur le chat avec la collerette jacobine. La créature me regarda avec surprise et cligna de ses yeux vairons, un vert et un violet.

J'atteignis enfin Alvin et m'assis à côté de lui.

Il me regarda et sourit. Il empestait la marijuana.

— Salut, Cassandra, dit-il doucement. Ça fait plaisir de te revoir.

— De même.

Je désignai son tee-shirt du menton.

— Sympa, le tee-shirt.

Il haussa les épaules.

— Emmaüs.

— Cette potion que tu m'as donnée s'est révélée utile. D'une certaine façon…

— Ah oui ? Tant mieux. Maintenant, chut. J'essaie d'écouter la sirène. Elle est tellement canon, dit-il, les yeux mi-clos.

Je lui touchai le bras

— Tu aurais pu me prévenir que ça rendrait *tout le monde* invisible.

— Ça a fait ce que j'avais dit que ça ferait. La magie est bien plus facile quand elle est symétrique, non ? Tu as la moindre idée d'à quel point c'est compliqué de faire une potion d'invisibilité asymétrique ?

Je secouai la tête.

— D'accord, mais écoute. J'ai des questions importantes à te poser.

— J'ai payé ma dette. Fin de l'histoire.

Je gardai patience.

— C'est important. Il y a un tueur en liberté, il assassine des femmes.

— Tu veux des réponses, je te les donnerai.

Il haussa les épaules.

— Tout a un prix.

— Je te paierais un autre dîner avec plaisir.

Il eut un grand sourire.

— Génial ! Mais les informations c'est cher. Il me faudra autre chose.

— Quoi ?

Il y réfléchit.

— Le souvenir de ton premier vrai baiser.

— Quoi ? demandai-je avec incrédulité. Tu… tu veux que je te le décrive ?

— Non, je veux que tu me donnes le souvenir. Que tu le sortes de ton esprit. Que tu me le passes.

Je haussai un sourcil.

— Je ne vois pas comment faire ça et je peux te promettre que ce n'est pas quelque chose qui te plairait. Beaucoup de salive, des mains baladeuses et maladroites.

— OK, pas de souvenir alors.

Il cligna des paupières, les yeux injectés de sang.

— Qu'est-ce que tu dirais… de la couleur de tes yeux ? Ce bleu est top. Un mec pourrait s'y perdre.

Je poussai un soupir d'exaspération.

— Je peux te filer vingt livres !

— Du cash ?

Il fronça le nez.

— Pas moyen. Je ne vais pas vendre de la connaissance pour *ça*.

— D'accord. Et mettons que je te sois redevable ?

Il se tourna vers moi, surpris, et ses yeux virèrent à l'orange.

— C'est… une offre que je ne peux pas refuser.

— D'accord, dis-je, soulagée. J'ai besoin d'informations.

Il hocha la tête.

— Pas de problème. Commande-nous à dîner, tu veux ? Le concert est presque fini. On parlera après.

Je me tournai vers Leroy et pris un sandwich au brie pour moi. Vu l'appétit d'Alvin, j'en pris deux pour lui. Et puis je me rassis et écoutai la chanson de la sirène.

Une fois que je lui accordai mon attention, tout le reste de la pièce

s'estompa. Sa voix, douce et mélodieuse, m'enveloppa d'amour. Je ne comprenais pas les paroles, je n'étais même pas sûre que ce soit de l'anglais, mais au bout de quelques secondes, ça n'avait plus d'importance. La mélodie fit disparaître la tension qui m'habitait, elle s'insinua en moi et fit ressortir des souvenirs auxquels je n'avais pas pensé depuis des années. Le jour où mes parents m'avaient emmenée à la plage et où ma mère m'avait fait plein de câlins pendant que mon père nous regardait en souriant. L'après-midi où mon père m'avait appris à faire du vélo en courant derrière moi en me criant des encouragements tandis que je roulais avec instabilité. Regarder ma mère fredonner en préparant des œufs au plat pour le dîner.

Quand la musique s'arrêta, je me rendis compte que mes joues étaient mouillées. La sirène sourit tandis que les gens commençaient à applaudir. Je poussai un soupir tremblant. J'avais l'impression d'avoir eu un aperçu de quelque chose de beau juste avant que cela ne me soit arraché.

— Très bien, déclara gaiement Alvin à côté de moi.

Il se tourna pour faire face au bar et attaqua aussitôt son pain et son fromage.

Leroy nous avait servi pendant le concert et je ne m'en étais même pas rendu compte. Mon sandwich était intact.

Je lissai ma jupe et essayai de rassembler mes pensées.

— Bon, j'ai pas mal de questions, dis-je.

— Trois, dit Alvin.

— Quoi ?

— Je réponds à trois questions. Et ensuite, tu me devras une faveur. C'est ça le deal.

— J'ai plus que trois questions.

Il me regarda, le regard soudain dur et alerte d'une façon qui ne collait pas du tout avec sa jeunesse.

— Trois.

— Très bien.

J'étais agacée mais visiblement, il fallait que je me plie à ses règles.

— Où est Roan ?

— Tu te fiches de moi. Je ne réponds pas à ça.

— Tu as dit que tu répondrais à trois questions ! C'est l'une des trois !

Il hocha la tête.

— J'ai dit que je répondrais à trois questions. Je n'ai pas dit lesquelles. Tu es sympa et mignonne, mais une faveur de ta part ne vaut pas de mourir. Tu comprends ?

J'envisageai de me lever et partir, mais j'étais dépassée et Alvin semblait connaître ce monde de magie et de fae.

— D'accord.

Je pinçai les lèvres.

— Ce matin, quelqu'un qui avait mon apparence et parlait comme moi est rentré dans la morgue. Ce n'était pas moi. Ma question est : comment c'est possible et qui c'était ?

— Ça fait deux questions.

Il prit une bouchée de son sandwich.

— Mais je ne connais pas la réponse à la deuxième de toute façon. Et pour la première… elle te ressemblait *parfaitement* ?

— Trait pour trait.

Il secoua la tête.

— Non. La plupart des fae peuvent changer ce à quoi ils ressemblent, mais ils ne peuvent pas copier l'apparence de quelqu'un comme ça. Les glamours ne marchent pas comme ça. Ça ne peut arriver que si tu romps une promesse faite à un fae, et tu n'es pas bête à ce point.

— Eh bien.

Mon cœur se serra lentement.

— Imaginons que j'ai rompu une promesse faite à… quelqu'un.

Il haussa les épaules.

— Une promesse rompue donne à un fae un pouvoir sur toi. Il peut prendre tes pouvoirs ou ton apparence. C'est pour ça que seul un idiot…

Il étrécit les yeux.

— Tu as rompu une promesse, hein ?

La voix de Roan résonna dans ma tête.

Alors tu as brisé ta promesse.

Maintenant que j'y pensais, il y avait eu un soupçon de satisfaction dans sa voix.

— Peut-être.

— Ça suffirait à utiliser ton apparence pour au moins quelques minutes.

— Au moins quelques minutes.

Je répétai ses mots en faisant attention à ce que ça ne puisse pas passer pour une question. Interroger quelqu'un sans poser de questions était une compétence subtile.

— Difficile à expliquer.

Il fronça les sourcils.

— Une promesse rompue, c'est comme un vase cassé. L'eau qu'il contient tombe au sol, et ensuite il n'y en a plus. Tout le pouvoir qui en découle est temporaire, hein ? Je ne peux pas dire combien ça dure.

— Et quand je dois une faveur à quelqu'un…, dis-je lentement en commençant à comprendre.

Une faveur était un chèque en blanc. Une promesse donnée sans rien spécifier.

Il me fit un grand sourire.

— Espèce d'enfoiré, dis-je.

— Je t'autorise deux questions de plus. Ce sandwich est parfait.

J'avais envie de l'étrangler. Le téléphone dans mon sac émit un bip et je le sortis. Un message de Gabriel :

Retrouve-moi devant l'église St Bart à neuf heures.

J'avais moins d'une heure.

— D'accord.

Je savais ce qu'il fallait que je demande. Je tournai la question avec soin, en faisant attention à ce qu'il ne puisse pas y avoir d'entourloupe de sa part.

— Ces derniers jours j'ai vu… des visions, dans les miroirs. D'autres lieux, d'autres gens. Je suis passée à travers un miroir une fois. Je pense avoir vu le futur dans un reflet. Comment ça se fait ?

Il me regarda avec une sorte de respect.

— Pas juste les miroirs, hein ? N'importe quelle surface brillante. Les vitres, les flaques ?

— Oui.

— C'est de la magie de reflet, dit-il. Je n'aurais pas cru que tu en étais capable. Je ne dis pas ça pour être méchant, hein, mais tu as l'air tellement paumée.

— De la magie de reflet, répétai-je.

— Oui. C'est rare chez les fae, mais certains peuvent la maîtriser. Cela donne à la personne le contrôle des reflets. J'ai entendu parler de fae qui peuvent regarder d'un reflet à un autre, passer à travers les miroirs, forcer les reflets à se soumettre à leur volonté. C'est comme, disons, un raccourci. Un genre de tunnel.

— Comme un trou de ver.

— Je suppose. Mais plus le reflet est loin, plus il te faut de pouvoir. Je vois très bien ce que tu fais, au fait. Tu me fais parler sans poser de questions. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Mais c'est pas grave. C'est bon pour cette fois, parce que je suis *gentil*.

Le dernier mot le fit grimacer.

— D'accord, dis-je. Mais j'ai essayé tout à l'heure et ça n'a pas marché.

Il prit une bouchée de pain et écarquilla les yeux d'un air innocent.

— D'accord, marmonnai-je. Dernière question. Comment je fais pour que ça marche ?

— Tu as dit que tu avais *essayé* tout à l'heure. Ça ne marche pas comme ça. La magie est un réflexe. Tu ne peux pas la forcer à arriver. Est-ce que tu *essaies* de bâiller ? Est-ce que tu *essaies* de faire battre ton cœur ?

Il secoua la tête.

— Tu n'*essaies* pas de faire de la magie. Tu t'ouvres et tu magiques, c'est tout.

— Je magique, c'est tout ? C'est… pas un verbe, ça.

— Mais si. Ma vieille, si tu as la magie de reflet – ce qui est peu probable, franchement – alors elle fait partie de toi. Les reflets que tu contrôles font partie de toi. Tu n'as pas besoin de te concentrer pour que ça arrive. Tu le fais juste arriver.

— C'est le conseil le plus inutile qu'on m'ait jamais donné.

— Question bête, réponse bête, Cassandra.

Je fronçai les sourcils.

— Qui t'a dit mon nom ?

— Je t'ai donné trois réponses et maintenant tu me dois une faveur.

Il finit son sandwich et épousseta les miettes de ses mains.

— Je la réclamerai plus tard.

Il se leva et marcha vers l'escalier, me laissant seule avec une tonne de questions sans réponses.

Chapitre 16

Il faisait froid dans Smithfield et je serrai mes bras autour de moi pour me protéger de l'air nocturne tout en jetant un coup d'œil à la porte de pierre. Insérée dans l'arche de pierre, la grille de fer était fermée et les lampadaires faisaient briller les inscriptions héraldiques sur les barres.

Mon téléphone vibra et je le sortis de ma poche pour ouvrir le texto. J'étais censée retrouver Gabriel dans une rue étroite nommée Cloth Fair, entre l'église St Bart et un pub qui servait de la bière et des tourtes. Je pris à gauche et passai dans une rue ancienne. Et c'était ça que j'aimais à Londres. Il y avait tellement de noms de rue qui indiquaient leur usage au Moyen Âge. Milk Street, Poultry, Fish Street… et voilà, Cloth Fair10, là où les dames venaient acheter leurs laines et leurs soies.

Je frottai mes bras pour les réchauffer en marchant. Le soir à Londres, la température baissait, même en été.

Je trouvai Gabriel de l'autre côté d'une barrière de pics en métal, dissimulé dans les ombres sur le côté du cimetière. Alors que je me rapprochais de lui, retrouver son regard noisette chaleureux me remplit de soulagement.

Il m'adressa son plus beau sourire.

— Salut. Je suis heureux que tu ailles bien.

— Tu t'inquiétais ?

Son expression se fit sérieuse.

— La police te cherche de façon bien plus intense que je ne l'aurais cru. L'inspecteur en chef Wood est furieux que tu te sois enfuie. C'est un incident très embarrassant pour lui.

— Super, marmonnai-je.

— Laisse-moi t'aider à passer la barrière. On a une bonne vue d'ici.

Je n'avais pas vraiment besoin de son aide, mais j'appréciais ses manières de gentleman. J'agrippai le haut de la barrière, entre les pics, et me hissai en balançant mes jambes par-dessus.

Gabriel m'attrapa par la taille et me fit redescendre doucement. Ma poitrine effleura la sienne et j'inspirai sa bonne odeur de propre. Je me tordis le cou pour voir son visage et nos regards se croisèrent. Il me regarda un peu plus longtemps qu'il n'était normal, de façon intense, et ses doigts ne me quittèrent pas aussitôt. Il rayonnait de chaleur. J'eus la brève et folle impulsion d'enrouler mes bras autour de son cou et de me hisser à sa hauteur. Je ne pouvais m'empêcher de me demander comment ça serait de l'embrasser.

Mais je résistai. Nous étions là pour travailler.

Je déglutis et retrouvai ma contenance.

— Alors, tu me montres où on se met pour cette surveillance ?

— Oui.

Il cligna des yeux et son expression changea.

— D'abord, j'ai pris un truc pour nous tenir chaud.

Il se tourna et attrapa deux tasses fumantes sur un mur en pierre. Il m'en tendit une.

J'inspirai la vapeur et saisis le parfum léger. Du thé. Alors c'était comme ça qu'on menait une nuit de surveillance en Angleterre. Ça m'allait.

— J'ai trouvé ton téléphone et il est allumé. En ce moment, il est dans un camion en route pour Manchester, dit Gabriel. Ça va nous donner un peu de temps. Ils sont déjà en train d'essayer de trianguler la direction du signal.

Je hochai la tête.

— D'accord. Et on attend que Roan ou notre tueur se pointe ici ce soir ?

— Je ne sais pas, Cassandra. Nous sommes à la poursuite d'une vision sur un chandelier. Mais nous n'avons pas grand-chose d'autre en termes de pistes pour le moment.

— Ce n'est pas faux.

— S'il se pointe, on appelle des renforts dès qu'on le voit. Si on parvient à l'arrêter, je pense qu'on pourra te sortir de ce guêpier. Wood ne va pas s'amuser à arrêter un agent du FBI qui a aidé à

attraper un tueur en série.

— Espérons que ce soit assez pour sauver ma peau.

Je fronçai les sourcils.

— Où est-ce qu'on se met pour avoir une vue sur la plaque ?

— Viens. On peut fermer les portes de la guérite et se tenir derrière. Il y a une petite fenêtre par laquelle on pourra regarder.

Je le suivis tandis qu'il descendait les marches de pierre et retournait vers la guérite.

— C'est la première fois que je mène une surveillance derrière une porte qui a cinq-cents ans, dis-je.

— Tu peux imaginer le moine qui était de garde toute la nuit et qui regardait par la fenêtre quand des mendiants arrivaient à la recherche de nourriture. Pendant des siècles, ce quartier a été celui des boucheries. Les vaches et les cochons, les traîtres, les gens qu'on amputait d'une jambe à l'hôpital. Les joutes et les tournois. C'est ici que coulait le sang à Londres.

Et voilà, la ville fantôme était de nouveau là. L'Histoire se reflétait dans la métropole moderne.

— Charmant, dis-je. D'autres histoires sinistres sur Smithfield que je ne connaîtrais pas encore ?

Il désigna l'hôpital.

— Il y a une fosse commune de pestiférés ici. Et une porte du quatorzième siècle dans le coin où on avait exposé la main tranchée d'un moine exécuté.

Je me mordis la lèvre.

— Est-ce qu'il y a eu des *bonnes* choses qui se sont passées dans l'Histoire de Londres ?

— J'en doute.

— Alors rien que dans ce petit quartier, on a une église médiévale, un lieu d'exécution, une fosse commune – et c'était quoi, la statue sur le péché de gourmandise ?

— Le garçon de Pye Corner. Le grand incendie de Londres a démarré dans une boulangerie et s'est arrêté à Pye Corner, alors évidemment, le coupable c'est la gourmandise.

— Logique, j'imagine.

Il prit une gorgée de thé.

— C'était avant que les probabilités ou la pensée analytique soient à la mode.

— Peut-être que l'incendie était une vengeance contre les rois et les reines qui ont fait brûler tous ces hérétiques dans le quartier.

Gabriel eut l'air franchement perturbé par cette pensée.

C'est ainsi qu'on s'installa derrière la porte de bois jusqu'à ce que nos tasses soient vides. Quand notre garde commença, j'étais alerte, je regardais partout à la recherche de la fille que j'avais vue dans ma vision. Chaque personne qui passait me faisait me tendre alors que j'essayais de déterminer si c'était la fille que j'avais vue ou peut-être Roan.

Mais alors que des douzaines de passants défilaient et que les heures s'écoulaient, je commençai à perdre ma concentration. Peut-être que Gabriel avait raison – ce n'était pas gagné. Nous pourchassions la vision d'un satané chandelier. Qu'est-ce qui me permettait de dire que c'était le futur ? Alvin avait dit que la magie de reflet me permettait de manipuler les reflets. Et si ce n'était que mon imagination enfiévrée qui avait fait naître cette vision ?

Et même si c'était le futur, il n'y avait aucune certitude que ce soit ce soir.

Les heures passaient et je commençai à frissonner dans mon petit pull. Quand je me mis à claquer des dents, quelque chose de chaud et lourd fut déposé sur mes épaules. Gabriel avait retiré sa veste et me l'avait passée. J'essayai de la lui rendre mais il refusa tout net en expliquant qu'il s'était habillé chaudement en prévision de cette longue nuit. La veste avait son odeur, une odeur de cuir et de pommes. Je m'appuyai au mur de pierre et fermai les yeux. J'avais dû m'assoupir quelques instants et Gabriel toucha doucement mon épaule.

— Cassandra. Je crois que j'ai entendu quelque chose dans l'église. Je vais aller voir si je peux entrer à l'intérieur, d'accord ? Appelle-moi

si tu vois quoi que ce soit.

Il sortit quelque chose de sa poche et mon cœur se serra quand je me rendis compte que c'était un Taser. Un flingue aurait été sympa.

— Tiens. Juste au cas où.

Je le pris en bâillant. Je ne croyais plus vraiment qu'il se passerait quelque chose ce soir.

— Ça marche.

Sur la pointe des pieds, je regardai par la fenêtre le square vide tandis que Gabriel repartait vers l'église.

Au bout de quelques instants, mes poils se hérissèrent. Une silhouette solitaire traversait le square. Ses cheveux blonds tombaient sur une robe rouge.

Tous mes doutes s'évanouirent en un instant et la fatigue céda la place à la tension et l'excitation.

C'était elle.

Je cherchais désespérément Gabriel derrière moi mais il s'était fondu dans les ombres. Où est-ce qu'il était bon sang ? Je ne pouvais pas courir derrière lui maintenant, pas alors que notre victime arrivait pile sur le lieu de ma vision.

Ses talons hauts résonnaient sur la pierre alors qu'elle marchait vite, accrochée à son téléphone. Elle était en train d'envoyer un SMS, pile comme dans ma vision, et elle était complètement concentrée sur son écran, oubliant la rue autour d'elle.

Et puis, comme s'il s'était matérialisé d'entre les ombres, une silhouette gigantesque apparut et se mit à la suivre. Il ne faisait aucun bruit, sa démarche souple comme celle d'un tigre.

Il portait une capuche noire qui dissimulait complètement son visage, un habit de moine – la Faucheuse. Malgré son silence, il avançait vite et avec grâce, comme de l'encre qui se répand dans de l'eau. Il rattrapait la fille à chaque pas.

Roan ?

Je n'aurais pas pu le dire dans le noir. Il faisait la bonne taille et il y avait peu de gens à être aussi grands que Roan. Sa démarche

prédatrice me rappelait Roan également, comme un loup dans un monde peuplé de moutons. Mais je ne pouvais pas en être certaine. Quoi qu'il en soit, ils étaient presque arrivés à la plaque. Il fallait que j'agisse maintenant.

— Gabriel ! hurlai-je dans l'obscurité. Appelle des renforts !

Le tueur n'était plus qu'à trois ou quatre mètres d'elle.

Je fonçai à travers la porte. Il n'était pas le seul prédateur en ville.

Avec une horreur grandissante, je vis ma vision commencer à se réaliser. Le tueur sortit une bouteille pleine d'un liquide sombre de sa poche, suffisamment proche pour en asperger la femme. Alors qu'il levait la main pour la saisir, je me mis à courir vers eux en hurlant.

— Arrêtez ! Police !

La peur de la femme fut immédiate et violente, elle me frappa comme une décharge électrique. Une force nouvelle se mit à courir dans mes veines, mon cœur battit plus vite, mon allure accéléra. Je percutai le tueur de tout mon poids.

Ce fut comme s'écraser dans un mur de brique. Le Taser m'échappa.

Il recula à peine alors que la force de la collision résonnait dans tout mon corps. J'avais le souffle coupé. Un poing de fer frappa ma tête et ma vision s'obscurcit alors que je partais en arrière avec un hoquet.

Ce qui arriva ensuite sembla se dérouler en accéléré, si vite que je parvins à peine à suivre ce qui se passait. Le tueur leva la bouteille en plastique et la serra. Un jet de liquide en jaillit et me frappa en pleine poitrine. L'odeur d'essence était forte, impossible à manquer. De la panique pure me déchira.

Je le regardai, paralysée par la peur, alors qu'il levait le briquet – le briquet bleu que j'avais vu dans ma vision. Il l'alluma. L'espace d'un instant, la petite flamme vacilla, brillante, contre le ciel nocturne, et puis il laissa tomber le briquet par terre.

Les flammes s'emparèrent de la traînée de gazoline et des visions de peau carbonisée m'emplirent l'esprit. En panique, je roulai pour m'éloigner des flammes avant de sauter sur mes pieds. Je regardai la ligne de feu ramper vers moi, et puis elle s'arrêta à moins de trente centimètres de moi. Je fis un autre pas en arrière. La puanteur de

l'essence m'enveloppait.

Gabriel me dépassa en courant et ramassa le Taser par terre. Il visa le tueur mais l'homme l'évita dans un tourbillon flou. Je ne sais comment, mais il avait échappé au tir. Il me sembla apercevoir des yeux rouges flamboyants tandis qu'il plongeait en avant et percutait le torse de Gabriel. J'entendis ses côtes craquer et il vola en arrière. Il atterrit sur le pavé à cinq mètres de là et sa tête cogna le sol. Mon cœur manqua un battement.

Gabriel.

L'homme encapuchonné se tourna vers moi. Je ne voyais que ses yeux rouges. Il ramassa le briquet, le leva et l'alluma. Et puis il me sauta dessus.

Il aurait facilement pu me briser la nuque, mais il voulait me brûler vive. Qu'il soit fae ou humain, il était obsédé par un fantasme précis et refusait d'y renoncer. Au lieu de me rouer de coups, il m'attrapa par la nuque et rapprocha le briquet de mon tee-shirt. Je tendis les mains devant moi, agrippai son poignet et essayai de le forcer à arrêter.

Je ne faisais pas le poids contre lui et le briquet se rapprochait de plus en plus, à quelques centimètres de ma poitrine. Je regardai la flamme dansante qui touchait presque mes vêtements imbibés de gazoline.

Mais comme je l'ai toujours dit, un coup bien placé dans les couilles peut venir à bout du type le plus costaud. Et je savais cogner.

Le briquet tomba de ses mains tandis qu'il se pliait en deux en gémissant. Je ramassai le briquet par terre et le jetai le plus loin possible. Au loin, de sirènes hurlaient – les renforts de Gabriel. Il fallait juste que je tienne une ou deux minutes de plus.

Le tueur se redressa et j'essayai de distinguer ses traits sous la capuche. Aucun de nous deux ne bougea pendant ce qui me sembla être une éternité même si ça ne dura probablement pas plus de deux secondes.

Et puis il se retourna et se mit à courir.

— Putain ! jurai-je.

J'hésitai un moment, partagée entre mon désir de le poursuivre et de rester avec Gabriel. Mon inquiétude prit le dessus et je

m'agenouillai à côté de lui. Il était allongé sur le côté et respirait avec difficulté.

— Vas-y, murmura-t-il. Je vais bien.

— Tu es sûr ?

— Pour l'amour de Dieu. Vas-y, espèce d'abrutie !

Je pris ça pour un oui.

Le tueur avait tourné dans une ruelle étroite et il avait une centaine de mètres d'avance sur moi quand je commençai à courir. Il prit un autre tournant. Quand j'arrivai au croisement, il avait disparu, mais je continuai à courir quand même. Peut-être que je parviendrais à l'apercevoir à nouveau. Le cœur battant, les bras relevés à la hauteur de ma poitrine, je courais de toutes mes forces. Je débouchai dans une autre rue, bordée de boutiques de vêtements. Je me tournai vers une fenêtre et aperçus mon reflet paniqué.

Je n'avais qu'une pensée à l'esprit : il fallait que je retrouve le tueur.

Je courus vers la fenêtre et me liai mentalement à elle jusqu'à ce que la magie se rassemble dans mon esprit. Courir vers la fenêtre était aussi naturel que respirer. Ce n'était pas une fenêtre, ce n'était pas un reflet. C'était une part de moi qui m'attirait vers elle. Il y avait un autre reflet, non loin de là, et je pouvais imaginer le tueur à côté. Je pouvais les relier, ouvrir un portail entre les deux – tout comme je pouvais lever la main, cligner des yeux ou tousser.

Je me représentai la silhouette du tueur tout en plongeant vers le reflet. La magie froide glissa sur ma peau et le monde autour de moi vacilla, plein de couleurs brillantes et de visages inconnus.

10 Rue du Lait, de la Volaille, rue du Poisson et Marché au Tissu.

Chapitre 17

Je tombai à genoux, désorientée par mon bond. Mes mains frappèrent les pavés, amorties par une mousse douce et brillante. Des coucous et des digitales poussaient dans les joints. Où est-ce que j'étais, bon sang ?

De la musique emplissait l'air, douce et éthérée. Des tourbillons de couleurs virevoltaient autour de moi et caressaient ma peau. Je levai la tête et clignai des yeux, choquée. Je ne savais comment, mais j'étais entrée dans le bâtiment à ciel ouvert que Roan m'avait montré à travers la Pierre de Londres.

Le lieu était empli de silhouettes vêtues de capes en laine épaisse, attachées à leur cou, de la couleur de la neige, du miel, des baies et de la mousse. Aucune ne semblait humaine. En fait, nombre d'elles avaient des cornes, des queues, des sabots – certaines avaient même des ailes. Leurs cheveux et leurs cils étaient bleu ciel, lavande, argent. Des lumières aux couleurs étranges irradiaient de certains d'eux et leurs peaux allaient du noir le plus pur à un blanc translucide qui chatoyait sous le ciel moucheté d'étoiles.

À genoux, je regardai un homme, plus grand que la plupart, traverser la grande salle, non loin de moi. La foule sembla se fendre devant lui. Il portait une couronne d'or sur ses cheveux d'un cuivre profond et une fibule en or en forme de crâne sur une cape bleue. De longues griffes noires pointaient du bout de ses doigts pâles. Instinctivement, je fis mon possible pour éviter son regard, me ramassant davantage au sol. Était-ce le roi ? Il se tourna à nouveau avec grâce, glissant au milieu de la foule. Autour de lui, les fae se raidissaient sur son passage.

Je déglutis. Il me fallait des renforts, si c'était possible. Toujours à genoux, je tendis la main vers mon sac à main et le fouillai à la recherche de mon téléphone. Je le sortis et fixai l'écran. Pas de réseau. Je le remis dans mon sac.

J'avais deux options. Soit je partais vite et j'essayais de retrouver mon chemin jusqu'à Londres en sachant que j'étais à la merci de centaines de monstres potentiels. Soit je pouvais rester quelques minutes en espérant apercevoir le suspect qui terrorisait Londres.

Je me levai lentement en me répétant mon mantra.

Sois courtoise et sois prête à tuer n'importe qui.

Je fis le tour de la pièce des yeux et observai les participants à la fête. Ils se tenaient par deux, leurs corps bizarrement contenus, tendus sous leurs capes. Les femmes avaient généralement leurs cheveux détachés, des fleurs et des coquillages attachés à leurs tresses. Les hommes se tenaient droits, pleins d'assurance et de pouvoir. Tout le monde portait des masques scintillants et délicats qui dissimulaient le haut de leurs visages. On ne voyait que leurs yeux à travers.

Des rangs de gardes se tenaient le long des murs, leurs épées au côté. Ils portaient des tuniques bleu et platine avec un étrange symbole héraldique sur le devant : une tête de mort submergée, le même dessin que celui que j'avais vu dans le bar de Leroy. Le même que le tatouage de Gemma.

Au-dessus de moi, les voûtes dorées se tendaient vers le ciel étoilé comme une ruine scintillante. La beauté de cet endroit me coupa le souffle.

Et c'est là que les têtes commencèrent à se tourner vers moi. Un couple ailé à côté se mit à me fixer et à murmurer avec surprise.

Une superbe femme aux cheveux noirs avança vers moi d'une démarche féline.

— Une née-de-trois.

Son corps était enveloppé d'une cape couleur de nuit.

— Qu'est-ce que quelqu'un de son espèce fait là ?

— Peut-être qu'elle fait partie du spectacle, suggéra un homme barbu. Où est ta cape, putain ?

Une femme à corne inclina la tête et resserra sa cape écarlate autour d'elle.

— Vous la *sentez ?* Ses émotions pures ? Tellement exotique !

Je reculai d'un pas. C'était nettement plus d'attention que ce que j'aurais souhaité. Et vu que tout le monde ici faisait une tête de plus que moi, je n'arrivais pas à repérer dans cette foule quelqu'un qui ressemblerait à mon suspect.

Vêtue d'un manteau d'homme et empestant la gazoline, je ne me

fondais pas franchement dans le décor. L'atmosphère commença à s'assombrir et les fae m'encerclèrent.

— Amusons-nous un peu, murmura une femme. On peut y aller à tour de rôle.

Un homme avec des jambes de bouc se lécha les lèvres.

— Le Rix est toujours là.

Il jeta un regard nerveux par-dessus son épaule.

— On ne va pas prévenir le roi, hein ? J'ai envie de la goûter.

Euh, non.

J'aperçus un trou dans la foule et je me précipitai à travers. Je fonçai dans la grande salle sous un chœur de cris surpris. Je repérai une petite porte gravée dans la pierre. Derrière moi, j'entendais les fae me pourchasser, leurs pas résonner sur la pierre. J'ouvris la porte qui donnait sur un long couloir dont les murs de marbre blanc étaient bordés de torches. Je courais aussi vite que mes jambes fatiguées me le permettaient.

Incapable d'analyser tout ça, mon cerveau fit taire la panique et la crise de nerfs imminente qui réclamaient mon attention. Je ne me concentrais que sur ce qui était requis pour ma survie. C'est-à-dire, m'éloigner à toute vitesse des fae qui voulaient me « goûter ».

Je dévalai le couloir interminable, le souffle court et le cœur tambourinant. La longue poursuite avec le tueur en série m'avait déjà épuisée. Je trébuchai et faillis tomber plus d'une fois sous les glapissements de rire de mes poursuivants.

Tandis que je courais, la terreur commença à monter en moi. Je voyais maintenant que le couloir ne menait nulle part et une porte en métal me barrait la route. Je fis volte-face et écoutai les pas qui arrivaient.

Le miroir !

J'avais un miroir compact dans ma poche. J'étais arrivée ici par un reflet et je pouvais en ressortir de la même manière ! Je fouillai dans mon sac et mon pouls s'accéléra. Où est-ce qu'il était ?

Un souvenir me frappa : j'avais sorti le miroir la nuit dernière

pendant que j'étais au lit pour vérifier l'état de ma joue blessée. Est-ce que je l'avais remis dans mon sac ?

Bien sûr que non.

Mes poursuivants, cinq hommes et une femme, apparurent au coin, à seulement six mètres de là. Ils ne couraient plus, ils avançaient lentement avec des sourires cruels sur le visage. J'étais coincée et ils le savaient.

— Vous sentez sa peur ? demanda la femme devant.

Ses yeux verts étincelaient. Elle dévoila une rangée de crocs acérés.

— Délicieux.

L'homme-chèvre commença à déboutonner sa chemise en avançant.

— Retire tes vêtements, hybride.

— Tu as peur, Lilive ? demanda un homme avec des cheveux blond platine coiffés en arrière.

— Je ne suis pas Lilive, répondis-je d'une voix tremblante. Vous vous trompez de personne.

Ça les fit rire et un frisson parcourut ma colonne vertébrale. Le rire de la femme trillait comme le chant d'un rossignol.

— Oh, je ne crois pas, hybride.

Elle parlait avec un ravissement acide.

— Tu ne peux pas te cacher de nous, même avec ton abominable parfum. Nous allons t'apprendre quelle est ta place ce soir.

— Ce n'est pas du parfum, c'est de l'essence, dis-je. J'ai été agressée.

— Oh, c'est fou.

L'homme-chèvre retira sa chemise et révéla un torse musculeux.

— On dirait que ce n'est vraiment pas ta soirée. J'ai bien peur que tu ne puisses pas échapper à cela, mais tu pourras partir en rampant, toute nue dans notre ville. Je ne peux pas te promettre qu'on te laissera tranquille ensuite.

— Laissez-la.

La voix résonna dans le tunnel, profonde et en colère. La voix de quelqu'un qu'il valait mieux ne pas énerver.

C'était Roan. Il était arrivé derrière eux et la lumière des torches vacillait sur sa peau dorée. Il se tenait, jambes écartées, les poings serrés, vêtu d'une cape vert forêt sous laquelle on apercevait l'éclat d'une armure. Une manchette métallique ornée d'émeraudes brillait à son poignet. Quand il tourna la tête, je vis brièvement ses cornes fantômes. Je n'arrivais pas à décider s'il avait l'air d'un dieu ou d'un démon. Probablement un peu des deux. Et qu'il soit mon suspect ou non, je ressentis un drôle de soulagement qu'il soit là. Au moins, il mettait fin à la poursuite.

Ils le regardèrent et l'un des hommes renifla.

— Tu peux l'avoir une fois qu'on en aura fini avec elle, Taranis. Regarde comment elle est habillée, à montrer ses jambes comme ça.

— Personne ne la touchera, dit Roan.

La femme grogna d'un air affamé.

— J'aime juste ses émotions. C'est tout.

Il gronda et ses yeux verts étincelèrent dans la lumière des torches. Et puis, sans avertissement, il bondit sur l'homme-chèvre et lui fit percuter le mur. Il agrippa sa tête et la tordit dans un craquement.

La femme se tourna vers moi et ses dents pointues étincelèrent.

— Maintenant, hybride…

Je lui enfonçai mon poing dans le ventre, et quand elle se plia vers l'avant, mon genou vint s'écraser dans son visage.

Un autre homme se tourna vers moi en sifflant et l'espace d'une seconde, j'aperçus sa langue – noire et fendue comme celle d'un serpent. Il bondit sur moi et je me déportai de côté en essayant de lui filer un coup de pied. Il bougea à une vitesse impossible et évita mon coup. Il m'attrapa et me projeta contre la herse. La douleur résonna dans ma tête quand je percutai le métal froid et je tombai à genoux. Le monde autour de moi se fit plus sombre. Au loin, j'entendais des cris de colère et de douleur, des os qui craquaient.

L'homme goûta l'air de sa langue.

— Maintenant, née-de-trois, je vvvais t'utilisssser comme je l'entends.

Il m'attrapa, me souleva sur mes pieds et arracha la veste de Gabriel à mon corps. Il avait une force inhumaine. Les lambeaux du manteau à la main, il regarda mes vêtements.

— Cccc'est un cosssstume bien laid. Enlève-le ou je le ferai pour toi.

— Bien sûr.

Au lieu d'obéir, je bondis vers le mur et arrachai une torche à son support. J'agitai le flambeau vers lui. L'amusement brilla dans ses yeux.

— Cccce n'est pas une petite flamme qui va me faire peur.

Par-dessus son épaule, je vis Roan éclater le crâne d'un autre fae contre le mur. Apparemment, ce n'était pas un problème pour lui de se battre quatre contre un.

— Qui a parlé de *petites* flammes ?

Je m'élançai en avant et appuyai la torche au manteau trempé de gazoline dans ses mains. Les flammes jaillirent du tissu et engloutirent ses doigts.

Il hurla de douleur et lâcha le manteau mais ses mains continuèrent à brûler, et l'odeur de la chair carbonisée emplit l'air et me donna envie de vomir. Je fis un pas en arrière et pris garde à ne pas approcher la torche de mes propres vêtements imbibés d'essence.

L'instant d'après, Roan enfonça son poing dans la poitrine d'un homme – littéralement *dans* sa poitrine, en faisant éclater les os. Il arracha le cœur de la créature et l'homme en feu tomba au sol.

Je les contemplai tous les deux, les yeux écarquillés. Du sang dégoulinait sur la main de Roan et il laissa le cœur tomber par terre.

Un silence mortel régnait. Nos regards se croisèrent, le sien était démoniaque et froid.

Chapitre 18

Je clignai des yeux, choquée, et fixai le carnage. Les corps de mes six poursuivants étaient tous allongés au sol. À part l'homme serpent, ils avaient tous le cou tordu selon des angles bizarres.

Je déglutis avec difficulté.

— Tu les as tous tués.

Roan secoua la tête.

— Non. Ils survivront.

Il désigna l'homme qui n'avait plus de cœur.

— Sauf celui-ci, bien sûr, mais ça faisait longtemps que je voulais le tuer.

Sa voix était dégagée, comme s'il parlait de tailler une haie. Mes jambes tremblaient de façon incontrôlable.

— Merci de les avoir arrêtés. Je suppose.

Je ne savais pas si j'étais en train de remercier un tueur en série. Vu la façon dont il venait de tuer ce type, ça semblait probable.

— C'est la deuxième fois que je te sauve.

Il avança vers moi. Des gouttes de sang tombaient de sa main et venaient s'écraser sur la pierre. *Tu attires les ennuis comme le lilas attire les abeilles.*

— Qu'est-ce qu'ils me voulaient ?

— Ton espèce procure un certain plaisir charnel aux fae.

Son regard parcourut mon corps.

— Ceux qui ne savent pas contrôler leurs désirs y sont souvent sensibles.

— Mon espèce ? Quoi, les humains ?

Il haussa un sourcil.

— C'est ça.

Soudain, ses traits se durcirent et des ombres emplirent son regard.

— Maintenant, dis-moi ce que tu fiches ici.

Je fus submergée du désir de baisser les yeux, mais je tins bon.

— J'ai entendu dire qu'il y avait une super fête, mais je dois dire que la musique était plutôt nulle et personne ne m'a offert à boire.

Il délirait s'il pensait que j'allais lui dire tout ce que je savais. Il croisa les bras.

— Ah oui.

J'ignorai ma peur brute et je le regardai dans les yeux, la mâchoire serrée.

— Tu as volé des pièces à conviction à la morgue.

— Oui.

Mon accusation ne le fit même pas broncher.

— Pourquoi ?

— Tu as tes méthodes d'enquête et j'ai les miennes.

— D'enquête ? Tu as volé la rate pour trouver le tueur ?

— Quelle autre raison aurais-je ? demanda-t-il.

Peut-être qu'il disait la vérité. Peut-être pas. L'autopsie était un outil qui permettait à la police d'attraper des tueurs. Peut-être que les fae avaient des méthodes similaires.

— Qu'est-ce que ça peut te faire que quelqu'un tue des humains ?

Roan serra les dents.

— Ce n'est pas ça qui est important pour le moment. Je t'ai posé une question, Cassandra. Comment tu es arrivée ici, bon sang ?

— Tu as tes méthodes de transport et j'ai les miennes.

L'espace d'un instant, il y eut de la surprise dans son regard.

— C'était stupide de ta part de venir ici. Ton corps fragile pourrait facilement se briser, comme je suppose que tu t'en es rendu compte.

— La joyeuse petite bande de violeurs et l'arrachage de cœur m'ont en effet laissé entendre que ce n'était peut-être pas un camp de vacances.

Je ne pensais pas pouvoir lui demander de me suivre au poste pour être interrogé et m'attendre à ce qu'il me suive.

— Il faut que je te trouve une tenue plus convenable pour que tu n'attires pas l'attention.

Ses lèvres se retroussèrent.

— Et ce parfum…

— Ce n'est pas du parfum, rétorquai-je. C'est de l'essence.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as choisi ça pour masquer ton odeur naturelle.

— Je n'ai pas choisi… bon, laisse tomber.

Je secouai la tête, frustrée. Mes méninges commençaient à digérer ce que j'avais vu jusqu'à maintenant. Mon hypothèse que le tueur était probablement Roan – à cause de sa taille et de sa force inhumaine – était prématurée. Il était clair que nombre de fae étaient plus grands que les humains et que la plupart étaient plus rapides et plus forts. Il était vrai que Roan montrait une drôle de fascination pour les meurtres, mais ça ne faisait pas de lui le tueur. Et il venait de me sauver, ce qui lui valait quelques points bonus de ma part. Même si je ne le retirais pas de la liste des suspects.

Qui que soit le meurtrier de Londres, je l'avais suivi ici et il était peut-être encore dans la salle principale. Il fallait que j'y jette encore un regard avant de retourner à Londres pour tenir Gabriel au courant. J'avais facilement trouvé mon chemin en sautant dans un reflet, je pouvais repartir de la même façon.

— D'accord, dis-je. Merci et tout. Maintenant, si ça ne te fait rien, je vais repasser dans la salle principale…

Il me bloqua le passage.

— Non.

Je me tendis.

— Non ?

— Si tu me quittes, tu mourras.

OK, peut-être qu'il était le tueur après tout. Je lui retirai tous ses points bonus.

— Alors c'est comme ça ? Je dois faire ce que tu me dis sinon tu me tues ?

— Non. Tous les autres fae de cette ville essaieront de te tuer.

Je passai d'un pied sur l'autre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton corps dégage une aura. C'est pour ça que ces gens t'ont poursuivie dans ce couloir. Nous pouvons te *sentir*. Si tu te tiens près de moi, mon aura à moi, qui est puissante, la masquera. Mais il faut que tu retires ces vêtements dégoûtants parce que tu n'as vraiment pas l'air à ta place ici.

— Et que je mette quoi à la place ?

Il désigna la femme aux cheveux auburn étendue au sol.

— Avelina est un peu plus grande que toi, mais ça peut marcher. Prends sa robe et sa cape.

— Je peux prendre seulement sa cape.

— Non. Tes vêtements empestent. Quand on sera de retour à la fête, il y a de bonnes chances que tu doives retirer ta cape.

— Pourquoi est-ce que je…

— Ça suffit les questions.

Sa voix coupante me glaça jusqu'aux os.

— Je ne peux pas t'enseigner toute la complexité de la cour fae maintenant.

— D'accord.

Je serrai la mâchoire.

— Tu veux que je la déshabille comme ça ?

— Tu connais une meilleure façon de retirer une robe à quelqu'un ?

— Ça ne semble pas correct.

— Après ce qu'elle voulait te faire ? Je ne m'en inquiéterais pas trop.

Je déglutis et marchai jusqu'à la femme. En dépit de ce que Roan assurait, elle m'avait l'air bel et bien morte.

Je m'agenouillai à côté d'elle et défis la cape à son cou avant de la retirer. Sous le tissu de laine bouillie, elle portait la plus belle robe que j'aie jamais vue : de la tulle platine avec des broderies d'un or sombre qui formaient des arabesques sur le devant et une ceinture ambre à la taille. Mis à part quelques tourbillons dorés stratégiquement placés, le tissu était transparent. Ce n'était pas étonnant qu'elle ait eu une cape par-dessus.

Je la retournai sur le ventre et déboutonnai la robe dans son dos, exposant sa peau laiteuse. Je lui retirai délicatement la robe en faisant attention à ne pas déchirer le tissu fragile. Je la laissai au sol, vêtue seulement d'une minuscule culotte dorée. Je recouvris son corps à moitié nu avec la cape.

Je levai la robe et regardai la lumière des bougies passer à travers.

Sans que je lui demande, Roan se retourna, complètement tendu.

J'étais à moins d'un mètre du suspect d'un meurtre, et j'étais sur le point de me mettre à poil. Mon regard vola vers les torches. Si j'avais besoin de le tuer, peut-être que je pouvais mettre le feu à sa satanée cape.

— Tu es obligé de te tenir aussi près de moi ? demandai-je.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, dit-il froidement. Mais comme je te l'ai déjà expliqué, il faut que je reste près de toi à cause de ton aura.

D'accord. Ma fameuse « aura ». Je retirai mon sac à main et le laissai tomber au sol à côté de moi. Robe ou pas, je ne comptais pas le laisser derrière moi. Il contenait les seules possessions qu'il me restait.

Je défis la fermeture éclair de ma jupe noire. En la laissant glisser sur mes cuisses nues, je me sentis terriblement consciente du corps de Roan à côté du mien. L'air froid dans le couloir de pierre fit naître de la chair de poule sur ma peau.

Je retirai mon pull et mon tee-shirt imbibés d'essence et les laissai tomber sur la femme. Entre le décolleté plongeant qui arrivait presque à mon nombril et le tissu transparent, je n'allais pas pouvoir garder de soutien-gorge là-dessous. Mince. Je ne me baladais *jamais* sans soutien-gorge. Enfin, j'aurais eu l'air d'une idiote avec un soutif noir sous une robe transparente. Malheureusement, mon slip lui-même noir serait très visible sous le tissu transparent, mais il était hors de question que je prenne la culotte dorée de cette femme.

Je dégrafai mon soutien-gorge et le laissai tomber par terre. Et puis je fis passer la robe par mes jambes et la remontai en sentant le tissu délicat caresser ma peau. Je glissai mes bras dans les manches. Elle m'allait presque, même si elle traînait au sol de plusieurs centimètres.

Je tendis les bras derrière moi pour fermer les boutons, mais je n'arrivais pas à les faire passer dans la boutonnière correspondante. Je me raclai la gorge.

— Est-ce que tu pourrais me la boutonner par-derrière ?

Il se tourna avec un sourire ironique.

— C'est comme ça qu'on dit dans ton monde ?

Je soupirai.

— Est-ce que tu pourrais *boutonner ma robe*, s'il te plaît.

Je me tournai et lui présentai mon dos. Son regard tomba sur mes reins et il s'attaqua aux boutons avec agilité. Chaque fois que ses doigts effleuraient ma peau nue, c'était comme une décharge électrique. J'essayai de ne pas penser au sang de fae sur ses mains.

— Voilà, dit-il. Laisse-moi te regarder.

Je me tournai pour lui faire face, me sentant étrangement gênée. Il parcourut lentement mon corps du regard et s'attarda entre mes jambes.

— Ça ne va pas.

— Quoi ? crachai-je.

— La culotte noire. En temps normal, j'aime bien, mais là, c'est ridicule.

Je fronçai les sourcils et remontai la jupe pour retirer le sous-vêtement. J'avais beau porter une robe, je me sentais toute nue.

Les lèvres de Roan se retroussèrent en un sourire en me voyant et il fit un pas vers moi, comme hypnotisé.

— Tu as l'air…

— Quoi ?

Son sourire disparut.

— Toujours humaine, malheureusement.

Il se frotta la bouche en réfléchissant. Après quelques instants, il tendit la main et toucha mes cheveux. Une drôle de décharge d'énergie parcourut ma peau et me fit ressentir une brève euphorie.

Je déglutis.

— Tu as ta magie. J'ai la mienne.

Il entortilla une de mes mèches autour de son doigt. Il avait changé mes boucles en rose clair, couleur barbe à papa.

— C'est permanent ? balbutiai-je.

Je n'étais pas le genre de fille à me teindre les cheveux en rose.

— Non, sauf si tu veux les garder.

Ses lèvres se retroussèrent.

— Mais nous n'en avons pas encore fini. Tu empestes encore de ce parfum. Je peux changer ça.

Lentement, il tendit à nouveau la main vers moi et cette fois il suivit mon décolleté plongeant du haut de mon cou jusqu'à mon nombril. Son contact sur ma peau nue me fit l'effet d'une traînée d'étincelles et mon pouls accéléra. Je contemplai ses yeux verts, dans un état second. Alors qu'il me touchait, sa respiration sembla accélérer aussi et ses yeux virèrent au doré.

Comme s'il émergeait d'un envoûtement, il retira son doigt et se redressa.

— Tu as presque l'air de l'une d'entre nous. Prends la cape et le masque d'Avelina et allons-y.

Je ramassai la cape et la passai par-dessus ma robe. Le corps presque nu de la femme était étendu au sol, complètement vulnérable. Je la recouvris autant que possible avec mes vieux vêtements. Je lui retirai ensuite délicatement son masque d'argent. Sans, elle avait l'air encore plus innocente et sans défense et je dus me rappeler que c'était elle qui avait mené mes agresseurs.

La voix basse de Roan résonna dans le couloir.

— Viens.

— Attends.

Je ramassai mon sac par terre.

— Je prends ça avec moi.

— Tu ne peux pas le mettre dans la grande salle.

Il tendit la main.

— Je vais le porter.

Je resserrai ma prise dessus.

— Je ne lâche pas mon sac.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Tu déconnes ?

Il soupira et retira la manchette incrustée d'émeraudes de son bras.

— On fait un échange. Je suis sûr que ceci a plus de valeur que ce qui peut se trouver dans ton sac.

Je la passai à mon poignet. Classe – et réfléchissant. Après avoir mené mon enquête dans la grande salle des fae, ceci pourrait être mon issue de secours.

Chapitre 19

Alors qu'on approchait de la grande salle ouverte, Roan me fit signe d'attendre et jeta un coup d'œil par une porte.

— C'est bien ce que je pensais, marmonna-t-il. L'assemblée a changé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le Rix et les gardes royaux sont partis. La plupart des invités aussi. Des femmes, il ne reste que les esclaves et aucune d'elles ne porte de cape.

— Les esclaves ne portent pas de cape, répétai-je. Laisse-moi deviner. Tout le monde les traite de putains.

— C'est une mode que le roi a lancée il y a des années de cela.

Je hochai lentement la tête.

— Et c'est l'homme que vous appelez Rix ? Ça veut dire roi, pas vrai ? Je l'ai vu tout à l'heure, avec une couronne d'or.

— Ce n'est pas *le* roi. Pas le Haut Roi. C'est plus un genre de conseiller.

Il me regarda.

— Enlève ta cape. Il ne faut pas que tu attires l'attention.

Il ne sembla pas remarquer l'ironie de cette déclaration. Je retirai la cape de mes épaules et la rejetai derrière moi. Roan se pencha et murmura.

— Quoi que tu fasses, reste près de moi. Mon aura masquera la tienne.

Peut-être.

Je ne pouvais pas déterminer si c'était vrai ou non mais je jouerais le jeu pour le moment. Je passai mon bras sous le sien et nous rentrâmes dans la grande salle. Il sentait le musc et le chêne.

Cette fois, personne ne sembla me remarquer. Les quelques femmes qui restaient s'étaient défaites de leurs capes et portaient des robes transparentes qui révélaient leurs seins. Certaines dansaient avec les hommes, d'autres dansaient *pour* les hommes qui les lorgnaient sans vergogne.

Je parcourus du regard l'assemblée nettement moins dense que tout à l'heure et analysai le comportement des gens autour de moi en essayant d'imiter leurs postures et leurs expressions.

J'essayai de ne pas tripoter ma robe. Même si Avelina avait à peu près la même largeur d'épaules que moi, ses seins devaient être un peu plus petits que les miens car la robe semblait plus obscène sur moi.

— Viens, dit-il. Il faut qu'on parte.

— Je veux juste rester encore un peu.

J'examinai la foule avec intensité.

Il doit être là.

— Tu as envie de mourir ? siffla-t-il. Il faut qu'on parte.

— Pas encore, lui répondis-je en chuchotant.

C'était peut-être une erreur d'être venue ici mais j'avais déjà appris de précieuses informations. À l'évidence, les hommes fae aimaient contrôler les femmes et dominer la sexualité féminine. Ils voyaient les femmes comme des tentations dangereuses. Je commençai à dresser le profil d'un tueur qui ressentirait le besoin de punir les femmes qui sortaient du rang : il pouvait s'en prendre à des femmes portant des robes qu'il jugeait trop courtes, ou qui se déplaçaient sans chaperon.

Et je n'avais toujours pas exclu Roan des suspects. Je lui jetai un regard.

— Explique-moi pourquoi la soirée a changé.

— Le roi interdit la danse, chuchota-t-il. Cela fait des siècles, depuis la Grande Purge quand il a exclu les pixies du royaume. Mais après le départ de son conseiller, certains fae restent et se font plaisir.

— Et qu'est-ce que tu penses des femmes qui ne portent pas de capes ?

Il haussa les épaules.

— Je suis un admirateur du corps féminin.

Son visage était impossible à lire.

— Et ces cinq fae inconscients dans le couloir, murmurai-je. Qu'est-ce que le Haut Roi en dira ?

— Même quand ils se réveilleront, ils ne diront rien. L'humiliation d'avoir poursuivi quelqu'un comme toi détruirait leur réputation.

— Tu sais vraiment faire les compliments.

La musique avait changé, s'était faite plus sensuelle, et un rythme lent pulsait dans la salle. Les yeux de Roan se plantèrent dans les miens.

— Il va falloir que tu danses avec moi si tu ne veux pas qu'on te remarque.

— Très bien.

Encore quelques minutes, et puis je ressortirais d'ici avec le reflet de la manchette.

Roan me prit la main et la sensation de sa peau contre la mienne fit naître une vague de plaisir dans mon corps. Il m'attira contre lui et je posai une main sur son épaule. Ce qui n'était pas évident vu notre différence de taille. Sa main glissa sur ma taille et sa chaleur irradia à travers le tissu fin de ma robe. Nous nous mîmes à onduler en suivant la musique, mon corps effleurant le sien. Je regardai son visage tandis que nous nous déplacions sur la piste, son regard intense, et j'admirai la façon dont la lumière se reflétait sur ses cornes dorées.

J'avais une conscience aiguë du moindre centimètre carré de mon corps qui touchait le sien. Je réfléchis à ce qu'il avait dit sur mon « aura ». C'était bien pratique et ça lui permettait de me garder près de lui à tout moment, sous son contrôle. Il était temps de vérifier si c'était vrai. Alors qu'il me faisait tourner, je partis à trente centimètres de lui, et puis je tournai encore une fois, et m'éloignai pour de bon. Je sentis l'atmosphère dans la pièce changer, s'assombrir. Tous les yeux se portèrent sur moi. La bouche d'un homme s'ouvrit, le visage d'une femme tressaillit d'intérêt et de faim.

La seconde suivante, Roan était à mes côtés à nouveau, et il posa sa main puissante sur ma taille.

— Je t'avais dit de ne pas faire ça.

La chaleur de son corps me réchauffa. Autour de nous, les visages se détendaient, des regards perdus cherchaient quelque chose qui avait disparu.

— Je ne fais pas toujours ce qu'on me dit.

Je passai mes bras autour de son cou. Mon cœur battait fort. C'était *vrai*. Ces gens pouvaient sentir mon aura et d'une façon ou d'une autre, Roan parvenait à la cacher.

Je ne pouvais pas rester ici bien plus longtemps. Je décidai de jeter un dernier bon regard à l'assemblée et de partir. Depuis les bras puissants de Roan, je passai la salle en revue.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-il.

— Je cherche, dis-je, concentrée.

— Tu cherches quoi ?

— Le tueur.

Il haussa un sourcil peu convaincu.

— Tu sais à quoi il ressemble ?

— Eh bien… il est grand.

— Mm-mmh, se moqua Roan. Presque tout le monde ici est grand comparé aux humains. Et ils portent tous des masques. J'aurai remarqué si quelqu'un agissait de façon bizarre. Tu ne peux pas franchement en dire autant.

Son ton paternaliste commençait à me taper sur les nerfs.

— Vraiment ? Qu'en est-il de ces hommes et de ces femmes derrière moi ? Est-ce qu'il y a quelque chose d'intéressant dans leur comportement ?

Il jeta un coup d'œil.

— Pas vraiment. Une des femmes a de très beaux seins. On ferait mieux d'y aller.

— Encore une minute. Fais-moi tourner et puis renverse-moi en

arrière.

Il commença à me faire tourner. Mon visage en face du sien, je laissai mon regard errer de côté. Et puis il se pencha en avant et me fit basculer en arrière d'une main puissante au creux de mes reins. Je renversai la tête pour regarder derrière moi et gravai chaque détail dans mon esprit, chaque robe évanescente, chaque dos ailé.

Roan me ramena à lui et mes seins effleurèrent son torse. Ma respiration se bloqua et je resserrai mes bras autour de sa nuque.

Il poussa un profond soupir.

— Satisfaite ?

Serrée contre son torse puissant, j'essayai de rassembler mes pensées.

— D'accord, dis-je d'un ton détaché. Derrière moi se trouvent trois femmes. Leurs robes sont violettes, vertes et rouges, de gauche à droite. La verte se rafraîchit avec un éventail où est dessiné un merlebleu. Derrière elles se trouvent deux hommes ; l'un d'eux a une queue, l'autre une paire d'ailes. Celui avec la queue regarde la femme en rouge mais il *essaie* de donner l'impression que c'est à celle en violet qu'il s'intéresse. À leur gauche, il y a un homme et une femme et chacun d'eux est entouré d'un groupe de gens. Je parle de celui avec le masque rouge et celle avec le masque d'agent. Tu les vois ? Ils font comme s'ils ne se connaissaient pas mais quand j'ai regardé, ils ont échangé un regard qui me laisse penser qu'ils se connaissent *très* bien. Et tu vois la femme dans le coin avec les cheveux argentés et la robe nacrée transparente ? Elle aussi elle surveille la foule en essayant de n'avoir l'air de rien. Elle n'est pas très douée pour ça, je dois dire. J'aurais pu la repérer à un kilomètre. Je pense qu'elle espionne pour le compte de quelqu'un.

Les pupilles de Roan se dilatèrent légèrement.

— C'était… impressionnant.

— Oh, murmurai-je, je ne fais que commencer.

Je continuai tandis que nous valsions et je lui décrivis les tenues, les boissons, les gestes anodins. Et puis je comptai le nombre de masques d'or et de masques d'ivoire, juste pour frimer. Une fois fait, je relâchai ma concentration et laissai l'image se dissiper. Mais à ma grande déception, je n'avais rien vu qui puisse suggérer que j'étais en

la présence du tueur en série. Malgré l'attention que je portais aux détails, peut-être que tout ça m'était vraiment trop étranger pour que je puisse l'interpréter.

Roan me regarda tandis que je cessai mes descriptions.

— Je dois avouer, tu me surprends. Est-ce que ça fait partie de ta magie de reflet ?

— Ça fait partie de ma magie de FBI. J'ai appris à faire ça.

— C'est… intéressant.

Il fronça les sourcils.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'une née-de-trois puisse faire ça.

Encore une fois cette expression, *née-de-trois.* Et il le disait comme si c'était une injure. Je me raidis.

— C'est quoi une née-de-trois ? demandai-je.

— Ça n'a pas d'importance.

— Ces types tout à l'heure mon appelée comme ça, mais aussi *Lilive*. Ces mots veulent dire *quelque chose.* C'est quoi ?

Roan secoua la tête et étendit ses doigts dans mon dos pour me rapprocher de lui. J'étais terriblement consciente de tous les endroits où mon corps touchait le sien, mes hanches contre les siennes, ses doigts enroulés de façon protectrice autour de ma taille, comme si nous étions de vrais amants.

— Roan ? demandai-je. Si tu enquêtes sur ce tueur en série, qu'est-ce que tu as appris ?

Lentement, comme en transe, Roan dessinait de lentes arabesques sur ma taille, du bout des doigts.

— Je t'ai déjà dit que le tueur est fae.

Chaque caresse de ses doigts me distrayait et j'avais du mal à me concentrer sur la conversation en cours. Je me rapprochai et appréciai la sensation de son corps puissant contre le mien.

— Et quoi d'autre ?

Il se pencha et son souffle réchauffa ma gorge.

— Tu es belle, Cassandra. Mais il vaut mieux que je te laisse en dehors de ça.

Une beauté aux cheveux violets vint tapoter l'épaule de Roan.

— Taranis. J'aimerais que tu m'accordes cette danse.

Il se raidit.

— Je danserai avec toi plus tard, Liliana. Je suis occupé pour le moment.

Même sous son masque, je vis les joues de Liliana rougir.

— Je ne te vois presque jamais aux bals. Et quand tu es là, tu ne daignes même pas danser avec moi ?

Elle avait l'air énervée.

Eh bien, ce n'était pas gênant du tout.

— La prochaine fois, répondit Roan fermement. C'est promis.

Liliana tourna son regard vers moi.

— Et c'est qui, cette petite chose ?

Avant que je puisse l'en empêcher, elle m'arracha mon masque.

La main de Roan vola pour l'en empêcher, mais le mal était fait.

— Est-ce que c'est l'hybride qui est passée par là tout à l'heure ? cria-t-elle. Tu m'écartes pour une Lilive dégoûtante ? Elle devrait être réduite en esclavage !

Autour de moi, les danseurs arrêtèrent de tourner et des murmures résonnèrent dans la salle.

Des hoquets et des gloussements se répandirent autour de moi.

— Allons-y.

Roan m'attrapa par la main et m'entraîna en courant vers la sortie.

Enfin, nous nous retrouvâmes dans l'air frais de la nuit, sur un balcon qui surplombait une ville aux lumières scintillantes. Roan me

fit descendre une volée de marches de pierre couvertes de plantes grimpantes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Je le forçai à s'arrêter sous un sorbier dont les branches portaient des lanternes d'argent.

Il jeta un coup d'œil vers la grande salle pour voir si quiconque nous suivait, et il essaya de me tirer à sa suite à nouveau. Je tins bon.

Il me jeta un regard impatient mais je ne bougeai pas. Il attendit en écoutant attentivement. Quand il fut sûr que nous étions seuls, que personne ne s'était lancé à notre poursuite, il me regarda.

— Il y a des noms pour les gens comme toi, et aucun de ces noms n'est particulièrement gentil. Née-de-trois, Lilive, fortelle, hybride. Ce sont tous des noms pour désigner les pixies.

D'accord. C'était débile.

— Euh, je ne suis pas une *pixie*. Mes parents étaient tous les deux humains.

— Non, ce n'est pas vrai. Les pixies naissent d'une union impie entre humains et fae.

Je déglutis.

— Je ne vois pas comment c'est possible. D'accord, mon père était…

Un putain de monstre, comme vous tous.

Je laissai cette pensée mourir sur ma langue.

— Mais crois-moi. Aucun de mes parents ne ressemblait aux fae ici.

— Mmh. Et comment tu expliques que tu te nourrisses de la peur ?

— Tu veux dire que je fais ça parce que je suis une pixie ?

— Tous les pixies ne se nourrissent pas de la peur. En dépit de ce que les autres fae disent des pixies, je n'ai pas de problème avec ton espèce. La raison pour laquelle je ne te fais pas confiance, c'est que tu es une suce-terreur, née de la pire sorte de fae. Ceux qui apportent la désolation, mes plus vieux ennemis.

Mon estomac fit un looping.

— Super, murmurai-je, à moitié étourdie.

— Et je crois que tu as quelques pouvoirs magiques de ton côté ? Peut-être que tu t'es rendu compte que ce n'était pas le cas de la plupart des humains ?

Le monde sembla vaciller sous mes pieds et un souvenir me revint.

La prise de sang quand j'avais six ans, et le médecin qui avait dit à ma mère que quelque chose n'allait pas avec les résultats, que mon sang ne correspondait aux normes. Il n'y avait pas de fer dedans, avait-il dit. Je souffrais d'une grave carence en fer. Ils m'avaient donné des suppléments en pensant que j'avais une forte anémie. Et *après ça*, j'étais tombée très malade et j'avais failli mourir. Ma mère avait toujours refusé de m'emmener voir un autre médecin. Est-ce que c'était vrai que le fer était mauvais pour les *fées* ?

Je déglutis alors que cette terrible idée s'ancrait dans mon esprit. Mon père – le monstre – était un fae. Un vrai démon.

La panique ravagea ma poitrine et ma respiration se fit trop rapide.

Roan m'attrapa par les épaules.

— Quoi que tu sois en train de faire, il faut que tu arrêtes. Tes émotions submergent mon aura. Si tu continues, ils vous tous débouler ici.

Le sang battait à mes oreilles. Mes genoux faillirent céder et Roan passa un bras autour de ma taille pour me stabiliser.

Je le regardai. Il fallait que je me ressaisisse si je voulais sortir d'ici vivante. Quoi que je vienne d'entendre, il fallait que je boucle ça dans un coin de mon esprit et que je garde la tête froide. Avec tout le contrôle dont je pouvais faire preuve, je fourrai ça dans les profondeurs sombres de mon coffre-fort mental et en tournai la clé. Je devrais y faire face plus tard mais pour l'instant, il fallait que j'aie les idées claires. Je pris plusieurs grandes inspirations pour me calmer et puis je me redressai.

— D'accord.

Je déglutis. Je voulais sortir d'ici le plus vite possible. Et je ne faisais pas confiance à Roan.

— Accorde-moi une seconde.

Le cœur battant, je retirai la manchette et la passai à une branche de l'arbre. J'appelai son reflet, je le laissai devenir une part de moi, je l'imaginai dans ma chambre d'hôtel. Le reflet vacilla et j'y tombai, un froid liquide enveloppant ma peau.

Et pourtant, au milieu du processus, je sentis l'air autour de moi épaissir, se nouer autour de mon corps en un mur infranchissable. Je retombai sur les marches de pierre avec Roan et mon dos cogna contre l'escalier.

Il me contempla, les bras croisés.

— Qu'est-ce que tu penses être en train de faire ?

La magie de reflet était nouvelle pour moi mais on aurait dit que mon corps venait de se rebeller, comme si ma main avait formé un poing et m'avait donné un coup dans le nez. Le reflet faisait partie de moi – ça aurait *dû* marcher. Ma tête tournait.

— Il est facile d'entrer dans Trinovantum. Pas si facile d'en sortir, même avec ta magie de reflet. Tu ne peux partir que par un portail.

Comment était-il au courant pour mes pouvoirs de reflet ? Et puis je compris – la nuit où je l'avais vu à travers le miroir. Il m'avait vue aussi. Il savait depuis le départ comment j'étais arrivée ici et maintenant il savait que j'avais essayé de repartir et que j'avais échoué. Mince ! Est-ce qu'il disait la vérité sur les portails ?

Je me relevai, les jambes tremblantes. Je ne pouvais pas analyser tout ça maintenant ; il fallait que je garde la tête froide.

— D'accord. Tu peux m'emmener à un portail ?

— Bien sûr. Dès que tu m'auras aidé.

Je clignai des yeux. Il y avait tellement de choses étranges dans ma vie en ce moment mais une pièce du puzzle tomba d'un coup en place.

— C'est pour ça que tu m'aides, hein ? Tu as besoin de moi.

— Bien sûr.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi le ferais-je sinon ?

Chapitre 20

Roan avait appelé le monde des fae le royaume miroir et d'une certaine façon, c'était vrai. Un miroir déformé qui reflétait notre propre monde. Alors que nous marchions à travers la ville, j'eus la drôle d'impression de marcher dans un monde qui m'était à la fois inconnu et familier et cette sensation fit accélérer mon cœur. Est-ce que ça m'avait l'air familier parce que mon père était venu ici et que ses souvenirs m'avaient été transmis par son sang souillé ? Ça ne ressemblait pas à une ville pour des monstres. À vrai dire, c'était étrangement beau.

Des flèches nacrées pointaient au-dessus de rues tortueuses et des fae traversaient des passerelles suspendues en hauteur. Des liserons, de la vigne vierge et du lierre escaladaient les murs de marbre lisse et les corniches d'or brillaient sous le clair de lune. Nous étions entourés de chants d'oiseaux – des rossignols peut-être ? Les rues pavées partaient dans des directions erratiques qui évoquaient les motifs de Londres. Des temples couverts de plantes grimpantes se tenaient en lieu et place des églises du royaume humain.

Une part de moi aurait voulu rester là un mois entier, juste pour apprécier les lieux. L'autre part de moi voulait décamper en vitesse et retourner parmi les humains avec tout ce que j'avais appris de la culture fae.

Tant que je bloquai la pensée dérangeante que ma place était peut-être ici.

Enferme tout ça dans ta cage mentale, Cassandra.

Roan marchait vite à travers les rues de la ville. Fréquemment, il s'arrêtait et se tournait vers moi pour m'attendre en fronçant les sourcils.

— Pourquoi est-ce qu'on n'a pas pris un cheval ou quelque chose ? demandai-je.

— Je n'en ai qu'un. Et je ne pensais pas que tu serais aussi lente.

Nous passâmes devant une fontaine – un genre de nymphe qui crachait de l'eau dans une vasque – et il se tourna pour me fusiller du regard.

— Est-ce que tu marches toujours à cette vitesse ?

Je croisai les bras.

— Tu fais trente centimètres de plus que moi. Tu as besoin de moi, non ? Il va falloir que tu te fasses à mon rythme.

Je n'aimais pas être consciente que j'étais à sa merci, que je dépendais de sa capacité à masquer mon aura. Dès que la distance augmentait entre nous, je remarquais des têtes qui se tournaient vers nous, des fae qui fronçaient les sourcils dès qu'ils sentaient mes émotions d'*hybride*. Même si j'avais voulu partir en courant, je ne savais ni où se trouvait ce satané portail ni comment l'utiliser.

Un rossignol émit un trille non loin de là et je sursautai violemment. J'avais beau essayer de bloquer les pensées qui concernaient mon père, le stress mental occasionné par ces révélations commençait à me submerger. Dépendre d'un fae à la puissance létale qui semblait avoir du mal à gérer sa colère n'aidait en rien.

Je ne pouvais pas me laisser être manœuvrée ainsi. Il fallait que je reprenne le contrôle. Il avait besoin de moi pour quelque chose et ça voulait dire que j'allais vivre – pour l'instant. Dès que j'aurais trouvé le portail, je me barrerais à la vitesse de l'éclair.

Mais alors que nous arrivions à un grand mur qui entourait la ville, un frisson de crainte parcourut mon échine. Il m'emmenait hors de la ville, dans les étendues sauvages. Avec hésitation, je le suivis jusqu'à une porte cintrée dont la surface était couverte de branches argentées sinueuses. Dès que nous fûmes passés, je lui touchai le bras.

— Je peux récupérer mon sac maintenant ?

Il baissa les yeux vers sa ceinture de cuir avec un rien de dédain et en défit le sac.

— Qu'est-ce qu'il y a de si important là-dedans ?

— Rends-le-moi, c'est tout.

Je l'arrachai à sa main. Je n'avais pas besoin de le prévenir que je pensais à lui enfoncer un stylo dans l'œil si j'avais besoin de me défendre.

— D'accord.

Il se retourna et continua à marcher.

Ici, à l'extérieur de la ville, des prairies herbeuses s'effaçaient devant une forêt. Dès que nous eûmes quitté la ville, les étoiles semblèrent plus brillantes. L'air était lourd de l'odeur de la mousse et des fleurs sauvages. Nous descendîmes un sentier sinueux qui conduisait vers la forêt.

Je pris une grande inspiration.

— Tu comptes me dire où nous allons ?

— J'ai besoin de tes pouvoirs. Ce que tu sais faire avec les reflets.

— Pourquoi ?

Il ne se donna pas la peine de répondre et le silence revint, sauf pour le bruit de nos pas sur les graviers. Encore une fois, je remerciai ma bonne étoile d'avoir choisi de porter des ballerines avec ma jupe ce matin-là. Même ainsi, mes pieds me faisaient mal dans les chaussures à semelle fine, mais si j'avais eu des talons, je serais probablement en train de supplier Roan de me porter sur son dos.

Nous arrivâmes à l'orée de la forêt et mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Ça n'avait pas l'air d'un environnement accueillant. L'air semblait raréfié et la chair de poule s'empara de ma peau.

Nous pénétrâmes profondément dans la forêt. Des branches tortueuses formaient des arches au-dessus de nous. Entre elles, j'apercevais de gros oiseaux noirs qui s'élevaient dans les airs. Je serrai mes bras autour de moi. Le chemin de terre battue serpentait entre les arbres. Tout autour de moi, des ombres semblaient voleter entre les vieux chênes. Le clair de lune filtrait entre leurs branches et dansait au sol comme quelque chose de vivant et faisait naître du givre et des flocons de neige.

Est-ce que c'était juste mon imagination ou bien y avait-il quelque chose de sinistre dans les torsades irrégulières des branches ? Plus nous avancions dans le bois, plus l'air devenait froid.

Alors que mes paupières commençaient à se fermer, un mouvement huileux retint mon attention. Une silhouette émergea de l'ombre sous un chêne et mon cœur se serra d'effroi à la vue qu'elle offrait. Instinctivement, je saisis le stylo dans mon sac tandis que je contemplais la vieille borgne qui venait d'apparaître. Ses cheveux avaient la couleur du givre et sa peau était bleu nuit.

Bon, c'était juste une vieille femme à la peau bleue avec un diadème de glace perché de côté sur sa tête comme une Elsa tarée. Pas de raison de paniquer.

Roan s'arrêta et se plaça devant moi, les muscles raidis, protecteur.

— Reine de l'Hiver. Nous ne faisons que passer.

Elle sourit. Ses dents étaient couleur rouille et mon estomac se révolta.

— Ne voulez-vous pas connaître vos destins ? demanda-t-elle d'une voix basse.

Un frisson parcourut ma colonne vertébrale. Instinctivement, je fis un pas en arrière.

— Pas cette fois, Reine, dit Roan.

Son œil unique s'étrécit et elle pointa une longue griffe rouillée vers moi.

— Une pixie. Avec l'ombre à l'esprit. Celle-ci aime la terreur.

Ma bouche s'assécha.

— Ce n'est pas vrai.

L'instant d'après, elle se jetait sur me moi et me plaquait contre un chêne.

— La clé, ici ! hurla-t-elle d'une voix stridente.

Ses yeux brillaient d'une lumière glaciale. Ses cris résonnaient dans mes entrailles.

— La clé est ici, dans la Forêt de Hawkwood !

Sa voix grinçait dans mon cerveau et ma vision s'assombrit. Dans les recoins les plus sombres de mon esprit, mes pensées sauvages commencèrent à taper contre les barreaux de leur cage. Les cris de ma mère, le ravissement devant la terreur des autres. L'obscurité en moi, si puissante qu'elle aurait pu avaler le monde. Le pouvoir fae qui courait dans mes veines et me donnait d'étranges capacités. Désormais, je savais ce que j'étais : un monstre. La terreur me déchira de l'intérieur.

Chapitre 21

Quand ma vision revint, Roan était à mes côtés et me soustrayait délicatement à la prise de la vieille femme en détachant un à un ses doigts de mes épaules.

— Merci, Reine, pour votre prophétie.

Tremblante, j'essayai de rassembler mes pensées et de les remettre dans leur cage. S'attarder sur le passé, c'était la mort.

Je regardai Roan emmener la vieille femme loin de moi, surprise de la façon dont il s'occupait d'elle et du fait que son contact semble la calmer. Avec le bras de Roan qui la guidait fermement dans son dos, elle avait l'air inoffensive et perdue dans les bois. Elle s'écarta de nous en vacillant, marmonnant dans sa barbe, et elle disparut dans les ombres.

Roan se tourna vers moi.

— Est-ce que ça va ?

Je déglutis et hochai la tête.

— Qui est-ce ?

— La Callach. La Reine de l'Hiver. Une aînée parmi les fae.

— Et elle est folle, visiblement.

— C'est une prophétesse.

Je hochai la tête sans répondre. Évidemment.

Il se tourna et partit dans les bois.

— Tu as l'air fatiguée. On devrait se hâter.

Alors que nous avancions, l'air continua à refroidir. Mes jambes me faisaient mal et des frissons violents me parcouraient. J'étais quasiment à poil, avec ma robe transparente sans sous-vêtements. En plus de quoi, j'avais fait une nuit blanche après deux combats brutaux et une poursuite à travers Londres dans mes petites ballerines. Je ne savais même plus quand était la dernière fois que j'avais mangé. Mon

identité avait volé en éclats et j'étais perdue dans un autre monde. Tu m'étonnes que j'étais fatiguée. J'avais envie de me rouler en boule et de ne plus rien faire.

Je clignai des yeux, luttant pour rester éveillée. Toute l'adrénaline du monde ne permettrait pas à mes yeux de rester ouverts bien plus longtemps. En claquant des dents, je frictionnai mes bras tandis que nous progressions plus loin dans les bois. Avec le froid, je devenais de plus en plus vulnérable et ça ne me plaisait pas du tout. Mes paupières commencèrent à se fermer…

Je devais être vaguement en proie au délire car je marmonnai :

— Si tu prévois de me tuer, je te ferais savoir que j'ai un stylo dans mon sac.

— Je ne vais pas te tuer. Tu as du mal à faire confiance.

— Oh, tu n'as pas idée.

Il me regarda, soudain curieux.

— Pourquoi ?

La question me prit par surprise. Il ne s'était jamais vraiment intéressé à moi jusqu'à maintenant. Quelque part dans les tréfonds de mon esprit, les cris de ma mère résonnèrent. Et peut-être que c'était le froid, peut-être que c'était mon épuisement, mais j'eus l'envie soudaine de tout balancer.

— Ce qui m'arrive, Roan, c'est qu'apparemment, mon père était un fae. Et que tout dans ma vie est un mensonge.

— Mais tu ne le vois pas comme ton père de toute façon, dit-il doucement.

Une femme est l'autrice de cet accomplissement.

Tu es la fille de ta mère.

— Les hommes sont des déceptions perpétuelles.

Un nuage de vapeur monta de ma bouche.

— C'est presque toujours les hommes qui sont les meurtriers, les tyrans, les violeurs. Tu sais combien de tueuses en série j'ai profilées ? Absolument zéro. Et n'oublions pas l'Étalon de Virginie.

Je ne savais pas trop pourquoi j'avais ajouté ça à ma liste, mais j'étais sur ma lancée et je n'avais pas envie d'arrêter.

— Tu m'as perdu, là.

Son regard s'attarda sur mon corps un moment.

— Tu perds de la chaleur plus vite que tu ne le devrais. Je vois que tu trembles.

— Ça va.

Je détestais apparaître vulnérable devant des inconnus, même si en ce moment, tout ce que j'avais envie de faire c'était me rouler en boule dans un endroit chaud et dormir pendant des jours. Ici, dans les profondeurs de la forêt, la neige et le givre blanchissaient les arbres. Mes orteils étaient complètement engourdis.

— Enfin bref, mon ex se faisait appeler l'Étalon de Virginie. Il aimait coucher avec le plus de filles possibles comme je l'ai appris il n'y a pas très longtemps. Tu sais, si tu te tapes trois nanas en même temps, au bout d'un moment, l'une d'elles finira par s'en apercevoir.

— Je m'en souviendrai.

Il me jeta un regard et haussa un sourcil.

— Il semble que ce type ait été un chien méprisable. Comment as-tu exercé ta vengeance ?

— Quoi ?

Mes frissons commençaient à devenir incontrôlables. La buée dégagée par mon haleine collait à mon visage tandis que je parlais.

— Je ne me suis pas vengée. J'ai juste quitté l'appartement.

Il marqua une pause et se tourna vers moi.

— Tu es en train de geler.

Il avait l'air agacé, comme si ça avait été de ma faute.

— Le claquement de tes dents, c'est comme un pic à glace qui tape contre mon crâne.

— Je gèle parce que je suis quasiment à poil et que… attends ?

Pourquoi c'est l'hiver ici ? On était en été il y a quelques kilomètres de cela.

Le clair de lune se refléta dans ses yeux verts.

— Tu n'es plus dans le royaume des humains. Les lois de la nature sont différentes ici.

— D'accord. Eh bien je suis toujours humaine. Ou en tout cas, à moitié humaine. Et les humains ont froid en hiver quand ils ne sont pas couverts correctement.

— Ah.

Il hocha lentement la tête et retira sa cape. Il l'enroula autour de mes épaules et l'épingla avec la fibule en forme de cerf. Sa cape en laine m'enveloppa complètement et je savourai la chaleur et l'odeur musquée.

Il recula d'un pas quand il eut terminé. Quelque chose sembla étinceler dans son regard.

— Bien. Oui.

— Est-ce qu'on est bientôt arrivés… là où on va ? Merci pour la cape mais mon corps est épuisé.

— Nous y sommes presque, dit-il. On sera en sécurité d'ici une heure.

En sécurité par rapport à quoi ?

— Je veux savoir où nous allons.

— Nous nous rendons à la Prison de Hawkwood. J'ai besoin de ton aide pour faire échapper quelqu'un.

Je me figeai sur place.

— Tu quoi ?

— Continue à marcher.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit.

— Ton corps humain fragile ne réagit pas bien à ce froid. Tes muscles se sont déjà tendus et je vois à ta démarche que tes jambes te

font mal, la droite davantage que la gauche. Et j'entends aussi ton estomac grogner.

Il y avait à nouveau de l'agacement dans sa voix.

— Je t'expliquerai pendant qu'on avance.

Je le suivis, les jambes tremblantes.

— J'ai besoin de ton aide pour sauver une amie, dit-il. Je la connais depuis que je suis enfant. Je lui dois ma vie.

— Une dette, hein ?

— Ce n'est pas ça. Ça n'a rien à voir avec la dette.

Je le crus.

— Alors pourquoi elle est en prison ?

— Elle n'aurait pas dû être emprisonnée.

— Mm-mmh.

Je fronçai les sourcils, sceptique. Ils disaient toujours ça.

— Quel est le crime pour lequel elle a été incarcérée ?

— Trahison, répondit-il simplement. Je suppose qu'elle est coupable, si haïr son roi est un crime. Il y a des tyrans parmi les fae, tout comme dans ton monde. Mais ici, la justice est aveugle et sans quartier. Elle sera bientôt exécutée.

Je retournai ça dans ma tête pendant que nous traversions un bosquet épais. Le vent froid nous soufflait dans le cou.

Même en le croyant sur parole, ce que Roan me demandait de faire, c'était briser les lois de ce lieu et de participer à l'évasion d'une criminelle. En tant qu'agente fédérale, cela était une action politiquement problématique. Bien sûr, je ne savais pas qu'elle était la situation politique actuelle entre les États-Unis et le royaume fae. Il n'y avait probablement pas de traités d'extradition.

Je n'avais pas non plus moyen de déterminer si Roan disait la vérité. Est-ce que remettre une femme en liberté était la seule chose qu'il voulait faire ? N'était-elle réellement coupable de rien de plus que de détester le roi ? Ça semblait peu probable. Ils n'auraient pas eu

de preuves concrètes à moins qu'elle ait été surprise à comploter.

— Je ne suis pas sûre que je crois à ton histoire, tentai-je. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de libérer une criminelle.

Si elle avait été désignée comme traître, je risquais de me retrouver en prison avec elle. Et de ce que j'en savais, le châtiment pour trahison était parmi les pires jamais inventés.

Il s'interrompit et son regard me cloua sur place.

— Alors tu n'as qu'à rentrer à Londres toute seule. Je ne pense pas que tu y survivras.

D'accord. Il avait un argument de poids. Je ne savais pas du tout comment rentrer à Londres.

— Si je t'aide, est-ce que tu me garantis que tu m'aideras à retourner à Londres en sécurité ?

Il retroussa la lèvre.

— Tu n'es pas en position d'exiger quoi que ce soit.

— Si tu ne peux pas me faire cette simple promesse, je préfère me débrouiller toute seule. Si tu crois que je te fais confiance, réfléchis-y à deux fois. Peut-être que les autorités ici trouveraient intéressant d'apprendre que tu essaies de libérer une traîtresse. Peut-être qu'elles me seraient suffisamment reconnaissantes de cette information pour me ramener à Londres.

— Une petite pixie comme toi ? Ils t'enfermeraient et t'utiliseraient pour leur plaisir.

— Promets-moi.

Il grinça des dents.

— Très bien. Je le promets.

— J'ai besoin que tu le dises. Est-ce que tu me promets que tout ce que tu veux de moi c'est libérer cette femme et qu'une fois que ce sera fait, tu m'aideras à retourner à Londres ?

— Oui. Tant que ton ventre arrête de grogner.

Sa voix était de la glace pure et le venin qu'elle contenait s'insinua

jusque dans mes os.

— Une fois qu'on l'aura sortie de là, je promets de t'aider à retourner à Londres. Tu es satisfaite ?

Je hochai la tête et me remis à marcher.

— Roan ?

Il grogna.

— Pourquoi est-ce que les fae appellent les pixies née-de-trois ? Et Lilive ?

— Parce qu'Adam avait une autre femme avant Ève, dit-il.

Il ne me regardait plus, il marchait droit devant lui.

— Sa première femme était Lilith.

— D'accord. Et ce n'était pas une fana du missionnaire.

Je connaissais cette histoire issue de vieux mythes. Lilith aimait être dessus, ça voulait dire qu'elle était mauvaise et démoniaque. Vive le patriarcat.

— Et Adam détestait cela parce qu'il était complexé par la taille de sa bite.

— Apparemment, tu connais déjà cette histoire.

— Et puis Ève a été créée, et elle était à fond sur les longs serpents phalliques. Je me demande ce qu'il lui manquait dans sa vie.

Roan était toujours devant moi si bien que je n'aurais su dire si je l'avais fait sourire.

— Adam et Ève sont les ancêtres de la race humaine. Adam et Lilith sont les ancêtres de la race fae. Et les pixies…

— Ont trois ancêtres. Donc nées-de-trois. Et Lilive. Et fortels… Je suppose que c'est un mélange de *fae* et *mortel*.

— Je vois que tu n'as pas besoin de davantage d'informations de ma part. Tu as toutes les réponses. Peut-être qu'on peut revenir au silence.

Oh, non. Je n'en avais pas fini avec mon interrogatoire. J'obtenais de précieuses informations et ce genre de questions me permettait de ne pas penser aux engelures qui menaçaient mes orteils.

— Mais c'est quoi le délire entre les fae et les pixies ? Pourquoi est-ce que les fae sont attirés par moi comme ça ?

Un coup de tonnerre roula au-dessus de nous et une pluie glaciale se mit à tomber.

De mieux en mieux.

Un soupir lui échappa tandis qu'il continuait à avancer devant moi.

— Tous les fae, les pixies y compris, peuvent se nourrir des émotions humaines. Le désir, la joie, le bonheur… ça nous donne de l'énergie. Ça nous rend plus forts, en meilleure santé.

— Tu as dit que j'étais une suce-terreur, fis-je remarquer.

À cette pensée, la crainte surgit dans mon cœur. Si j'avais été en meilleure forme, j'aurais trouvé un moyen de repousser cette pensée de mon esprit. Mais elle était bien là, une pensée terrible qui retentissait dans les cavités de mon cerveau – que je me nourrissais de la peur, comme un monstre.

— Certains fae ont une affinité pour une émotion en particulier, poursuivit Roan. Et comme tu aimes passer du temps sur des scènes de crime, j'en déduis que tu aimes la peur.

— Oh, c'est n'importe quoi, rétorquai-je avec un peu trop de véhémence. Je pense que tu projettes. N'oublions pas tout le temps que *toi* tu passes sur des scènes de crime.

Je n'allais sûrement pas lui parler de mon vieux surnom, « accro au trauma ». Je n'avais pas du tout envie d'aller dans son sens.

— Comme tu voudras.

Lentement, le soleil commençait à émerger pour tacher le ciel d'un pervenche pâle rayé de miel. Alors on était de nouveau le matin. Quand avais-je mangé pour la dernière fois ? Cette pensée m'eut à peine traversé l'esprit que mon ventre se mit à gronder. Roan se retourna vers moi, le regard mauvais.

— Tu as faim aussi maintenant. Ta fragilité ne connaît aucune

limite.

— Ça a l'air de t'énerver que mon corps soit humain.

Je sortis de mon sac un paquet de Tic-Tacs à moitié vide.

— Je n'aime pas le son de ta faim, marmonna-t-il en continuant à avancer. Il faut que tu manges et il faut que tu te réchauffes. Ce qui veut dire qu'il faut qu'on aille plus vite.

La pluie se mit à tomber plus fort, trempant mes cheveux et passant à travers la cape. Roan ne semblait absolument pas dérangé par la tempête glaciale.

— Combien de fae se nourrissent de la peur ? Si ça donne du pouvoir à quelqu'un, ça semble être un mobile parfait pour un meurtre.

— Il y en a plus que je ne le voudrais. Et en tant que pixie, tu te nourris de ta propre peur. Combien de fois t'es-tu mise dans une situation dangereuse, juste pour ressentir de la peur ? Tu courtises le danger pour te nourrir de tes propres émotions. C'est ton côté pixie.

Il marchait toujours devant moi sans me regarder.

— Ce n'est pas vrai.

Un engourdissement glacial s'emparait de mon corps, je me sentais transie jusqu'aux os. Est-ce que c'était le froid ou est-ce que c'était ce que Roan me disait ?

— Ah bon ? Te balader dans une ruelle au milieu de la nuit en sachant qu'un tueur en série assassine des femmes ? Suivre un parfait inconnu toute seule, sans renfort ? Est-ce que c'est le comportement d'un agent bien formé ou bien est-ce la conséquence d'une addiction au danger ?

La pluie d'hiver battait ma peau et je me concentrai sur la marche, un pas après l'autre. Alors que nous progressions à travers l'orage, le chemin de terre se transforma en sentier boueux et mes ballerines délicates atterrirent dans une flaque profonde. Je faillis tomber. J'essayai de répondre à Roan mais mes frissons étaient trop forts. Je n'arrivais plus à réagir. Je n'arrivais plus à marcher. Mes muscles se bloquaient de fatigue et de froid.

J'avais juste besoin de me coucher et de dormir.

Si j'avais pu me reposer quelques instants sous l'un de ces arbres… Une fois que mon corps serait reposé, je me relèverais et recommencerais à marcher.

Mes mains s'enfoncèrent dans la boue glaciale.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Roan avait l'air loin. Je me roulai en boule et fermai les yeux. Je partis à la dérive.

— Bon sang ! dit quelqu'un au loin.

Je sentis une paire de bras puissants me soulever comme un bébé et puis le rythme subtil d'un mouvement. Les yeux à moitié fermés, je m'appuyai contre son corps et essayai de me reposer. Je ne me rappelais pas ce que j'avais été en train de faire, juste que ça avait été une longue journée.

— Reste éveillée encore quelques minutes de plus, murmura-t-il.

Il n'avait vraiment aucune idée d'à quel point j'étais fatiguée. Je pouvais me reposer un moment ou deux, et puis ensuite on continuerait à aller vers… là où nous allions. Je ne savais plus trop où c'était.

J'entendis un craquement et quelque chose qui claquait. Il fit encore quelques pas et le son était étrange, ça résonnait fort. Je m'aperçus que la pluie s'était arrêtée juste avant de sombrer dans un profond sommeil.

Et en dormant, j'entendis la voix de ma mère hurler : *Horace ! Non !*

Je ne sais pas combien de temps je restai assoupie avant de sentir quelqu'un effleurer ma joue et l'excitation d'une décharge électrique.

— Eh, murmura une voix profonde. Réveille-toi.

Je me roulai davantage en boule, je voulais juste dormir.

Le contact devint une douce caresse qui me donna quasiment envie de ronronner.

— Cassandra, dit-il d'une voix adoucie. Réveille-toi.

Mes yeux s'ouvrirent et je me retrouvai en train de frissonner. Quelque chose faisait un drôle de tap-tap dans mon crâne. C'était mes

dents, compris-je, qui claquaient comme des folles. Quelque chose me réchauffait mais j'étais certaine que cette chaleur ne pouvait pénétrer la glace dans mon sang.

J'étais allongée dans une petite pièce, avec une cheminée qui crépitait à côté de moi. Roan était penché au-dessus de moi, son souffle chaud sur ma joue.

— Bien.

Le soulagement était visible dans ses yeux.

— Tu es réveillée.

Je déglutis avec difficulté, la bouche sèche.

— Je ne suis pas comme lui.

— Comme qui ?

— Non, rien.

Il haussa les sourcils.

— D'accord. Rapproche-toi du feu. Je reviens vite.

Il disparut de mon champ de vision.

Je me redressai sur les coudes et observai la pièce. J'étais allongée sur un tapis à côté d'une cheminée en pierre où les flammes rugissaient. Un chêne poussait au centre de la pièce en bois et ses ramures scintillaient de lanternes tandis que les branches les plus hautes se voûtaient pour former le plafond. Une échelle tordue menait à une mezzanine avec un lit et Roan était en train de fouiller dans un coffre dessous.

Aux murs blancs étaient suspendus des bois de cerfs et des gravures en bois. Les fenêtres rondes donnaient sur la forêt sombre qui se teintait de rose avec le soleil levant. Des étagères bordaient les murs et la cheminée projetait une lumière vacillante sur le canapé vert mousse à ma droite. Toutes les surfaces de la pièce étaient tordues, courbées, comme si la maison s'était formée à partir de la forêt elle-même.

Une épée brillante était posée à côté de la cheminée et au-dessus de l'âtre un emblème figurait un cerf. J'étrécis les yeux. Je n'avais pas vu celui-ci chez Leroy.

Tremblante, je me rapprochai du feu et j'appréciai sa chaleur contre ma peau. Je tendis les mains vers les flammes. Elles me faisaient un mal de chien. Je les fermai et les rouvris et observai les flammes danser entre mes doigts. Je portais toujours sa cape trempée de pluie et mon corps semblait changé en glace. Désormais le tissu glacé me faisait plus de mal que de bien et je défis l'agrafe et le retirai. J'enlevai aussi mon sac en bandoulière que je laissai tomber à côté de moi.

Roan se redressa en tenant deux édredons.

— Ça va nous réchauffer pendant que nos vêtements sèchent.

— Pendant que nos vêtements sèchent ? répétai-je sans comprendre.

Il me rejoignit et laissa tomber les couvertures au sol.

— Enlève tes vêtements.

Je le fixai tandis qu'il retirait sa chemise blanche dégoulinante. La lumière orangée révéla des tatouages à l'aspect effrayant sur son torse puissant. Je ne pus m'empêcher de parcourir du regard ses bras aux muscles noueux. J'essayais d'être prête à tuer n'importe qui, mais j'aurais préféré ne pas avoir à me battre contre lui si possible.

— On va faire sécher nos affaires, dit-il.

Mes joues s'embrasèrent.

— Je ne vais pas me changer ici. Je n'ai même pas de sous-vêtement vu que tu m'as forcé à les laisser au palais.

— Comme tu voudras.

Il haussa les épaules et ôta sa ceinture puis son pantalon. Il ne portait qu'un boxer noir et mouillé. Quand il se retourna, ma gorge se serra. Un réseau de cicatrices marquait la peau de son dos. Quelqu'un lui avait fait beaucoup de mal. Je le regardai marcher jusqu'à un bol en laiton dans un coin de la pièce. Il tordit sa chemise au-dessus du récipient pour en faire sortir l'eau et puis fit la même chose avec son pantalon. Son corps exsudait un pouvoir brut et ma respiration se fit courte. Il semblait parfaitement à l'aise juste en sous-vêtement.

Et puis il retira ça aussi.

Le cœur battant, je me retournai.

Quelques instants plus tard, il revint, enroulé dans une couverture. Malgré sa taille, le tissu le couvrait presque entièrement. En tenant l'édredon d'une main, il suspendit ses vêtements aux crochets au-dessus de la cheminée.

— Ils vont sentir la fumée demain, mais il n'y a rien qu'on puisse y faire.

Il traversa la pièce et se pencha pour passer un seuil encombré de branches qui menait dans une salle sombre. Quelques instants plus tard, il revint avec une assiette de pain et de viande séchée.

Il s'assit à côté de moi devant le feu et fit glisser la nourriture vers moi.

— Mange. Je ne veux plus entendre ton estomac.

L'espace d'un instant, ses yeux me balayèrent et je le vis serrer les poings sur la couverture jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

— Tu devrais te couvrir.

— Tu peux parler.

J'attrapai un morceau de pain et mordis dedans. Seigneur, c'était délicieux.

— C'est deux poids deux mesures avec toi, hein ? Tu te balades à poil devant moi et je suis obligée de porter une robe transparente mais pas *trop* transparente.

Je baissai les yeux sur mon corps et, voyant que mes tétons durcis pointaient sous le tissu, je me rendis compte qu'il n'avait peut-être pas tort. Peut-être que je m'accrochais à un lambeau de ma dignité depuis longtemps perdue.

— Très bien.

Je m'assis devant lui en lui tournant le dos.

— J'ai besoin que tu t'occupes des boutons.

— Mmh, dit-il.

L'instant d'après, je sentis ses doigts progresser avec agilité le long

de ma colonne vertébrale tandis qu'il déboutonnait le dos de ma robe et exposait davantage de peau. Chaque fois qu'il m'effleurait, je ressentais un drôle de frisson de plaisir et mon dos se mit à se cambrer. Quand il eut fini, il me sembla l'entendre pousser une expiration tremblante.

— Voilà, dit-il d'une voix rauque. C'est fait.

— Merci.

J'attrapai l'autre couverture et m'enroulai dedans. Et puis, en faisant de mon mieux pour me cacher, je laissai la robe tomber au sol. C'était une entreprise hasardeuse et à un moment, la couverture s'écarta, révélant le côté de mon corps nu. Je rattrapai le tissu en paniquant. Roan me fixait, un air de pur désir charnel sur le visage.

Enfin, il détacha son regard de moi et déclara dans un grondement bas :

— Il faut que tu manges quelque chose.

Je parvins à retirer complètement la robe et à la suspendre à un crochet libre au-dessus de la cheminée. Je me sentais très nue sous ma couverture.

J'étais certaine d'une chose. Roan était peut-être à l'aise avec sa propre nudité, mais quelque chose dans la mienne le perturbait profondément.

Chapitre 22

J'étais allongée sur le canapé, blottie dans une chaude couverture en peau de mouton. Je n'avais pas pour habitude d'être nue sur une peau de bête et je trouvais un peu bizarre la sensation de la fourrure qui chatouillait mon dos et mes cuisses. Mais au moins j'étais au chaud.

Mon corps se détendait grâce à la chaleur et j'avais l'estomac plein du pain beurré que Roan m'avait amené. Si je n'avais pas été anéantie par la privation de sommeil, je serais restée éveillée toute la nuit à surveiller Roan pour s'assurer qu'il ne me tue pas pendant mon sommeil. Et si j'avais fait autre chose, j'aurais probablement passé mon temps à psychoter sur mon père – le fae assassin – et toutes les raisons qui faisaient que je n'avais rien à voir avec lui.

Mais en l'état des choses, le sommeil prit rapidement le contrôle de mon esprit.

Je me retrouvai dans un bois de grands chênes qui s'étendait sous le ciel nocturne, la lumière des étoiles tombant sur leurs branches. Bizarrement, je me sentais à ma place, comme si j'avais toujours été chez moi au milieu de ces arbres vénérables. Leurs troncs puissants semblaient respirer dans la forêt sombre.

Vêtue d'une robe en soie rouge qui caressait mes cuisses, je marchais sur un chemin mousseux et le sol était comme un coussin sous mes pieds nus. La forêt avait une odeur de pluie fraîche. Mes poils se hérissèrent soudain. Quelque chose me pourchassait. *Il* me pourchassait et pourtant je n'avais pas peur. J'étais prête pour lui. Je le *voulais*. Lentement, mes doigts descendirent le long de mon corps, entre mes seins, sur mon ventre… J'avais envie de sentir ses mains sur moi. Mon pouls accéléra tandis que mon corps se mettait à chauffer, comme s'il enflait et venait distendre le tissu de ma robe.

Il vient me chercher.

J'entendais ses pas marteler le sol à une certaine distance, son corps faisait trembler la terre. *Roan.*

Non. Non !

Qu'est-ce que je faisais là ?

Et alors même que je luttais pour reprendre le contrôle de mes pensées, je sentis mes mains défaire le devant de ma robe et la laisser tomber. L'air frais de la forêt caressa ma peau. Une part traîtresse de moi-même voulait me tenir prête pour lui, sentir sa peau contre la mienne. J'avais envie de lui montrer à quel point mon corps désirait le sien.

Il est plus proche désormais.

Même si je n'aurais pas su expliquer pourquoi, je dégrafai mon soutien-gorge et le laissai tomber. L'air frais fit pointer mes seins.

Il était si proche désormais que je pouvais sentir son énergie primale dans l'air qui m'entourait.

Plus près.

Quand ses mains se posèrent sur moi par-derrière, son contact mit le feu à mon sang. Son énergie parcourut ma peau comme un courant électrique.

De derrière, il posa ses mains sur mes seins et je me cambrai contre lui. Je poussai un gémissement, j'étais déjà en train de me trémousser contre lui et je tournai la tête pour plonger le regard dans ses yeux dorés. Ses cornes brillaient sur sa tête.

— Mets-toi par terre, dit-il d'une voix basse.

Et voilà que je me retrouvai à quatre pattes, vêtue seulement de ma culotte, les fesses en l'air et les doigts enfoncés dans la terre. Je gémis et j'étais tellement désespérée de le sentir contre moi que les sons qui sortaient de ma bouche n'étaient plus vraiment humains. D'une main, il agrippa mes cheveux tandis qu'il caressait ma colonne vertébrale du bout des doigts. Son contact faisait courir des frissons de plaisir à travers mon corps. Et puis il passa la main entre mes jambes. Je mourais d'envie de sentir ses doigts de l'autre côté du tissu. Haletante, je m'agitai contre sa main.

— Cassandra.

Je portai toujours ma culotte et je voulais qu'il me déshabille pour de bon, être complètement nue pour lui. Comme s'il avait entendu mes pensées, il retira le sous-vêtement d'un mouvement rapide, en me tenant toujours par les cheveux. J'en voulais désespérément davantage et j'ouvris les jambes en gémissant tandis que ses doigts plongeaient en…

— Cassandra.

Sa voix me tira de mon rêve.

J'étais en sueur sous ma couverture en laine et Roan était penché au-dessus de moi. Je rougis, mortifiée de me rendre compte que mes doigts se trouvaient entre mes jambes tandis que je plongeais dans son regard d'or.

— Cassandra, dit-il d'une voix chaude.

Il y avait du désir dans ses yeux et la lumière chaude de la cheminée mettait en valeur ses épaules larges.

Il posa les mains de chaque côté de ma tête et me regarda avec cet air de pur désir charnel. Seigneur, ce que j'avais envie de lui. J'avais envie de me débarrasser de ma couverture comme ça. Le corps brûlant, je me léchai les lèvres.

Sans rien dire de plus, il se pencha et m'embrassa avidement. Sa langue toucha la mienne et je gémis contre lui. Alors qu'il m'embrassait, mon esprit s'emplit de souvenirs qui n'étaient pas les miens : l'odeur des fraises des bois sous les arbres, la lumière qui filtrait à travers les chênes sur ma peau nue… Je perdis tous mes repères spatio-temporels, captivée par le baiser.

Roan agrippa mes cheveux et tira ma tête en arrière. Son odeur musquée m'enveloppa. Son autre main se faufila sous la couverture et vint caresser ma cuisse nue avant de remonter le long de ma jambe, là où j'avais besoin qu'il me touche.

Je laissai la couverture s'écarter de mon corps juste un instant, m'exposant à lui. J'aperçus un instant ses cornes – et c'est là que la réalité me rattrapa. Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? J'étais venue enquêter sur un crime, et je m'étais grosso modo fait kidnapper par cet homme. Je me tendis et ramenai la couverture sur moi. Je rassemblai tout ce qu'il me restait de self-control et j'arrachai mon visage au sien avant de me couvrir le plus possible.

— Arrête, dis-je.

Avec un grondement, il se recula. Son corps était baigné d'une riche lumière ambrée qui se mélangeait à celle du jour, blanche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas ce qui se passe, dis-je. Je viens de faire un rêve, et puis tu commences à m'embrasser.

Sa mâchoire se durcit.

— La seule raison pour laquelle je t'ai embrassée, c'est parce que tu es une pixie. Je me tiendrai à distance quand on dort. Pour notre bien à tous les deux.

Mes joues s'empourprèrent.

— Comment ça, parce que je suis une pixie ?

La couverture enroulée autour de la taille, il monta l'échelle jusqu'à son lit.

— Comment je te l'ai dit. Les fae se nourrissent des émotions humaines. Avec les pixies, c'est deux fois plus fort.

Je m'assis dans le lit en tirant la couverture sur mes épaules.

— Et tu es attiré par… quoi, exactement ?

Il secoua la tête en reniflant et passa de l'autre côté de la chambre.

— Je suis attiré par la luxure.

Je me mordis la lèvre.

— Eh bien, à l'évidence, tu as utilisé tes pouvoirs de luxure fae pour me faire rêver de toi comme ça.

Il haussa un sourcil.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. Mais je trouve ça fascinant que tu rêves de moi.

Je fronçai les sourcils et me rallongeai en gardant la couverture bien serrée contre moi. Satané fae. Peut-être que j'aurais dû sortir et dormir dans la boue glaciale à la place.

Je fermai les yeux et verrouillai le souvenir de cette interaction dans ma cage mentale.

Chapitre 23

— Réveille-toi.

La voix profonde vint perturber mon sommeil et je resserrai la couverture autour de moi. Heureusement, mon rêve sylvestre ne s'était pas renouvelé.

Je me frottai les yeux en essayant de débarrasser mon esprit du brouillard du sommeil.

— Réveille-toi, répéta la voix. On a du travail.

J'ouvris lentement les yeux. La nuit était tombée, et seules les braises rougeoyantes dans la cheminée éclairaient la pièce. Il faisait froid, bien plus froid qu'avant, et l'idée de retirer la couverture de mon corps nu me remplit d'effroi.

— Tiens.

Il lança un paquet de vêtements sur mon lit.

— Habille-toi. Il faut qu'on y aille.

Je lui jetai un regard, il avait déjà remis ses vêtements de la veille. Est-ce qu'ils étaient secs ? Je regardai ce qu'il m'avait jeté : une veste noire avec une doublure en fourrure marron au col, et un pantalon noir.

— D'où ça vient ?

— Quelques amis nous ont aidés pendant que tu dormais. Je leur ai demandé des vêtements qui conviendraient à un enfant.

— Merci, dis-je, pince-sans-rire.

Je passai le pantalon noir sous la couverture, me préparant à galérer pour l'enfiler sans me découvrir, mais alors que je gigotais sur le lit, Roan quitta la cabane en fermant la porte derrière lui.

Seule dans la pièce, je rejetai la couverture et enfilai rapidement le pantalon. Ça aurait été sympa d'avoir un soutien-gorge et une culotte, mais j'allais devoir me contenter de ça pour le moment. Je passai la veste et la boutonnai. Le tissu était doux au toucher. Du velours, peut-

être, et il était doublé par quelque chose de chaud. J'attrapai mon sac à main gris sur le sol et le passai en bandoulière.

Après avoir replié la couverture, je me dirigeai vers la fenêtre. Une couche de neige recouvrait le sol, d'un bleu pâle sous le clair de lune. Roan avait laissé à côté de la porte une paire de bottes doublées de fourrure qui semblaient à ma taille. Des bottes pour enfant, apparemment. J'y glissai mes pieds et elles étaient effectivement à la bonne taille. En plus de quoi, elles étaient super chaudes.

Roan repassa la porte et me tendit un morceau de viande séchée.

— Tu peux manger sur la route, dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Je le suivis à l'extérieur dans la forêt froide. Il portait à nouveau sa cape verte avec une sacoche à l'épaule ainsi qu'une épée. Avant que nous nous mettions en route, je jetai un coup d'œil au cottage – une structure haute et ronde formée par les branches de chênes et de ciguë.

— Tu vis ici tout seul ? demandai-je.

Il ne répondit pas et nous marchâmes en silence.

La lune nous surveillait comme l'œil laiteux de la Callach. Autour de nous, la forêt semblait étrangement silencieuse, en dehors de la neige qui craquait sous mes bottes.

— Est-ce que c'est toujours l'hiver dans cette forêt ?

C'était juillet à Londres.

— Les saisons dans le monde fae ne sont pas aussi prévisibles que chez les humains. Elles changent rapidement d'un jour à l'autre, d'un endroit à l'autre.

— Je vois.

Il commença à avancer à grands pas sur le sol couvert de neige et je me hâtais de le suivre. Je fourrai mes mains dans mes poches.

— Alors c'est quoi le plan ? Quel est mon rôle dans cette évasion ?

— La prison est lourdement gardée.

De la buée échappait à sa bouche tandis qu'il parlait.

— Y entrer ou en sortir est presque impossible.

— C'est souvent comme ça que les prisons marchent.

Il hocha la tête.

— Tu es très observatrice. Cependant, tu possèdes la magie de reflet.

— Est-ce qu'ils ne sont pas protégés contre ce genre de magie ? Je veux dire, je ne suis pas la seule à la posséder, si ?

— Il y a des protections. Mais elles sont conçues pour la magie des fae.

Aha.

— Et pas pour la magie des pixies comme moi.

— Les pixies sont très rares, et le peu qui existent sont les esclaves de fae puissants à la cour. Leur magie est généralement très faible, diluée par leur sang humain.

— Pourquoi *ma* magie n'est-elle pas faible ?

Il me jeta un regard.

— Peut-être parce que ton parent fae était puissant.

Je pensai à mon père et mon estomac se tordit. Puissamment psychotique en tout cas.

— D'accord. Alors… Tu veux que j'entre par un miroir ?

— Oui. Je connais bien la disposition intérieure. On a tout prévu. Le gardien a une grande chambre équipée d'un miroir. Tu vas entrer par ce reflet…

Il connaissait bien la disposition intérieure. Il était donc un ancien détenu.

— Attends un peu. C'est qui ce « on » ? Qui nous a apporté les vêtements ?

Il s'arrêta et se tourna vers moi.

— Les détails ne te regardent pas. On a un accord. Tu m'aides à

faire sortir mon amie, et je te ramène dans ton monde.

— Je préfère savoir dans quel genre de guêpier je me fourre.

— Tu as déjà accepté de t'infiltrer dans une prison. C'est évident que ça te mettra dans le pétrin jusqu'au cou si tu te fais prendre, peu importe qui sont mes amis. Mais je ne pense pas que tu aies beaucoup d'autres options vu la situation.

Il n'avait pas tort.

— D'accord, admettons. Donc je rentre par le miroir du gardien, et ensuite ?

— Tu verras une porte à l'arrière de la cuisine de la prison. Elle est fermée et barrée de l'intérieur. J'ai la clé. Tu retireras la barre et je pourrai rentrer.

— La porte n'est pas gardée ?

— C'est *mon* problème.

— Et ensuite ? On rentre, on fait sortir ton amie et on s'enfuit ?

— Oui.

— Il n'y a pas de gardes à l'intérieur de la prison ?

— Si.

— Tu as un plan en ce qui les concerne ?

— Je les tue et ne laisse aucun témoin derrière.

— Est-ce qu'on a une échappatoire possible si ça ne fonctionne pas comme prévu ?

— Non.

— C'est *ça* ton plan ?

— On rentre, on récupère mon amie, on sort. Tu rentres chez toi. C'est ça mon plan.

Il se tut. Un hululement résonna dans la forêt glaciale et me transperça, comme un terrible présage.

*

Malgré mes vêtements chauds, au bout d'une heure, je claquai des dents de façon incontrôlable. De hauts chênes et des pins s'élevaient au-dessus de nous. Des flocons tourbillonnaient dans le vent froid et venaient atterrir sur mon visage. L'air froid mordait ma peau. Les nuages cachaient la lune et nous marchions dans une obscurité presque totale.

Avec la neige qui recouvrait le sol, je n'étais pas sûre que nous marchions sur un sentier, mais les buissons et les taillis suggéraient que nous nous frayions notre propre chemin à travers les bois. De temps en temps, Roan se retournait et me disait d'arrêter de claquer des dents, comme si je pouvais y changer quoi que ce soit. Apparemment, la veste aurait dû être suffisamment chaude, même sans rien en dessous, et il avait l'air de penser que mes claquements de dents l'insultaient personnellement.

Au moins, la forêt commençait à s'éclaircir et à laisser la place à une large étendue vide. Nous nous arrêtâmes à l'orée de la forêt. Une forme sombre se dressait à l'horizon.

— Voilà, dit Roan. La prison de Hawkwood. On n'en est plus très loin.

— Ça n'a pas l'air très grand.

— Presque tout est en sous-sol. Les prisonniers n'ont pas besoin de fenêtres ou d'air.

Quelque chose dans sa voix sombre me fit frissonner jusqu'aux os.

— Certains sont logés dans les étages supérieurs. Mais les pires criminels, ceux accusés de meurtre, et les traîtres sont gardés dans les cachots.

Il ferma les yeux, inspira, et son corps irradia de lumière ambrée. Je le fixai tandis que sous mes yeux, il transformait son apparence : il assombrit ses cheveux et éclaircit sa peau. Quand il rouvrit les paupières, il me contempla de ses yeux gris.

Il fit glisser la sacoche de son dos et l'ouvrit. Il en retira avec précaution un grand objet ovale qui brilla sous la lumière pâle. Un miroir, qui faisait environ soixante centimètres de diamètre. Il l'appuya contre un arbre et me fit signe.

— Sois silencieuse et rapide, dit-il. Ne prends pas trop de temps. Une fois que tu seras entrée dans le miroir, je courrai vers la prison. Je peux m'occuper des gardes qui patrouillent dans le périmètre, mais c'est mieux si on rentre le plus vite possible.

Je me mordis la lèvre.

— Mon flingue me manque vraiment, là.

Je n'avais pas d'armes dans mon sac – juste des clés, mon super stylo, un téléphone qui ne marcherait pas ici et, bien sûr, les Tic Tacs.

— Prends à droite dans la chambre du gardien quand tu arrives, reprit-il. Trouve ton chemin jusqu'à la cuisine. Je t'attendrai derrière la petite porte.

Il fit un pas en arrière et me dévisagea de ses étranges yeux gris.

— Mais quoi que tu fasses, ne réveille pas le gardien. Il faut que tu l'évites à tout prix. Il te charmerait et te ferait faire tout ce qu'il veut.

Il était sérieux, là ?

— Je pense que je suis capable d'ignorer son charme.

Roan secoua la tête de frustration.

— Ce n'est pas comme un humain qui a du charme. Il a un charme fae, plus fort que la plupart des gens. Il contrôle l'esprit des gens. C'est sa forme de magie. S'il arrive à placer deux mots, tu es fichue.

Je me raclai la gorge.

— Ne pas réveiller le gardien. Compris.

— Une dernière chose, dit-il. Je ne serai pas à côté de toi et ton aura alertera les fae. Reste aussi calme que possible. Si tu commences à projeter des émotions fortes, comme de la peur, ils se précipiteront aussitôt sur toi.

— Génial, marmonnai-je. Voilà qui va m'aider à rester calme.

Il me regarda avec sérieux.

— Si tu échoues, ce sera désastreux pour nous tous et tu mourras dans d'atroces conditions.

— Super discours d'encouragement, Roan !

Il était peut-être un guerrier fae terrifiant, mais il ne deviendrait jamais entraîneur sportif.

— Maintenant, donne-moi une seconde.

Je regardai le bâtiment, le cœur battant, la peur déjà prête à se frayer un chemin hors de moi. Je pris une grande inspiration pour m'éclaircir les idées.

Je pouvais le faire. J'étais psy, je comprenais la connexion corps esprit, la thérapie cognitive comportementaliste et toutes ces conneries. Je me concentrai d'abord sur ma respiration et la forçai à ralentir. Et puis je visualisai le jour où j'étais allée dans un spa avec Scarlett. La musique douce, les masques apaisants pour le visage, les massages décontractants – et le monologue de Scarlett sur l'histoire. Quand nous étions revenues à son appartement, nous avions bu des cocktails à base de gin en regardant *Old School*. C'était moi qui avais choisi. Scarlett nous aurait forcées à regarder un documentaire sur la peste noire.

Mon pouls ralentit, mon corps se détendit.

Des tacos, l'odeur du printemps, faire un footing sous une pluie légère.

Roan ne dit rien, il n'essaya pas de me faire aller plus vite. Il devait sentir que ma peur était en train de refluer.

Enfin, mon calme retrouvé, je me tournai vers le miroir et appelai le reflet. Il se tenait juste derrière la vitre, à m'attendre, une part de moi.

Je sentis facilement le deuxième reflet dans le bureau du gardien et je les fis fusionner tout en ne pensant à rien d'autre qu'à des masques au concombre et des pédicures. Et puis je me rapprochai et me laissai partir dans le miroir contre l'arbre. Le liquide froid recouvrit mon visage et mon corps.

Je pénétrai dans une pièce sombre où un miroir était accroché au mur. Je progressai aussi silencieusement que possible sur le sol. Au moins, ici, il faisait chaud, ce qui était un petit soulagement pour mes oreilles et mon nez gelés.

Mon regard se porta sur le lit où un homme était blotti sous une couverture trop grande. Le gardien ?

Malgré sa taille, ses longs doigts et ses traits fins lui conféraient une apparence délicate. Ses yeux étaient fermés, il dormait profondément, et ses oreilles pointues émergeaient de sous ses longs cheveux noirs. Il soupira et resserra la couverture autour de ses épaules minces. Une langue pointue apparut et il se lécha les lèvres.

Peut-être qu'il pouvait sentir mon aura, même dans son sommeil. Mon cœur se mit à accélérer et je me forçai à respirer lentement et à me concentrer sur de petits détails dans la pièce : l'énorme porte en bois bloquée par une barre en métal, les murs en bois brut, le pichet de vin, la chemise verte oubliée par terre…

Bien. Pense à des trucs sans importance, Cassandra.

Une chemise verte, de la même couleur émeraude que les yeux de Roan. Est-ce que cette teinte conviendrait à ma peau pâle ? Je sentis ma respiration se faire plus profonde, mon cœur ralentir.

Il y avait une petite table de chevet à côté du lit avec un livre relié en cuir posé dessus. Que lisaient les fae avant de s'endormir ? Peut-être des romances tabous pixie/fae.

Ces pensées idiotes éloignaient la peur et je sentis la respiration du gardien se faire plus profonde.

Avec précaution je marchai sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, la tête pleine de pensées de bains chauds et de brise marine.

Quand j'ouvris la porte, les torches du couloir jetèrent une lueur vacillante dans la pièce. Je me glissai rapidement à l'extérieur et refermai la porte derrière moi. Je pénétrai dans un tunnel de pierre dont le plafond formait une voûte haute au-dessus de moi. Dans les deux directions, le boyau se tordait.

Je suivis les instructions de Roan et tournai à droite. Je traversai le tunnel aussi silencieusement que possible. Tous les trois mètres, de lourdes portes de chêne interrompaient les murs de pierre, entourées d'un halo de magie argenté.

En marchant, je me trouvai à suivre un labyrinthe de couloirs tordus qui zigzaguaient dans toutes les directions jusqu'à ce que, enfin, j'arrive à une impasse.

Perdu.

Qu'est-ce que je fichais dans ce binz, putain ? Je déglutis et me

retournai en essayant de mobiliser un sentiment de clame.

J'errai dans des couloirs vaguement éclairés pendant encore quelques minutes. Je n'entendais rien que ma propre respiration et mon self-control commençait à s'évaporer.

Mais quand mon pouls se mit à battre de manière incontrôlée, j'entendis le frottement de chaînes derrière les portes en bois et un gémissement douloureux. Je savais que ça voulait dire que mon aura excitait les fae.

En entendant les créatures se jeter contre les portes, je me forçai à m'arrêter et à penser à la forêt silencieuse, au rêve que j'avais fait avec Roan… Non, non. Ça aussi, ça faisait battre mon cœur.

Les lamproies, les impôts, mon ancien collègue qui léchait bruyamment la cuillère de son yaourt avant de la remettre telle quelle dans le tiroir de son bureau…

Enfin, je me retrouvai dans une grande pièce avec une table en bois et une énorme cheminée. Des pots et des poêles pendaient du plafond et une odeur de pain émanait des portes du cellier. Un soupir de soulagement m'échappa. Ce devait être la cuisine, là où le gardien et les gardes mangeaient.

Je rentrai dans la pièce et marchai jusqu'à la porte. Une épaisse barre en métal était passée en travers de deux anneaux en métal et bloquait complètement la porte. Lentement, je fis coulisser la barre à travers les anneaux et le grincement produit fit accélérer mon cœur.

Enfin, je parvins à la retirer. La porte s'ouvrit presque aussitôt dans le vent glacial et la silhouette puissante de Roan me surplomba. La lumière de la lune baignait sa peau qui avait désormais une teinte de porcelaine. Ses yeux étaient de la couleur du clair de lune et ses cheveux étaient mouchetés de neige.

Il était sur ses gardes, le corps tendu. Il entra et derrière lui, un corps était étendu par terre, du sang tachant la neige.

Et donc maintenant j'étais complice du meurtre d'un fae.

Masques au concombre, Downtown Abbey…

— On devrait le cacher, murmurai-je.

Il hocha la tête et se tourna vers le cadavre. D'un mouvement vif, il

le hissa avec aisance sur son épaule. Je traversai la cuisine en hâte et ouvris la porte du cellier. Roan y transporta le cadavre du garde. Il y avait une clé sur la porte du cellier. Je la fis tourner et la glissai dans ma poche.

— Reste à côté de moi, dit-il en avançant vers le couloir.

Maintenant qu'il était là pour masquer mon aura, je pouvais arrêter de paniquer à cause de mon rythme cardiaque. Je relâchai l'étau dans lequel j'avais maintenu mon esprit et laissai la peur et l'adrénaline m'emplir alors que je regardais attentivement autour de moi. Maintenant que je pouvais me concentrer sur la tâche en cours, je pouvais me déplacer plus vite et silencieusement.

— L'entrée du cachot est dans la chambre du gardien, chuchota Roan.

Je hochai la tête en me rappelant la lourde porte barrée que j'y avais vue. Après avoir dû me débrouiller pour trouver mon chemin dans les tunnels tout à l'heure, je pouvais facilement me représenter la disposition du bâtiment.

— Je crois que je sais y aller, murmurai-je. Suis-moi.

Roan se contenta d'un signe de tête et ralentit, me laissant prendre les devants. Quoi qu'il puisse penser de moi, il ne doutait plus de mes capacités. Je passai devant lui et me hâtai à travers le labyrinthe de tunnels. Je le conduisis à la porte en moins de trois minutes. Il se pencha et chuchota.

— Reste contre moi. Je peux sentir ta peur d'ici.

Je hochai la tête et le regardai tourner lentement la poignée et ouvrir la porte. Son regard transformé par le glamour me transperça.

Je me glissai devant lui dans la chambre du gardien. Il avait changé de côté et serrait sa couverture dans ses mains. Lentement, nous commençâmes à traverser la pièce. Et alors que nous étions à mi-chemin, le gardien renifla, roula sur le côté, et ses paupières frémirent.

Chapitre 24

Je sursautai, le cœur battant, les yeux fixés sur lui. La main de Roan vint s'enrouler autour de ma taille, et il m'attira tout contre lui, masquant ma peur de son aura. Ses mains semblaient énormes sur ma taille, et juste un instant, je repensai à ce rêve dans les bois.

Roan se pencha et inspira mes cheveux. Ses doigts me serrèrent davantage. Et maintenant, mon cœur tambourinait pour une tout autre raison.

Lentement, il relâcha ma taille mais passa son autre bras autour de mon dos pour faire écran à mon aura. Je m'appuyai contre son torse puissant tandis que nous marchions jusqu'à la porte.

Les ronflements du gardien emplirent à nouveau la pièce et Roan sortit un trousseau de clés de sa poche.

Il glissa un long passe-partout dans la serrure tandis que je continuais à fixer le gardien et sa poitrine se soulever et s'abaisser.

Les clés cliquetèrent contre le verrou et je dus me mordre la langue pour ne pas faire une remarque à Roan.

Enfin, la serrure céda et la porte s'ouvrit lentement. Devant nous s'étendait un long escalier sombre qui semblait disparaître dans l'obscurité.

Roan referma doucement la porte derrière lui.

On n'y voyait goutte ici et je passai mon bras sous celui de Roan tandis que nous descendions les escaliers inégaux, me stabilisant grâce à lui. Une odeur de moisi et de sang flottait dans l'air et on entendait seulement des gouttes s'écraser lentement quelque part au loin. À un moment donné, quelque chose toucha mon visage et je reculai vivement en faisant de grands gestes paniqués. Une toile d'araignée. Roan grogna, pas franchement impressionné par ma performance. Il ne dit rien mais je savais ce qu'il pensait. Il fallait que je contrôle ma peur.

Nous arrivâmes en bas des escaliers qui débouchaient sur un couloir mal éclairé. Revenu sur un terrain plat, je retirai mon bras de celui de Roan et nous nous mîmes à avancer dans le corridor froid et

humide en passant à nouveau devant des portes en chêne fermées. Dans chacune était ouverte une petite fenêtre à barreaux, mais elles étaient trop hautes pour que je puisse y jeter un coup d'œil. Enfin, nous arrivâmes à une pièce où il n'y avait pas de porte. Alors que nous approchions, j'entendis un bruit de métal et un petit bruit aigu et irrégulier.

Un cri étouffé.

Roan avança vers l'ouverture et je le suivis en retenant ma respiration tandis que nous regardions à l'intérieur depuis les ombres.

Nous nous tenions au bord d'une longue chambre ombreuse au plafond bas et voûté. Des éclaboussures d'un bordeaux sombre tachaient le sol. Aux murs, des instruments de torture étaient suspendus à des portants : des pinces en fer, des pics et des lames. Un baquet en étain se tenait dans un coin sombre. Pour le supplice de la baignoire, supposai-je.

La bile me monta dans la gorge. Dans les profondeurs de la pièce étroite, un fae était allongé sur une table en bois grossière. Des menottes maintenaient ses poignets et ses chevilles à la table et un bâillon était enfoncé dans sa bouche. De profondes entailles rouges marquaient sa poitrine et du sang en coulait.

Au-dessus de lui se tenait une femme aux longs cheveux platine, la peau couleur d'ivoire. Elle portait une robe d'écume éthérée qui semblait flotter dans un vent spectral et dont le tissu délicat était moucheté de gouttelettes bordeaux.

Ses longs doigts étaient gantés de fine soie blanche et elle tenait un peigne en fer. Lentement, gracieusement, elle en griffa le corps de l'homme. Il se tortilla de douleur en hurlant dans son bâillon. Horrifiée, je me tins le ventre et Roan me tira à nouveau plus près de lui. Quand il me regarda, je vis une peine profonde inscrite sur ses traits et son corps puissant trembla contre le mien. Je n'étais pas la seule à être affectée par cet endroit. Lui aussi.

Je déglutis, fermai les yeux et me forçai à ralentir ma respiration.

L'odeur de l'aubépine au printemps, mes pieds nus dans l'herbe…

Mais les cris étouffés du fae transperçaient mes pensées et je m'éloignai rapidement de la porte en essuyant une larme.

D'accord. Les hommes n'étaient pas responsables de *toutes* les

choses horribles qui se passaient, même si les statistiques n'étaient en général pas en leur faveur.

Les bras serrés autour de moi-même, je progressai dans le corridor et Roan me rejoignit rapidement. Son corps réchauffa le mien par sa proximité. Je pris une inspiration tremblante.

— Elle ne lui posait même pas de questions. Il avait un bâillon. C'est quoi comme interrogatoire, ça ?

Roan hocha la tête, le visage sinistre.

— Ce n'est pas un interrogatoire. C'est de la vengeance. Elle utilisait un peigne en *fer*. Il n'y a pas de fer à Trinovantum. Le roi l'a rapporté de ton monde. Sa dépravation ne connaît pas de limites, grogna-t-il.

Les sourcils froncés, il semblait en proie à des pensées infernales. Son expression, alors que nous nous tenions à l'entrée de la salle de torture, montrait une douleur à l'état pur, et son corps tremblait… je n'avais jamais vu *Roan* aussi perturbé.

Le couloir remontait et s'incurvait vers la droite. Les torches projetaient une lumière dansante sur les pierres et les ombres semblaient se tortiller autour de nous. Tous les trois mètres environ, une porte en chêne barrée de métal interrompait le mur de pierre.

Nous avancions en silence, la colère de Roan presque palpable. Son glamour commençait à disparaître et sa peau reprenait des accents dorés.

J'essayai de ne pas penser à cette femme terrifiante avec ses longs doigts qui traînait un peigne sur la peau de sa victime.

Roan renifla l'air.

— Herbe et bruyère, murmura-t-il. Elle est proche. Je la sens.

Alors que le couloir décrivait un angle, des bruits de pas résonnèrent derrière nous. Le cœur battant, je fis volte-face.

Un garde en armure, avec une longue barbe blonde, se précipitait vers nous.

— Des intrus ! hurla-t-il.

Il leva la main vers le plafond, tira sur une corde et une cloche

tonna dans le couloir, me glaçant le sang.

— Des intrus !

Roan courut vers le garde et d'un mouvement fluide, il enfonça son poing dans le ventre de l'homme. Avec un rugissement, il arracha la cloche au plafond et l'abattit dans le visage du fae. Le crâne de l'homme s'ouvrit en deux.

— Bon sang ! cria Roan.

Il donna un coup de pied dans le ventre du garde. Je regardai autour de nous. Deux rangées de cellules bordaient les murs, avec une douzaine de portes de chaque côté.

— Roan ! dis-je fermement. Sortons ton amie d'ici et tirons-nous de là. Tu as dit qu'elle était proche.

Il me regarda, ses yeux émeraude brûlant de rage. L'espace d'une seconde, je crus qu'il ne m'avait même pas entendue jusqu'à ce qu'il hoche la tête.

— Oui. Je tuerai tous ceux qui se dresseront sur notre chemin. On va sortir d'ici.

Il se baissa et retira un trousseau de clés à la ceinture du garde. Il courut le long des cellules en ignorant les appels à l'aide pitoyables qui en émanaient. Je le suivis jusqu'au milieu du couloir où il s'arrêta brusquement. Il regarda à travers une fenêtre.

— Elrine ? grinça-t-il d'une voix rauque. C'est toi ?

— Roan ? répondit une voix féminine, faible et tremblante.

Je me dépêchai de rejoindre Roan tandis qu'il essayait une des clés, les mains tremblantes. Au loin dans le couloir, des pas résonnaient.

— Tiens, donne-moi ça.

Je lui pris les clés des mains.

— Occupe-toi des gardes.

Il courut vers eux en sortant son épée de son fourreau. Je glissai la clé dans la porte et la serrure céda.

Recroquevillée dans un coin, une femme serrait ses genoux. Son

beau visage délicat était taché de terre. Mais même dans la crasse de cette cellule, elle était magnifique : des yeux violets, des lèvres rouges et pleines, des cheveux couleur de flamme. Des bleus souillaient sa peau parfaite et des vêtements en loques pendaient de son corps à la silhouette pulpeuse.

Elle écarquilla les yeux de surprise en me voyant. Je marchai jusqu'à elle et lui tendis la main.

— Je suis avec Roan. Il faut qu'on te sorte d'ici.

Elle fronça les sourcils.

— Tu es une pixie.

— Oui. Et je trouve ça aussi incroyable que toi, tu peux me croire.

Dans le couloir, Roan rugit et le métal claqua contre la pierre.

— Dépêche-toi !

Je lui tendis la main. Elle la saisit et accepta mon aide pour se lever.

— Ça va ? demandai-je.

— Oui, dit-elle. Allons-y.

Je la menai jusqu'au couloir en la laissant s'appuyer sur moi, juste à temps pour voir Roan passer son épée d'or en travers du corps du dernier garde. Je déglutis avec difficulté en voyant les corps sur le sol.

— Roan ! l'appelai-je.

Il se tourna, les yeux étincelants, mais à la seconde où il vit Elrine appuyée contre moi, son visage s'adoucit. Il se précipita vers nous et la serra contre lui.

— Elrine, dit-il, la voix pleine d'une compassion que je ne lui connaissais pas. Est-ce que ça va ?

Pour une raison inexplicable et complètement folle, je ressentis un éclair de jalousie. Je repoussai en hâte cette émotion idiote. La peur brilla dans le regard d'Elrine tandis qu'elle contemplait le couloir.

— Je veux sortir d'ici.

— Une seconde, murmurai-je.

Je me rendis jusqu'à un des gardes en sang – un homme aux cheveux noirs dont le crâne était ouvert – et je retirai une dague à sa ceinture. Ça faisait du bien d'avoir enfin une vraie arme.

— Je suis prête.

Nous commençâmes à revenir sur nos pas. Roan restait proche de moi et essayait de masquer ma peur. Mais alors que nous tournâmes l'angle, mon cœur remonta dans ma gorge.

La tortionnaire se tenait au milieu du couloir et la lumière des torches dansait sur sa peau d'ivoire. Son visage était comme un seau d'eau glacé versé directement sur mon cœur. Elle était belle, un visage aux traits parfaits – sauf pour le vide abyssal là où ses yeux auraient dû se trouver. Son sourire serein fit naître un frisson violent le long de ma colonne vertébrale.

Roan laissa délicatement Elrine contre le mur et libéra ses deux bras.

— Occupe-toi d'elle.

Et puis, rapide et silencieux comme un tigre, il plongea en avant et percuta la tortionnaire de toutes ses forces.

Elle vacilla avant de se redresser sans se départir de son sourire serein. Elle attrapa Roan par le bras et ses longs doigts entourèrent son large avant-bras.

La mâchoire de Roan s'ouvrit, son corps devint rigide et ses doigts se crispèrent. Il battit des paupières.

Mon ventre se serra. Elle lui faisait *mal* et je ne pouvais pas simplement me tenir là à regarder.

Je laissai Elrine où elle était et courus vers la tortionnaire, le cœur battant de panique en voyant le visage de Roan. Ses yeux étaient écarquillés de douleur, juste par son seul contact. Je frappai son bras de ma dague et ne rencontrai aucune résistance.

La tortionnaire ne broncha pas. Elle se tourna calmement vers moi. J'essayai de retirer la dague de son bras, mais la fichue lame était coincée. Elle ôta ses doigts du bras de Roan. Et puis, dans un mouvement trop rapide pour que je le voie, elle saisit mon épaule.

Mon corps explosa de douleur.

C'était comme si on m'avait brûlée de l'intérieur *et* de l'extérieur. Ma peau carbonisa, mes organes bouillirent et mes dents se désintégrèrent dans ma bouche. La douleur était si intense que je ne pouvais ni bouger ni hurler. Je me tins là, paralysée par le choc, souhaitant que la mort arrive.

Et puis la tortionnaire me jeta de côté comme un sac de patates. Je m'écrasai au sol, incapable de bouger, haletante, tous mes muscles contractés. La douleur avait cessé mais son souvenir écartelait toujours mon esprit, un spectre dont j'avais peur qu'il ne me quitte jamais. Tout mon corps tremblait. À quatre pattes, je m'étranglai et vomis l'eau que j'avais bue tout à l'heure. Je m'essuyai la bouche du revers de la main et essayai de reprendre le contrôle de mon corps.

Je regardai ma peau, m'attendant à moitié à la trouver pleine de cloques, et je clignai des yeux en découvrant qu'il n'y avait pas une trace. Je passai ma langue sur mes dents, surprise de les trouver intactes. Une chaleur inondait mon pantalon et je me rendis compte que je m'étais pissé dessus.

Ça avait était une douleur pure, une attaque sur mes neurones, pas mon corps. Elle ne m'avait pas touchée plus d'une demi-seconde, mais ça m'avait semblé durer une éternité. Roan avait été soumis à son contact pendant presque vingt secondes et maintenant il formait un petit tas au sol.

À travers ma vision devenue floue, je vis la tortionnaire marcher jusqu'à son corps et poser son long pied sur sa gorge.

— Arrêtez ! hurlai-je.

Plus loin dans le couloir, deux des gardes que Roan avait attaqués arrivaient vers nous en boitillant. Ils brandissaient des lances. L'un deux pointa la sienne sur Elrine et l'autre s'approcha de Roan.

Toujours tremblante, je me forçai à me lever. La tortionnaire et les deux gardes se tenaient entre moi et Roan. J'étais désarmée, ma dague se trouvait toujours dans le bras de la femme. Elle ne s'était même pas donné la peine de la retirer.

Le sang battant à mes oreilles, je fis volte-face et me mis à courir.

Chapitre 25

Mon instinct de survie s'enclencha. Je courus. Le cœur battant, la sueur perlant sur mon front, je fonçai vers les escaliers. Je ne savais pas où j'allais, je savais juste qu'il fallait que je me sorte de ce trou infernal.

Mes poumons brûlaient tandis que je remontais à toute vitesse les escaliers interminables. Je sentais déjà cette femme dans mon dos, prête à m'attraper à nouveau avec ses doigts grêles et à m'infliger une douleur inimaginable.

Roan était toujours à sa merci.

Je serrai les dents. Il était fort. Je l'avais vu se battre et ma magie de reflet ne servait à rien contre elle. Mes poumons me brûlaient.

Il m'a sauvé la vie. Deux fois.

Je repoussai ces pensées dans mon coffre-fort mental, mais elles se débattirent contre les parois de leur cage comme des bêtes sauvages. Il fallait que je sorte de cet endroit avant qu'il ne me rende folle.

Je voyais la porte de la chambre du gardien en haut des escaliers. Je pensai à son miroir. De là, je pouvais repasser dans le miroir de la prairie. Peut-être que je parviendrais à trouver les amis de Roan et à revenir ici avec des renforts. Il n'y avait rien que je puisse faire pour Roan toute seule.

Je raffermis mon contrôle sur le caveau de mes pensées et essayai de me calmer.

Arrivée à la porte du maton, je pris une grande inspiration avant de l'ouvrir. Il n'y avait que quatre pas à faire pour arriver au miroir. Je relâchai ma respiration et avançai…

— Bonjour.

La voix me figea sur place mais elle me calma en même temps, éteignit l'incendie dans mon esprit comme un jet d'eau fraîche. Une banquise enserra mes pensées et tout ce que je sus fut que c'était la voix de quelqu'un à qui je voulais faire plaisir. Je me retournai et mon regard tomba sur le gardien. Il se redressa dans son lit, torse nu, tout sourire, ses yeux sombres grand ouverts.

— J'ai entendu que nous avions des visiteurs.

Il repoussa ses cheveux raides et noirs de ses yeux.

— Mais je n'aurais jamais imaginé qu'ils seraient aussi adorables.

Au milieu de toute cette hostilité, voilà un homme qui pouvait m'aider. Je souris. J'avais *besoin* de lui. Il était peut-être le gardien, mais à l'évidence, c'était un gentil. Il pourrait dire à la tortionnaire de relâcher Roan. Je dépendais de lui.

— Bonjour, dis-je en souriant. Je m'appelle Cassandra. Vous pouvez m'appeler Cass.

Il n'y avait que Scarlett qui m'appelait comme ça, mais le gardien était un ami lui aussi. Un bon ami. Il pouvait m'appeler comme il voulait.

Il se leva, vêtu seulement d'un pantalon en cuir noir. Il marcha jusqu'à moi, détendu et paresseux. Je sentis mon cœur palpiter. J'espérai que j'étais suffisamment intéressante pour retenir son attention. Et j'espérai *vraiment* qu'il ne remarquerait pas que je m'étais pissé dessus.

— Parle-moi de toi, Cass, ronronna-t-il.

J'avais vraiment envie qu'il m'apprécie.

— Eh bien, je viens des États-Unis, je suis du FBI.

Son regard exprimait son désintérêt et je voulais absolument le captiver.

— Je suis de l'UAC, on profile des tueurs en série. C'est comme ça que je suis arrivée ici. Il y a un tueur en série à Londres et j'aidais la police à l'arrêter. Je suis l'une des meilleures profileuses du FBI. Oh ! Et aussi, je suis une pixie…

Je n'aurais pas dû dire ça ! Ils détestaient tous les pixies ici. Maintenant il allait me détester.

— J'aimerais être une vraie fae, comme vous.

— Ta nature n'est pas honteuse.

Il se rapprocha et me caressa la joue.

— Il se trouve que j'aime les pixies. Toi et moi, on va beaucoup s'amuser.

Je lui adressai un sourire rayonnant. Il était l'homme le plus merveilleux, le plus gentil que j'aie jamais rencontré. Est-ce que j'avais vraiment été en colère contre les hommes dernièrement ? J'étais tellement heureuse que Roan…

Roan !

Je touchai le torse du gardien. Il me sembla que ça lui plairait.

— Mon ami, Roan, il est en bas avec la tortionnaire. Ils lui font du mal. Vous pouvez les faire arrêter, pas vrai ?

— Bien sûr. Je suis certain que c'est une affreuse erreur. Je leur dirai de le relâcher tout à l'heure.

Il passa son pouce sur ma joue.

— Dis-moi, comment tu es arrivée ici ?

— Roan voulait sauver Elrine, expliquai-je. Elle est innocente.

Il hocha la tête, le regard profondément chagriné. Il comprenait comment des innocents pouvaient être blessés.

— Et Roan a promis qu'il m'emmènerait au portail si je l'aidais. Le portail pour retourner à Londres.

— Je connais un portail comme cela, dit le gardien. Pas loin d'ici, à l'est. Je pourrai t'y emmener plus tard. Tant que tu me rends heureux, petite pixie. Tu me rendras heureux, pas vrai ?

— Pas besoin de m'emmener où que ce soit, me hâtai-je de répondre. Je peux rester ici avec vous si vous voulez bien. Je peux être très utile. J'ai été formée par le FBI. Je pourrais être une garde.

— Quelle idée merveilleuse !

Je poussai un soupir de soulagement.

— Alors vous les laisserez partir ? Roan et Elrine, je veux dire.

— Bien sûr, tout à l'heure. Assieds-toi sur le lit, ma chérie.

Je me hâtai vers son lit, ravie qu'il me laisse m'y asseoir.

— D'accord, dis-je. Mais s'il vous plaît, vous leur direz d'arrêter de faire du mal à Roan ? Parce que la tortionnaire est avec lui et…

Il écarquilla les yeux, hypnotique.

— Tu veux me faire plaisir, n'est-ce pas ? D'abord, amusons-nous. Je suis sûr que Roan va très bien. Enlève ta veste. Tu es tellement belle et j'ai envie de voir ton corps.

— Bien sûr !

Je commençai à déboutonner ma veste, consciente que je ne portais rien dessous.

— Mais Roan…

Il se mit à rire.

— Tu n'arrêtes pas de parler de ce… Roan. Je suis sûr que je suis plus intéressant que lui.

Ma veste s'ouvrit et il caressa mon cou. Ses doigts vinrent se poser en haut de mes seins.

— Vous êtes la personne la plus intéressante que j'aie jamais rencontrée !

— Tu as déjà rencontré quelqu'un comme moi ?

— Non, jamais…

Mais un souvenir du passé se fraya un chemin en moi. Une personne similaire au gardien. Dans le monde humain.

— J'ai entendu parler de quelqu'un qui vous ressemble beaucoup.

— Qui me ressemble ?

— Eh bien… il n'est pas aussi merveilleux. Mais vous avez des points communs.

— C'est fascinant ! Qui est-ce ?

— Il s'appelle Charles.

— Charles ? C'est nul comme nom.

— Oui, acquiesçai-je avec ferveur. C'est vraiment nul comme nom. Manson. Charles Manson.

Le nom déclencha d'autres souvenirs dans ma tête et mes propres pensées commencèrent à remonter à la surface. Les adeptes de Manson qui faisaient tout ce qu'il leur demandait, fascinés par son charisme et son drôle de regard. Les agents du FBI qui l'avaient interrogé et souhaitaient désespérément obtenir son approbation.

Et puis il y avait eu les meurtres brutaux commis par la secte de Manson. Le gardien n'était pas comme ça, bien sûr. Il était merveilleux. Il était…

Un monstre, glapit une voix dans ma tête qui essayait de se soustraire à sa magie.

Mon regard se porta sur le miroir du gardien et mon esprit se mit soudain à hurler sous la glace.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? demanda le gardien.

Je le fixai.

— C'est juste que… il y a un problème avec votre visage.

Il écarquilla les yeux de surprise.

— Mon visage ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Regardez.

Je pointai le miroir du doigt. Il se tourna et regarda, et son reflet lui fit face – avec des trous béants et ensanglantés là où ses yeux auraient dû se trouver.

Un reflet que j'avais créé.

Son horreur brisa son emprise sur moi et la réalité me revint d'un coup. Je bondis sur mes pieds et passai un bras autour de son cou dans une prise d'étranglement tout en le bâillonnant de mon autre main.

— Et maintenant, je pense vraiment que tu devrais la fermer.

Je resserrai ma prise. Il se débattit contre moi mais il n'était pas aussi fort que les autres fae. La voix étouffée, il ne pouvait plus me charmer. Lentement, sa main sur mon bras se fit plus faible jusqu'à ce qu'il s'effondre comme une chiffe molle.

Je relâchai ma prise sur son cou mais laissai ma main sur sa bouche encore quelques secondes. Et puis je le laissai tomber par terre. Les doigts tremblants, je reboutonnai ma veste, dégoûtée par le souvenir de ses doigts sur moi.

L'adrénaline faisait bouillir mon sang. Impossible de savoir combien de temps il resterait inconscient, et je doutais être capable d'échapper à son contrôle une deuxième fois.

Je me tournai vers le miroir, le souffle court. Le gardien avait dit qu'il y avait un portail à l'est. Je passerais par le miroir dans le pré, et ensuite je me dirigerais vers l'est en essayant de me repérer aux étoiles et j'essaierais de trouver une sorte de portail. Dans tous les cas, je serais sortie de ce lieu de cauchemar et je retournerais vers Gabriel.

La bouche sèche, je déglutis avec difficulté. Je laisserais Roan derrière moi.

Le ventre serré d'angoisse, je me tournai vers le miroir, haïssant ce que j'étais sur le point de faire. Je cherchai le deuxième reflet avant de les connecter. Le verre frémit et je sautai à travers.

Chapitre 26

Silencieusement, je me glissai hors du reflet dans le baquet d'étain et m'extirpai, dégoulinante, dans un coin sombre de la salle de torture. Mon voyage dans le reflet du baquet me laissait trempée d'eau glaciale. Au moins, ça avait dû laver la pisse, mais je dus contracter la mâchoire pour empêcher mes dents de trembler.

Dissimulée dans l'ombre, j'observai la scène. La tortionnaire me tournait le dos, le regard fixé sur la table. À ma grande horreur, Roan était allongé dessus, et des anneaux de fer enserraient son corps puissant. Il était bâillonné. La table était inclinée, sa tête plus basse que ses pieds. Son épée était posée sur la table.

Je me tordis le cou pour mieux voir. La femme avait déjà commencé à s'occuper de lui, un couteau de fer rouillé dans sa main gantée. Le cœur cognant contre ma cage thoracique, je la vis passer la lame sur le torse de Roan et ouvrir sa peau. Roan s'arcbouta contre ses liens, les poings serrés. De la sueur dégoulinait sur son front. J'avais la bouche sèche. Trois entailles écarlates marquaient déjà sa peau juste au-dessus de ses côtes, et à cause de l'inclinaison de son corps, le sang coulait vers son visage. Vu les cicatrices qui hachuraient son dos, ce n'était pas la première fois qu'il était ligoté à cette table de torture fae.

Je me mordis la lèvre. Je pensais avoir déjà fait face au pire de l'humanité mais je n'avais jamais assisté à une séance de torture et cette vision m'emplit d'une horreur viscérale. Je brûlais d'envie de démolir cette connasse de fae qui marquait ainsi sa peau. Mais il fallait que je garde le contrôle de mes émotions, sinon elle me repérerait aussitôt. Je fermai les yeux, pris une profonde inspiration et ne pensai à rien d'autre qu'au mouvement de mes poumons, à l'air qui en entrait et sortait.

La plage, les orteils dans le sable, le cri des mouettes… Reprends-toi, Cassandra.

En fredonnant sereinement, la tortionnaire fae sortit un long morceau de tissu doré chatoyant d'une poche de sa robe éthérée. Elle le plia et le posa sur le visage de Roan avant de ramasser une cruche en étain.

Avec précaution, elle versa l'eau sur son visage. Le corps de Roan fut parcouru de spasmes et l'expression *homme noyé* me revint l'esprit.

Du tréfonds de mon cerveau surgit une image : celle d'un crâne sous l'eau, un symbole de pure terreur. Je clignai des yeux et essayai de m'éclaircir les idées.

Cette salope lui faisait subir une torture par simulacre de noyade. Ça ne le tuerait pas – probablement – mais il aurait l'impression d'être en train de mourir. À le regarder allongé là, sans défense, j'avais l'impression de m'être pris un coup de poing dans l'estomac.

Elrine était tassée dans un coin, pieds et poings liés, bâillonnée avec un chiffon sale. Tout son corps tremblait. Apparemment, assister à la torture de l'autre faisait partie de la punition. Sauf que maintenant, son regard s'était posé sur moi et elle me contemplait les yeux écarquillés. Si elle continuait, elle allait me faire repérer.

Je parcourus la pièce du regard, cherchant désespérément une arme. Mon regard atterrit sur un râtelier portant des lances, suspendu au mur de pierre non loin.

Lentement, silencieusement, je sortis de la baignoire et me glissai vers les lances. Accroupie dans l'ombre, je tendis la main vers l'une des lances, mais ma main se figea alors qu'un éclat de métal argenté attirait mon regard.

La dague était toujours enfoncée dans le bras de la tortionnaire. Elle ne semblait même pas s'en rendre compte et encore moins s'en soucier. Est-ce que cette créature complètement folle ressentait la douleur ? Probablement pas. Une lance d'argent ne servirait à rien.

Mais ses outils à *elle* étaient en fer.

Je me laissai tomber à genoux et rampai silencieusement vers les instruments de torture et passai en revue la perturbante collection d'objets en fer. Elle avait pris la seule lame et rien d'autre ne suffirait à la tuer d'un coup – les instruments étaient prévus pour torturer et non pour exécuter – mais je pouvais quand même la blesser.

Avec précaution, j'attrapai le chat à neuf queues – un fouet avec neuf lanières enduites de fer. De l'autre main, je pris une petite paire de ciseaux en fer. La torture ne faisait pas partie de ma formation – ce n'était pas comme si je venais de la CIA. Mais j'avais une certaine idée de comment utiliser ces deux outils.

Elle versa une autre coulée d'eau sur son visage et j'entendis les menottes de Roan cliqueter. Je bloquai toute pensée de la douleur qu'il était en train de subir, j'enfermai ces idées dans ma cage mentale.

Délicatement, la tortionnaire se retourna et posa la cruche sur la table. Elle se figea en me voyant, et ses yeux vides me remplirent d'un vif effroi.

Mais je ne comptais pas lui donner le temps de se reprendre. Je m'élançai en avant et la fouettai en plein visage avec le chat à neuf queues. Un craquement sonore résonna quand il balaya sa peau pâle. Elle hurla, un son étrange et aigu, et elle tomba à genoux en se tenant le visage. De mon autre main, je lui enfonçai les ciseaux en fer dans l'épaule. Elle hurla, tressauta, et vint porter une main à son épaule blessée alors qu'elle se pliait en deux et essayait de m'atteindre avec ses longs doigts osseux.

Le cœur battant, je sautai hors de sa portée. Il ne fallait surtout pas qu'elle me touche à nouveau. Je pivotai autour d'elle en restant hors d'atteinte jusqu'à ce que je sois derrière elle. Sans lui laisser le temps de se retourner, j'abattis à nouveau le fouet et déchirai la robe délicate ainsi que sa chair.

Elle tomba au sol en gémissant, mais je n'avais aucune empathie pour elle. Je la frappai, encore et encore, et des lignes sanglantes vinrent hachurer sa peau blanche. Ma main s'élevait et retombait mécaniquement, déterminée à ce qu'elle ne puisse pas se relever pour faire du mal à moi ou à Roan, mais à chaque coup de fouet, je sentais quelque chose en moi se briser davantage.

Enfin, je fus trop épuisée pour continuer. Je me redressai en tremblant. La fae était immobile à mes pieds, sa peau en lambeaux. Je me sentais dégoûtée par elle, et par moi-même. J'étais malade de voir ce que cet endroit infernal avait fait de moi.

Roan.

Je me tournai vers lui et détachai le tissu d'or de son visage. Ses yeux verts s'écarquillèrent de surprise.

Aussi rapidement que possible, je détachai le bâillon saturé d'eau de sa bouche. Il prit une grande inspiration, son torse large se souleva et retomba.

— Où sont les clés ? demandai-je.

— Dans sa poche.

Je m'agenouillai et fouillai dans la robe ensanglantée. Je trouvai le trousseau de passe-partout et après quelques essais, je parvins à

défaire les menottes de Roan. Il s'assit et se massa les poignets tandis que je récupérais le couteau sur la table et marchais jusqu'à Elrine. Elle se tordit pour m'échapper, terrifiée.

— Pas le fer ! dit Roan.

Ah, oui.

— Désolée, marmonnai-je.

Je revins aux lances et fit glisser une d'elles du support.

Elrine resta détendue quand je revins vers elle. Couper la corde qui lui liait les poignets fut fastidieux, mais je parvins à libérer ses mains. Elle retira le bâillon de sa bouche et me prit la lance des mains.

— Merci, dit-elle d'une voix tremblante. Occupe-toi de Roan.

Roan s'était levé de la table de torture mais il était resté appuyé contre, le visage pâle.

— Est-ce que ça va ?

— Du fer, marmonna-t-il. Les fae cicatrisent vite, mais les blessures dues au fer ne guérissent jamais complètement. Il nous reste toujours des cicatrices. C'est comme du poison. Ça nous affaiblit.

— C'est ce qui est arrivé à ton dos, dis-je. Tu es déjà venu ici, n'est-ce pas ? C'est comme ça que tu connaissais le chemin.

Quelque chose passa dans ses yeux verts mais il ne dit rien.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu revenir plus vite, dis-je.

— Mais tu es revenue.

Il semblait mystifié. Ses sourcils étaient froncés comme s'il essayait de tirer un sens de cela.

À l'évidence, il ne s'était pas attendu à ce que je revienne.

— Bien sûr.

Je lui adressai un faible sourire.

— Avec ton humour et ton bon caractère, tu pensais vraiment que j'allais te laisser ici ?

Il désigna de la tête le dos ensanglanté de la tortionnaire.

— Beau travail. Je ne savais pas que tu avais ça en toi.

Il se pencha en grimaçant pour récupérer son épée et attacha le fourreau à sa taille.

— Il y a des tas de choses que tu ne sais pas sur moi.

Je passai mon bras autour de son dos.

— Appuie-toi sur moi.

Il m'entoura de son bras et mes jambes faillirent céder sous son poids.

— Venez, leur dis-je à tous les deux. Je ne sais pas combien de temps nous avons avant que le gardien ne se réveille.

Chapitre 27

Nous étions presque parvenus à la cuisine avant que l'alarme soit donnée. Allez savoir si les gardes avaient découvert le corps ravagé de la tortionnaire ou le gardien face contre terre dans sa chambre.

Quoi qu'il en soit, des cloches se mirent à résonner dans toute la prison, interrompues par les cris des gardes fae. Le goût amer de l'adrénaline envahit ma bouche. Nous ne nous déplacions pas assez vite. Roan boitait, appuyé sur moi, et Elrine nous suivait en lançant des regards apeurés derrière elle. Je serrais le chat à neuf queues dans ma main en faisant attention à le tenir loin du corps de Roan. Les pointes étaient rougies par le sang de la tortionnaire. Elrine se tenait à distance et lui jetait de temps en temps des regards de dégoût et d'horreur. Mais peu importe que ça les mette mal à l'aise, c'était un outil précieux en ce moment. Ça ficherait une trouille d'enfer à quiconque essaierait de se dresser sur notre chemin. Et ça me suffisait.

— Est-ce que tu peux avancer plus vite ? chuchotai-je contre le torse de Roan.

Il gémit et essaya d'aller plus vite, grimaçant d'épuisement. Quelques pas de plus, et son corps puissant fléchit. Le fer toxique devait le ronger.

— Je vous ralentis, marmonna-t-il. Fais sortir Elrine d'ici.

J'avais une bonne idée de ce qui arriverait si un prisonnier essayait de s'échapper et échouait. Et après ce que j'avais fait au dos de cette fae… la torture de Roan serait inimaginable.

— Non.

Je le serrai plus fort.

— On ne va pas te laisser derrière.

— Elle a raison.

Elrine se posta de l'autre côté de Roan, toujours tremblante.

— Tiens. Passe ton autre main sur moi. On peut te sortir d'ici.

— Et ensuite quoi ? gronda Roan. Il y a une zone à découvert, d'au

moins deux-cents mètres jusqu'à l'orée des arbres. N'importe quel garde avec un arc et des flèches pourra nous transformer en passoire. Allez-y.

Elrine et moi échangeâmes des regards désespérés. Il avait besoin de force – beaucoup plus de force – pour surmonter le poison qui coulait dans ses veines.

Est-ce qu'il ne m'avait pas dit que le désir sexuel des humains lui donnait de la force ? Si seulement il s'était nourri de peur, on serait sortis d'ici en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Mais non. Il était un fae sexuel.

J'avisai le visage inquiet d'Elrine. Je l'aimais bien et je ne savais pas quel genre de relation ils avaient, mais pour ce que je comptais faire ensuite, il me fallait un peu de temps en tête à tête avec Roan.

— Elrine. Est-ce que tu peux nous laisser seuls quelques minutes ?

Elle étrécit les yeux. Visiblement, cette idée ne lui plaisait pas.

— Juste une minute, implorai-je. Je peux lui donner de la force.

Hum, ce n'était pas bizarre du tout. Mais il n'y avait pas moyen d'y échapper. Il valait mieux quelques minutes gênantes que de laisser Roan aux griffes de ces monstres.

— Très bien.

Elle s'éloigna en fronçant les sourcils dans l'ombre d'un porche.

Je me tournai vers Roan et contemplai son visage aux traits superbes. Je me forçai à repousser mentalement ma terreur, le danger extrême dans lequel nous nous trouvions et les cloches stridentes. J'inspirai profondément le parfum de Roan et je laissai mon regard parcourir sa peau dorée, la barbe qui commençait à peine à repousser sur son menton, sa bouche parfaite. Ses sourcils et ses cils sombres qui offraient un contraste avec ses cheveux éclaircis par le soleil. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu quelqu'un qui ressemblait autant à un dieu. Je commençai déjà à sentir la chaleur monter en moi. Et alors qu'il me rendait mon regard, ses yeux verts s'étaient faits plus alertes.

Ce n'était pas évident de se sentir sexy dans une veste en fourrure trempée et conçue pour un enfant fae. Alors qu'il me contemplait, dans un état second, je défis les trois premiers boutons et laissai le vêtement s'écarter juste assez pour qu'il puisse voir la moitié de mes

seins.

Avec un grondement bas, il glissa ses doigts dans mes cheveux et le souvenir de ce rêve me revint de plein fouet…

Ses doigts dans mes cheveux, sa main qui caressait mon dos tandis que je brûlais de désir pour lui…

Mon souffle se fit court et mon visage s'embrasa. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'aux mains de Roan sur mon corps trempé, qui me réchauffaient, me tenaient, me possédaient.

Je passai mes bras autour de son cou et incrustai mon corps contre le sien. Il était tellement plus grand que moi que je dus me dresser sur la pointe des pieds pour être à la hauteur de son visage. Ma poitrine nue frotta contre la sienne. J'avais oublié dans quel état il était, et je le vis grimacer légèrement, mais il semblait trop captivé par moi pour s'en soucier. Il se pencha, agrippa mes cheveux et m'embrassa férocement, possédant ma bouche. Tandis que nous nous embrassions, je commençai à perdre tous mes repères spatio-temporels. Mon esprit s'emplit d'images de fraises des bois sur un tapis de mousse, et de la lumière du soleil filtrant à travers les chênes.

Je gémis contre sa bouche et laissai ma veste s'ouvrir davantage. Mes tétons durcis effleurèrent son torse. Une main dans mes cheveux, il laissa l'autre venir se poser sur mes fesses qu'il serra fort, me rapprochant encore de lui. Je mourais d'envie d'arracher le reste de mes vêtements trempés et d'enrouler mes jambes…

— Roan ! nous interrompit Elrine. Il faut qu'on y aille. Maintenant.

Lentement, comme s'il était drogué, Roan se détacha de moi. Une douce lumière ambrée émanait de son corps. Sa main était toujours sur mes fesses et me tenait contre lui.

— Roan ! s'écria à nouveau Elrine.

Cela sembla le sortir de sa transe et il me lâcha en se redressant.

Je reboutonnai ma veste, mortifiée qu'Elrine ait vu cela. Mais au moins, ça avait marché. Roan parvenait à se tenir debout tout seul, maintenant. Franchement, c'était assez génial d'avoir ce genre de pouvoir, mais je n'avais pas trop le temps de m'en féliciter alors que cette satanée alarme continuait à résonner.

— Allons-y.

Je commençai à me diriger vers la cuisine mais Roan resta en arrière. Je lui jetai un regard, ses yeux dorés étaient rivés à moi, brûlant d'intensité.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demandai-je. Il faut qu'on se dépêche.

— Les émotions de pixie, dit Elrine d'une voix sèche. Il s'en est trop nourri. Il est à moitié en transe.

— Oh, pour l'amour de Dieu.

Je l'attrapai par la main.

— Roan ! Reprends-toi ! Il faut qu'on y aille.

Il cligna des yeux et secoua la tête.

— D'accord.

On se mit à courir et Roan nous suivit sans problème.

Nous déboulâmes dans la cuisine et mon cœur manqua un battement. La porte extérieure était bloquée par deux énormes gardes qui pointaient leurs lances sur nous. Tous deux avaient de longs cheveux blonds, et une armure argentée recouverte de fourrure. Roan gronda.

Je jurai intérieurement. Je ne voulais pas qu'il se batte alors qu'il était à moitié empoisonné par le fer. Il se retrouverait avec une dague en plein cœur, suffisamment faible pour qu'on le ramène dans la salle de torture.

Je me plaçai devant Roan et Elrine et je levai le chat à neuf queues en faisant balancer les lanières de manière menaçante. Les lances portaient plus loin. J'aurais pu en gérer un, mais à deux, ils allaient me battre. Mais j'avais vu la réaction de Roan et Elrine au fer. J'espérais que l'idée du métal perçant leurs chairs leur ferait suffisamment peur pour qu'ils ne tentent rien. Je voyais déjà la crainte dans leurs regards.

Je leur adressai un sourire sans joie, plein de dents.

— Réfléchissez bien, les garçons. Est-ce que vous voulez passer le reste de votre vie horriblement défigurés ? Que les petits enfants fae hurlent de peur en vous voyant ? Si vous pensez que je rechignerai à utiliser ceci, vous vous trompez gravement.

L'un d'eux fit un pas hésitant, la lance levée, et je balançai le fouet. Les lanières émirent un sifflement perçant en fouettant l'air. Il recula, même si le fer était resté loin de lui. Je saisis les lanières d'une main et laissai les chaînes en fer passer entre mes doigts pour leur montrer que l'arme ne m'affectait pas.

— J'ai vaincu la tortionnaire. Et le gardien. Je pense qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas vous dresser sur mon chemin.

Le regard du garde passa de Roan à moi. Je laissai les lanières se balancer doucement et une goutte de sang coula le long d'un des bouts ferrés et vint s'écraser au sol.

Tremblants, les gardes abaissèrent leurs lances.

— Ouvrez le cellier et rentrez dedans.

Je pris la clé dans ma poche et la jetai à l'un d'eux.

— Rejoignez votre ami à l'intérieur.

Ils marchèrent jusqu'au cellier en traînant des pieds, l'ouvrirent et y entrèrent. Je me hâtai jusqu'à la porte et la refermai derrière eux.

— Tu sais, dit Roan. J'aurais pu les mater. Mais c'était drôle de les voir être terrorisés par une petite pixie.

— J'en suis sûre.

Je marchai jusqu'à la porte.

— Aide-moi avec la barre.

D'un mouvement agile, Roan la retira de la porte et elle s'ouvrit dans l'air glacial.

— Allons-y, dit Elrine.

L'instant d'après, nous nous retrouvâmes à fuir dans des tourbillons de neige. Le vent polaire fouettait ma peau à travers mes vêtements trempés.

*

Pendant quelques instants, alors que nous courions vers la ligne des arbres, je me laissai croire que nous étions hors de danger. Ma respiration était haletante. Avec l'adrénaline qui refluait, le froid et la

fatigue revenaient.

Quand la première flèche frappa le sol à quelques mètres de moi, mon estomac fit un salto. La deuxième atterrit plus près.

Les projectiles mortels pleuvaient autour de nous et nous accélérâmes. Affaiblie par son emprisonnement, Elrine trébucha et Roan se précipita vers elle. Il la souleva dans ses bras et courut vers les arbres. J'accélérai, le cœur cognant comme un fou. Je courais en zigzags en espérant que ma trajectoire imprévisible rendrait la tâche plus difficile aux fae qui nous tiraient dessus. Je m'éloignais nettement de Roan et Elrine, mais ça ne ferait que les perturber davantage.

Malgré tout, une grêle de flèches continua à nous poursuivre, sifflant dans l'air avant d'atterrir autour de moi. J'entendis Roan rugir mais il continua à avancer et je n'avais pas l'intention de ralentir non plus. Enfin, nous atteignîmes le couvert des arbres et nous nous précipitâmes dessous.

Je me cachai derrière un large tronc pour reprendre mon souffle. Ici dans la forêt, les branches protégeaient le sol de la neige qui tombait, ce qui voulait dire que nous pourrions progresser plus vite sans laisser de traces.

Mon souffle forma de la buée autour de ma bouche et je commençai à trembler de façon incontrôlable. Il fallait que je me remette à bouger ou bien j'allais geler sur place. Non loin de moi, j'entendis une flèche s'enfoncer dans un arbre. Si les fae avaient utilisé des pistolets semi-automatiques, on aurait été tous les trois morts à l'heure qu'il était.

Dans les ombres, j'entendis un grognement et je courus avec précaution vers le son en progressant à moitié accroupie. Je trouvai Roan agenouillé dans la neige en train de grimacer. Elrine inspectait son flanc, là où une flèche le transperçait juste sous les côtes.

— Ça ne fera pas de dommages à long terme, dit-elle. Il faut casser la pointe pour la retirer.

Il hocha la tête, la mâchoire crispée. La flèche l'avait transpercé de part en part, la pointe ressortant de son dos tandis que la partie avec l'empennage dépassait de son torse. La tige était rougie et son sang dégoulinait sur sa peau nue jusqu'à son pantalon. Des gouttes écarlates souillaient la neige.

Elrine tira sur la pointe, essayant de faire avancer la flèche pour

qu'elle puisse la casser. Mais ses mains tremblaient toujours. Elle avait été sérieusement affaiblie par son emprisonnement et la terreur courait toujours dans son sang.

Roan grinça des dents, complètement silencieux. Les doigts d'Elrine glissèrent sur le sang, elle ne serrait pas assez fort.

— Peut-être que Cassandra devrait le faire, finit par dire Roan, les dents serrées.

Elrine haussa un sourcil.

— La pixie ?

— Elle est bien plus coriace qu'elle n'en a l'air.

— Je trouve que j'ai l'air bien assez coriace comme ça, marmonnai-je m'agenouillant à son côté. Ça va faire un mal de chien.

Il croisa mon regard.

— Vas-y.

Je calai le chat à neuf queues dans mon sac du mieux possible. Et puis je saisis la flèche et la tirai en avant. La tige frotta contre ses muscles tandis que je la faisais ressortir d'une dizaine de centimètres. Il broncha à peine, le visage tendu. Enfin, je vis assez de la tige pour pouvoir la casser en deux. Je la saisis de la main gauche et pris la pointe dans la droite et serrai. Je sentis les bords de la flèche me couper la peau, mais j'ignorai la douleur. Ce n'était rien en comparaison de ce que Roan ressentait. Enfin, la pointe cassa dans un craquement.

— C'est presque fini, murmurai-je.

Je me levai pour passer derrière lui. Je posai la main autour de la blessure et je tirai fort sur la flèche. Il fallut plusieurs coups pour retirer complètement la tige de son corps. Je vis ses épaules s'affaisser de soulagement. Il était probablement plein d'échardes mais j'avais la sensation que ce ne serait pas un problème pour lui tant que c'était du bois et pas du fer.

Roan serra sa main sur son ventre pour essayer de juguler l'hémorragie.

— On n'a pas beaucoup de temps. Tu penses que tu peux retrouver

le chemin vers la cabane ?

Je me concentrai un instant et me représentai le chemin que nous avions pris dans l'obscurité.

— Oui. Mais je ne pense pas qu'on devrait se séparer.

— Je me fiche de ce que tu penses, gronda-t-il avant que son regard s'adoucisse à nouveau. Je saigne, les chiens retrouveront facilement ma piste. Je ne les laisserai pas reprendre Elrine. Une tribu d'aînés fae vit dans cette forêt, ils m'aideront à leur échapper. Ensuite, je te rejoindrai à la cabane.

— Tu es sûr ? demandai-je.

— J'ai survécu ici durant cinq-cents ans. Je ne vais pas mourir maintenant.

J'écarquillai les yeux.

— Cinq-cents ans ?

Bon, je n'avais pas le temps de m'attarder là-dessus pour le moment. Je regardai ma paume et le sang qui s'en écoulait. Ça faisait mal. La flèche m'avait coupée plus profondément que je le pensais.

Roan fronça les sourcils devant ma blessure.

— Tu saignes aussi.

Elrine se tordit le cou pour voir au-delà des arbres.

— Il faut qu'on y aille.

Au loin, j'entendis les aboiements des limiers et mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Je n'étais pas franchement trouillarde, mais les chiens agressifs me terrifiaient.

Il fallait que je stoppe ce saignement.

Je me laissai tomber à genou et attrapai le bas de la jupe déchirée d'Elrine.

— J'espère que ce n'était pas ta robe préférée.

— Tu blagues.

Je déchirai une bande de tissu et l'enroulai autour de ma paume en serrant fort pour étouffer le saignement. Roan ne fit rien de tel de son côté, mais il se leva en plaquant sa main sur son ventre. Il semblait hypnotisé par moi, et son corps émettait toujours cette pâle lueur ambre. Même maintenant, il semblait tirer de l'énergie de ma présence.

— Tu es revenue nous chercher, dit-il d'une voix rauque.

— Je ne suis pas une enfoirée.

Je n'allais pas lui dire que j'avais bien failli m'enfuir.

Il hocha la tête.

— Ne t'arrête pas avant d'atteindre la cabane.

Il se tourna et s'éloigna de nous en courant, si rapide que je parvenais à peine à suivre ses mouvements. Je pris une inspiration tremblante.

— Cassandra, il faut qu'on y aille maintenant, supplia Elrine.

Je frissonnai violemment de froid.

— Allons-y.

Nous partîmes en courant rapidement vers la cabane, même si l'allure de Roan était au moins deux fois plus rapide que la nôtre. Nous fîmes de notre mieux pour éviter les plaques de neige et ne pas laisser d'empreintes. N'importe quel traqueur médiocre serait capable de nous suivre, mais avec un peu de chance, ils se concentreraient sur la piste de Roan. Les bras relevés, je courais vite, la respiration douloureuse.

Au bout de dix minutes, Elrine commença à traîner derrière. Je me tournai et lui pris la main. Elle se figea un instant et me dévisagea.

— Ça fait bizarre d'être touchée par une pixie.

Je me demandai de quel genre d'émotions elle se nourrissait, mais ça semblait un peu personnel comme question alors que je venais de la rencontrer.

Je serrai mes bras autour de moi en claquant des dents.

— Nous avons encore un long chemin à faire. Ça va aller ?

— Ne t’inquiète pas pour moi, répondit-elle avec un regard intense.

Apparemment, elle était aussi plus coriace qu’elle n’en avait l’air.

Je me remis à courir en tirant de temps en temps Elrine par la main. Elle serrait moins fort que moi, ses doigts tremblaient toujours, et je me demandais combien de temps elle était restée dans cette prison et ce qu’elle y avait enduré. À mon grand soulagement, mes vêtements semblèrent sécher pendant que nous courions grâce à la chaleur de mon corps. Au bout de vingt minutes, Elrine trébucha et tomba à genoux. Je m’accroupis pour l’aider à se relever.

— On y est presque, mentis-je avec un sourire encourageant.

Elle me rendit mon sourire, un rictus faible et douloureux. Et puis on se remit en route.

Chapitre 28

La porte claqua contre le mur et nous rentrâmes en hâte dans la cabane sombre. Elrine était à peine consciente et j'étais à bout de force. Elle se laissa tomber par terre et ses cheveux roux s'étendirent en corolle sur le sol de bois. La respiration sifflante, elle se tint la poitrine tandis que je cherchais des allumettes en chancelant. J'en trouvai une boîte sur la table en bois brut, à côté d'une lanterne en cuivre. Je craquai une allumette et la portai à la bougie à moitié fondue qu'elle contenait. Une lumière chaude baigna les murs arrondis du chalet et les branches qui en formaient les voûtes.

D'autres lanternes pendaient de l'arbre au centre de la pièce et je les allumai avant de me retourner vers Elrine.

Elle était toujours allongée par terre et tremblait de manière incontrôlable.

— Viens.

Je me baissai et passai mon bras sous son dos pour l'aider à se relever.

— Allons devant la cheminée.

Elle laissa échapper un gémissement. En l'amadouant de mon mieux, je parvins à la tirer jusqu'à l'âtre. Une pile de bois était posée à côté de la cheminée et je fus soulagée d'y trouver aussi un petit briquet en cuivre. Quelle que soit son opinion sur la technologie humaine, Roan n'avait rien contre un peu d'aide pour démarrer un feu. Je bâtis rapidement une pyramide de bûches en plaçant des branchettes sur le dessous, et j'y mis le feu avec le briquet. Les flammes prirent rapidement et le craquement du bois qui brûlait était une véritable musique à mes oreilles.

Je retirai mon sac et me laissai tomber devant l'âtre. Elrine était assise à mes côtés, et la chaleur du feu fit lentement fondre la glace qui s'était emparée de mon corps. Je tirai une douce couverture marron du canapé et en entourai ses épaules tremblantes. Je lui enviais la chaleur de la couverture, mais le regard reconnaissant qu'elle m'adressa en valait la peine.

Dans la lumière vacillante du feu, mes paupières commencèrent à

se baisser. Nous étions toutes les deux trop épuisées pour bouger ou parler.

Mais j'étais incapable de dormir – pas alors que j'étais inquiète pour Roan. Et quelque part au fond de mon esprit, une autre Cassandra, celle qui travaillait pour le FBI, commença à venir perturber mon calme pour me rappeler l'existence du tueur en série. Oh, et mon statut de fugitive dans Londres. À quoi reviendrais-je exactement quand je passerais par ce portail ?

L'estomac d'Elrine grogna et m'arracha à ma crise de panique imminente.

— Tu as faim ? demandai-je.

Alors qu'elle fixait le feu, son regard violet semblait trouble.

— Je meurs de faim. J'ai soif aussi.

— Je crois qu'il a de la viande séchée et du pain quelque part.

Je me levai.

— Oui.

Elle désigna une voûte au fond de la cabane, couverte de branches feuillues.

— Il y a un cellier par là.

Je me rendis jusqu'au chêne au centre de la pièce et cueillis une lanterne à l'une de ses branches avant de m'approcher d'une porte fermée sous une arche. Je tournai la poignée et la porte s'ouvrit sur une petite pièce aux murs couverts d'étagères en bois brut dont chacune était couverte de bocaux de viande séchée et de fruits ou de céréales. Une rangée de verres étaient posés à côté de quelques bouteilles au bouchon de liège qui attirèrent aussitôt mon attention. Du vin ? Je haussai la lanterne et regardai la lumière filtrer à travers le liquide doré – la même couleur que le claret que j'avais bu chez Leroy.

Je passai mon poignet dans l'anneau de la lanterne et coinçai une bouteille sous un bras et la viande séchée sous l'autre. Je pris trois verres, je voulais être optimiste et considérer que Roan serait là d'un instant à l'autre.

Au moment de repartir, je marquai une pause. Quelque chose s'agitait au fond de mon esprit. Je ne savais pas quoi. Une odeur ? Un bruit ? Je restai immobile et essayai de me concentrer mais je n'entendais rien d'autre que le craquement du feu dans la pièce voisine, et ne sentais rien d'autre que l'odeur boisée et vernale de la cabane. Je parcourus l'espace étroit du regard mais tout semblait normal.

Je repoussai ces pensées et quittai le cellier dont je refermai la porte derrière moi du bout des doigts.

La chaleur m'enveloppa comme je revenais vers la cheminée. Je me laissai tomber à côté d'Elrine. Elle se tourna et me sourit, le regard ensommeillé, et elle passa la couverture autour de mes épaules.

— Quel banquet, dit-elle.

— Je me suis dit que le vin ferait mieux passer la viande, répondis-je avec un sourire.

Elle haussa les épaules.

— Vu ce qu'il nous servait en prison, la viande séchée c'est un mets de luxe pour moi.

Je lui tendis le bocal et elle l'ouvrit. Elle dévora un morceau complet en quelques secondes. Je remplis deux verres du vin doré à l'arôme grisant. J'en tendis un à Elrine et pris une gorgée dans le mien. C'était délicieux, un goût subtil, doux-amer avec une nuance fruitée. Il était encore meilleur que celui de Leroy. Tandis que nous profitions du feu, je sortis une bande de viande séchée et la mordillai. Je me sentais étrangement bien ici. En dépit du traumatisme causé par mon expérience dans cette prison, je n'aurais rien eu contre rester dans ce petit cottage un moment.

La danse des flammes m'hypnotisait et le silence s'installa entre Elrine et moi. Mais je ne pouvais pas vraiment me détendre tant que je savais pas où était Roan.

— Tu penses qu'il va s'en sortir ? demandai-je.

Elrine haussa un sourcil.

— Tu plaisantes ? Oui. Il est plus coriace qu'il n'en a l'air.

Bon, d'accord. Je m'interrogeais sur la relation qu'ils entretenaient

mais je ne pouvais pas juste lui demander comme ça. De toute façon, ça ne me regardait pas.

— Ça fait combien de temps que tu le connais ?

— Depuis qu'on est enfants.

Elle prit une gorgée de sa boisson.

— Donc cinq siècles. Quand il était en prison, j'ai fait ce que je pouvais pour l'aider.

Intéressant.

— D'accord.

Je fis de mon mieux pour dissimuler ma curiosité.

— Je suppose qu'il avait besoin de toute l'aide possible. Étant données les circonstances.

Subtil, Cassandra. Très subtil.

— Oui. Sans ses liens avec les aînés, je pense que le roi l'aurait laissé pourrir en prison jusqu'à sa mort.

— Les aînés…

Je pris une autre gorgée et détournai le regard. Une vieille ruse de psy : simplement répéter un petit bout de ce que le patient vous dit. Lui faire croire que vous comprenez.

— Bien sûr. En tant que dernier des Taranis, il était le seul qu'ils acceptaient d'écouter…

Elle me jeta un regard sagace.

— Tu n'as aucune idée de ce dont je parle, pas vrai ?

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur les aînés, bluffai-je.

Elrine se mit à rire, comme des verres en cristal dans le vent.

— Je t'aime bien, Cassandra.

Son visage prit une expression sérieuse.

— Comment tu es arrivée à Trinovantum ?

Je pris une grande inspiration. Je ne savais même pas par où commencer et je ne savais pas ce qu'il était prudent de lui dire.

— Roan et moi enquêtions sur le même meurtre. Je me suis retrouvée à suivre une piste qui m'a conduite ici.

Elle hocha la tête avec lenteur.

— Impressionnant. La plupart des pixies ne seraient pas parvenues aussi loin.

Je ressentis un drôle d'éclair de fierté.

— Et toi et lui…

Elle fit tourner son vin dans son verre.

— Vous êtes amants ?

— Bien sûr que non !

— Je ne vois pas pourquoi tu as l'air aussi horrifiée. Après ce que j'ai vu tout à l'heure, j'en avais déduit que tu avais succombé aux charmes de Taranis.

Je me raclai la gorge.

— Alors. Il charme beaucoup de femmes, du coup ?

— Tu l'as vu. À ton avis ?

— D'accord.

Je fronçai les sourcils en regardant le feu à nouveau. Qu'est-ce que ça pouvait me faire, qui Roan charmait ? Il fallait que je retourne dans le monde des humains et que je laisse cet endroit loin derrière moi.

Un silence confortable s'installa à nouveau entre nous et au bout de quelques minutes, la tête d'Elrine commença à tomber. Elle posa son verre et se hissa sur le canapé bordé de fourrure. Alors qu'elle s'y blottissait, les yeux fermés, je la bordai avec la couverture. Ses cheveux roux offraient un contraste superbe avec le tissu vert.

J'eus l'idée de m'allonger par terre devant la cheminée pour dormir, mais quelque chose me perturbait toujours. Je croisai les bras en fixant le feu et l'idée naquit dans mon esprit.

C'était un *reflet*. C'était ça que j'avais senti dans le cellier. Ma magie l'avait repéré, même si je ne l'avais vu nulle part. Je me levai et repris la lanterne. En rentrant dans le cellier, je la levai pour projeter une douce lueur dans la pièce. Des bocaux de nourriture poussiéreux, du vin, des verres, des étagères vides… rien.

Je fermai les yeux et essayai d'accorder mon esprit avec le reflet, de sentir son emplacement. Au bout de quelques instants, je sentis quelque chose tirer mon ventre, comme si une corde y était attachée. J'ouvris les yeux et me tournai vers la droite, là où se trouvait un mur en bois brut. Mon corps semblait réagir à quelque chose qui se trouvait juste derrière.

Je posai la main sur le bois. Si c'était un mur extérieur, il aurait dû être bien plus froid. Et pourtant, en passant dans ma tête le plan du chalet, je ne parvenais pas à me représenter une pièce derrière ce mur.

Je passai la lumière sur les murs et m'arrêtai sur une tache sombre. Quelqu'un avait souvent touché cet endroit. Je posai la main dessus et poussai. Il y eut un clic et le mur s'ouvrit, révélant une pièce sombre un peu plus grande que le cellier.

J'y pénétrai et répandis la lumière dans ce qui ressemblait à une réserve rustique jusqu'à ce qu'elle tombe sur une boîte en bois toute simple sur le bureau. J'avançai jusqu'à la table, le cœur battant. Bien sûr, je n'aurais pas dû être là. Je me montrais indiscrète. C'était la maison de Roan et il était à l'évidence quelqu'un de très secret. Je n'aurais pas dû venir fouiller dans ses affaires.

Est-ce que c'était – comme Roan le prétendait – parce que ma propre adrénaline était comme une drogue pour moi ?

Je mis mes réserves de côté et ouvris la boîte. Elle contenait un miroir à main, un délicat collier d'émeraudes et un anneau. À qui tout cela appartenait-il ?

Ça ne me regardait pas, bien sûr. J'avais le sentiment que Roan m'assassinerait s'il rentrait et qu'il me trouvait chez lui en train de fouiller dans les bijoux d'une femme. Et pourtant… je continuai à projeter la lumière autour de moi dans la pièce.

Elle se refléta sur une rangée de couteaux qui pendaient du mur et firent naître un frisson d'appréhension le long de ma colonne vertébrale. Le petit cercle de lumière atterrit sur une longue corde et un grappin ainsi que quelques crochets à l'aspect effrayant.

J'éclairai une rangée d'étagères qui contenaient des livres, des papiers, une plume et de l'encre. L'oreille tendue pour entendre Roan arriver, je marchai jusqu'aux étagères. Pourquoi s'était-il donné la peine de cacher une réserve derrière un mur secret ?

Je tirai l'un des papiers de l'étagère, y jetai un œil et mon cœur se mit à accélérer. Ça semblait être une carte des environs. La cabane était marquée à l'encre brune et la prison soulignée par des traits profonds, si emphatiques qu'ils avaient presque percé la page. Tout à l'ouest, il avait dessiné quelque chose qui ressemblait à une muraille et j'étais à peu près certaine que c'était les murs de Trinovantum. Il avait marqué la rivière en bleu sur la carte et elle semblait couler d'ouest en est.

Je me mordis la lèvre en observant la carte. Au nord-est de la prison, il avait dessiné un bosquet d'arbres dont l'un était plus grand que les autres. Au centre du grand arbre, il avait tracé un cercle. Je n'aurais su dire comment je le savais, mais j'étais certaine que c'était le portail. C'était mon billet de sortie. Le gardien avait bien dit qu'il y avait un portail à l'est de la prison, non ? Il avait dit la vérité.

J'examinai la carte encore un moment, et réfléchis à mon chemin jusqu'au portail. Il n'y avait qu'à suivre la rivière jusqu'à ce qu'elle décrive un méandre brusque vers le nord, et là, il faudrait faire encore une quinzaine de kilomètres dans cette direction.

Je remis la carte en place avant de me tourner vers un journal en cuir. Ça, c'était *vraiment* quelque chose que je ne devrais pas regarder.

Mais je n'étais pas ici en tant qu'amie de Roan. J'étais un agent du FBI, en train d'enquêter sur un meurtre.

Sois courtoise et sois prête à tuer n'importe qui.

Donc j'avais du mal à faire confiance.

J'ouvris le journal et l'air quitta mes poumons.

Sur la première page, Roan avait dessiné une femme et son visage familier me coupa le souffle. C'était une reproduction parfaite de mes traits. Sur le côté, il avait gribouillé du texte dans un langage que je ne parvenais pas à déchiffrer. Ça ne ressemblait pas aux oghams que j'avais vus avant. Je tournai la page. Sur la suivante, il n'y avait que du texte, dans le même langage. Pareil pour la page d'après.

Ma bouche s'assécha quand je tombai sur des coupures de presse :

des articles sur le tueur en série. Des photos des scènes de crime, des descriptions des meurtres.

Je tournai la page pour découvrir un article sur un meurtre abominable – un *autre* meurtre et mes mains se mirent à trembler, mes genoux cédèrent sous moi. L'image me coupa la respiration.

C'était une photo de la chambre de ma mère : mon père l'avait tuée puis avait retourné le couteau contre lui. L'article décrivait comment le mari de Martha Liddelll, Horace Liddell, avait poignardé sa femme à mort pendant que leur fille de treize ans, Cassandra, se cachait dans la pièce voisine.

Je m'étais cachée à côté comme une lâche et j'avais écouté ma mère hurler. Ces souvenirs douloureux et primaires se mirent à cogner contre les barreaux de leur cage.

Le monde sembla vaciller sous mes pieds tandis que je relisais le court article encore et encore. Roan avait écrit des annotations dans les coins, dans le même alphabet étrange. Le papier était jauni et vieilli. Les mains tremblantes, je le pliai et le fourrai dans mon sac.

Il savait. Il savait ce que mon père avait fait, comment je m'étais cachée dans ma chambre sans rien faire pour aider ma mère tandis qu'Horace la frappait encore et encore…

J'avais la nausée. Tous ces souvenirs que j'avais refoulés, la honte et le chagrin, s'engouffraient entre les barreaux de leur prison.

À travers mes larmes, j'aperçus d'autres coupures de journaux. Une interview de moi dans le *Boston Globe* il y avait des années de ça, des photos de moi en train d'arrêter un meurtrier.

Je clignai des yeux à travers mes larmes et tournai la page suivante. J'y trouvai un plan de ville. Mes mains tremblaient si fort à présent que j'arrivais à peine à tenir le carnet. Mais lentement, je finis par reconnaître le plan.

C'étaient les rues autour de mon hôtel. Plusieurs emplacements étaient encerclés. Je les passai en revue en essayant de reconstituer le puzzle, les ruelles étroites et les avenues.

Il avait marqué la *Catherine Wheel Alley* avec un stylo rouge – la rue où ces deux hommes m'avaient agressée. Là où Roan s'était trouvé juste par hasard pour me sauver.

Je séchai les larmes sur ma joue et passai à la page suivante. D'autres dessins de moi – avec les cheveux au carré comme je les portais il y avait des années de cela.

Cela faisait des années qu'il me surveillait.

Pourquoi ?

Et puis, quelques heures après que je sois arrivée à Londres, il avait été là pour me sauver la vie.

Mais bien sûr, ce n'était pas vraiment ce qui s'était passé. Roan avait payé ces hommes pour m'agresser. Il avait noté le lieu, m'avait envoyé ces brutes et m'avait suivie là. Il avait orchestré tout cet épisode pour donner l'impression qu'il m'avait sauvé la vie. Je me rappelai l'homme aux yeux rouges qui m'avait craché dessus, sa salive qui avait fait fondre le pavé… des mercenaires fae. La botte que je m'étais prise en plein visage, la main qui avait peloté mes fesses.

Tout ça n'était que du cinéma pour me forcer à faire confiance à l'homme qui m'espionnait.

Comment savait-il que je serais dans cette ruelle ? Une vision comme celle que j'avais eue ? Ou peut-être qu'il avait utilisé la magie pour me forcer à passer par là. Peu importait. Ça collait. C'était pour ça qu'il n'avait pas voulu que je me lance à la poursuite de ces enfoirés. Parce que c'était *lui* qui me les avait envoyés.

Mes mains tremblaient si fort que je parvenais à peine à tenir les articles mais je continuai à les feuilleter. Ils parlaient des meurtres de Londres. Si cela faisait des années qu'il me suivait…

L'effroi me coupa le souffle.

Et s'il avait orchestré les meurtres pour me faire venir à Londres ?

La nuit où j'avais poursuivi le tueur, j'avais atterri à la fête des fae et Roan se trouvait justement là. Une autre coïncidence, ou bien était-ce parce que je n'avais fait que l'y suivre ?

Le parquet craqua et je tournai sur moi-même. Roan se tenait dans l'entrée de la petite pièce et ses yeux verts brillaient dans l'obscurité. Un morceau de tissu bandait ses blessures.

Sois courtoise et sois prête à tuer n'importe qui.

Mais je n'étais plus courtoise, pas avec les bêtes enragées qui étaient sorties de leur cage mentale, prêtes à réduire en pièce quiconque se dresserait sur leur chemin.

Un grondement bas échappa à Roan.

— Qu'est-ce que tu…

— C'est quoi ça ?

Ma voix tremblait. La rage inondait mon corps. J'avais envie de le tuer.

— Depuis combien de temps tu me suis ? Depuis quand tu avais prévu tout ça ?

— Il y a tellement de choses que tu ne comprends pas…

Il fit un pas en avant.

Sois prête à tuer n'importe qui.

Maintenant, folle de rage, il n'y avait que cette pensée qui semblait raisonnable. Je sortis le chat à neuf queues de mon sac.

Roan posa un regard froid sur mon arme.

— Espèce d'enfoiré, dis-je d'une voix tremblante. Tu as tué ces femmes, payé ces brutes pour m'agresser, tout ça pour… quoi ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Tu te trompes. Je…

— La ferme ! hurlai-je en brandissant le fouet.

Je n'avais pas besoin d'entendre ses manipulations.

Il fit un pas en arrière et je le poursuivis.

— J'ai trouvé ta petite carte, avec mon trajet jusqu'à l'hôtel le soir de la scène de crime. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as payé deux brutes pour m'attaquer et pouvoir te présenter en sauveur comme un putain de héros ?

Il hésita, probablement en train de chercher comment faire passer ses mensonges. Je balançai le fouet et il heurta les bouteilles de vin. Elles éclatèrent et nous éclaboussèrent tous les deux.

La pièce semblait plus froide et j'avais du mal à respirer.

— Oui. Je les ai payés. La Callach m'avait dit que tu passerais par là. Elle m'avait donné une vision. J'avais vu l'heure dans les étoiles.

Je n'arrivais pas à croire qu'il avouait.

— Tu leur as dit de me tabasser, de me peloter ? Tu voulais me faire croire qu'ils allaient me violer ?

Une rage pure explosa en moi.

— Tu aurais dû leur donner une prime. Ils ont fait un super boulot !

Il leva les mains comme pour me calmer.

— Ils n'étaient pas censés aller aussi loin. Ton sang de pixie…

Je donnai un nouveau coup de fouet. Trois lignes écarlates apparurent sur sa main droite et il la retira en hâte, comme s'il s'était fait mordre par un serpent. Il recula avec maladresse.

— Ne va pas me mettre ça sur le dos parce que je suis une pixie. Ne me rends pas responsable de leurs actions.

Les bêtes avaient quitté leur cage et je serais maintenant impitoyable.

— Tu as tué ces femmes, n'est-ce pas ? Ça fait des années que tu me surveilles et tu voulais me faire venir à Londres. Tu traînais toujours autour des scènes de crime. Tu les as planifiées pour me faire venir ici.

Le cœur battant, je plongeai vers lui. Il m'évita et un couteau se matérialisa dans sa main.

Je plongeai mon regard dans ses yeux émeraude. Il ne bougea pas, chaque muscle contracté, et j'eus la sensation qu'il menait une sorte de lutte intérieure. Je l'avais déjà vu se battre, je savais que je ne pouvais pas le vaincre seule avec un pauvre fouet. Mais quelque chose l'arrêtait. Le fouet, sans doute.

Lentement, en me glissant contre le mur, je me faufilai vers la porte.

— Essaie de me suivre, et ce sera pire pour toi que pour la tortionnaire.

Lentement, il secoua la tête.

— Tu ne t'en sortiras jamais toute seule ici.

— Je prends le risque.

Je pointai le fouet vers lui. Il me dévisagea sans oser s'approcher. Je continuai à progresser, pas à pas. Je ne voulais pas lui tourner le dos. Il ne fit pas mine de m'arrêter, il se contenta de me regarder m'éloigner. Enfin, j'atteignis la porte et je tournai la poignée.

Un mur d'air froid me frappa et je me tournai pour courir vers la rivière, les bras relevés pour un sprint rapide. Dehors, le soleil matinal teintait le ciel de riches nuances or et cerise, mais la chaleur des rayons ne suffisait pas à étouffer le froid dans ma poitrine. Le sol craquait sous mes pas dans le sous-bois glacé et mon sac tapait contre ma hanche.

L'air froid me brûlait le visage et j'avais du mal à respirer mais je n'arrêtai pas de courir. Après quelques kilomètres, je me mis à marcher pour reprendre mon souffle. Mes pas craquaient dans la neige. Ici, dans la forêt gelée où des arbres squelettiques élevaient leurs griffes vers le ciel, je me sentais plus seule que jamais. Cette solitude me rongeait et une larme glacée coula sur ma joue.

Durant tout ce temps, Roan savait. Pour je ne savais quelle raison ignoble, il était attiré par ma douleur. Pour ce que j'en savais, il avait assassiné ces femmes à Londres… une goule attirée par l'agonie des humains.

Je courus le long de la rivière alors que mes muscles me brûlaient et que le sang battait à mes tempes. Il me sembla courir des heures jusqu'à ce qu'enfin, la fortune me sourit pour la première fois depuis des semaines : un vieux canoë retourné sur la berge. Avec frénésie, je poussai la petite embarcation dans l'eau et sautai dedans.

Je laissai le courant me porter à l'est. L'eau glacée éclaboussait mon visage et trempait mes vêtements. Je voulais juste fermer les yeux quelques minutes.

Je remarquai à peine que le canoë fonçait vers un rocher acéré. Je le vis à la dernière seconde et d'un coup de rame paniqué, je parvins à pousser le canoë de côté. Son flanc racla contre le rocher et je faillis être jetée à l'eau. Quand je parvins à retrouver mon équilibre, je me rendis compte que mon fouet était tombé du sac. Il avait disparu, probablement à un kilomètre de là.

Je frissonnai dans mes vêtements trempés et le canoë poursuivit sa course.

Quand j'arrivai à un méandre, je coinçai la rame dans un rocher pour arrêter la progression du canoë. Je sautai sur la berge boueuse et commençai à marcher vers le nord en claquant des dents.

Même en marchant, mes yeux commençaient à se fermer et je dus me pincer pour rester éveillée. Mon ventre se mit à gronder. Il me semblait que ça faisait une éternité que je marchais ici, dans une solitude complète.

Quand je parvins au bosquet de chênes, j'étais complètement engourdie de corps et d'esprit. Toujours trempée par l'eau glaciale de la rivière, je trouvai mon chemin jusqu'à un grand chêne au centre du bosquet qui brillait d'une lumière dorée.

Je passai les doigts sur son écorce et je sentis son énergie me traverser. Alors que je le touchai, une fissure s'ouvrit lentement dans l'écorce, assez large pour que je puisse me faufiler à l'intérieur.

Je rentrai dans le tronc et jetai un dernier regard à Trinovantum. Mon sang se glaça.

Là, de l'autre côté de la rivière, Roan me contemplait, le corps baigné d'une lumière dorée.

Je m'enfonçai plus loin dans le chêne et une décharge de pure magie vernale traversa mon corps.

Chapitre 29

La première chose que j'entendis fut les voitures. Le grondement des moteurs, le crissement d'un frein. Et puis je me rendis compte que l'air était plus chaud ici, et humide.

Je clignai des yeux et inspectai les environs. Je me tenais dans une ruelle étroite. Je m'effondrai de soulagement. La lumière pâle d'une fin de matinée inondait les rues.

J'avais retrouvé le chemin du monde des fast-foods, des publicités et des memes sur Internet. Personne ne se nourrirait de mes émotions ici, ne me traiterait de *fortelle* ou me retournerait la tête avec de la magie. Pas de salles de torture, pas de prisons…

Et là-dessus, je me rappelais que j'étais une fugitive dans ce monde. La police recherchait un tueur en série. Ils étaient convaincus que j'étais impliquée là-dedans. Mais après ma petite aventure à Trinovantum, j'avais une certaine idée de l'identité du tueur.

Il fallait que je contacte Gabriel. Je sortis de l'allée et fouillai dans mon sac à la recherche de mon téléphone. Ce ne fut pas une grande surprise quand il refusa de s'allumer. Après tout, il s'était pris un orage, et était tombé avec moi dans une baignoire puis avait fait un petit plongeon dans une rivière glacée.

En regardant autour de moi, je reconnus des bâtiments que j'avais vus quand Roan m'avait emmenée voir la Pierre de Londres. Au bout de quelques instants, je trouvai un café du nom de Green Man Coffee.

J'en ouvris la porte en frissonnant.

Je marchai jusqu'au comptoir chromé et repoussai les cheveux de mon visage. Quelques mères avec leurs bébés dans des poussettes étaient assises aux tables, à boire des latte et à me regarder comme si je venais de ramper hors d'un égout. Ce qui n'était pas loin de la réalité. En plus de quoi, je portais un manteau d'hiver en lambeaux en plein mois de juillet.

Un homme aux lunettes noires épaisses se tenait derrière le comptoir, juste devant un miroir.

— Je peux vous aider ?

— Est-ce que je pourrais utiliser votre téléphone, s'il vous plaît ? C'est important.

Il pinça les lèvres en me regardant de haut en bas et s'arrêta sur ma poitrine. Mes vêtements étaient mouillés et le tissu humide de la veste collait à ma peau nue.

— Si vous n'êtes pas là pour consommer, je vais devoir vous demander de partir.

L'agacement s'empara de moi et je dus me contrôler pour ne pas me jeter par-dessus le bar et l'attraper par le cou. Au lieu de ça, mon regard se perdit derrière son épaule, dans le miroir derrière lui. Je laissai mon esprit devenir un avec le reflet, sentis la surface vitrée à l'intérieur de mon crâne. Je levai la main et dans le reflet, des flammes embrasèrent ma paume ouverte, si hautes qu'elles atteignaient le bord du miroir.

Une des mères se leva de sa chaise, les yeux écarquillés. Au-dessus de nos têtes, je peignis l'image de nuages noirs et menaçants. Mon visage se mit à scintiller, plus grand qu'il n'aurait dû être, surplombant tout le monde. Les cheveux de mon reflet dansaient dans le vent et ses yeux jetaient des flammes.

— Oh mon Dieu ! s'écria la femme en pointant du doigt, terrifiée.

Lentement, le barista se tourna pour regarder le miroir. Quand il revint vers moi, il était livide.

— Donnez-moi votre téléphone, dis-je d'une voix sèche.

Mon apparence dans le reflet exprimait ma colère – des yeux rouges et des griffes acérées.

Le barista jeta un dernier regard au miroir et hocha la tête, les yeux écarquillés, les lèvres tremblantes. Les mamans étaient en train d'empaqueter frénétiquement les affaires de leurs bébés et de filer vers la sortie. Lentement, le barista sortit sa main de sa poche et me tendit son téléphone. Alors que je composais le numéro de Gabriel, le reflet dans le miroir vacilla et revint à la normale.

— Allô ?

J'entendis la tension dans la voix de Gabriel.

— Gabriel, c'est moi.

Il poussa un long soupir.

— Où est-ce que tu es, bon sang ?

— À côté de Walbrook, je crois.

Je jetai un regard au barista pétrifié de peur.

— C'est quoi l'adresse ici ?

— Numéro un, Lombard Street

Je la répétai à Gabriel.

— Je viens te chercher. Reste où tu es.

Je raccrochai et rendis le téléphone au barista tremblant avant de m'installer à une des tables désormais vides. Mes muscles brûlaient de fatigue et je jetai un regard las au barista.

— Un café, merci, dis-je. Bien chaud. Je suis gelée, putain.

D'accord. J'avais laissé tomber tout ce qui concernait la « politesse ». Mais de toute façon, c'était sûrement ce qu'ils attendaient de moi en tant qu'Américaine. Surtout une Américaine monstrueuse dont les yeux lançaient des flammes.

*

J'étais assise à une table chromée et je laissais le café réchauffer mes mains. Tout le monde était parti à l'exception du barista. Il avait l'air perdu depuis que je m'étais amusée avec le reflet – il se demandait sûrement s'il était en train de devenir fou.

Gabriel poussa la porte, de l'inquiétude dans son regard noisette. Il portait un tee-shirt noir avec *Superbe* écrit en blanc. Il était si beau, si normal, si rassurant, que je me précipitai vers lui, ma fatigue oubliée, et me jetai dans ses bras.

— Cassandra !

Il avisa mes vêtements en lambeaux – la veste noire trempée que Roan m'avait donnée – et mes cheveux roses.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, bon sang ?

Je haussai les épaules.

— Je me suis fait une teinture. Pour ne pas me faire repérer.

Il cligna des yeux.

— Je te raconterai dans la voiture.

Je me tournai vers le barista.

— Combien je vous dois ?

— Oh, c'est bon.

— Non, non. J'insiste.

Le barista me regarda fixement.

— Euh… une livre quatre-vingt-dix.

Je trouvai mon portefeuille et en sortis deux pièces d'une livre. Les doigts du jeune homme tremblaient tandis qu'il encaissait, me rendait la monnaie et me donnait le ticket de caisse. Je le fourrai dans mon sac et suivis Gabriel à l'extérieur dans la rue étroite. Il me conduisit jusqu'à sa petite voiture noire et en ouvrit la portière passager pour moi, comme un vrai gentleman. À peine installée, je fermai les yeux et poussai un gros soupir. Quelle journée, putain.

Gabriel s'installa au volant et tourna le contact. Il s'inséra dans la circulation et me jeta un regard interrogateur.

— Laisse-moi réfléchir une minute, marmonnai-je. Il faut que je trouve par où commencer.

Je fermai les yeux et passai en revue les trois derniers jours jusqu'à ce que mon esprit commence à m'offrir des images de neige en train de tomber doucement, d'yeux vert émeraude et d'un chalet dans la forêt profonde…

Une main me réveilla gentiment. J'ouvris aussitôt les yeux, paniquée. Gabriel me souriait. Nous étions garés devant un immeuble en brique carré. Au rez-de-chaussée se trouvaient les devantures vives de deux boutiques.

— Tu t'es endormie presque instantanément, dit-il.

— Ça a été une longue semaine.

J'eus un sourire penaud.

— Je n'ai pas ronflé, hein ?

— Non… Mais tu as un peu bavé.

Je passai le revers de ma main sur ma bouche.

— La bave, ce n'est pas un problème. Tu savais que même les top models bavent en dormant ?

— Allez viens.

Il ouvrit sa portière et sortit. Je le suivis, mais mes muscles se rebellèrent face à ce mouvement brusque. Bon sang, il fallait que je dorme. Ça faisait combien de temps que j'étais éveillée ?

Gabriel marcha jusqu'à une porte orange à côté d'un magasin qui vendait des affaires de jardinage. Il sortit une clé de sa poche et ouvrit.

— On devrait être en sécurité chez moi, dit-il. L'inspecteur Wood pense que tu as réussi à quitter le pays.

— Oh, c'est ce que j'ai fait, marmonnai-je en avançant jusqu'aux marches.

Je le suivis dans l'escalier étroit jusqu'à son appartement où il déverrouilla une seconde porte et me fit signe d'entrer. C'était un appartement bien rangé, avec du plancher au sol et des meubles anciens. Une table en chêne ronde se tenait au centre de la pièce. Un journal ouvert, une tasse de thé et des céréales étaient posés dessus. Visiblement, je l'avais interrompu en plein petit déjeuner.

Sur une étagère en bois sombre, des photographies encadrées étaient blotties entre des livres dont la *Biographie de Londres*, un livre sur la poésie de Shelley. Je me rapprochai, soudain désireuse d'avoir un aperçu de sa vie. Certaines photos montraient une jeune femme qui souriait à l'objectif. Ses cheveux châtains tombaient en rideau sur la robe de mariée en dentelle. Elle était belle, bien sûr. Comme Gabriel. Sur certaines photos, ils étaient ensemble.

— Ma femme, dit Gabriel derrière moi.

— Je ne savais pas que tu étais marié.

— Elle est décédée.

— Je suis désolée.

Il se racla la gorge et détourna le regard.

— Enfin bref, est-ce que ça va ?

— Oui. Je suis juste épuisée. J'ai fait de la randonnée en forêt.

— Avant que tu me racontes ce qui s'est passé, tu veux un thé ?

Ils étaient obsédés par le thé, ici. Ce n'était pas étonnant que nos ancêtres en aient balancé des caisses dans la mer.11

— Sans vouloir t'offenser, tu n'aurais pas plutôt du café ?

— Pourquoi est-ce que ça m'offenserait ?

— Je ne sais pas. Tu es Anglais. Quand vous buvez du café, vous vous ratatinez et vous mourez.

— Mais non, pas du tout. C'est la lumière du soleil qui nous fait ça, rétorqua-t-il avec son sourire si charmant. J'ai du café.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Super. Bien serré, s'il te plaît.

— Tu as faim ?

— J'ai manqué le petit déjeuner et un certain nombre d'autres repas.

— D'accord. Tu peux prendre une douche dans la chambre. Il y a des serviettes dans le placard sous le lavabo. Je vais te faire un petit déjeuner anglais. Et ensuite, tu pourras tout me raconter.

Je rêvais d'un petit déjeuner anglais et il n'eut pas besoin de me le dire deux fois pour que je saute sous la douche. Je traversai la chambre à coucher spartiate de Gabriel en jetant un regard envieux à la grosse couette blanche que la fenêtre baignait de lumière pâle. Un livre d'Orwell était posé sur la table de nuit à côté de son réveil.

J'ouvris la porte de la salle de bains. Là aussi, tout était méticuleusement propre, et des serviettes bleu marine étaient suspendues à un porte-serviette. Si jamais Gabriel était entré par mégarde dans mon appartement en Virginie, il n'aurait pas approuvé les piles de vêtements par terre, les chaussures en vrac et la poussière qui s'accumulait dans les coins. Le ménage, ce n'était pas vraiment mon fort.

Je me contemplai dans le miroir au-dessus du lavabo et mon reflet ébouriffé me rendit mon regard. Je me tendis vers le reflet, essayant de sentir cette attirance magnétique de l'autre côté du verre. J'espérais trouver un reflet qui me montrerait Roan. Je ne sentis rien. Il était trop loin, dans une pièce sans aucune surface réfléchissante, ou alors il savait se cacher de moi.

J'inclinai la tête, je n'étais pas habituée à ma nouvelle couleur de cheveux. Un instant, je la transformai en blond pâle dans le miroir. Mais à ma surprise, je découvris qu'en fait je préférais le rose. Peut-être que j'avais été corrompue par le royaume fae.

Je me penchai dans la douche et tournai le bouton jusqu'à ce que ce soit pile la température que j'aime – presque assez chaud pour m'ébouillanter.

C'était une douche très masculine, qui ne contenait que du savon et du shampoing de base. La chaleur et la vapeur étaient merveilleuses sur ma peau et je penchai la tête en arrière pour laisser l'eau dégouliner sur mon crâne. Seigneur, ce que c'était bon d'être de retour dans le monde normal. Bien sûr, certaines des choses que j'avais vues à Trinovantum étaient belles. Enchanteresses, même. Mais le monde des fae me foutait une trouille pas possible. Et dire que je m'étais rapprochée à ce point de Roan… Je l'avais embrassé, nue sur le sol de sa maison. Je lui avais sauvé la vie.

J'attrapai le savon de Gabriel et commençai à frotter avec suffisamment de hargne pour faire peler ma peau. Pourquoi avais-je été aussi complètement et désespérément charmée par Roan ? Qu'est-ce qui était cassé chez moi pour que je sois inexorablement attirée par un homme tel que lui ? Encore maintenant, je me rappelais la sensation de ses lèvres sur les miennes, la façon dont mon corps s'embrasait à son contact. Ce rêve dans les bois…

Je fis mousser le savon sur mes jambes en frottant aussi fort que possible. Il n'y avait pas à tourner autour du pot. J'avais envie de me taper un psychopathe.

Et dire qu'il m'avait espionnée pendant des années, à faire des recherches sur l'histoire sinistre de ma famille. Il avait payé des brutes pour m'agresser dans une ruelle, me terrifier pour me rendre vulnérable et qu'il n'ait plus qu'à se pointer la bouche en cœur.

Je reposai le savon et attrapai le shampoing. Je fis tomber une noisette du gel vert dans ma paume et commençai à faire mousser mes

cheveux.

Je déglutis tandis que mon esprit s'emplissait d'images de rivière en furie, de la lueur ambre projetée par le corps de Roan et des cicatrices sur son dos. Il fallait que j'enferme tout ça dans une cage à nouveau.

Avec lassitude, je coupai l'eau. Quand je sortis de la douche, j'avais un peu l'odeur de Gabriel sur moi.

J'attrapai une serviette bleue pour me sécher et je jetai un regard à mes vêtements mouillés par terre. Je n'avais vraiment pas du tout envie de les remettre. Je les ramassai et nouai la serviette autour de moi.

Peut-être que je pourrais emprunter un peignoir ou quelque chose à Gabriel le temps qu'ils sèchent.

Mais quand je passai dans la chambre, je remarquai les vêtements qu'il avait disposés sur le lit. Ils devaient appartenir à sa femme. Gabriel les avait pliés nettement pour moi et je ressentis une vague d'affection pour lui.

Cela dit, je ne me sentais pas assez à l'aise avec lui pour lui demander une culotte et un soutien-gorge. J'enfilai un jean moulant noir et un chemisier à rayures. Mon estomac se mit à gronder. Même d'ici, l'odeur du lard grillé me mettait l'eau à la bouche.

Je me jetai un coup d'œil dans le miroir, satisfaite. La femme de Gabriel devait faire à peu près ma taille, et j'aimais bien ses goûts en matière de vêtements – même si le look discret ne collait pas vraiment avec mes cheveux roses. J'ouvris la porte.

— Gabriel ! appelai-je.

— Oui ?

— Tu peux venir une seconde ? Je veux te montrer quelque chose.

Alors qu'il me rejoignait, mains dans les poches, il prit soudain une brève inspiration.

— Tu es… bien, comme ça.

D'accord, donc évidemment, ça lui faisait bizarre de voir une autre femme dans les habits de son épouse décédée.

— Merci. Tu veux que je mette autre chose ? Je peux passer une

chemise à toi à la place, hein ?

— Non, c'est bon.

— D'accord. Alors… j'ai une histoire vraiment folle à te raconter.

— Ça a commencé avec des tueurs en série et des *fées*. Ça ne peut pas être bien pire, si ?

Je me mordis la lèvre.

— Euh… si, ça va être pire, alors je veux commencer en te montrant quelque chose. Juste pour t'assurer que je ne suis pas folle à lier.

Il haussa un sourcil.

— Ça ne va pas être facile.

— Viens avec moi dans la salle de bains.

Je me tournai vers la porte en question.

— Cette requête ne te fait pas paraître moins folle à lier, tu sais.

— Viens, d'accord ?

Je lui fis signe et pointai le miroir au-dessus du lavabo.

— Regarde là-dedans.

— Je vais jouer le jeu.

Il se rapprocha du miroir et posa les mains sur le bord du lavabo.

Je me concentrai sur le reflet, j'en sentis la surface lisse avec mon esprit. Je me représentai une folle ménagerie aviaire à sa surface.

Et juste comme ça, voilà que l'image apparut sur le miroir de Gabriel. Il écarquilla les yeux, choqué, et recula en hâte, manquant me faire tomber.

— C'est fou, hein ? dis-je. Qui aurait cru que les pingouins fumaient le cigare ?

— Cassandra, pourquoi il y a des pingouins dans mon miroir ?

J'inclinai la tête.

— Eh bien, celui à gauche est un flamant rose.

Il se tourna vers moi, l'incrédulité peinte sur son visage.

Je me raclai la gorge. Je regrettai déjà ma petite démonstration.

— Bon, ce n'était peut-être pas la meilleure méthode. J'ai besoin que tu me croies et je me disais que ça passerait mieux avec de l'humour. C'était con, à l'évidence, et maintenant tu penses juste que tu es fou. Ce n'est pas le cas. Il y a des pingouins dans ton miroir parce que je les ai mis là. Je peux contrôler les reflets. Tout ça, c'est réel. La magie. Les *fées*. Les autres dimensions. Tout est vrai.

Il resta silencieux un long moment gênant avant de hocher lentement la tête.

— J'ai fait des œufs au bacon avec des toasts.

Il se racla la gorge.

— Et des champignons frits.

D'accord. Donc il n'était pas tout à fait prêt.

— Super. Je te raconterai le reste en mangeant.

Je le suivis dans le salon où il avait disposé des assiettes avec du lard, des œufs, des champignons frits, du pain toasté et des haricots à la tomate. En dépit de mon attirance maladive pour Roan, il semblait clair que Gabriel était l'homme parfait.

Je m'assis sur le canapé et pris une longue gorgée de café. Ah, la caféine… l'essence de la vie. Et puis, entre deux bouchées, je commençai à raconter à Gabriel ce qui s'était passé depuis la nuit où nous avions empêché le tueur d'immoler cette femme – je gardai le silence sur ma session de baisers enfiévrés avec Roan et le fait que j'avais laissé ma culotte quelque part dans le palais de Trinovantum.

À la fin de mon assiette, j'étais presque arrivée au moment où Roan avait tué le fae-serpent. Gabriel voulait savoir à quoi ressemblaient les fae, comment ils se battaient, à quoi ressemblait l'architecture… tout.

Avec ses questions détaillées, ça me prit presque deux heures pour arriver au bout de l'histoire et quand j'eus fini, ma voix était éraillée et la caféine était retombée.

Gabriel se renfonça dans son siège et se passa une main sur la

bouche. Tandis qu'il digérait tout ça, je regardai par la fenêtre. Le ciel s'était assombri de nuages noirs et j'écoutai le tapotement discret de la pluie sur le verre. Des gouttes dégoulinaient sur la fenêtre et le bruit de la pluie commençait à m'assoupir.

Gabriel fronça les sourcils, le regard dans le vague.

— Alors… tu penses que Roan est vraiment le tueur ?

— On dirait bien, dis-je. Il est clair qu'il m'espionnait. Il savait où je serais, ce qui voulait dire qu'il savait où serait le corps de Catherine. Mais il manque toujours un certain nombre de pièces au puzzle. Je ne sais pas pourquoi il s'intéresse à moi, déjà. Il a parlé d'une clé ou je ne sais quoi. Ou bien, je sais : il est fou.

Gabriel hocha la tête, perdu dans ses pensées.

— Et de ton côté, du nouveau ?

— L'enquête piétine. Certaines ressources ont été réattribuées pour te retrouver. Nous avons fait des recherches pour essayer de relier les victimes entre elles, sans succès pour le moment. Nous n'avons pas eu d'autre message du tueur. Ce qui n'est pas surprenant puisque, apparemment, il était avec toi tout du long. La fille qui a échappé à l'immolation par le feu a tweeté ce qui s'était passé et ses tweets sont devenus viraux. Le niveau de peur dans la ville atteint de nouveaux sommets. On fait tout un foin sur le courage des Britanniques pendant le Blitz, « Keep calm and carry on » et tout ça, mais je crois que c'est du vent. Il y a aussi tout un imbroglio politique parce que le FBI n'arrête pas de dire que s'ils n'ont pas de nouvelles de toi bientôt, il y aura des conséquences. Ils n'ont pas annoncé quelles seraient ces conséquences.

L'idée que des gens s'inquiétaient pour moi aux États-Unis me remonta le moral et je me redressai un peu.

— J'ai aussi fait quelques recherches personnelles de mon côté, dit Gabriel.

— Sur quoi ?

— Les démons.

Je soupirai.

— Les fae ne sont pas des démons.

— Ah oui ?

Il se pencha et posa ses coudes sur ses genoux.

— Je ne vois pas des masses de différence. Ce sont des êtres magiques inhumains avec un code moral complètement différent du nôtre et au moins l'un d'eux semble prendre plaisir à éventrer et brûler vives de jeunes femmes. Ils font des pactes avec les humains et quand on brise ces pactes, il faut en souffrir les conséquences. Et ils vivent dans un autre monde mais ils viennent sur le nôtre pour y causer des ravages.

— Eh bien, quand tu le présentes comme ça…

— Je te l'ai déjà dit, Cassandra, j'ai vu des choses.

Il jeta un regard aux photos sur son étagère.

— Je ne sais pas pour les fae, mais les démons existent.

— Et je suis quoi alors ? demandai-je. Je suis à moitié fae.

— C'est ce que le tueur en série t'a dit, fit remarquer Gabriel. Je peux émettre d'autres hypothèses.

— Du genre ?

— Peut-être que tu es un ange.

Je reniflai. Peu probable. Déjà, les anges n'avaient pas envie de se taper des démons. En tout cas, pas si on en croyait la mythologie.

— Sérieusement, dit-il. Peut-être que les démons sentent les anges. Peut-être même qu'ils peuvent se nourrir de leurs émotions, comme tu me l'as expliqué. Est-ce que ça ne te paraît pas plus logique que cette drôle d'histoire comme quoi ton père serait une *fée* ?

Pas vraiment, mais j'étais trop fatiguée pour argumenter à ce sujet.

— Admettons.

Je me renfonçai dans le canapé.

— Alors, qu'est-ce que tu as appris sur les démons ?

— Eh bien, pas grand-chose, mais il y a un truc qui correspond à ce que tu m'as dit. Il y a des textes dans la cabale qui prétendent qu'on

peut repousser les démons avec du fer pur.

— Oui. Dommage que la plupart des objets aujourd'hui soient faits en acier, en plomb ou en alu.

Il hocha la tête et se leva.

— Je sais que tu as besoin de dormir mais je veux te montrer un dernier truc. Attends-moi là.

Il se leva et passa dans la chambre à coucher.

Je regardai par la fenêtre, morose, et tirai une couverture bleue duveteuse sur mes jambes. Quelques instants plus tard, Gabriel revint avec une boîte en bois qu'il posa sur la table. Il en ouvrit le couvercle et révéla un Glock 17 entouré d'une douzaine de balles.

— Toutes en fer, dit-il.

Il ouvrit un tiroir en dessous et fit apparaître deux couteaux aux lames impressionnantes.

— Du fer aussi. J'ai trouvé un ferronnier qui m'a fabriqué ça.

— Est-ce que les balles fonctionnent ?

— Elles marchent normalement sur une portée courte.

Je me saisis du Glock.

— Le flingue n'est pas en fer, bien sûr, dit-il.

Je hochai la tête et fis sortir le chargeur. Il glissa dans ma main et je regardai à l'intérieur même si je sentais déjà qu'il était trop léger. Il était vide. Une à une, je commençai à y glisser les balles.

— Si Roan se pointe, je ferais bien d'avoir ça chargé et prêt à tirer.

Gabriel m'observa.

— Il faut que tu dormes. Tu as l'air épuisée. Va te reposer dans la chambre d'amis. J'ai mis des draps pour toi. Je ne pense pas que Roan te trouvera ici, mais garde le pistolet près du lit au cas où on m'appelle sur une affaire, d'accord ? Tu as mon numéro, hein ?

— Euh… je n'ai pas de téléphone.

— J'appellerai sur le fixe si j'ai besoin de te parler, dit-il en se levant. Va dormir. Tu as une mine affreuse.

Je lui adressai un faible sourire.

— Tu sais parler aux filles, toi.

Il me fit son sourire le plus charmeur et sortit en refermant la porte derrière lui. Je pris le Glock et les couteaux avec moi dans le couloir aux murs blancs. Je trouvai le lit dans la chambre d'amis. Il était recouvert de draps bleus tout doux. Ils m'invitaient à m'allonger, me chuchotant que j'en avais fait assez, qu'il était temps de me reposer. Je pouvais bien laisser la police britannique se débrouiller pour aujourd'hui.

Je posai les armes sur la table de nuit et retirai mon jean. Et puis je me glissai dans le lit et fermai les yeux. Je rêvais d'un tapis de fraises des bois dans une forêt où le soleil filtrait à travers les chênes, et d'une jeune fille qui jetait des pierres dans une rivière qui coulait d'ouest en est.

11 Référence à la Boston Tea Party, révolte contre le Parlement britannique.

Chapitre 30

Un son discordant me tira de mes rêves. J'attrapai le Glock et le pointai sur la porte en cherchant mon agresseur des yeux. Il me fallut un moment pour comprendre que ce qui m'avait réveillé était la sonnerie du téléphone fixe. Ça devait faire très longtemps que je dormais : la nuit était tombée et la faible lumière orangée des lampadaires rentrait par la fenêtre.

J'enfilai le jean et puis je passai dans le salon pour répondre au téléphone. Je tins le combiné à mon oreille sans rien dire au cas où ce ne soit pas Gabriel. Je ne voulais pas me révéler.

— Cassandra ?

C'était sa voix.

— Salut. Quelle heure il est ? Je viens juste de me réveiller.

— Il est tard. Écoute, j'ai été appelé sur une scène de crime…

Sa voix était étrangement tendue et il fut silencieux un instant. Quelqu'un chuchota en arrière-plan.

Qu'est-ce qui se passait, bon sang ?

— Gabriel ? demandai-je.

— Oui, Cassandra, écoute… Sors de là ! Enfuis-toi ! Il a…

La communication fut coupée. Je tins le téléphone contre mon oreille, figée, et puis je reposai délicatement le combiné. Alors que mon pouls commençait à accélérer, ma cervelle s'enclencha et le voile ensommeillé qui pesait sur moi se déchira.

Est-ce que c'était Roan qui chuchotait à l'oreille de Gabriel ? Mon ennemi avait dû dire à Gabriel de m'appeler pour essayer de m'attirer quelque part. Et Gabriel, mon héros, avait décidé de me prévenir à la place. Mon cœur se serra pour lui.

Aussi vite que possible, j'enfilai mes bottes en fourrure et courus dans la chambre d'amis où je me saisis des deux couteaux. À côté d'un sandwich, Gabriel avait laissé un mot sur la table : il avait été appelé pour enquêter sur un meurtre à l'église St Bartholomew-the-Great.

Alors peut-être que c'était là qu'il fallait que j'aille.

Mais qu'est-ce que je comptais faire au juste ? Roan avait à l'évidence mis un piège en place pour moi, et si j'avais le moindre instinct de survie, je partirais dans la direction opposée. Comme Gabriel me l'avait demandé.

Enfuis-toi.

Si je me pointais, Roan me désarmerait en menaçant de tuer Gabriel, et ensuite il nous tuerait probablement tous les deux.

La gorge sèche, j'entendis au fond de mon esprit ma mère hurler. Je clignai des yeux et essayai de repousser ce souvenir.

Non, je n'allais pas l'abandonner. Cette fois, je n'allais pas me cacher comme une lâche. Mais je n'avais pas franchement de plan pour autant. Ma seule piste, c'était St Bartholomew-the-Great parce que c'était là que Gabriel était parti, mais je n'étais même pas sûre qu'il y soit encore. Et comme j'avais dormi pendant le trajet, je ne savais même pas où j'étais en ce moment.

Je ne pouvais pas me précipiter comme ça, de façon irréfléchie. Peut-être que je n'avais pas de plan, mais Roan en avait un à coup sûr. Je l'avais vu se battre et même avec mes armes il n'était pas certain que j'aie la moindre chance contre lui. Il m'avait tendu un piège et j'avais besoin de renforts.

Si j'appelais la police, ils seraient peut-être capables de localiser le téléphone de Roan et d'envoyer une brigade d'intervention.

Mais je repensai à cette opératrice qui n'en avait rien à fiche de mon agression lors de mon premier soir à Londres… L'idée de lui parler et d'être mise en attente pendant Gabriel serait à la merci de Roan me remplit d'une rage froide. Il fallait que je court-circuite ça.

Je fouillai dans les tiroirs du salon avec frénésie jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais : un classeur avec les contacts de toute la Police de la Cité de Londres. Roan essayait de m'attirer dans un piège, mais je n'étais pas assez bête pour y aller seule.

Je repris le téléphone et composai le numéro en hâte. Ça sonna trois fois avant que mon interlocuteur décroche.

— Inspecteur Chef Wood, dit-il.

— Wood, soufflai-je. C'est l'Agent Liddell.

— Liddell ! Bon sang, qu'est-ce que…

— Fermez-la et écoutez-moi. Le tueur en série a capturé Gabriel. Je pense qu'il va le tuer.

Il se tut un instant.

— Dites-moi tout, finit-il par dire d'une voix coupante.

— On ne peut pas perdre de temps. Gabriel a dit qu'il était allé à St Bartholomew-the-Great à Smithfield. Il a dit qu'il y avait eu un meurtre là-bas et…

— Quoi ? Aucun meurtre n'a été signalé à Smithfield.

Je clignai des yeux.

— Le tueur a dû réussir à le lui faire croire pour l'attirer là-bas.

Je pensai à Roan. Il était capable de transformer sa voix avec son pouvoir de glamour.

— Écoutez, Wood. Le tueur ne sait probablement pas qu'on peut retrouver le signal d'un téléphone. Il ne comprend pas la technologie. Vous pouvez retrouver Gabriel en cherchant son portable.

— D'accord, dit Wood. Où êtes-vous ?

Je raccrochai. Il s'en rendrait compte bien assez vite. J'appelais depuis le fixe de Gabriel, après tout. Mais ce n'était pas la peine de lui faciliter la tâche. Et maintenant, il fallait que je décampe d'ici en vitesse.

Je fourrai le flingue dans mon sac, avec l'un des couteaux. Je me mordis la lèvre. Autant ne pas emmener *toutes* mes armes avec moi, au cas où Roan me désarme dès que j'arriverais. J'étais certaine qu'il m'attendait. En toute hâte, je passai dans la salle de bains et posai le deuxième couteau juste sous le miroir. Je fouillai dans les placards jusqu'à ce que, à mon grand soulagement, je trouve ce que je cherchais : un petit miroir de poche qui avait probablement appartenu à la femme de Gabriel. Je le fourrai dans mon sac. Tant que je n'étais pas trop loin de là, je pourrais utiliser ce miroir pour récupérer le couteau dans la salle de bains.

Maintenant, il fallait juste que je retrouve Gabriel.

Je cambrai le dos et fixai le miroir en visualisant Gabriel dans ma tête : sa peau bronzée, ses yeux noisette, ses bras puissants et le tee-shirt noir qui moulait son torse. Son odeur de propre et de savon.

Rien.

J'essayai encore, à la recherche de la sensation magnétique d'un reflet qui me ferait passer à Saint-Bart, un portail à travers l'une de ces surfaces brillantes, les chandeliers du transept.

Mon corps se tendit. Et je ne sentais toujours rien. Je savais qu'il y avait des surfaces réfléchissantes dans cet endroit mais peut-être que Roan s'était préparé et les avait toutes retirées pour s'assurer que je ne puisse pas le surprendre.

Je courus dans la chambre de Gabriel à la recherche de son ordinateur. Dieu merci, il n'y avait pas de mot de passe. J'ouvris Google Maps à la recherche de l'itinéraire le plus rapide d'ici – Bethnal Green, apparemment – à Smithfield. Ça n'avait pas l'air à côté, mais il fallait bien que j'y aille.

Je dévalai les escaliers en courant et ouvris la porte d'un geste brusque. Je regardai autour de moi et aperçus une moto Yamaha noire garée à une rue de là. Je sortis le couteau de mon sac tout en marchant le plus vite possible. Je sautai sur le siège en cuir et insérai la pointe de la lame dans le contact.

Je tâtonnai pendant une trentaine de secondes jusqu'à ce que le moteur démarre dans un grondement. Je me précipitai sur la route, direction Smithfield – cet ancien vortex londonien de massacre et d'horreur.

*

Je roulais aussi vite que possible. Le vent froid de la nuit me fouettait le visage et mes cheveux volaient derrière moi. Je me maudis de ne pas avoir pris une veste à l'appartement, mais il était trop tard pour cela désormais. Après ma petite excursion dans Trinovantum, je commençais à m'habituer au froid.

En tournant dans Smithfield, je m'attendais à voir des voitures de police partout, qu'il y ait des sirènes et des lumières clignotantes dans tous les coins.

Au lieu de ça, le square était silencieux comme une tombe. Est-ce que Wood avait repéré le signal du téléphone de Gabriel ailleurs ? Ou

peut-être avais-je sous-estimé la compréhension que Roan avait de la technologie ?

Je garai la moto devant le vieux portail Tudor où Gabriel et moi avions monté la garde ensemble cette nuit-là. Je coupai le moteur et descendis. Je passai le portail et marchai dans l'ombre le plus silencieusement possible vers la porte de l'église qui était légèrement entrebâillée. Je me glissai à l'intérieur. Mon cœur cognait contre mes côtes.

Des cierges éclairaient faiblement l'église, projetant une lumière dansante sur les pierres froides. Mais comme je m'y attendais, les chandeliers brillants avaient été retirés.

Des ombres menaçantes emplissaient la nef. Je me glissai derrière une colonne avant de m'accroupir derrière un banc d'église. Alors que je parcourais l'église du regard, mon cœur se serra. Deux silhouettes se tenaient devant l'autel. Dans la semi-pénombre, je parvins à reconnaître l'une d'elles comme étant Gabriel. Ses mains étaient liées dans son dos et du sang coulait sur son visage. Mais il était vivant, et le soulagement me coupa les jambes.

Dans les mauvaises nouvelles, cependant, le tueur – il portait une capuche noire qui dissimulait son visage – tenait un couteau contre sa gorge.

— Tu essaies de te faufiler en douce jusqu'à moi, née-de-trois ?

La voix du tueur résonnait dans la vaste église.

— Je te *sens*. Ta terreur est… exquise.

Sa voix était bizarre, rocailleuse. Elle ne ressemblait pas du tout à celle de Roan, mais j'étais sûre qu'il pouvait la modifier à volonté avec ses pouvoirs. Il était immense, et il n'y avait pas beaucoup de gens, humains ou fae, qui atteignaient la taille de Roan.

Et pourtant, il y avait aussi quelque chose de familier dans cette voix.

— Am Stam Gram, dit-il. Jouons un peu. Je vais compter jusqu'à dix, et si tu ne te montres pas, je coupe une oreille de ton ami. Un, deux, trois.

Je paniquais trop pour avoir les idées claires. Avec désespoir, je saisis le pistolet dans mon sac.

— Promenons-nous, dans les bois.

Bon sang, j'avais besoin de plus de temps. Avec la rapidité inhumaine de Roan, je n'étais pas sûre de pouvoir tirer sans mettre en danger la vie de Gabriel. Ma respiration se fit laborieuse. La police allait arriver d'un instant à l'autre et nous donnerait une chance. Gabriel pouvait vivre avec une oreille en moins. C'était sur sa vie que je devais me concentrer.

— Quatre, cinq, six, grinça le tueur.

Je rampai jusqu'au bout de la rangée de bancs et commençai à me rapprocher. Il ne fallait pas qu'on me voie, pas encore. Laisser le tueur dicter les règles du jeu était toujours une erreur.

— Cueillir des cerises.

Ses mots semblaient calés sur le rythme des battements de mon cœur. Ma gorge se serra. Peut-être qu'il serait distrait au moment où il couperait l'oreille de Gabriel. Alors, je pourrais me lever et lui tirer en plein cœur.

À faible portée, avait dit Gabriel. C'était des balles en fer, leur balistique n'était pas la même. Il fallait que je me rapproche encore un peu…

— Sept, huit, neuf.

Et c'est là que la peur de Gabriel me frappa. Une vague d'énergie parcourut mon corps, vivifiante, et fit vibrer ma peau, mes os, avant de métamorphoser la terreur en pure euphorie. Du pouvoir à l'état brut.

Je déglutis. Qu'est-ce qui clochait chez moi ?

— Dans mon panier neuf.

— Stop !

Je remis le Glock dans mon sac et me redressai.

— Je suis là. C'est moi que tu veux. Laisse-le partir.

Sous la capuche, j'aperçus l'ébauche d'un sourire terrifiant.

— Pas encore, dit-il. Ton ami a eu l'amabilité de me prévenir pour ton couteau en fer. Je t'en prie, défais-t'en.

Couteau en fer. Gabriel lui avait dit que j'étais armée, mais il ne lui avait parlé que d'un seul couteau. Je jetai un coup d'œil à Gabriel qui me supplia du regard. Sauf que je ne savais pas de quoi il me suppliait.

— D'accord.

Je m'agenouillai et retirai le couteau de ma botte.

— Doucement, murmura-t-il. Pose-le par terre.

— Tu jures que tu le laisseras partir ?

— Tu n'es pas en position de me faire jurer quoi que ce soit, Cassandra. Fais-le, gronda-t-il. Maintenant !

Lentement, j'abaissai le couteau au sol.

— Fais-le glisser vers moi, dit-il.

À nouveau, je fus frappée par la drôle d'impression de connaître sa voix et un frisson parcourut mon échine.

Je fis ce qu'il demandait et donnai un coup de pied dans le couteau. Il racla contre la pierre en glissant vers lui. Le tueur s'en approcha avec précaution en tirant Gabriel avec lui. Il couvrit sa main avec sa manche et se baissa pour ramasser l'arme. Il le fit si vite que Gabriel et moi n'eûmes absolument pas le temps de réagir. Il lança le couteau loin derrière l'autel.

— Viens à moi, ma chérie, ronronna-t-il. Lentement.

Je me rapprochai, les yeux rivés sur la lame posée contre la gorge de Gabriel. La police allait arriver d'une minute à l'autre. Ils auraient déjà dû être là.

Alors que j'étais à environ six mètres de lui, il leva la main.

— Tu peux t'arrêter là.

Il passa la main derrière lui et sortit une paire de menottes.

— Enfile ça. Mains derrière le dos.

Mon cœur manqua un battement. Des menottes ? Où est-ce que Roan avait trouvé des menottes ? Je commençai à douter de mon raisonnement. Après tout, Roan n'était pas le type de fae qui se

nourrissait de peur.

Et soudain, une prise de conscience terrible se fit en moi. Qui d'autre se nourrissait de peur ?

La voix rocailleuse, la raison pour laquelle la police n'était toujours pas là ? Un homme aussi grand que Roan, qui savait tout ce que la police faisait, quelles mesures elle prenait pour protéger la population. Un tueur qui semait la terreur, qui laissait les tabloïdes publier leurs articles à sensation sur les migrants… toute cette peur dont se nourrir. L'air quitta mes poumons.

Il n'y avait presque personne d'aussi grand que Roan, à part…

— Inspecteur en Chef Wood, dis-je d'une voix étranglée.

Il fit glisser la capuche pour révéler son visage et m'adressa un sourire agréable.

— Tu n'es pas si douée que ça comme profileuse, après tout. Le tueur était avec toi tout ce temps, et tu ne t'es jamais doutée de rien. Tu ne mérites pas le salaire que le FBI te verse.

— Alors, vous avez appelé Gabriel en lui parlant d'un meurtre…

— Oui. Quand j'ai découvert que tu étais en contact avec lui. Sa ligne était sur écoute, tu vois. Je m'en étais assuré.

Alors qu'il parlait, son visage commença à changer et des griffes noires apparurent au bout de ses doigts. Ses crocs se mirent à briller et ses cheveux grisonnants virèrent au cuivre profond. Les rides sur son visage disparurent, et ses yeux sombres devinrent d'un gris spectral. J'eus le souffle coupé en le reconnaissant. Je l'avais vu à Trinovantum, c'était l'homme qu'ils appelaient le Rix, la main droite du terrible roi fae.

Tremblante, je serrai mes bras autour de moi-même, la main droite juste à la lisière de mon sac à main.

— Vous portiez un glamour pendant tout ce temps, vous vous faisiez passer pour l'inspecteur en chef.

Il pencha la tête de côté.

— Quel meilleur moyen de semer la discorde dans le royaume des humains ?

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— C'était très impressionnant, grinça-t-il, ignorant ma question. De voir la façon dont Gabriel a essayé de t'avertir quand il a appelé. J'ai failli le tuer tout de suite. Mais ensuite, tu as rappelé et… eh bien, tu peux imaginer la suite. Mets les menottes, née-de-trois.

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

Je me penchai vers les menottes.

— Pourquoi…

Ma main glissa dans le sac et saisit le Glock. Sans le sortir, je levai le sac devant moi et appuyai sur la gâchette trois fois de suite.

Les détonations résonnèrent entre les pierres de l'église. Et chaque coup manqua. Le Rix avait sauté dès que j'avais commencé à tirer, rapide comme l'éclair. D'un mouvement vif, il roula de côté et plongea sur moi. Avant que je puisse tirer à nouveau, il enfonça son poing dans mon visage et son autre main m'arracha le pistolet. En une fraction de seconde, voilà qu'il collait le canon du Glock sur ma propre tempe. Je n'avais jamais vu quiconque bouger aussi vite. C'était presque comme s'il s'était téléporté pour se porter à mon côté.

— Des balles en fer ! siffla-t-il. Très malin. On ne bouge plus, Inspecteur !

Gabriel, qui avait commencé à avancer vers nous, se figea à la vue du pistolet contre mon crâne. Il avait les mains menottées dans le dos.

— Je vais te dire ce que tu ne sembles pas comprendre, dit Wood. Vous me nourrissez tous les deux de votre peur. Tu as une idée de la sensation merveilleuse que c'est ? Bien sûr, j'étais déjà fort avant, mais maintenant, je suis carrément invincible.

Je déglutis. Je l'avais senti en personne, le pouvoir de la peur de Gabriel. Wood se nourrissait de peur lui aussi. Et avec mon sang pixie, c'était démultiplié. Pas étonnant qu'il soit aussi rapide. Et pas étonnant qu'il prenne plaisir à terroriser la ville, à répandre l'effroi dans Londres pour se gorger de ce pouvoir.

— Prends les menottes et attache tes mains dans ton dos, gronda-t-il.

Je n'avais plus d'autres options. Je m'agenouillai et ramassai les

menottes. Je passai une des boucles à mon poignet. Wood n'attendit pas que je finisse moi-même ; il tira mon autre main avec rudesse et referma les menottes. Ensuite il se mit à tapoter mon corps et sa respiration se fit plus lourde alors que sa main remontait le long de ma cuisse jusqu'à mes fesses. De la bile remonta dans ma gorge.

Il arracha le sac de mon épaule et en sortit le miroir de poche. Il l'écrasa dans sa main, détruisant toute chance de fuite, tout espoir de récupérer le second couteau.

Et puis il me donna un coup de pied dans le dos et la douleur explosa dans ma colonne vertébrale. Je m'effondrai sur Gabriel et nous fis tomber tous les deux par terre.

— Ah, si ce n'est pas mignon, déclara le Rix, les yeux brillants. Dommage que ton ami soit sur le point de mourir, Cassandra.

Je grognai et essayai de reprendre mon souffle. La douleur pulsait dans mon dos.

— Depuis le jour de ton arrivée, tu as été une emmerdeuse, Agent Liddell.

Ses paupières étaient mi-closes et son corps émettait une lueur bleu pâle.

— Agent Emmerdeuse.

Je le regardai fixement. Je savais ce que cette lueur voulait dire ; je l'avais vue sur Roan quand il se nourrissait de désir. L'inspecteur en chef Wood était défoncé à ma peur de pixie. Ce n'était pas étonnant qu'il ne veuille pas me tuer. Il prenait trop son pied pour ça. Me tirer dessus aurait été équivalent à jeter sa nouvelle et merveilleuse drogue dans les toilettes.

— J'ai pensé à te tuer aussi. Mais ça sera tellement plus merveilleux de te réduire en esclavage, de me nourrir de ta terreur délicieuse tandis que je graverai ta peau, nuit après nuit.

Oh putain de merde.

Il fallait que je gagne du temps. Que je lui donne une raison de continuer à parler, à profiter de ce moment, jusqu'à ce que j'établisse un nouveau plan.

Je haussai les sourcils en laissant ma peur en sourdine. Le cœur

battant, le souffle court. Une panique totale aurait rendu ce type complètement ivre.

— L'autre nuit, quand je vous ai poursuivi. Je vous ai suivi à la fête des fae. Qu'est-ce que vous y faisiez ?

Il retroussa la lèvre.

— Ce n'était pas une fête, dit-il. Nous ne nous adonnons plus à ces fêtes immorales. C'était un rassemblement entre égaux. Et j'y suis allé car je savais que la police ne pourrait pas m'y suivre. Tu m'as suivi ? C'est très impressionnant. Je savais que tu avais de la magie après t'avoir vue t'échapper du commissariat, mais…

Il s'interrompit, vacillant. Son regard était fixé sur moi, comme dans un état second.

— Je crois que j'ai perdu le fil de mes pensées. Être à côté de toi quand tu es submergée par la peur, c'est une expérience délicieuse.

— Alors c'est pour ça que vous avez tué ces femmes ? Juste pour vous nourrir de leur peur ?

— En partie, oui.

— Et pour vous nourrir de la peur de Londres. Pour semer la terreur dans la ville jusqu'à ce que plus personne ne fasse confiance à quiconque ici.

— Bon, bon.

Il haussa un sourcil.

— Est-ce que j'ai l'air d'un méchant de James Bond qui va te révéler tous ses plans maléfiques juste avant que tu parviennes à t'échapper ? Non.

Il se redressa et pointa son arme sur Gabriel.

— Aussi succulente que soit cette discussion, il est temps de…

Une silhouette bondit de derrière une colonne en pierre en rugissant de colère et s'écrasa contre Wood.

J'eus juste le temps d'apercevoir l'éclat profond de deux yeux d'émeraude.

Chapitre 31

Les deux hommes bondirent sur leurs pieds. Les cornes dorées de Roan brillaient et son regard dégageait une colère animale. Il se tenait étrangement immobile, le corps ramassé dans une rage à peine contrôlée, comme un serpent prêt à mordre. Dans des circonstances ordinaires, j'aurais parié sur lui en toute sérénité. Mais Wood venait de se gorger d'énormément de peur et il n'y avait pas des masses de désir dans l'air pour renforcer l'énergie de Roan.

Le Rix émettait toujours cette lueur bleu pâle et ses doigts frémissaient d'anticipation. Je voyais à sa mine qu'il pensait que Roan n'avait pas la moindre chance contre lui.

Je cherchais le flingue par terre avec frénésie. Si je ne trouvais pas un moyen de mettre fin à ça, je finirais ma vie comme jouet d'un fae psychopathe fan de torture. Après une seconde pleine de tension, le Rix frappa Roan, si rapide que sa main était invisible. La tête de Roan vola en arrière tandis que son poing atterrissait dans un bruit sonore.

Wood frappa à nouveau mais cette fois Roan était prêt et l'évita. Du même mouvement, avec une grâce sauvage, il attrapa Wood par les épaules et le balança dans la rangée de bancs avec un rugissement. Le bois explosa sous lui.

Je ne trouvais pas le putain de flingue, mais je voyais mon sac, à quelques mètres de nous. Je savais qu'il y avait des épingles à cheveux dedans. Tant que Roan continuait à occuper le Rix, Gabriel et moi pouvions nous libérer.

— Aide-moi à me lever, chuchotai-je à Gabriel.

— D'accord, siffla-t-il.

À sa respiration haletante, je compris qu'il était gravement blessé. Nous nous appuyâmes l'un contre l'autre. Lentement, en m'appuyant à son dos, je parvins à me lever puis à m'accroupir.

Ma mâchoire se décrocha en voyant Roan arracher un banc d'église de six mètres au sol et le brandir. Il atteignit Wood à l'épaule et celui-ci gronda de douleur. Dans un mouvement flou et bleu, il se retrouva sur Roan et se mit à le marteler d'un déluge de coups, rapides comme l'éclair.

Je détachai mon regard d'eux et me hâtai vers mon sac. Je m'accroupis dos à l'objet et le ramassai avant de revenir vers Gabriel.

— D'accord, dis-je. Lève-toi.

Avec mon aide, il parvint à se redresser. En arrière-plan, j'entendais Roan grogner de douleur et je frissonnai. Il nous fallait quelques secondes de plus.

— Il y a une épingle à cheveux dans mon sac, dis-je. Essaie de la prendre.

Je sentis les mains de Gabriel tomber dans mon sac et le fouiller, la respiration sifflante.

— Pourquoi tu respires comme ça ? demandai-je.

— J'ai des côtes cassées. Un poumon perforé.

Merde merde merde.

J'espérais que son autre poumon resterait intact malgré ses fractures.

— Dépêche-toi ! dis-je.

— Je ne sais pas comment je suis censé trouver quoi que ce soit là-dedans avec tout ce bordel.

— C'est dedans, Gabriel. Trouve-la, d'accord !

— Je l'ai !

— D'accord ! Tu peux crocheter mes menottes ?

— Bien sûr que je peux, qu'est-ce que tu crois ? Juste une seconde…

Ses mains s'agitèrent contre les miennes tandis que j'observais les deux géants lutter et faire éclater les bancs en bois. De la poussière et du plâtre pleuvaient du plafond. Les mains de Wood s'enroulèrent autour du cou de Roan, tandis que celui-ci appuyait son pouce contre l'œil droit de son adversaire, prêt à le faire exploser. Les cris de Wood résonnaient sous le plafond mais Roan n'avait plus assez de souffle pour émettre le moindre son.

L'adrénaline et le pouvoir de la peur de Gabriel couraient dans mes

veines.

— Dépêche-toi.

— C'est bon !

Les menottes se détachèrent dans un clic et j'en fis glisser mon poignet, les mains libres, je me tournai pour défaire celles de Gabriel. Il ne me fallut que quelques secondes pour crocheter la fermeture.

— Le flingue, murmurai-je. Il faut qu'on trouve le flingue.

— Je le vois, dit-il. Mais on ne va pas pouvoir le récupérer.

Il le montra du doigt et mon cœur se serra. Le pistolet était juste à un mètre de l'endroit où Roan était en train d'écraser Wood contre l'autel.

Je déglutis. Une part de moi avait envie de rester pour aider Roan. Mais je n'avais plus d'arme et Gabriel avait besoin de se faire soigner – vite. La seule arme en fer qui restait était chez Gabriel et je n'avais pas de miroir.

— Allons-y, dis-je. Il y a un hôpital juste dehors, on pourra se faire aider.

Une fois dehors, je pourrais mettre la main sur un miroir, trouver le couteau et revenir aider Roan s'il en avait besoin. Et puis on pourrait appeler des renforts.

Gabriel s'appuya sur moi tandis que nous remontions le transept. Des grognements et des bruits de casse résonnaient sous le haut plafond tandis qu'ils continuaient leur lutte. Je conduisis Gabriel jusqu'à la vieille porte en chêne. Il faisait nuit et frais dehors, et nous avançâmes vers le portail Tudor. Mais alors que nous y arrivions, une grêle de coups de feu retentit derrière nous.

Je fis volte-face, les poings serrés, l'estomac en vrac.

Roan.

— Il faut que j'y retourne.

— C'est une très mauvaise idée, dit Gabriel en se tenant le torse. Et comment tu sais que c'est Wood qui a le flingue ?

Je serrai les dents.

— Roan ne sait pas s'en servir. J'en suis sûre. Il ne sait probablement même pas ce que c'est.

— On devrait appeler des renforts.

Je fronçai les sourcils. Dès que les flics arriveraient, ils reconnaîtraient leur patron. Ils n'iraient pas croire une fugitive plutôt que lui.

— Écoute, dis-je à la hâte. Je vais y aller d'abord, détourner son attention. Pendant que je fais ça, il faut que tu cherches le couteau de fer. Je pense qu'il a dû atterrir près de l'autel.

Il haussa les sourcils.

— Tu es devenue dingue ?

— Peut-être.

Il hocha lentement la tête.

— Admettons. Qu'est-ce que tu as fait de l'autre couteau ?

— Il me faudrait un miroir pour le récupérer. Le flingue c'est fini. Wood est peut-être en train de tuer Roan et la seule chose avec laquelle on peut l'en empêcher, c'est ce couteau près de l'autel.

— Ça ne va pas marcher, Cassandra. Il nous verra en train de chercher le couteau.

Mais alors que je me perdais dans ses yeux noisette, une idée naquit en moi.

— Ça va marcher.

*

Le flacon vide de potion d'invisibilité à la main, je rentrai à nouveau dans l'église. J'avais dit à Gabriel de me suivre deux minutes plus tard.

Le silence dans la chapelle me perturba. Je voulais entendre les rugissements de Roan, les meubles cassés, les fondations en train de trembler, les cris de douleur et de frustration. Le silence, c'était la mort. Je m'accroupis dans les ombres à côté de la porte et tendis l'oreille à l'écoute de respiration ou de mouvement. Rien. Pas un mouvement ou un son dans l'espace ombreux à l'exception de la

lumière fantomatique des bougies qui dansait sur le sol de pierre. Combien de temps fallait-il pour que la potion d'invisibilité fonctionne ? Je ne m'en souvenais pas vraiment.

La bouteille serrée dans mon poing, je pris mon élan et la jetai le plus haut possible. Le petit flacon décrivit un arc au-dessus des bancs ravagés et s'écrasa enfin sur le sol de pierre.

Un mouvement soudain révéla la position de Wood. Il se dissimulait sous une arche près du transept. En une fraction de seconde, il boitilla jusqu'au verre cassé dans le transept opposé. Au moins, Roan avait réussi à le blesser.

Alors que Wood cherchait à me localiser, je descendis l'aile en toute discrétion jusqu'à ce que je trouve Roan, allongé sur le dos entre deux bancs cassés. Ma gorge se serra en le voyant. Une mare de sang s'étendait sous lui. Si je n'avais pas apporté ce flingue, j'étais sûre que Roan aurait massacré Wood.

Je me penchai à la recherche de son pouls. Je le sentis à sa gorge, faible et à peine présent.

La gorge sèche, je ramassai un morceau de bois et le jetai à nouveau dans le transept opposé pour gagner du temps. Pendant que Wood boitillait dans l'église à la recherche de l'intrus, je m'accroupis aux côtés de Roan.

Je pris une brève inspiration et inspectai les dégâts. Je découvris deux trous visibles dans sa chemise : un à l'épaule, l'autre juste sous les côtes. Je tâtonnai autour de son épaule, et glissai mon bras dessous jusqu'à ce que je trouve le point de sortie de la balle. Mais quand je passai la main sous son corps musclé dont le poids écrasa presque mes doigts, je n'en trouvai pas pour la balle sous ses côtes. S'il ne mourait pas d'hémorragie, le fer dans son corps le tuerait.

Il fallait que je sorte la balle mais je n'avais aucun instrument et pas le temps. Gabriel serait là d'une seconde à l'autre et il fallait que je trouve une autre diversion pour Wood.

Je me levai alors que le Rix boitillait dans le transept. Il était trempé de sang. Son œil droit était fermé par une enflure et du sang en suppurait.

En me voyant, il gronda. Il courut, clairement blessé mais toujours nettement plus rapide qu'un humain. Je me tournai pour fuir et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir s'il me suivait.

Mais il ne bougea pas. Il s'était figé, le regard brûlant de rage. L'espace d'un instant, je crus que quelque chose l'avait blessé – jusqu'à ce qu'il fasse volte-face. Il attrapa Gabriel par les épaules et le jeta contre un pilier.

— J'ai ton joujou, née-de-trois, ronronna-t-il. Et j'ai tué ton autre petit ami. Alors peut-être qu'on peut passer au plat principal, maintenant, qu'est-ce que tu en penses ? J'ai des exécutions à mettre en scène pour ce soir.

Il fit à nouveau claquer Gabriel contre la colonne et du plâtre tomba du plafond. Mon pouls accéléra.

— Un bûcher, je pense. Les meurtres à la mode de l'Éventreur c'est un peu galvaudé, mais quarante-cinq minutes sur un bûcher, ça, ça devrait vraiment générer de la peur dans Londres, tu ne crois pas ?

Oh seigneur.

Combien de temps encore avant que la potion d'invisibilité agisse ? La dernière fois, ça avait pris combien, quatre minutes ? Cinq ?

Lentement, je marchai vers eux en forçant ma respiration et les battements de mon cœur à ralentir.

— Lâche-le, dis-je d'une voix ferme. Je suis là. Tu n'as besoin que de moi.

— C'est bizarre de dire ça. Tu ne sais pas ce dont j'ai besoin.

— Mais je sais ce que tu veux.

Je haussai les sourcils.

— Moi. Apeurée. À ta merci. Réfléchis-y. Si tu nous tues tous les deux, tu ne ressentiras plus jamais ça. Mais si tu me prends, vivante et terrifiée… Tu imagines comment ça serait ?

Allez, suppliai-je, dans l'attente que la potion fonctionne. *Allez*.

La mâchoire de Wood se détendit, ses yeux se révulsèrent. Un junkie, c'est ça qu'il était. J'avais transformé Steve Wood en junkie.

— Tu veux sentir ça de nouveau ? chuchotai-je avant de jeter un regard à Gabriel et d'imaginer ce qui nous arriverait bientôt.

Gabriel, la nuque brisée, moi dans une cage quelque part chez

Wood, torturée pour le reste de ma vie, marquée et brûlée au point d'être défigurée, pour qu'il puisse se nourrir de ma peur. La terreur me fit presque perdre l'équilibre.

Ses yeux pâles brillèrent dans l'obscurité.

— Ça fait du bien, hein ? dis-je d'une voix douce.

Ses yeux se révulsèrent et sa prise sur Gabriel s'affaiblit.

Il ne remarqua même pas quand le corps de Gabriel commença à disparaître hors de la vue alors que la potion agissait enfin.

L'instant d'après, Wood hurla en se tenant le ventre. Il virevolta et se mit à chercher avec frénésie de son œil intact l'homme invisible qui venait de le frapper.

Je le regardai échapper à deux autres coups de poignard – bien sûr, Gabriel ne pouvait pas voir Wood non plus et celui-ci semblait capable de sentir le poignard et de se placer hors de portée. C'était presque comme s'il avait un sens dédié à *sentir* le fer.

Quelques instants plus tard, il agrippait le corps invisible de Gabriel par la gorge.

— Je ne te vois pas, Stewart, mais je sens ta peur qui me nourrit de l'intérieur.

Il fit claquer le corps de Gabriel avec force, une fois, deux fois, trois fois. J'entendis le couteau tomber sur les dalles.

Le Rix se tourna vers moi, le corps brillant d'une rage froide.

— Comment est-ce que tu l'as rendu…

— Tu penses qu'il n'y a que les reflets que je sois capable d'influencer ?

J'espérais qu'il ne se rendrait pas compte de mon bluff parce que, honnêtement, les reflets étaient la seule chose que j'étais capable d'influencer.

— J'ai plus de pouvoirs que tu ne…

Il bondit vers moi et enfonça son poing dans mon ventre. Tout l'air s'échappa de mes poumons. Je m'effondrai au sol et le Rix me bondit dessus en grognant.

— Tu en as assez dit, fortelle, rugit-il.

Ses doigts se resserrèrent autour de ma gorge.

— Je vais te réduire en esclavage comme l'hybride que tu es pour me nourrir de ton exquise terreur, juste après t'avoir forcée à regarder tes amants mourir brûlés vifs.

Combien de temps j'avais jusqu'à ce que je n'aie plus du tout d'air ? Il bloquait ma trachée d'une main et maintenait mon poignet en place de l'autre.

J'avais moins d'une minute avant de perdre conscience.

— Deux amants, renifla-t-il. Espèce de petite putain de pixie. Tu sais ce que le roi dirait de ta conduite dégoûtante, vile fornicatrice ? Il dirait que tu mérites d'être punie. Que tu es la raison pour laquelle nous avons débarrassé le royaume des pixies qui corrompent nos esprits et soumettent les époux à la tentation. Il dirait que tu devrais être punie avec une extrême sévérité et que je suis la personne parfaite pour m'en charger.

Vingt secondes. De ma main libre, je cherchais quelque chose, n'importe quoi, pour me servir d'arme mais je ne sentis rien que des dalles et des pierres cassées autour de moi. Malheureusement, Gabriel ne pouvait plus nous voir et je pensais qu'il était peut-être inconscient de toute façon.

Je fouillai dans mon sac tandis que le monde s'obscurcissait. Je ne savais pas ce que je cherchais puisque j'avais laissé le couteau chez Gabriel. Et tout ce que je trouvais, c'était un porte-monnaie, un rouge à lèvres et un papier froissé.

Un papier.

Je le sortis et le brandis devant ses yeux.

— Attends, m'étranglai-je.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sa prise se relâcha tandis qu'il y jetait un regard.

— Une livre et quatre-vingt-dix pence, grinçai-je, haletante. Pour mon café. J'aimerais les récupérer maintenant.

Il renifla.

— Tu as perdu la raison, fortelle. Au revoir.

Mais dès qu'il eut refusé ma requête, je sentis le pouvoir courir en moi et la force de Wood diminua soudain. Je lui tordis le bras et l'entendis craquer en le faisant claquer contre la pierre. Il glapit de douleur et de surprise.

— Tu avais promis.

Je manquais toujours d'air mais le pouvoir rugissait en moi. Je donnai un coup de poing en plein dans la mâchoire du Rix, un puissant crochet du droit, et il vola contre le banc.

— Tu m'avais dit que tu paierais toutes mes dépenses en nourriture et boisson ici, tu te rappelles ?

Brûlante de rage, je le rejoignis et le dominai de toute ma taille.

— Tu n'aurais vraiment pas dû briser ta promesse, sifflai-je. Ça me donne un pouvoir sur toi.

Je lui donnai un coup dans le crâne, ravie d'entendre l'os craquer. Une promesse brisée donnait un pouvoir la personne qui l'avait brisée, c'était ce qu'Alvin m'avait dit. Je le sentais désormais. Je le tenais en mon pouvoir.

Le Rix était étendu sur les dalles de pierre et la lumière des bougies baignait ses traits réguliers.

Je le dominais, et ce pouvoir me rendait ivre.

Alors que je m'approchais, il sembla se reprendre et ses lèvres se retroussèrent en une grimace. Il bondit sur ses pieds en rugissant et fonça sur moi en un clin d'œil. Il se déplaçait à une vitesse incroyable et pourtant, à mes yeux, le temps semblait ralentir. Ses bras puissants s'agitaient comme de lourds pendules, comme s'il se déplaçait dans un océan de miel.

Mes réflexes prirent le dessus et je me décalai pour échapper à son poing. Et puis, des deux mains, je saisis son poignet. J'ancrai mes hanches et utilisai son élan pour l'envoyer voler dans un pilier en pierre. Le craquement de ses os résonna sous le plafond voûté et de la poussière de pierre nous plut dessus.

Cet enfoiré avait voulu me mettre en cage, me torturer pour le plaisir. Je ne comptais pas lui montrer de pitié.

Un sourire sombre aux lèvres, j'avançai droit sur lui. Un filet de sang dégoulinait sur son front et il me fusilla du regard, de l'œil qu'il parvenait à garder ouvert. Il grogna, un son bestial, celui d'un prédateur surpris de devenir une proie. Alors que j'arrivais à sa portée, il essaya de me donner un coup dans le ventre.

Je repoussai sa main et le giflai en plein visage. Sa tête vola sur la droite et il s'effondra au sol. Je le relevai par son col et le projetai dans une rangée de bancs. Le bois se brisa sous son poids.

Et pourtant, il ne renonçait pas. Il se releva, la respiration sifflante.

Cette fois, je fonçai droit sur lui avec l'intention de le réduire en miettes, mais il porta la main à sa botte. Un couteau ? Non. Je reconnus la silhouette familière d'un Glock 17 qu'il leva pour le pointer vers ma poitrine. Mon cœur se mit à tambouriner.

Merde, merde, merde. Je plongeai au sol, mais pas à temps.

Le coup de feu fut réverbéré par la pierre. La douleur déchira mon flanc. Je tombai en arrière avec un hoquet. J'agrippai ma taille, les mains couvertes de sang.

Il se redressa lentement en gardant le pistolet pointé sur moi tandis que je chancelais, le ventre irradiant de douleur. La balle spécialement conçue en fer me brûlait de l'intérieur et je tombai à genoux.

Le poison se répandait déjà en moi et me donnait le tournis. Il faisait disparaître ma magie. Je grinçai des dents et me répétai mon mantra dans ma tête.

Sois prête à tuer n'importe qui.

En cet instant, ça ne m'aidait pas beaucoup.

Ses yeux pâles étincelaient de fureur et il appuya sur la gâchette mais elle n'émit qu'un clic terne. Le chargeur était vide. C'était déjà ça.

— Eh bien, dit-il avec un sourire ironique en avançant vers moi. Je suppose que je peux toujours te tuer à l'ancienne.

Je rampai pour m'éloigner de lui, la main serrée sur mon flanc, et essayai de bloquer la douleur agonisante.

— J'aurais dû savoir que c'était toi. Fasciné par le pouvoir. Obsédé

par la peur. Tu vénères le chaos…

Des frissons secouèrent mon corps tandis que le sang coulait à travers mes doigts.

— Je t'avais profilé depuis le début.

— Mmh. Et pourtant, regarde où tu en es maintenant, hybride, gronda-t-il, les yeux brillants.

— Oui, bon…

Je regardai mes doigts couverts de sang.

— Je suis contente de savoir que je ne m'étais pas trompée.

Il me donna un coup de pied dans le ventre, en plein là où la balle m'avait touchée. Je hoquetai de douleur et m'effondrai sur le dos, les yeux rivés au plafond de pierre voûté. Je gémis et serrai les dents.

Le Rix sourit. Apparemment, il prenait plaisir à mes grimaces de douleur.

En voyant son rictus satisfait, la rage s'empara de moi.

Bats-toi, Cassandra. Bats-toi toujours. Je tapotai autour de moi, à la recherche de verre, de métal, n'importe quoi.

— Il n'y a plus personne pour venir te sauver.

Il s'agenouilla au-dessus de moi et fit courir un doigt sur ma poitrine.

— Plus de petits tours. Plus de magie. Juste toi et moi. Tu sais ce que je crois que je vais faire ? Te briser les côtes, une par une. Je veux voir la peur dans tes yeux. Qu'est-ce que tu en penses, profileuse ? Tu crois que ça me plaira ?

Un filet de sang coula de ma bouche.

— Je pense qu'il te faudrait un loisir un peu plus social.

Il se pencha au-dessus de moi. Ses pupilles étaient noires comme du charbon, complètement dépourvues de tout sentiment.

— Prête à mourir, hybride ? demanda-t-il en appuyant son genou contre ma blessure.

Je hurlai.

— Je vais prendre ça pour un oui.

Ses doigts s'enroulèrent autour de ma gorge.

Comme dans un rêve, je plongeai mon regard dans le sien. Si vide, si dépourvu d'âme, que je n'y voyais rien à part mon propre reflet.

Ma magie faisait des reflets une part de mon propre corps. Mais en formant une connexion avec l'œil du Rix, je me sentis corrompue. Le regard est vraiment le miroir de l'âme. Tandis que je fixais sa pupille, le reflet était semblable à une tumeur maligne qui empoisonnait mon esprit alors même qu'elle m'attirait vers elle.

J'ignorai mon malaise et fixai sa pupille en imaginant le miroir dans la salle de bains de Gabriel. J'ouvris mentalement le portail et tendis mon doigt vers son œil et le laissai aspirer mon bras. Ce faisant, une magie toxique enveloppa ma peau. Ça ne prit qu'une fraction de seconde, mais ça suffit au reflet dans l'œil du Rix pour me marquer, pour déchirer mon âme. J'attrapai le couteau que j'avais laissé sous le miroir. Aussi vite que possible, je le fis passer par son œil et rompis la connexion. Mais au cours de son voyage à travers l'âme de mon adversaire, le couteau avait noirci et s'était tordu, corrompu par l'énergie maléfique du Rix. La lame, bien que toujours coupante avait pris une forme hideuse.

Il écarquilla les yeux en voyant le poignard. Mais avant qu'il ait le temps de se reprendre, je le lui enfonçai dans la gorge. Sa bouche s'ouvrit de choc tandis que je faisais ressortir la lame en laissant une profonde blessure. Son sang s'échappa à gros bouillons et me dégoulina sur le visage et les mains.

Lentement, le Rix – le bras droit du Haut Roi des Fae – tomba sur le côté en se convulsant.

Le couteau tressaillit dans ma main et j'eus la sensation qu'il réclamait davantage de sang, davantage de morts. Je le lâchai, horrifiée, et l'arme malformée tomba au sol.

Je me redressai en serrant mon ventre et en fixant le regard mort du Rix.

Il avait été un fae mauvais, un fae qui se nourrissait de peur.

Je fermai les yeux, j'avais désespérément besoin de bloquer la voix

menaçante dans ma tête qui me rappelait que le Rix n'était pas le seul qui possédait ce plaisir pervers – moi aussi je m'étais nourrie de la peur de Gabriel. Une suce-terreur.

Je me tournai, tombai à genoux, et vomis de la bile.

Chapitre 32

La main serrée contre mon ventre, je me précipitai vers Roan. J'avais le tournis à cause du sang que j'avais perdu, je me sentais étourdie.

Je m'accroupis à côté de lui et touchai son cou, mais je sentais à peine son pouls. Il fallait que je sorte cette balle de son corps. Son torse musclé se soulevait et s'abaissait lentement, mais sa respiration était laborieuse. On était juste à côté de l'hôpital St Bart, mais Roan n'avait plus de glamour et je ne voyais pas trop comment expliquer les cornes sur sa tête ou les effets du fer sur son corps. Si c'était la dernière option pour lui sauver la vie, j'appellerais une ambulance, mais quelque chose me disait de rester discrète si je le pouvais.

Une toux résonna sous le haut plafond et je me retournai pour voir Gabriel se relever, à nouveau visible. Sa tête saignait.

— Cassandra !

— Gabriel ! Il me faut un truc pointu. Une aiguille si tu peux m'en trouver une.

Je grinçai des dents pour faire taire la douleur à mon côté.

— La balle est toujours en lui. Ça l'empoisonne.

Gabriel cligna des yeux comme pour s'éclaircir les idées. Il était à moitié mort lui aussi.

— Allons chercher un médecin.

Je secouai la tête.

— Il n'est pas humain. Je vais essayer de le sauver d'abord. Et ensuite, on te trouvera un docteur, d'accord ?

— D'accord.

Il prit le couteau de fer.

— Non, pas de fer, dis-je en secouant la tête. Et ne *touche* pas le couteau à côté du Rix.

Son front se plissa.

— De qui ?

— Wood.

Il secoua la tête comme s'il essayait de chasser ce qu'il ne comprenait pas.

— Je vais te trouver un scalpel. Et puis je retourne à l'hôpital.

— Parfait.

Je réfléchis à tout ce dont je pourrais avoir besoin.

— Des pinces, de la gaze, une aiguille, des gants, du fil – il faut que tout soit stérile.

La respiration sifflante, il se hâta de sortir de l'église.

J'ouvris la chemise de Roan. Du sang maculait son torse et autour de la blessure à son ventre, le sang avait viré au noir. Dans les bonnes nouvelles, la balle n'était pas rentrée très profondément : je la voyais.

Je déglutis. Quand il avait été blessé par du fer l'autre fois, je l'avais aidé à reprendre des forces en l'embrassant. Maintenant que je savais qu'il m'espionnait depuis des années, je n'avais plus très envie de lui rouler des pelles. Bien sûr, il n'était pas le tueur en série, mais il m'avait quand même suivie et il avait collectionné les articles de journaux sur moi. Et il avait payé ces hommes pour m'agresser…

Mais s'il mourait, je ne saurais jamais pourquoi. Je ne saurais jamais pourquoi une pixie hybride comme moi était censée avoir de l'importance dans cet étrange monde des fae. Je grinçai des dents et essayai de bloquer la douleur qui me tordait le ventre.

Je me rapprochai de Roan, fermai les yeux et me forçai à repenser au rêve que j'avais fait cette nuit-là dans son chalet – la sensation de la mousse sous mes pieds, l'odeur lourde de la forêt avec ses chênes et ses sorbiers. La sensation qu'il était là pour moi, à ma poursuite, qu'il fallait que je me prépare pour lui. Alors que l'image du rêve fleurissait dans mon esprit, mon corps se mit à se réchauffer et mon pouls accéléra. Je pensais à sa main dans mes cheveux, l'autre qui courait lentement dans mon dos.

Je rouvris les yeux en entendant des pas et je vis Gabriel rentrer

dans l'église. Je rougis aussitôt, même s'il ne pouvait pas savoir ce à quoi j'avais été en train de penser.

Mon regard revint à Roan dont le corps émettait maintenant une lueur ambre. Sa poitrine puissante se soulevait un peu plus rapidement. Ça avait l'air d'avoir marché.

— Je t'ai pris ce que tu voulais, même si l'infirmière des urgences n'était pas très contente.

Il me tendit un petit plateau en acier avec des instruments médicaux.

— Tu sais quoi faire avec ça ?

Je me mordis la lèvre. Mon plan, c'était de sortir la balle et puis de penser à ce rêve de nouveau pour l'aider à reconstituer ses forces. Mais Gabriel n'avait pas besoin de connaître tous les détails sordides.

Je tendis la main.

— J'ai été formée. Plus ou moins. Et si ça ne marche pas, je l'emmènerai à St Bart.

Je lui fis un signe de tête.

— Va te faire soigner avant de perdre ton autre poumon.

Je posai le plateau à côté de Roan et enfilai les gants.

— Merci.

— Tu seras en sécurité avec lui ?

Je fronçai les sourcils. Je ne savais toujours pas si j'étais en sécurité avec Roan en temps normal, mais il ne serait pas en état de se battre d'ici un moment.

— Ça ira. Je suis plus coriace que j'en ai l'air.

— Je commence à voir ça.

— Vas-y, dis-je. Je te rejoindrai dès que possible.

Il se tourna avec réticence et repartit vers l'hôpital.

Je regardai à nouveau Roan et puis je passai une jambe au-dessus

de lui, m'installant à califourchon. Je n'avais jamais retiré de balle à un humain, mais je m'étais entraînée sur un cochon mort. C'était un peu différent. Déjà, son sang circulait toujours. Et puis, j'avais moi aussi une balle dans le corps. La douleur me coupait presque la respiration.

Concentre-toi, Cassandra.

D'une main gantée, j'écartai la blessure et glissai l'aiguille le long de la balle, jusqu'au bout. Le cœur battant, je l'inclinai pour faire levier et forçai la balle à sortir tandis que du sang noir coulait de la blessure. Quand le bout de la balle émergea de la blessure, j'attrapai la pince à épiler. Je saisis la balle de fer et la tirai à l'extérieur avant de la laisser tomber par terre. Il poussa un gémissement faible. Du sang s'écoulait de la blessure et j'appuyai une bande de gaze dessus.

Je me saisis du matériel de suture : une aiguille et une petite pince forceps. Avec précaution, je recousis la blessure en écoutant sa respiration.

De la sueur perlait sur mon front. Franchement, je n'étais pas toubib mais je comptais sur sa magie pour régler le reste.

Je coupai le fil et me reculai avant de retirer les gants. Je sentis son pouls et il me parut un peu plus fort. Il fallait juste que je le fasse briller de nouveau.

Malheureusement, tripatouiller une blessure au ventre, ce n'était pas vraiment l'idée que je me faisais des préliminaires. Et surtout, la douleur causée par ma propre blessure était abominable. Mais il fallait que je trouve un moyen pour que ça marche.

J'appuyai mes mains sur sa poitrine, je fermai les yeux et bloquai toute la douleur dans ma cage mentale. Je repensai à la sensation des lèvres de Roan sur les miennes quand je l'avais embrassé dans la cabane. La lumière du feu qui mettait ses épaules musclées en valeur, le regard carnassier dans ses yeux verts. Mon corps nu sous la couverture, ses mains qui caressaient ma peau… Alors que je pensais à lui, la douleur sembla quitter mon corps. Mon pouls se mit à battre à toute allure et une douce chaleur se répandit dans mon ventre. Lentement, je caressai sa poitrine du bout des doigts et je sentis sa respiration accélérer.

Je m'imaginai dans les bois, avec cette petite robe rouge et Roan à ma poursuite. Je vis sa silhouette puissante foncer sous les arbres, je le regardai me plaquer contre un tronc. Il me saisit, souleva ma robe et

me souleva par les fesses tandis que j'entourais ses hanches de mes jambes. Il m'embrassa avec passion.

J'ouvris les yeux et fus surprise de découvrir que je m'étais penchée et que mes lèvres étaient juste au-dessus de celles des siennes. Lentement, il ouvrit des yeux d'un doré profond. Et je sentais maintenant la magie qui émanait de lui et réchauffait mon corps de la puissance de son désir. Il m'entoura de ses bras, une main glissa dans mes cheveux et l'autre le long de mon dos. Mon cœur battait à toute allure. Comme enchanté, il m'attira à lui pour m'embrasser. Il effleura ma bouche de la sienne et mordilla ma lèvre inférieure ;

Un désir puissant balaya mon corps – et c'est là que je me reculai. Dès que je le fis, un vif éclair de douleur me traversa, là où la balle s'était logée dans mon corps.

— Non, Roan, dis-je. C'était juste pour t'aider.

— Mmh.

Ses mains parcoururent mon corps alors qu'il me relâchait. Son corps brillait d'une lumière dorée, pure et vive.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu n'arrives pas à t'en empêcher ? demanda-t-il.

J'avais besoin de juste assez de désir sexuel pour l'aider, mais je n'allais pas rester là à rouler des patins au type louche qui m'espionnait. Je me redressai et repris ma respiration.

— Est-ce que tu te sens mieux ?

— Beaucoup mieux, pixie.

Je me laissai glisser à l'écart, en tenant mon ventre.

— Tant mieux. Maintenant, dis-moi pourquoi tu m'espionnes depuis trois ans.

Il se redressa et fronça les sourcils en voyant mon ventre.

— Tu es blessée.

— Je m'en rends compte. Mais je t'ai posé une question.

— Et je ne vais pas y répondre pendant que tu te vides de ton sang. Laisse-moi t'aider.

Je commençai à manquer de patience. Et de sang aussi, probablement. Je me levai lentement, avec le tournis.

— Tu sais quoi ? Je te retrouverai plus tard. Et alors, j'exigerai des réponses.

— Où est le Rix ?

— Mort.

— Tu l'as tué ?

— Oui.

Il eut un sourire dangereux.

— Tu m'impressionnes, pixie.

— Ce n'était pas vraiment mon but.

Et pourtant, je sentis une drôle de fierté m'envahir alors que je sortais de l'église. En arrivant à la porte, je criai vers lui :

— Je découvrirai tous tes secrets, Roan Taranis. C'est mon job.

— Très bien, répondit-il.

Sa voix résonna sous les arches.

— Mais d'abord, il faudrait peut-être que tu découvres les tiens.

Chapitre 33

Une atmosphère sombre régnait dans la salle à moitié vide du Bar à Vin Leroy, comme un nuage noir en suspension. La vieille femme couverte de rubis, vêtue comme une comtesse élisabéthaine, me suivit des yeux tandis que je traversais la pièce et allais m'asseoir au bar. Je posai mon sac dessus et grimaçai un peu en m'asseyant. Ma blessure au ventre faisait toujours mal. Cela dit, j'avais presque complètement guéri en allant aux urgences – pas tant grâce au traitement médical que grâce aux vagues puissantes de peur qui émanaient des autres patients.

Leroy se tourna vers moi et me jeta un regard soupçonneux.

— Je peux avoir un verre de claret ?

Il hocha la tête et se tourna pour tirer ce que j'avais commandé d'un des fûts âgés. Le tabouret à côté du mien craqua et Alvin sauta dessus.

— Salut, ma belle. Qu'est-ce qu'on prend ?

— *Je* prends un verre de claret, dis-je.

— Oh, super !

Il sourit, les paupières mi-closes, les yeux rouges. Comme d'habitude, un nuage de marijuana semblait planer au-dessus de lui. Son tee-shirt disait simplement *Inside Job*.

— Je suis méfa.

— Quoi ?

— C'est du verlan, tu vois ?

— Affamé, tentai-je.

— Ouais.

— D'accord, je vais te payer à manger. Mais j'ai besoin d'aide.

Il semblait avoir du mal à garder les yeux ouverts.

— Quoi comme aide ?

— Un cours de lecture.

— Tu as l'air plutôt maligne. Tu ne sais pas lire ?

Je fouillai dans mon sac en faisant de mon mieux pour ne pas toucher le couteau de fer qui avait été déformé par l'âme du Rix. Il émettait une énergie sombre et je le repoussai pour sortir l'article de journal.

— Pas ça.

J'en tapotai le haut. C'était l'article que j'avais trouvé dans le chalet de Roan, l'article sur la mort de mes parents. Les étranges symboles de Roan s'étalaient sur les bords en pattes de mouche.

Alvin regarda ça un instant et puis se retourna vers moi.

— Eh bien… je suis sûr qu'on peut faire quelque chose. Je vais me faire un tinsfé.

Encore du verlan, sûrement.

— Je te paie à dîner et tu me lis ça. Ça marche ?

Leroy déposa un verre de vin ambré devant moi et j'en pris une petite gorgée. Je fermai les yeux tandis que mes papilles se délectaient du goût doux-amer du breuvage.

— Ça marche, dit-il avant de se tourner vers Leroy. Deux baguettes, un pot de lait et une tasse de miel. Du miel fondant, pas une saloperie cristallisée, hein ?

Leroy se tourna vers la cuisine, impassible.

— Alors…, dis-je en montrant l'article. Qu'est-ce que ça dit ?

Il montra le haut de la page en fronçant les sourcils, là où l'écriture s'enroulait sur elle-même, donnant quasiment l'impression de bouger au fur et à mesure qu'on la regardait.

— Là ça dit juste que les deux parents ont été assassinés.

Une boule s'empara de ma gorge et je secouai la tête.

— Les deux parents ont été assassinés ? Cet article dit clairement

que mon… que cet homme, Horace, a tué sa femme. Et puis qu'il s'est suicidé.

— Je suppose que la police humaine ne se trompe jamais.

Je clignai des yeux et essayai de ne pas entendre à nouveau les cris dans ma tête, mais j'avais été présente. Et je n'avais jamais vraiment oublié.

Horace, non !

— C'est une erreur, marmonnai-je.

— Alors je suppose que tu te fiches de ce que ça dit ici.

Il désigna une inscription plus courte en bas.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Ça donne le nom de l'assassin.

— Et comment il s'appelle ?

Je serrai les poings et une douleur sourde résonna au niveau des points de suture à mon flanc.

— *Elle* s'appelle Siofra, d'après ce qui est écrit.

— Siofra, répétai-je machinalement. Qui est Siofra ?

— Une question intéressante.

Leroy servit la nourriture et les baguettes prirent la moitié du comptoir.

— Dis-moi, Cassandra, tu as déjà essayé de faire du ragoût dans des coquilles d'œufs ?

— C'est… de l'argot ? demandai-je sans comprendre.

— Non. Tu devrais essayer. C'est hilarant.

Il ramassa son assiette et descendit du tabouret.

— Attends. Où est-ce que tu vas ? Je voulais encore te demander…

— Je ne reste pas dans le coin s'il vient.

Une lueur apeurée brilla dans son regard.

— À la prochaine, Cassandra.

Il se hâta vers l'un des tunnels éclairés à la bougie, avec son miel crémeux et ses baguettes.

Je soupirai.

— Je te sens dans mon dos.

Roan s'assit sur le tabouret libre et fit un signe de tête à Leroy qui se détourna et nous laissa seuls.

— Comment va ta blessure ? demandai-je.

— Ça fait mal. Où est-ce que tu as appris à suturer des blessures ?

— Je n'ai pas vraiment appris.

— Ça doit expliquer la douleur.

— Oui, bon…

Je pris une gorgée de vin.

— Je t'ai sauvé la vie. Comme tu as sauvé la mienne.

Il soutint mon regard bien trop longtemps avant de demander :

— Pourquoi tu m'as sauvé la vie ?

Je haussai les épaules.

— Comme je te l'ai dit. Tu t'es pointé pour tuer Wood. Ou le Rix, peu importe. J'ai compris que tu n'étais pas le tueur. Et que peut-être tu avais une explication pour ce que j'ai trouvé dans ton chalet. Et pourquoi tu voulais les organes des victimes.

Leroy revint et déposa un grand verre de vin rouge devant Roan avant de disparaître à nouveau. Roan prit une gorgée.

— Elrine était capable de retrouver le tueur grâce aux organes qu'il a pris. Quand il s'empare de leurs vies, il laisse un petit bout de son âme corrompue derrière lui.

— Et c'est comme ça que tu as su que tu devais venir à St Bart.

Je fronçai les sourcils.

— Et le mobile du Rix… il voulait juste nourrir son pouvoir, c'est ça ? Créer une panique générale dans Londres ?

— En partie, répondit Roan avec une moue.

Je désignai l'emblème sur le mur.

— C'est quoi le truc avec les têtes de mort sous l'eau ? On avait un témoin qui avait ce tatouage et je l'ai vu sur les vêtements du Rix.

— La Cour de Weala Broc. La cour du Haut Roi des Fae. C'est son insigne.

— C'est flippant. Le témoin – Gemma – elle a parlé d'allégeance. Elle pensait que les fae étaient des dieux qui exigeaient des sacrifices.

Le silence s'abattit entre nous un instant jusqu'à ce que Roan croise mon regard à nouveau.

— Les fae n'ont pas fini de terroriser la Cité de Londres.

— Je me disais bien.

Il prit une brève inspiration.

— Les racailles fae qui t'ont attaquée dans cette ruelle – je n'avais pas prévu qu'ils aillent si loin. Ils étaient censés te faire peur, pas t'agresser. J'aurais dû anticiper que tes émotions pixies risquaient de les faire déraper.

J'avais l'impression que c'était le truc le plus proche d'excuses dont était capable Roan.

— Qu'est-ce que tu me veux, Roan ?

Je commençais à perdre patience.

— Pourquoi tu m'espionnais ? Qui c'est cette… Siofra ? demandai-je en montrant l'article.

— C'est la femme qui a tué tes parents.

L'air quitta mes poumons.

— Mon père a tué ma mère. Je m'en rappelle. Je me souviens de

ses cris.

— Ce n'est pas ce que dit la Callach.

Je poussai un petit soupir.

— Elle se trompe.

Je frottai le tatouage sur mes côtes : *Dux Femina Facti*. J'avais passé tellement de temps à haïr mon père, je ne voulais pas commencer à imaginer que j'avais pu me tromper durant tout ce temps. Et de toute façon, je me souvenais de ce qui s'était passé. Je pris une gorgée de vin et essayai d'ignorer le chaos qui s'était emparé de mon esprit.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu m'espionnais.

— Tu as entendu la Callach.

Ses yeux émeraude forèrent en moi.

— Tu es la clé.

— La clé de quoi ?

— La clé pour vaincre le Haut Roi des Fae. Le Roi de Cœur, le roi des hommes noyés, le Seigneur de la Terreur.

J'eus le tournis à ces mots. Mais même dans toute cette confusion, il y avait une chose qui m'apparaissait clairement : je ne risquais pas de quitter Londres avant un moment.